This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

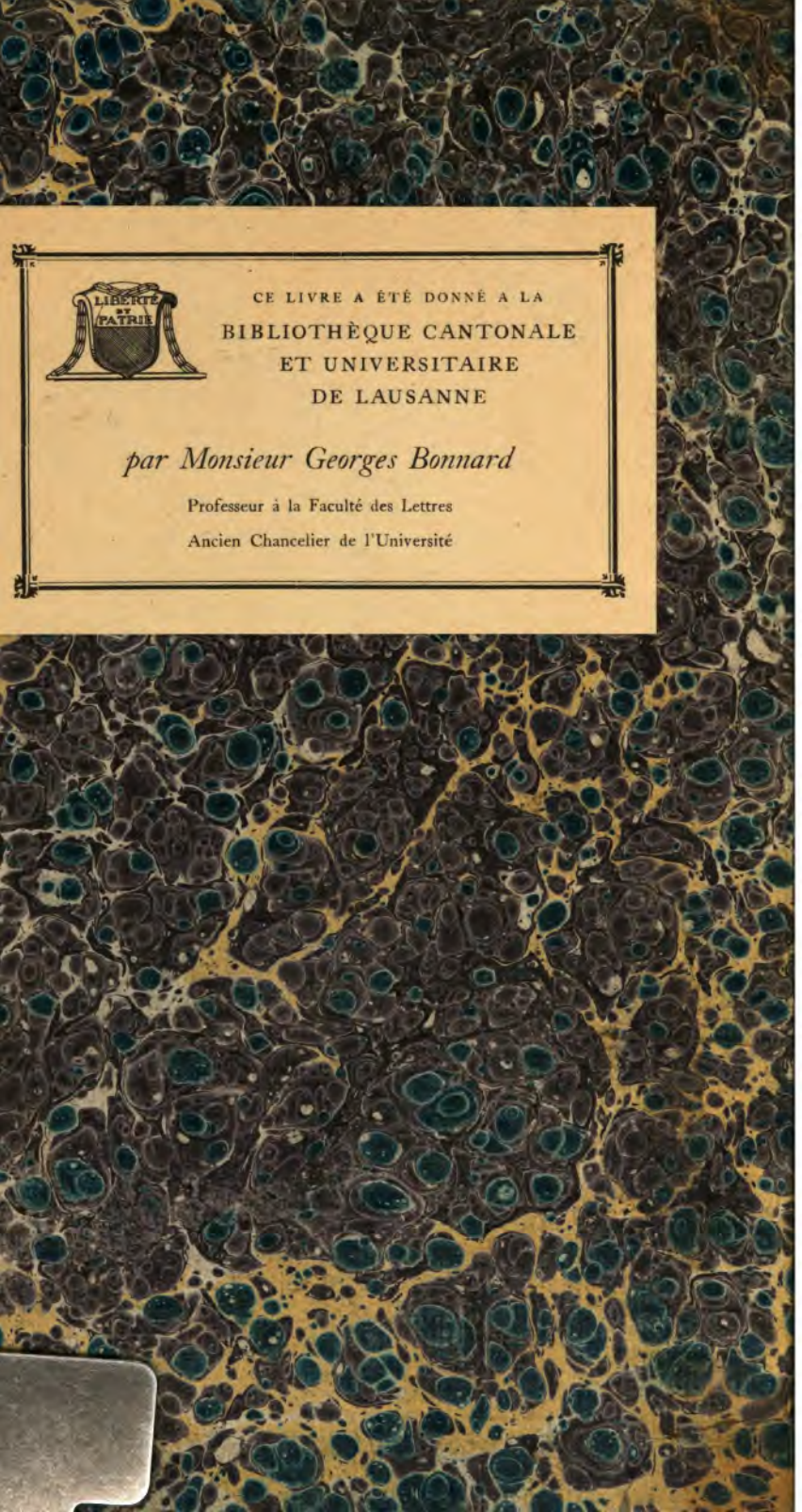
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



CE LIVRE A ÉTÉ DONNÉ A LA
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE
DE LAUSANNE

par Monsieur Georges Bonnard

Professeur à la Faculté des Lettres
Ancien Chancelier de l'Université

AZ 1820 ▪ 3

BIBLIOTHÈQUE

ÉTRANGÈRE.

DE L'IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, (F. S.-G.).

BIBLIOTHÈQUE

ÉTRANGÈRE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

CHOIX D'OUVRAGES REMARQUABLES ET CURIEUX,

TRADUITS OU EXTRAITS DE DIVERSES LANGUES,

AVEC DES NOTICES ET DES REMARQUES;

PAR M. AIGNAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Concordia mixtis.
OVIDE.

TOME III.

AZ. 1820/3

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M. DCCC. XXIII.

41928

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

DE L'ÉTAT

CORROMPU DE L'ÉGLISE,

PAR MATTHIEU-NICOLAS DE CLAMENGES,
ARCHIDIACRE DE BAYEUX.

TRADUIT DU LATIN.

Fin du quatorzième Siècle.

NOTICE.

Tous les âges du christianisme ont retenti de plaintes plus ou moins vives sur les scandales et les désordres introduits dans l'Église par ceux mêmes qui devaient en être l'édification. En dépouillant ces satires de l'exagération qui quelquefois les défigure, il y reste un fond de vérité dont voici, je crois, la cause la plus générale. Un père de famille de qui les peines sont adoucies par la tendresse des siens, et qui a tout à la fois à soutenir la bonne réputation de ses ancêtres et à diriger la bonne conduite de ses enfans, peut aisément être un honnête homme. D'ailleurs la vertu qu'il s'efforce de suivre est sans exagération, sans faste, et s'accoutume à transiger doucement avec les petites faiblesses de l'humanité. Mais celui qui, dénué des mêmes secours et des mêmes consolations, a une tâche bien plus difficile et bien plus superbe à remplir; celui dont le ministère est de prêcher et d'édifier les autres, et qui, dans cette carrière d'austérités et de sacrifices, a fait divorce avec les plus doux attachemens de la nature, celui-là doit être un ange ou un démon, il n'y a pour ainsi dire, pas de milieu. Voilà ce qui explique comment la pureté des apôtres dégénéra si vite dans leurs successeurs. Les saints pères se plai-

gnent déjà de la corruption des ecclésiastiques dans les temps les plus voisins de la persécution; quels rapides progrès le mal ne dût-il pas faire, lorsque Constantin eût comblé le clergé de richesses et d'honneurs; et lorsque les Barbares qui, après lui, envahirent l'empire romain, se furent jetés dans les bras des papes et des évêques pour affermir par un ciment sacré leurs naissantes dominations?

Le quatorzième siècle, aurore d'un jour nouveau pour les peuples, et premier déclin de la puissance temporelle des prêtres, manifesta dans ceux-ci de grands excès, et dans ceux-là de vives résistances. Si d'un côté les annates sont établies, si les inquisiteurs jugent les princes, si les feux déjà pâlissans des excommunications se ravivent, et si le superbe et cupide Jean XXII ajoute à la tiare le nouvel orgueil d'une troisième couronne; de l'autre, les templiers tombent terrassés sous leurs immenses richesses; les inquisiteurs sont tués par les Vaudois; le peuple français ose, par des feux grotesquement allumés et éteints, se moquer des torches de l'anathème; les ministres de Charles VI et l'Université sévissent contre l'usurpation de la justice par les évêques; les Anglais défendent à leurs prêtres d'aller chercher à Rome des bulles d'institution; et dans Martin Pastre et Jean Wiclef apparaissent les précurseurs de Luther et de Calvin.

Mais la plaie la plus profonde et la plus difficile à guérir, fut portée alors à l'Église par le fameux schisme d'Occident, qui, réalisant aux yeux épouvantés des chrétiens les honteux prestiges de l'ivresse, leur fit voir à la fois deux papes et deux sacrés colléges se frappant d'excommunications mutuelles, et appelant sur le christianisme tous les maux promis par l'Écriture aux maisons divisées.

Ce fut au milieu de cette nuit déplorable, que brilla l'une des grandes lumières de la religion et des lettres, Matthieu-Nicolas de Clamenges, né dans un village de Champagne, dont il prit le nom. Secrétaire de l'anti-pape Benoît XIII, il vit de près des scandales révoltans, et dès-lors amassa ce trésor d'une vertueuse indignation dont ses ouvrages sont enrichis. Rappelé dans sa patrie après avoir été contraint de s'en éloigner deux fois, il fut successivement recteur de l'Université, archidiacre de Bayeux, et proviseur du collége de Navarre, où il mourut. Il a laissé plusieurs écrits qui eurent jadis une célébrité prodigieuse, et dont l'élégance, très-remarquable parmi les épaisses ténèbres de son temps, mérite encore aujourd'hui d'être citée avec éloge. On distingue dans le recueil de ses œuvres, les Lettres qu'il écrivit à plusieurs de ses plus illustres contemporains; un Traité contre le paiement des annates; un autre sur la nécessité de ne point ajouter au nombre des fêtes déjà trop multipliées; une Dissertation adressée à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, sur la chute et la restauration de la justice, et dans laquelle il s'attache à prouver que, sous le malheureux règne de Charles VI, il y avait plus de justice en enfer qu'en France; et enfin l'ouvrage qui suit: « Sur l'État corrompu de l'Église; » *De corrupto Statu Ecclesiæ*. Je l'ai traduit en entier, parce qu'il est court et peu susceptible d'analyse, n'étant, ainsi que l'auteur l'annonce, que le résumé très-sommaire d'une matière inépuisable. Les périodes en sont enchaînées avec un art et une harmonie dont je voudrais bien avoir conservé quelque chose.

La dépravation du clergé devait être grande alors, si seulement on doit regarder comme véritable la dixième

partie des excès contre lesquels s'élève le pieux archidiacre. Quelques écrivains ont accusé son zèle d'amertume et de déclamation; cependant il est à remarquer que ce reproche ne lui a point été adressé par ses contemporains, qui s'accordent, au contraire, à lui prodiguer sans restriction les louanges les plus magnifiques. L'approbation donnée à ses œuvres, en 1612, par la Faculté de théologie de Leyde, porte en termes exprès, qu'elles sont « utiles à la république chrétienne, et dignes d'être lues et étudiées. »

FIN DE LA NOTICE.

DE L'ÉTAT

CORROMPU DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE PREMIER.

I. Occasion de cet ouvrage.
II. Cause de la corruption de l'Église chrétienne.
III. Quels doivent être les ministres de l'Église.
IV. Quels ils sont, et ce qu'il faut en attendre.

I. Hier, je pris en main les divines écritures; et, m'arrêtant à la première épître de saint Pierre, je tombai sur ces mots : « Il est temps de commencer le jugement de la maison de Dieu. » J'avais lu en courant ce qui précédait; mais, à ces paroles si frappantes, je m'arrêtai, saisi d'une espèce de subite horreur, et m'enfonçai dans une profonde et douloureuse méditation. Mes esprits glacés de trouble et d'épouvante, se représentèrent toutes les afflictions, toutes les calamités dont l'Église est maintenant la proie, et tous les désastres plus grands encore auxquels, si je ne me trompe, elle est réservée.

II. Mais en même temps s'offrirent à ma pensée les causes trop légitimes de ces déplorables malheurs. Je réfléchis que les ministres de l'Église, qui n'ont proprement que le Christ pour dot et pour possession, devraient être purs de la contagion de toute cupidité terrestre; que ceux qui accomplissent et confèrent aux autres les célestes sacremens, et par les mains desquels le prix de notre rédemption nous est donné, devraient être chastes, et étrangers à toutes les souillures, à toutes les pétulances de la chair;

III. Que la piété serait indispensable aux hommes qui représentent la source de toute piété; la justice, aux vicaires du juste; l'humilité, aux serviteurs de l'humble; la concorde, aux médiateurs entre les hommes et Dieu; toutes les perfections enfin, à ceux sur les mœurs desquels les mœurs publiques sont formées:

IV. Et je vis qu'au lieu d'être ornés de toutes les vertus, ils sont infectés de tous les vices. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si plusieurs adversités leur surviennent, ou si Dieu se détournant de leurs crimes et de leurs turpitudes, s'écrie par la voix du psalmiste: « Je hais l'église des méchans. »

Dans le dessein que j'ai formé de passer sommairement en revue quelques-uns des excès qui leur ont mérité les coups de la colère céleste, je vais commencer par la cupidité, ce foyer de tous les maux.

CHAPITRE II.

I. Que la cause des premières dotations et fondations des églises fut le mépris des richesses terrestres.
II. Quel fut le zèle du peuple à se choisir les ministres dont il avait besoin.
III. Comment ceux-ci usèrent des dons qui leur avaient été faits.
IV. Quelles bénédictions du Ciel ils attirèrent sur eux.

I. Il n'est personne, je pense, qui ne sache combien les anciens ministres de l'église du Christ, hommes d'une vertu éprouvée et dignes à jamais d'admiration, avaient un profond mépris pour les biens de la terre; avec quel peu de soin ils recherchaient les avantages temporels, et par quel détachement de toutes les jouissances mondaines le vivre et le couvert leur suffisaient. « Ayons des alimens et des habits, dit l'apôtre, c'est tout ce qu'il nous faut. » Aussi, possédaient-ils quelque superflu? ils le répandaient dans le sein des pauvres. Ces pieux chrétiens, dont toutes les méditations étaient concentrées dans les choses célestes, craignaient que s'ils laissaient errer complaisamment leurs pensées sur les délices passagères, leur esprit ne fût détourné des contemplations spiri-

tuelles, et que, penché grossièrement vers la terre, il ne devînt moins capable de s'élever jusqu'à Dieu. L'Évangile leur apprenait d'ailleurs « qu'on ne peut servir à la fois Dieu et Mammone. » Cependant, par un miracle de la grâce divine, plus ils fuyaient la gloire et l'opulence, plus elles s'épanchaient sur eux, ainsi que l'ombre échappe à qui la cherche, et s'attache à qui la suit.

II. En effet, les riches et les grands qui voyaient ces hommes de Dieu dégagés de toute lie terrestre, et brûlant des feux de l'amour divin, s'empressaient à l'envi de les entourer d'abondance; ils voulaient que libres de tout soin, ces dévôts personnages pussent vaquer sans distraction à leurs pratiques religieuses; et s'estimaient heureux, si ceux à qui ils offraient leurs trésors daignaient en accepter quelque parcelle, et, à ce prix, implorer la clémence divine pour la rémission de leurs péchés.

III. Ce fut ainsi que l'Église se vit accrue et embellie de plusieurs dotations magnifiques; ainsi, par les soins et aux frais des princes et des particuliers, furent fondés les monastères, les chapitres, les colléges, les siéges pontificaux, les paroisses, les temples, les somptueuses basiliques; ainsi enfin se multiplièrent les grades et les fonctions ecclésiastiques de toute sorte; et ceux qui par leurs vertus avaient acquis ces biens dans les temps primitifs, ne les faisaient point servir à des vues profanes, comme font aujourd'hui la plupart

de leurs successeurs; mais tout ce qu'ils possédaient, ils le répandaient en aumônes, en devoirs hospitaliers, en œuvres de charité et de religion; et si, tous ces soins remplis, et leur table frugale rigoureusement pourvue, il leur restait encore quelque chose, l'emploi qu'ils en faisaient était de bâtir des cellules pour ceux de leurs frères qu'amènerait auprès d'eux quelque inspiration divine, ou de subvenir à tous les pieux besoins, de quelque nature qu'ils pussent être. Ils n'amassaient aucun trésor, autre que celui des bonnes œuvres, et celui-là était immense. Les vases d'or ou d'argent leur étaient inconnus; c'était dans l'argile ou dans l'étain qu'ils buvaient modestement. Pour eux, aucun appareil de chevaux richement caparaçonnés; aucun cortége d'histrions; aucune suite de jeunes gens remarquables par l'élégance de leur coiffure, par la richesse de leurs broderies, et par l'ampleur démesurée de leurs manches traînantes jusqu'à terre, à la manière des barbares.

IV. Avec de tels habitans, le monde était heureux, les villes et les campagnes se couvraient d'une abondante population, que nul fléau, pour ainsi dire, ne venait ravager; les étables regorgeaient de troupeaux, les troupeaux de petits, les arbres de fruits et les terres de grains, tant les germes se fécondaient par un doux accord de la fertilité du sol et de la température des saisons! on eût dit que la terre, qui n'était desséchée par

nul anathême, mais qui s'engraissait au contraire de nombreuses bénédictions, produisait spontanément toutes les richesses. La vie des hommes était longue et exempte d'infirmités; point de séditions au dedans, point de guerre au dehors; partout l'union et la paix. Parmi les hommes de ce temps-là, florissaient la charité, l'innocence, la foi, la piété, la justice, la sincère amitié; la fraude et la calomnie étaient à peu près ignorées; la vie édifiante et les saintes doctrines des pasteurs se reproduisaient dans tout le troupeau. Tel était le crédit que la vertu de ces hommes leur donnait auprès de Dieu, que, par leur intercession, le monde affluait de biens et ne connaissait presque pas les maux (1).

CHAPITRE III.

I. L'affluence subite des choses temporelles enfante l'avarice des prêtres;
II. Que les séculiers imitent.
III. Le propre des richesses est d'amener l'oubli des devoirs sacerdotaux.

I. Mais, comme il arrive ordinairement, dès que les richesses et la prospérité de l'Église y eurent introduit le luxe et l'insolence, on vit par degrés la religion tiédir, la vertu se relâcher, la discipline disparaître, la charité s'affaiblir, l'humilité se perdre, la pauvreté et l'économie tomber dans le déshonneur. Il fallut, pour assouvir les besoins d'un luxe effréné, se jeter dans les bras de l'avarice, qui, mécontente bientôt de ce qu'elle possédait, se mit à convoiter, à extorquer, à envahir le bien d'autrui; et, prompte à opprimer le faible, s'enrichit par le crime et l'iniquité. Et, puisque je suis entré dans un champ si vaste, il convient de m'étendre un peu sur cette exécrable peste, qui a tellement ravagé l'Église, qu'il lui reste peu de chose à dévorer. Je ne puis commencer mieux que par l'oracle d'un saint prophète, en appliquant aux prêtres de nos jours ces

paroles de Jérémie : « Depuis le premier jusqu'au plus grand, tous sont rongés d'avarice; et du prophète au prêtre, tous pratiquent la fraude et l'imposture. »

II. Comment pourrais-je parler assez de leur avidité insatiable, qui non-seulement semble supérieure à tout ce que les laïques peuvent réunir de cupidité, mais qui est pour tous les fidèles, nobles ou plébéïens, une leçon et un aiguillon d'injustices, de fourberies et de rapines? Que peuvent faire de mieux, en effet, de simples brebis que d'imiter l'exemple de leurs pasteurs; et comment les choses que ceux-ci se permettent, paraîtront-elles défendues au troupeau? Mais suivons depuis le commencement jusqu'à la fin l'origine et les progrès de cette criminelle corruption.

Lorsque l'opulence, ainsi que je l'ai dit plus haut, eut tourné vers les choses temporelles les esprits des serviteurs de Dieu, il leur devint impossible d'obéir à la fois à deux maîtres aussi opposés que le ciel et la terre; ils furent donc forcés de retrancher à l'un tous les devoirs qu'ils rendaient à l'autre; et plus leurs affections s'enfoncèrent dans les gains temporels, plus leur soif irritée eut besoin de puiser, et de puiser sans cesse à cette source de perdition.

III. Telle est, effectivement, la nature des richesses, que plus nous en sommes gorgés, plus le désir de les accroître encore s'allume avec violence dans nos âmes. Il arriva donc que peu à peu

la piété et la charité s'éteignirent; que Dieu fut mis entièrement en oubli, et que les pensées des prêtres furent toutes absorbées par la convoitise des biens terrestres, et par le soin d'entasser les émolumens, les bénéfices et les dignités. Aujourd'hui, lorsqu'on s'impose le fardeau de quelque fonction sacerdotale, de quoi s'enquiert-on? est-ce du soin des âmes? du service divin? du salut et de l'édification des fidèles? non, sans doute; mais uniquement de la richesse des revenus et de l'abondance des produits. Encore dans cette information, ne fait-on pas entrer la condition de la résidence et d'un exercice journalier? Ce qu'il importe de savoir, c'est combien tel bénéfice peut rapporter par an dans un continuel état d'absence et d'oisiveté. Parmi ceux en effet qui postulent des bénéfices (et quelque mérite qu'on ait, on n'en obtient plus qu'à force de sollicitations et d'importunités), quel est celui qui demande le nom du saint révéré dans l'église convoitée; ou quels sont, dans cette église, les mérites des saints, les châsses, les reliques; ou quelle sorte de peuple en forme le troupeau; quels en sont les mœurs, les qualités, les vices? Est-il un homme recherchant une abbaye, qui désire d'en connaître les règles, les observances, les cérémonies, la discipline? Qui voit-on balancer et éprouver ses forces, pour savoir si elles porteront le poids dont on aspire à se charger? Qui est-ce qui médite sur ses propres périls et sur ceux de ses subordonnés? Qui songe

à les catéchiser et à les instruire? Qui, par ses actions ou par ses paroles, leur montre les voies du salut? Quel prélat, au contraire, ne s'efforce pas aujourd'hui de dépouiller son diocèse par tous les moyens qui sont en son pouvoir? En trouve-t-on qui aient pitié de la misère et tendent à la soulager? Loin de là, ne mettent-ils pas tout en œuvre pour l'accroître?

Montrons qu'il en est ainsi depuis la tête la plus élevée, jusqu'aux membres les plus humbles de l'Église, et considérons d'abord le chef, de qui tout le reste dépend.

CHAPITRE IV.

I. Des trois vices qui ont donné naissance à tous les autres maux dans l'Église : le luxe, l'orgueil, la cupidité.

I. Après qu'on eut négligé les vertus des ancêtres, et que l'exubérance toujours croissante des prospérités mondaines eut irrité dans les ecclésiastiques l'avarice effrénée et l'aveugle ambition, il arriva ce qui était inévitable : les âmes furent à la fois enflées par la domination et par l'orgueil, et amollies par un luxe efféminé; il fallut satisfaire à trois avides et odieux exacteurs : au luxe, qui demandait les délices du vin et des banquets, le sommeil prolongé, les jeux brillans de magnificence, le scandale des courtisanes, et les soins honteux des entremetteurs; à l'orgueil, qui voulait des maisons élevées, des châteaux, des citadelles, de vastes palais, une extrême somptuosité de meubles et d'habits, une pompe insolente de domestiques et de chevaux; enfin à la cupidité, qui, pour subvenir à toutes ces dépenses, entassait trésors sur trésors, et souvent même ne cherchait qu'à repaître ses yeux d'une immense accu-

mulation de richesses. Il n'est pas douteux que tout l'or du siècle de Saturne, si cette fiction des poëtes pouvait se réaliser de nos jours, ne fût insuffisant à combler le gouffre insatiable de leurs désirs. C'est ce qui a fait que, dans l'impuissance d'assouvir par les revenus les plus opulens la gloutonnerie vorace de ces trois harpies, les pontifes ont inventé les prestations et les subsides.

CHAPITRE V.

I. Des exorbitances introduites dans l'Église par les souverains pontifes.
II. Des élections abolies et des bénéfices réservés.
III. De la chambre apostolique, qui détruisit les élections pour nommer, non les plus dignes, mais les plus opulens.

I. Les souverains pontifes (car c'est d'eux enfin que je veux parler) se voyant élevés en puissance et en autorité bien au-dessus de tous les autres, s'abandonnèrent aux passions désordonnées de l'orgueil et de la domination; les revenus de l'évêché de Rome et le patrimoine de saint Pierre, plus opulens que quelque royaume que ce soit, quoique diminués par l'indolence (2), cessaient de suffire à une représentation, que n'égalent aucun des princes, rois et empereurs de l'univers; en conséquence, ces avides pasteurs firent irruption dans d'autres bergeries riches de toisons et de lait.

II. En quelque lieu du monde que la religion chrétienne soit répandue, ils s'arrogèrent les prestations et les revenus de toutes les églises vacantes, de toutes les prélatures et dignités conférées jus-

qu'alors par élection; et ces élections même que les saints pères avaient jadis instituées et maintenues avec tant de vigilance et d'avantage, ils les détruisirent scandaleusement, pour remplir mieux la vaste capacité de leur bourse, et pour attirer par intrigues, de toutes les provinces chrétiennes, à leur chambre apostolique, d'énormes monceaux d'or et d'argent (3).

III. La constitution de cette chambre, et l'avidité avec laquelle elle a épuisé toutes les églises, toutes les provinces, tous les royaumes, sont choses aussi impossibles à croire qu'à exprimer. Mais les évêques de Rome, en s'attribuant la nomination aux siéges et aux dignités supérieures de l'Église, et en abolissant les élections populaires, n'ont-ils pas voulu pourvoir mieux aux besoins des fidèles, et leur donner des pasteurs plus recommandables par leur vie et par leur doctrine? Peut-être quelqu'un serait tenté de le croire, si l'évidence universelle ne démentait une semblable supposition, et si nous ne voyions de toutes parts des hommes inutiles, mais opulens, être poussés aux grades supérieurs de l'Église par le patronage intéressé de Simon. Je dirai plus tard de quelle manière ces hommes conduisent les bercails qui leur sont confiés.

CHAPITRE VI.

I. Des expectatives.
II. Quels sont les candidats qui assiégent la cour de Rome.
III. D'où est né le mépris du sacerdoce.

I. J'ai à finir ce que j'ai commencé au sujet des souverains pontifes, qui, surpassant la magnificence de tous les mortels, et même le luxe des rois, ne se sont pas contentés d'attirer à eux les élections, mais qui, pour arroser leur cour d'une multitude infinie de petits ruisseaux, ont encore enlevé à tous les diocésains et à tous les patrons, la présentation et la collation des bénéfices, et leur ont interdit, sous peine d'anathême, d'oser insolemment (car tel est devenu le style de leur chancellerie) en revêtir quelque candidat que ce pût être, au préjudice de ceux à qui eux-mêmes auraient jugé à propos d'en conférer l'expectative.

II. Et quel est aujourd'hui, bon Dieu, le nombre des expectans! Quelle espèce d'hommes afflue de toutes parts à cette curée! Ne croyez pas qu'ils sortent des écoles, c'est de la charrue et des arts mécaniques qu'on les tire pour gouverner des

paroisses; la plupart ne savent pas plus de latin que d'arabe, et distingueraient à peine un *a* d'un *b*. Si du moins la pureté des mœurs rachetait en eux l'ignorance! Mais bien plutôt l'ignorance engendre chez eux les mauvaises mœurs. Étrangers à toute instruction et à toute discipline, et nourris dans l'oisiveté, ils ne connaissent qu'impudicités, jeux, débauches, querelles et frivoles discours. De là tant de prêtres pervers, ignares, misérables, dont les infâmes habitudes entraînent partout le scandale et la ruine.

III. De là aussi, dans la bouche du peuple, tant de mépris et de dégoût des prêtres; de là, pour tout l'ordre ecclésiastique, un déshonneur, un opprobre, une ignominie, dont ses membres rougiraient, s'ils savaient rougir, et si plusieurs ne s'étaient fait un front d'airain. Autrefois le sacerdoce était honoré des laïques, et rien n'était plus respectable à leurs yeux : aujourd'hui, rien n'est plus méprisable ni plus abject (4).

CHAPITRE VII.

I. De la perception frauduleuse du revenu des bénéfices vacans.
II. Des dîmes et des corvées.

I. Outre les charges ci-dessus mentionnées, les souverains pontifes attachèrent aux prêtres des églises et aux églises elles-mêmes, pour alimenter leur chambre ou plutôt leur Charybde, d'autres servitudes et redevances. Ils statuèrent qu'à chaque vacance par mort ou par permutation, la première année du revenu du bénéfice, jusqu'à concurrence d'une certaine somme arbitrairement taxée par eux, irait grossir les trésors de leur chambre; et si une année ne suffisait pas à former cette somme, ou si quelque fléau venait à diminuer les récoltes, ils voulurent que trois ou quatre années, s'il le fallait, fussent consumées à les satisfaire.

II. Parlerai-je des dépouilles des prélats; de ces fameuses dîmes établies dans toutes les églises; de ces corvées de toute sorte; des exactions, avec contrainte civile, permises aux princes par le pape et par les évêques contre le clergé; enfin du

pouvoir de visiter les églises, interdit jusqu'à parfait paiement aux évêques eux-mêmes et aux archidiacres; plaie, assurément, la plus grande dont l'Église puisse être frappée? Conçoit-on, en effet, quel dommage fait éprouver aux fidèles la suppression des visites et des réformes pastorales, et par quel odieux scandale on convertit en gains et en émolumens la destruction de la police ecclésiastique? Il serait trop long de rapporter et les charges infinies et les énormes tributs dont les ministres inférieurs des églises sont misérablement écrasés.

CHAPITRE VIII.

I. De l'institution des collectes.
II. Des maux causés par les collecteurs.

I. Pour recueillir ces immenses impôts et pour les transporter à leur gouffre, les papes instituèrent des collecteurs. Ils les choisirent parmi ceux qu'ils connaissaient les plus âpres à extorquer de l'argent, les plus industrieux, les plus diligens, les plus acèrbes, les plus impitoyables; parmi ces gens qui ne font grâce à personne, et qui tireraient de l'or d'un caillou; ils leur conférèrent le pouvoir de frapper d'anathême jusqu'aux prélats, et de les excommunier, si, au jour prescrit, ceux-ci ne fournissaient les sommes demandées,

II. Je ne finirais pas de rapporter tout ce que ces collecteurs ont fait de maux, toute l'oppression dont ils ont accablé les pauvres églises et les pauvres prêtres : il vaut mieux passer ces choses sous silence. Aussi les églises retentissent-elles des plaintes générales de leurs malheureux ministres, que nous voyons partout se débattre sous le joug

intolérable qui les écrase, et partout mourir de faim (5). A chaque instant nos yeux sont épouvantés de ces suspensions du saint ministère, de cette interdiction de l'entrée des temples, de ces excommunications enfin misérablement prodiguées, et que nos pères n'infligeaient que dans les cas les plus rares et pour les crimes les plus affreux, puisqu'il s'agit de séparer un homme de l'assemblée des fidèles, et de l'abandonner au pouvoir de Satan. Mais aujourd'hui elles sont tellement prostituées, qu'on les fulmine à tort et à travers, pour la cause la plus légère, et souvent sans aucun sujet. Telle est la source de la ruine de tant d'églises, de la destruction de tant de monastères, du renversement de tant de chapelles mises au niveau du sillon. L'argent qu'on emploierait à les réparer va se perdre dans le torrent des impôts; et souvent même, pour satisfaire à ces insatiables exactions, il a fallu vendre jusqu'aux croix, jusqu'aux calices, jusqu'aux châsses, et jusqu'aux plus précieux ornemens. Qui ne sait qu'une multitude d'abbés et de prélats qui, par leur pauvreté, avaient encouru l'inimitié de la chambre, furent privés des honneurs funèbres et de la sépulture sacrée, et qu'il fallut qu'on les inhumât clandestinement dans quelque coin profane de leurs champs ou de leurs jardins? Nous avons vu des prêtres réduits par le dénuement à déserter leurs possessions et leurs bénéfices, et à mendier leur pain ou à se mettre aux gages des sécu-

liers. Les plus riches de l'Église supportèrent quelque temps ces lourds fardeaux; mais épuisés enfin par l'avidité qui les écrase, ils sont réduits à les déposer.

CHAPITRE IX.

I. Des procès de la cour de Rome.
II. Des règles et des constitutions de la chancellerie.
III. A quels signes on juge de la prospérité de la cour de Rome.
IV. Qui est pleine de larrons.

I. Si je veux sortir de cet abîme, il faut que je néglige beaucoup de choses. La cour de Rome, ainsi qu'ils l'appellent, quoiqu'elle ressemble si peu à l'ancienne Rome, est le séjour des fraudes et des calomnies; je ne saurais dire combien elle renferme d'artisans de procès, corrompus à prix d'argent, combien de piéges y sont tendus à l'innocence, par combien de sentences vénales elle se déshonore. L'or y est une puissance pour le renversement de la justice. Il est presque impossible à l'homme pauvre d'y gagner un procès, surtout contre un adversaire opulent. Il n'est là, pour ainsi dire, aucun titre qui puisse, sans querelle et sans adversaire, vous mettre en possession de votre bénéfice.

II. Car qui sont, s'il vous plaît, toutes ces nouvelles règles et constitutions décrétées par les di-

vers pontifes pour l'abolition des anciens droits et usages primitifs, sinon des filets insidieux et des germes féconds de procès, au moyen desquels d'obliques courtisans et des destructeurs sophistiques de tout droit suscitent, contre la justice et la vérité, des difficultés infinies? La fraude s'y ménage tant de moyens coupables de nuire, qu'à peine peut-on trouver un bénéficier, ses titres fussent-ils plus clairs que le jour, dont l'institution ait lieu sans débat.

III. Ils regardent la cour pontificale comme d'autant plus prospère et plus florissante, qu'elle abonde davantage en procès et contestations, et qu'elle retentit de clameurs plus vives et plus prolongées; au contraire, ils la jugent stérile, déserte et pauvre, si elle est dénuée de jugemens et de disputes, si la paix y règne, si les droits des possesseurs sont assurés. Il importe peu, ou plutôt il n'importe point du tout, de quelle manière sont acquis les bénéfices, et si le vrai pasteur entre par la vraie porte, ou si quelque larron se glisse frauduleusement dans la bergerie.

IV. Ah! si quelque habile investigateur pouvait rechercher au juste le nombre de ces derniers, combien, je n'en doute pas, trouverait-on qu'il surpasse dans l'Église celui des pasteurs véritables! Tant on a pris plaisir à justifier cette parole du Christ, qui disait aux vendeurs en les chassant du temple: « Ma maison est une maison de prières, et vous en faites une caverne de voleurs. »

CHAPITRE X.

I. De l'état des cardinaux, qui ne sont plus maintenant que de vaines bouffissures enfantées par l'orgueil.
II. Quel était autrefois leur office, et, au contraire, quel est leur faste à présent.

I. Les cardinaux, assistans du pape, ont aujourd'hui des paroles si arrogantes et des gestes si insolens, que si quelque artiste voulait dresser un simulacre de l'orgueil, il n'aurait rien de mieux à faire que de montrer aux yeux l'effigie d'un cardinal; et pourtant c'est des plus bas degrés de la cléricature, que ces superbes princes de l'Église se sont élevés au faîte de la pompe et de la magnificence.

II. Leurs fonctions se bornaient autrefois à enlever les morts et à les enterrer; présentement ils les ont agrandies à tel point, que non-seulement ils regardent comme inférieurs à eux les évêques qu'ils appellent des prestolets, mais qu'ils se croient même au-dessus des archevêques, des primats et des patriarches, et jettent sur eux un œil de dédain (6). Ils les admettent à leur faire la cour; se laissent presque adorer par eux, et osent affecter

l'égalité avec les rois. Mais laissons-là cette impudente vanité. Quels discours, quel esprit, quelle éloquence pourraient réussir à peindre le gouffre inextricable et toujours béant, de leur avarice? Je reconnais l'impossibilité d'épuiser une telle matière, et je vais me borner à l'effleurer légèrement, comme si d'un immense monceau de grains, je détachais quelques épis.

CHAPITRE XI.

I. De la multiplicité et de l'incompatibilité des bénéfices des cardinaux.
II. De la simonie.
III. Comment les cardinaux abusent des bénéfices.

I. D'ABORD, quoi de plus scandaleux que cette accumulation à leur profit, de titres et de bénéfices incompatibles? ils sont à la fois moines et chanoines, réguliers et séculiers, et sous le même habit réunissent les droits, les attributions, les prérogatives de tous les ordres et de toutes les professions. Ce ne sont pas deux ou trois, dix ou vingt bénéfices qu'ils possèdent; ils les entassent par cent et deux cents, et il n'est pas rare qu'ils aillent jusqu'à quatre ou cinq cents, et plus encore (7); et ce ne sont pas de petits et de faibles, mais les plus riches et les meilleurs qu'il leur faut. Si du moins, parvenus à cette prodigieuse fortune, ils s'en contentaient, et ne recherchaient pas autre chose, les pauvres clercs qui vivent de leurs restes pourraient s'estimer heureux; mais plus ils ont, plus ils veulent avoir : comblés de biens, ils s'échauffent et s'agitent pour en être accablés. Ils réclament cha-

que jour de nouvelles concessions, de nouvelles grâces; et, lorsqu'ils sentent qu'elles touchent à leur terme, ils se tourmentent sans trêve et sans relâche pour les rajeunir ou pour les accroître; si bien qu'il n'est pas une seule vacance importante qui leur échappe, et qu'en levant tout ce qui offre quelque produit, ils ne laissent rien d'un peu considérable à partager entre les autres. Qu'on ne croie pas que, par ces flots de bénéfices, l'ardeur de leur soif puisse être amortie; elle brûle avec un feu toujours croissant, leurs gosiers desséchés; et ce ne sont pas tous les fruits des églises construites dans l'univers entier, c'est tout l'or du Tage et du Pactole qui serait impuissant à les satisfaire.

II. Il arrive de là que les pauvres et misérables ecclésiastiques, voyant qu'ils ne peuvent rien obtenir par eux-mêmes, et que leur unique espérance est dans l'appui de ces hommes tout puissans, finissent par s'adresser à eux en désespoir de cause; et, par des transactions simoniaques, leur achètent des bénéfices, ou, ce qui est une autre espèce de simonie, les reçoivent d'eux moyennant une pension annuelle; ou enfin, s'attachant bassement à leurs pas, implorent d'être admis dans leurs maisons, et obtiennent quelque titre dans l'église, par une longue et ignominieuse domesticité. Que peuvent aujourd'hui, pour un ecclésiastique, ses bonnes mœurs et son érudition? Ce n'est plus par ces moyens, si efficaces autrefois,

qu'on s'élève aux honneurs du clergé; c'est par ceux dont je viens de rendre compte, et par les services et les importunités auprès des puissances séculières, dont je parlerai plus tard.

III. Mais dans les monastères et autres lieux qui appartiennent à des cardinaux, comment Dieu est-il servi? comment les maisons et les divers édifices sont-ils réparés? c'est aux ruines et aux scandales à le dire. Tout s'y dégrade, tout dépérit, et souvent il est nécessaire de transférer à des laïques l'administration de ces biens, jusqu'à ce qu'on y ait fait les réparations les plus indispensables. A l'égard de la règle et de la discipline qu'on y observe, ce sont choses indifférentes aux nobles possesseurs, pourvu que l'industrie de leurs intendans parvienne à remplir leurs coffres-forts.

CHAPITRE XII.

I. Cardinaux, auteurs de toute perversité.
II. Vices nombreux dans l'Église, passés sous silence.

I. C'EST m'attacher trop long-temps à de médiocres abus, arrivons à la ruine entière de l'Église, causée par la féroce ambition de ces hommes de bien. Qui ne sait, en effet, que cette peste cruelle et exterminatrice qui consume et dévore tout, je veux dire le schisme de l'Église, a été enfantée, nourrie, accrue et propagée par la perversité des cardinaux? Voilà près de vingt-trois ans (8) que, grâce à eux, le christianisme est dépouillé de ses forces, de son éclat, de ses honneurs, et entraîné dans un gouffre de misères, dont l'éloquence d'un Cicéron, s'il revenait au monde, ne pourrait exprimer la profondeur.

II. Je ne dis rien des simonies sollicitées auprès des papes; des patronages accordés à prix d'argent; des corruptions ou des promotions honteuses et infernales dont ils ont presque toujours été les auteurs et les conseillers. J'omets les récompenses et les gages qu'ils reçoivent des princes

temporels pour s'ingérer dans leurs affaires, au grand détriment des véritables intérêts de l'Église. Que leur font ces intérêts, pourvu qu'ils soignent leur fortune personnelle? croiraient-ils, à ce prix, acheter trop cher le dommage de la chrétienté? Je ne veux pas non plus rapporter en détail les fornications, les prostitutions, les adultères, dont ils souillent l'enceinte même du sacré palais. Je passe sous silence la vie obscène et dissolue de leurs serviteurs, si bien assortie à celle des maîtres. Encore moins veux-je parler de leurs usures, et des négoces criminels qu'ils exercent publiquement; de l'argent qu'ils prêtent sur gages aux marchands et aux banquiers, toutes choses qui leur ont valu à eux-mêmes le nom de banquiers de l'Église (9). Je laisse de côté toutes ces choses, et beaucoup d'autres plus graves encore, dont le récit serait trop long et trop fastidieux.

CHAPITRE XIII.

I. Comment le pape se sert des princes pour affermir sa domination.
II. Comment les prélatures s'obtiennent par la violence, et comment les hommes dignes en sont écartés.

I. Mais je ne dois pas sortir de cette cour sans parler de l'abominable fornication des papes et de leurs frères, avec les princes séculiers. Pour établir sur des bases inébranlables leur domination, ou plutôt leur tyrannie, justement odieuse à tout le monde, et se permettre en sûreté tous les excès qui leur conviennent, ils se sont attachés, dès long-temps, à capter, par quelque moyen que ce fût, la faveur et l'amitié des princes temporels, qu'ils avaient à cœur d'imiter. Dans cette vue, rien ne leur coûte, bénéfices prodigués aux créatures de ces princes, dons, promesses, consentemens accordés avec complaisance, et décisions subversives de la doctrine évangélique; en un mot, ils ont si bien foulé aux pieds et prostitué l'Église universelle, qu'ils n'est pas, pour ainsi dire, dans les états des princes auxquels ils font la cour,

une seule petite prébende dont ils osassent disposer sans l'assentiment de ces souverains. Vient-il à mourir un évêque, un doyen, un desservant, ou quelque autre ecclésiastique, celui qui aspire à lui succéder a grand soin de s'adresser au roi avant d'aller trouver le pape, ou plutôt personne n'est assez insensé pour solliciter auprès de celui-ci sans être muni de lettres royales. Ce que je vais dire est à peine croyable : si le roi a dans sa maison quelque personne de confiance, quelque parent, quelque familier, en un mot, un ami qui lui soit cher à quelque titre que ce soit, et si cet ami sollicite une promotion en pays étranger, le pontife lui-même lui prescrit de se pourvoir d'abord de lettres du souverain ; autrement, quelque tendresse que le saint Père ait pour lui, toute sa faveur, toute sa bonne volonté seront sans succès.

II. Mais ce qu'on ne pourrait pas croire, si l'expérience de tous les jours n'en donnait la publique conviction, c'est l'importunité et la violence des rois dans leurs recommandations auprès des souverains pontifes. Il semble que ce soit avec l'épée et non avec la plume que soient tracées ces présentations, escortées de la contrainte et de la menace, bien plus que de la persuasion et de la prière ; et s'il arrive aux papes de n'y point obtempérer, et d'envoyer d'autres sujets que ceux qu'on leur propose, ces derniers sont sûrs de n'être pas reçus. C'est ainsi que toutes les prélatures vacantes, que tous les bénéfices fructueux

se sont trouvés insensiblement envahis par cette famille séculière, ignorante de toutes les choses de l'Église et de tous les mystères sacrés. C'est ainsi qu'en ont été écartés tous les hommes savans (je veux dire, savans dans les lettres saintes), tous les personnages probes, justes et vertueux, qui franchissent rarement le seuil du palais des rois; tandis que ces places ont été prodiguées aux ambitieux, aux adulateurs, aux histrions, enfin aux hommes souillés de tous les vices, dont les cours des princes sont peuplées. Car, enfin, parmi les prêtres élevés de nos jours à la dignité pontificale, quels sont ceux qui, même par manière d'acquit, lisent, écoutent, apprennent par cœur les saintes Écritures? quels sont ceux qui seulement aient jamais touché du bout du doigt la couverture d'une bible, quoiqu'en recevant l'institution canonique, ils fassent serment de connaître ces divins écrits? Bref, les prélatures sont occupées, ou par des hommes ignares et illétrés, ou par des hommes dont l'instruction ne s'applique qu'aux lois mondaines et aux sciences lucratives interdites à leur état. A l'égard de la loi divine et de l'érudition spirituelle, par lesquelles ils doivent conduire le peuple dans les voies du salut, ils n'en ont pas la plus légère connaissance.

CHAPITRE XIV.

I. Que le soin d'amasser de l'argent est la principale occupation des prélats dont il vient d'être parlé;
II. Qu'ils se moquent des hommes pieux;
III. D'où vient dans les prélats cette soif de l'or.

I. Fidèles aux mœurs et à l'esprit de leur état, ils ne convoitent que le gain, et vont à la pêche, non des âmes, mais des bourses; l'argent est leur culte et leur Dieu; toutes leurs pensées, toutes leurs actions, se dirigent vers les moyens de l'accumuler. C'est pour cela qu'ils disputent, combattent, plaident, invectivent; la perte de dix mille âmes leur serait plus facile à supporter que celle de dix ou douze sous. Que dis-je, plus facile! le souci du salut des fidèles leur est entièrement étranger, tandis que le plus léger dommage apporté à leurs affaires domestiques les met, pour ainsi dire, en furie.

II. Que si, par hasard, il se trouve un pasteur d'une conduite différente, qui méprise l'argent et condamne l'avarice; qui ne veuille point, par toute sorte de moyens justes ou injustes, dévorer la substance de son troupeau, ou qui s'attache à le diriger vers le ciel, par des exhortations et des

prédications salutaires ; un pasteur enfin à qui la loi de Dieu soit plus chère et plus sacrée que celle des hommes, aussitôt tous les autres, comme des loups enragés, le déchirent de leurs morsures. Ils l'appellent inepte et indigne du sacerdoce. « C'est, disent-ils, un pauvre homme à qui les lois humaines sont inconnues qui ne sait ni défendre ses droits, ni conduire son diocèse; un homme inhabile à faire peser à propos la verge des censures canoniques, et qui n'a rien appris qu'à prier indolemment et à débiter des sermons ; fonctions, ajoutent-ils, bonnes à renvoyer aux moines mendians, que ne distrait nul soin, nulle administration temporelle, et qui n'ont à vaquer à aucune occupation plus utile. » Aussi l'étude des saintes Écritures et le ministère de ceux qui en professent l'enseignement, sont-ils devenus pour eux un objet de risée. Et ce qu'il y a de plus monstrueux encore de la part des évêques, c'est qu'ils substituent leurs propres traditions aux préceptes divins ; de sorte que cet illustre et excellent office de la prédication, qui est tout à la fois le devoir et la prérogative des pasteurs, est tombé dans un tel avilissement, que les prélats n'estiment rien plus au-dessous de leur dignité.

III. Mais tout en examinant les scandaleux abus de la cour de Rome, j'arrive à des vices qui sont communs aux autres prélats, et sur lesquels, puisque l'occasion s'en présente, je veux m'arrêter un moment. D'abord, personne ne doit

s'étonner que nos évêques mettent tant d'ardeur à extorquer de l'argent de toutes parts, et que ceux à qui il en coûte si cher pour devenir pasteurs, cherchent à réparer leur faiblesse, leur maigreur et leur inanition, en se nourrissant du lait, en se couvrant de la laine, en s'engraissant de la substance de leurs brebis. Les mouches maigres piquent plus fort, dit le proverbe; et l'on sait que tout animal affamé se rue avec plus de fureur sur sa proie. Ils ont beau être riches avant d'arriver aux fonctions pastorales (et ce ne sont pas les pauvres que l'on y admet), ils sont tellement obligés de vider leurs coffres pour payer leur nomination, qu'on ne doit pas être surpris de leur avidité à les remplir de nouveau. Ils prennent pour modèle le sage agriculteur qui s'efforce de recouvrer au centuple sa semence, ou l'habile négociant qui revend ses marchandises avec un gros bénéfice. Que, pour un crime énorme, vol, homicide, rapt ou sacrilége, quelque ecclésiastique soit mis en prison, au pain et à l'eau, il y pourrira jusqu'à ce qu'il ait ramassé l'argent qu'on lui demande pour l'absoudre. L'a-t-il fourni? Le voilà blanc comme neige, et libre de recommencer. Il n'est point de faute, d'erreur, de maléfice, même de crime capital, que l'argent ne rachète. La juridiction de l'Église est devenue si violente et si tyrannique, que les hommes aiment mieux aujourd'hui subir les jugemens des despotes les plus inhumains, que ceux des prêtres.

CHAPITRE XV.

I. Des promoteurs établis dans la juridiction des évêques, et de leurs abus.
II. Des exactions à souffrir au sujet des concubines.
III. De la collation simoniaque des ordres sacrés et des sacremens.

I. On ne saurait dire combien de maux enfantent ces scélérats explorateurs des crimes, appelés promoteurs. Souvent ils appellent pour rien à leur tribunal de simples et pauvres paysans qui mènent dans leur chaumière une vie innocente et dégagée des fraudes de la ville. Ils inventent contre eux des motifs d'accusation, les vexent, les épouvantent, les menacent et les forcent à composer; ou, si ces pauvres gens refusent de le faire, ils les persécutent d'assignations répétées. Les paysans osent-ils manquer de comparaître? soudain ils sont frappés d'anathème, comme contrevenans et rebelles. Déférent-ils humblement à toutes les citations qui leur sont données? on les traîne de remises en remises; on épuise contre eux tous les subterfuges des délais et des jugemens interlocutoires, jusqu'à ce qu'enfin, accablés de vexations et de fatigues, et ruinés par la

perte de leur temps, ils consentent à racheter de leurs deniers la peine d'un délit puéril ou imaginaire.

II. Et quel scandale, je vous prie, que de voir dans la plupart des diocèses, les curés et desservans des paroisses obtenir de leurs évêques, à prix d'argent, le droit d'entretenir publiquement des concubines, et de tarifer tous les crimes et toutes les indulgences? Mais je reviendrai sur cela.

III. Ce qui est vraiment intolérable, c'est que personne ne puisse recevoir qu'en payant, soit la cléricature, soit les ordres sacrés, soit quelque grade ecclésiastique que ce puisse être; que la grâce des sacremens ne soit conférée, que l'imposition des mains n'ait lieu que moyennant un prix convenu; que toutes les confessions, absolutions et dispenses, se vendent et s'achètent comme des denrées; qu'enfin les bénéfices eux-mêmes soient mis à l'encan par ceux qui en disposent; ou s'ils les donnent, que ce soit à leurs bâtards ou à des histrions. Leur objecte-t-on cette parole de l'Évangile : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement, » ils se hâtent de vous répondre que ce n'est pas pour rien qu'ils ont reçu, qu'ainsi on ne peut les obliger à donner pour rien; et que cela est bon à dire aux prélats qui n'ont pas payé leur siége.

CHAPITRE XVI.

I. Des prêtres indignes et indignement institués.
II. Combien est grande leur ignorance.
III. Quelle est l'impiété de leur vie.

I. Que personne donc, à moins d'être extravagant, ne s'attende à recevoir d'eux justice ou grâce; car c'est gratis que les grâces se donnent; à moins que nous n'ayons tort de réprouver cet infernal magicien, si sévèrement anathématisé par saint Pierre, et qui croyait que les dons de Dieu pouvaient se payer avec de l'argent. Or c'est de cette source vénale et corrompue que découle l'immense multitude de vils et indignes prêtres dont nous sommes inondés. Les évêques, pour tirer de plus grands profits de leurs ordinations, admettent indistinctement et sans examen tous ceux qui se présentent, à moins qu'ils ne soient pauvres et hors d'état de payer : alors on les rejette, aussi sans examen.

II. Quant à leur instruction et à leur science, qu'est-il besoin d'en parler, lorsqu'à peine nous voyons un prêtre lire couramment et sans quelque grosse balourdise ou sur les choses ou sur les

mots? Quel fruit de ses prières peut-il retirer ou pour les autres ou pour lui-même, lorsqu'il ne sait prier qu'en langage barbare?

III. Et comment feraient-ils descendre sur autrui les bénédictions du Seigneur, ceux qui, par leur ignorance et la turpitude de leur vie, changent leur saint ministère en un ministère de malédiction? S'il est aujourd'hui quelque oisif, quelque fainéant, quelque luxurieux, qu'il postule le sacerdoce; et dès qu'il l'aura reçu, qu'il aille se vautrer dans le troupeau voluptueux des autres prêtres, qui, disciples d'Épicure bien plus que de Jésus-Christ, ne fréquentent que les tavernes et y consument les jours à manger, à boire, et à jouer à la balle ou aux dés. Là, dans la crapule et l'ivresse, ils crient, vocifèrent, et leurs lèvres souillées blasphèment le nom de Dieu et des saints. Puis, de ces sales débauches, ils passent dans les bras de leurs courtisanes; et des bras de leurs courtisanes, ils montent aux saints autels.

CHAPITRE XVII.

I. Du perpétuel défaut de résidence des évêques.
II. Des évêques de cour.
III. Des évêques prévaricateurs.

I. Mais j'en reviens à nos évêques, qui, élevés dès l'adolescence dans la mollesse et les voluptés, sont bien aises que les saints autels soient peuplés d'hommes qui leur ressemblent. Je ne dois pas oublier de dire que plusieurs d'entre eux, jouissant, depuis longues années, d'évêchés considérables, ne sont pas encore entrés dans leurs villes, n'ont point encore vu leurs églises, ni visité leur diocèse; que le visage et la voix de leurs brebis leur sont entièrement inconnus, et qu'à plus forte raison sont-ils ignorans de toutes leurs blessures, si ce n'est de celles qu'ils leur ont faites en les dépouillant par les mains de mercenaires étrangers. Je dis mercenaires étrangers, car eux-mêmes sont des mercenaires qui n'ont d'évêques que le nom. Évêque veut dire inspecteur ou surintendant. « Je t'ai placé, dit le prophète, comme inspecteur de

la maison d'Israël. » Mais ceux-ci n'inspectent et n'examinent rien de ce qui concerne leur troupeau ; c'est à leur propre corps que leurs soins se bornent ; ce sont eux-mêmes, et non leurs brebis, qu'ils font paître, et ils s'inquiètent peu si celles-ci sont malades ou affamées, pourvu qu'ils s'entretiennent dans un état florissant.

II. « Mais, dira quelqu'un, il faut les excuser de visiter si rarement leurs diocèses et de donner si peu de soins aux fidèles qui leur sont soumis ; appelés aux conseils des princes, ils ont à discuter les grandes affaires de l'état, et portent sur leurs épaules le poids de la chose publique, qui périrait sans eux ; or, il est bien plus louable de se vouer à l'intérêt général, que de ne soigner que son intérêt particulier. »

D'abord je suis loin d'accorder que les princes les appellent spontanément pour conseillers. C'est à grands frais et par l'intercession de leurs amis qu'ils obtiennent cet avantage, non par zèle pour la chose publique, dont ils se soucient fort peu, mais à cause des gros traitemens et des hautes récompenses attachés à ces fonctions, et dans la pensée d'accumuler tous les revenus de l'Église, en tirant d'ailleurs de quoi subvenir à leurs dépenses. Enfin quels sont donc ces services qu'ils rendent à l'état languissant, à l'état presque éteint, et mis au bord du tombeau ? Ah ! plût au ciel qu'ils ne fussent pas plutôt la cause de sa perte. Nommerait-on par hasard services publics, l'habi-

leté et la ruse avec laquelle ils inventent, multiplient et prolongent les impôts dont le peuple est écrasé? Aussi l'usage a-t-il prévalu sous ce règne, de mettre des prélats à la tête de nos finances, et d'appeler les auteurs de la misère du peuple à prononcer sur ses plaintes et sur ses griefs.

III. Leur comptera-t-on comme services publics d'être mandés au conseil, et, lorsqu'on désire leur avis, de le donner plutôt agréable au prince qu'utile au bien du royaume? de céder aux présens, à la faveur, à la haine ou à la crainte? enfin de faire couler dans l'oreille des maîtres, non des paroles vraies, justes et sincères, mais le miel de la flatterie et le poison de la perversité? Et traitera-t-on aussi de services publics les instructions qu'ils donnent soit aux percepteurs sur le recouvrement général des impôts, soit à leurs intendans sur la rentrée particulière de leurs revenus; et le soin qu'ils prennent de faire cadrer les unes avec les autres, pour être conséquens dans leurs actions et dans leurs paroles? En un mot, quel est celui d'entre eux qui se montre défenseur des pauvres, consolateur des affligés, soutien des faibles, tuteur des pupilles, et protecteur de la veuve indigente contre ses puissans oppresseurs? Est-il, au contraire, des hommes plus étrangers à toute compassion envers les misérables? Et n'est-ce pas d'eux qu'Isaïe a voulu parler sous l'image des princes de la synagogue placés avant eux dans l'ordre des temps, et après eux dans celui des

crimes : « Tu as, disait-il à Sion, des princes infidèles, compagnons de larcins, aimant les présens, avides de rétributions, et qui ne rendent justice ni à la veuve ni à l'orphelin. »

CHAPITRE XVIII.

I. Que de tels prélats méritent d'être appelés mercenaires.
II. Qu'ils ne recherchent la prélature que pour se livrer au repos.

I. On s'étonne qu'un évêque qui reçoit par an de son église, depuis sept jusqu'à dix mille écus d'or, et à qui le prince n'en paie que mille pour ses gages en qualité de courtisan, préfère le service du monarque à celui de son troupeau. « Ne devrait-il pas, dit-on, faire au moins comme les mercenaires qui donnent la préférence au salaire le plus élevé? » A cela la réponse est facile. La rétribution de la cour est plus faible que celle de l'église, d'accord; mais deux profits valent mieux qu'un. D'ailleurs, ces prélats de cour savent très-bien que les avantages qu'ils attendent du roi leur échapperaient, s'ils n'étaient pas assidus auprès de sa personne; tandis qu'ils recueillent, absens comme présens, les revenus de leurs bénéfices. Il y a plus; c'est au roi lui-même, qui les a présentés, et non pas à Dieu, qu'ils sont reconnaissans de leur promotion pontificale; et c'est par suite de cette re-

connaissance qu'ils préfèrent le service du roi à celui de Dieu.

II. Enfin, ils ont été stylés au premier de ces deux services, et nullement au second. Ce n'est point pour vaquer aux pénibles fonctions du saint ministère, mais bien plutôt pour couler une douce vie au sein du repos et de l'abondance, qu'ils ont voulu décorer leur front de la mitre épiscopale. Ajoutons qu'il est une foule de petits avantages, que l'habitation des cours leur fait obtenir à force d'importunités, et dont le service ecclésiastique ne les mettrait jamais en possession. « Au moins, direz-vous, ils veillent à ce que leurs églises ne soient ni foulées, ni opprimées? » Point du tout, eux-mêmes oppriment et leurs propres églises et les églises étrangères, lorsqu'ils consentent aux impôts arbitraires que les princes séculiers établissent sur elles. J'ajouterai que, de peur que les rois dont ils se sont faits les serviteurs, ne les accusent de favoriser leurs églises, ils se montrent plus ardens à les écraser, que les séculiers eux-mêmes; il est rare qu'elles soient en proie à quelque fléau que n'ait pas attiré sur elles la main de leurs propres enfans.

CHAPITRE XIX.

I. Que l'absence de tels prélats est plus utile à leurs églises que leur présence;
II. Parce que ce sont des loups dévorans.

I. Mais pourquoi leur faire un reproche de leur défaut de résidence, lorsqu'il est vraisemblable que leur présence dans leurs diocèses y est plus nuisible qu'avantageuse? De quelle utilité, en effet, peuvent être les deux ou trois jours qu'ils y passent dans toute l'année, et qui sont remplis entièrement par la chasse, les jeux et les exercices du corps, tandis que leurs nuits se consument en festins et en danses, et en débauches avec de jeunes filles? Ainsi l'exemple honteux du pasteur entraîne le troupeau dans les précipices. Et quelle autre chose peut-on attendre de ces prélats imberbes qui, à peine libres de la férule, sont revêtus de l'épiscopat, et qui savent conduire une église à peu près aussi bien qu'un vaisseau? de sorte qu'il est assez difficile de décider quels sont ceux qui apportent à leurs brebis le plus grand

dommage, ou des pasteurs qui les abandonnent en proie à la fureur des loups, et passent leur vie dans les cours parmi les bouffons et les parasites; ou de ceux qui ne vivent au milieu d'elles que pour les vexer par leurs rapines, les égarer par leur incurie, ou les perdre par leurs erreurs.

II. Et j'ai dit trop peu en appelant ces prélats mercenaires; le nom qui convient aux uns et aux autres est celui de loups, puis qu'ils font, ceux-ci par eux-mêmes, ceux-là par autrui, tout ce que font les loups, c'est-à-dire, qu'ils dévorent, déchirent et mettent en pièces.

Je m'aperçois que je me suis arrêté plus longtemps que je ne me l'étais proposé sur le chapitre de nos anges, car c'est ainsi que les pontifes sont nommés dans les saintes écritures; mais on doit me le pardonner: il ne m'a pas été possible de renfermer en un moindre espace l'énumération sommaire de leurs méfaits. Ce qui me reste à dire, pourrait également me mener fort loin; je l'expédierai en peu de lignes.

CHAPITRE XX.

I. Des chapelains et des chanoines.
II. De la paix et de la fraternité qui règnent entre eux.
III. Comment ils s'affranchissent de toute discipline.

I. Qu'ai-je besoin, en effet, de parler longuement des chapelains et des chanoines, lorsqu'en deux mots je puis déclarer que ceux-ci sont tous semblables à leurs évêques, c'est-à-dire, ignorans, simoniaques, cupides, ambitieux, jaloux, négligeant leurs propres mœurs, et curieux de connaître et de reprendre celles des autres? Ajoutons qu'ils sont ivrognes et tellement débauchés, qu'ils ne rougissent pas de nourrir publiquement chez eux leurs bâtards et leurs concubines. Enfin ils sont babillards, et passent leur temps à s'entretenir de frivolités et de fables, parce qu'ils ne savent rien d'utile, et qu'il n'est rien d'honnête à quoi ils puissent s'occuper. Aussi leur vie se consume-t-elle à soigner leurs affaires par tous les moyens justes ou injustes qui sont en leur pouvoir, à remplir leur ventre, à flatter leur palais

et à se vautrer dans les voluptés de la chair, comme de véritables pourceaux d'Épicure.

II. Quant à la concorde et à la fraternité qui règnent entre eux, on peut en juger par les sectes et les séditions que d'infernales furies soulèvent dans toutes les églises; cette hydre diabolique du schisme, que la Discorde a lancée au plus haut sommet de l'Église, a pullulé partout avec une telle fécondité, qu'il n'est pas une assemblée religieuse qui ne soit infectée de son venin.

III. Et ces hommes seront encore appelés chanoines (*canonici*), eux qui sont étrangers à tout canon, c'est-à-dire à toute règle, et qui pour se permettre impunément quelques désordres et quelques crimes que ce soit, se sont affranchis, fut-ce au prix le plus haut, de la discipline et du châtiment de leurs prélats! Ils fraudent les indigens; ils fraudent les fidèles; et, selon les expressions de saint Paul : « On cherche parmi les recteurs des églises, si l'on peut trouver un seul homme de bien. » Mais pourquoi ne se permettraient-ils pas ces tromperies et ces rapines? il n'est personne qui les punisse. La plupart d'entre eux déclarent n'avoir pour juge que le pape; et les plaintes du pauvre ne peuvent pas monter si haut.

CHAPITRE XXI.

I. Que la vie et les mœurs des moines répugnent à leur profession.
II. Pourquoi maintenant ils manquent des choses dont ils étaient si riches autrefois?

I. Parlons maintenant des monastères et des moines; la matière serait abondante, si je n'étais depuis long-temps fatigué du détail de tant d'abominations; cependant ne laissons pas les moines, comme on dit, s'en aller à pied sec, et occupons-nous d'eux un moment. Mais que pouvons-nous dire de recommandable de ces fils de l'Église, qui sont obligés par leurs vœux à une perfection plus grande; qui ont renoncé aux choses séculières pour s'abîmer dans la contemplation des objets célestes; qui font serment de chasteté, d'obéissance, de réclusion, et qui pourtant se montrent plus rapaces, plus avares, plus enfoncés dans les intérêts mondains que tous les autres? Ils sont aussi les premiers en lubricité, en indiscipline, en dissolution; rien n'égale l'agitation in-

quiète de leur vie, et leur ardeur à fréquenter, dès qu'ils le peuvent, les lieux publics et déshonnêtes; tellement que rien ne leur est plus odieux que leur cloître et leur cellule, que la lecture et l'oraison, que la règle et les pratiques religieuses; en un mot, ils sont moines par l'habit, et démons par les œuvres.

II. Mais leur cupidité les trompe, car plus l'oubli de leur profession les jette dans les intrigues mondaines, plus leurs dotations et leurs revenus s'amoindrissent. Voilà pourquoi ces richesses jadis si grandes des cénobites sont tellement diminuées aujourd'hui, que dix hommes vivent à peine très-pauvrement où cent hommes vivaient autrefois; voilà pourquoi nous voyons les couvens tomber en ruines, et disparaître peu à peu de notre sol, dans l'impossibilité où les moines se sont mis par leurs vices de subvenir aux réparations de leurs bâtimens. Aussi long-temps qu'ils ont vécu justes, sobres, chastes, innocens, selon les instituts de leur règle, ne s'occupant que du royaume des cieux et point du tout des biens temporels, ils ont été pourvus abondamment du nécessaire. « Recherchez d'abord, a dit le Sauveur, le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Mais depuis que les œuvres criminelles ont étouffé en eux l'innocence et la piété, c'est avec raison qu'on leur a enlevé les biens qui n'avaient été promis qu'aux apôtres de la religion et de la vertu. « Les moyens de con-

server, dit un historien, sont les mêmes que ceux d'acquérir. » Ainsi donc, quand l'oisiveté eut pris la place du travail; l'orgueil et le libertinage, celle de la continence et de l'équité, la fortune changea tout-à-coup avec les mœurs.

CHAPITRE XXII.

I. Des religieux mendians; de leur vaine gloire et de leur jactance.
II. Si la vie que mènent ces religieux est la perfection.
III. Que le fondement de la perfection est l'humilité.
IV. La preuve que les religieux mendians ne sont autre chose que des loups rapaces.

I. J'arrive aux religieux mendians qui, par la profession qu'ils font d'une très-étroite pauvreté, se vantent d'être les vrais disciples et les vrais imitateurs du Christ. Ils ont pris pour règle, disent-ils, ce précepte de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, venez; vendez tout ce que vous possédez, et suivez-moi. » Et ces autres paroles du Sauveur : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être mon disciple. » Ils se sont débarrassés, ajoutent-ils, du poids immense de leurs biens et intérêts temporels; savans d'ailleurs dans les lettres saintes, dont eux seuls, pour ainsi dire, retiennent aujourd'hui la connaissance, ils administrent aux peuples, par une prédication assidue, le pain de la parole de Dieu, et leur ouvrent les

voies du salut, où nul autre enseignement ne les introduit. Ce sont eux qui annoncent les dignes récompenses des justes et les supplices mérités des impies. C'est ainsi qu'ils ramènent à Dieu, par une sincère pénitence, les âmes rachetées de la damnation éternelle. Enfin, à les en croire, ce sont eux seuls qui remplissent les fonctions de tous les autres ecclésiastiques engourdis dans la paresse, et qui réparent leur ignorance, leurs fautes et leurs omissions.

II. Mais puisqu'ils ont atteint ce degré de la perfection suprême, et se sont approchés si intimement de Jésus-Christ, il est permis de leur demander pourquoi cette emphase magnifique et cette jactance insolente d'eux-mêmes à l'exclusion de tous les autres? S'ils recherchaient de solides mérites et non une gloire vaine et criminelle, c'est par la bouche d'autrui et non par leur propre bouche que devraient être répandues les louanges de cette perfection angélique. La vertu des justes ne consiste-t-elle pas à ne jamais se croire vertueux, et à se pénétrer d'une humilité d'autant plus profonde, qu'ils avancent plus loin dans les sentiers de la perfection? sinon, tandis qu'ils se glorifient vainement de ce qu'ils croient avoir, le peu qu'ils ont en effet leur échappe.

III. Eh! ne voyons-nous pas que le modeste publicain qui confessa ses péchés à Dieu, mérita de s'en retourner du temple absous et justifié, tandis que l'orgueilleux pharisien qui exaltait ses propres

mérites et méprisait le pauvre, se retira chargé de colère et de réprobation, parce que « Dieu fait grâce aux humbles et résiste aux superbes. » Il semble que cette parabole ait été faite contre les propagateurs actuels de la parole de Dieu. De même que la synagogue avait ses pharisiens contre lesquels le Christ, dans l'Évangile, s'élève avec véhémence, de même ces apôtres nouveaux qui se sont glissés parmi nous, doivent être réputés les pharisiens de l'Église. Tout ce que le Christ a dit des premiers, peut-être et bien pis encore, est applicable aux seconds; et, puisque le désir d'abréger m'interdit les détails, rapportons au moins sur leur impiété sacrilége quelques paroles de Jésus, qui serviront à nous prémunir contre leurs insidieuses tromperies. Le Sauveur, mettant à nu les sources de leur perversité, s'écrie : « Défendez-vous du levain des pharisiens, ce n'est qu'hypocrisie pure. » Et il ajoute : « Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui, au dedans, ne sont que des loups ravisseurs. » Or, je demande si les nôtres ne sont pas précisément des loups ravisseurs, cachés sous la peau des brebis; eux qui, en paroles, ont abandonné tous les intérêts de ce monde, et qui, en actions, poursuivent ces mêmes intérêts avec une ardeur incroyable, à travers les embûches, les fraudes et les impostures!

IV. Ne sont-ce pas, sous des peaux de brebis, de véritables loups ravisseurs, que ceux qui affec-

tent à l'extérieur l'austérité de la vie, la chasteté, l'humilité, la simplicité religieuse, et qui, au fond, sont plongés plus avant que les séculiers dans les voluptés, le luxe et les délices? ne sont-ce pas des loups sous la peau des brebis, que ces imitateurs des prêtres de Bel, qui, dans leurs intimes sanctuaires, dévorent les offrandes faites au Dieu par les pieuses crédulités; qui s'y livrent à la débauche des festins avec des femmes qui leur sont étrangères, et avec des enfans qui sont bien à eux; et qui répandent, jusqu'en des lieux vénérables, la souillure de leurs infâmes dissolutions? ne sont-ce pas des loups contrefaisant les brebis, que ceux qui prêchent aux autres ce qu'il faut pratiquer, et, ne le pratiquant pas eux-mêmes, pourraient être condamnés sur leurs propres prédications? ne sont-ce pas des loups vêtus en brebis, que ceux qu'on prendrait d'abord pour des anges de lumière, et qu'on reconnaît ensuite des suppôts de Satan; que ceux enfin qui, selon les expressions de saint Paul, « obéissent, non pas au Christ, mais à leur ventre, et qui, par des discours mielleux et de douces bénédictions, séduisent les cœurs innocens? »

Mais écoutez encore ce que dit d'eux le Sauveur lui-même : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qui, au-dedans, êtes pleins de rapine et d'impureté; à vous, qui ressemblez à des sépulchres blanchis, lesquels paraissent beaux

aux yeux des hommes, mais ne sont pleins, en effet, que d'ossemens de morts et de toute sorte de pourriture. » Que peut-on dire sur les nôtres de plus vrai, de plus convenable, de plus manifeste que ce qui est dit par ces paroles sorties de la bouche de Dieu même?

Saint Paul, ce docteur des nations, en qui l'Esprit-Saint mettait la connaissance anticipée des plaies et des scandales futurs de l'Église, recommande à son cher Timothée de fuir soigneusement de tels hommes. Car, après lui avoir adressé l'avis suivant : « Sachez que dans les temps à venir viendront des temps périlleux, et des hommes amoureux d'eux-mêmes, cupides, enflés, superbes, blasphémateurs; » après avoir ajouté beaucoup de choses qui conviennent également à ces séducteurs, il arrive enfin à ce qui leur est propre, et déchire le voile imposteur de piété et de vertu dont ils sont couverts. « Ce sont de ces hommes, dit-il, qui pénètrent dans l'intérieur des maisons, et en arrachent, pour les emmener avec eux, des femmelettes couvertes de péchés et brûlantes de désirs; de ces hommes qui vont toujours enseignant, mais qui n'enseignent jamais la science de la vérité; de ces hommes enfin, dont l'âme et la foi sont également corrompues. » Et ailleurs le même apôtre s'adresse en ces termes à son disciple : « L'esprit déclare manifestement que dans les temps futurs, quelques-uns s'écarteront de la foi, s'attachant aux souffles de l'erreur et aux doctrines

des démons, qui disent le mensonge avec hypocrisie, et qui ont un calus sur la conscience. » Or personne ne peut douter qu'il ne soit ici question de nos nouveaux pharisiens. L'apôtre rapporte aussi beaucoup de choses de l'iniquité déclarée de ces pseudoprophètes; qui battent en ruine et infectent de souillures la maison de Dieu; et plusieurs passages des secrètes écritures dévoilent leur perfidie, autant du moins qu'il est suffisant pour le plan de brièveté sommaire que nous nous sommes tracé. Si quelqu'un en veut connaître davantage, qu'il lise saint Cyrille (10), et il y trouvera des détails merveilleux inspirés par le Saint-Esprit, pour l'instruction des fidèles, sur le compte de ces hommes, qui n'étaient pas nés encore. Ajoutons qu'il ne manque pas d'autres écrivains qui, depuis l'apparition de ces imposteurs, aient écrit à leur égard, pour l'avertissement et le prémunissement de l'église, une foule de choses pleines de sagesse et d'utilité.

CHAPITRE XXIII.

I. De la vie et des conversations impudiques des religieuses ;
II. Qui changent les monastères en *prostibules* de Vénus, et les jeunes voilées en courtisanes publiques.

I. Pour que nos réflexions, ainsi que nous l'avons promis, embrassent depuis le plus haut sommet jusqu'à l'étage le plus bas, il reste à parler des religieuses. Mais quelque riche que soit cette matière, la décence ne nous permet pas de l'exploiter; à propos de vierges consacrées au Seigneur, il nous faudrait retracer toutes les infamies des lieux de prostitution, toutes les ruses et toute l'effronterie des courtisans, toutes les œuvres exécrables de la fornication et de l'inceste.

II. Car, je vous prie, que sont aujourd'hui les monastères de femmes, sinon des sanctuaires consacrés non pas au culte du vrai Dieu, mais à celui de Vénus; sinon d'impurs réceptacles où une jeunesse effrénée s'abandonne à tous les désordres de la luxure, de telle sorte que c'est maintenant la même chose, de faire prendre le voile à une jeune

fille, ou de l'exposer publiquement dans un lieu d'abomination.

Tels sont les traits généraux que j'ai recueillis sur notre clergé, tout en omettant une foule de choses dont l'énumération me conduirait trop loin. Dans cette situation, personne ne doit être étonné que l'Église soit en butte à beaucoup d'attaques piquantes, et battue d'une multitude de souffles contraires. Il serait bien plus surprenant que tant de vices et d'impuretés n'attirassent pas sur elle les censures et les flagellations.

CHAPITRE XXIV.

I. Comparaison des mœurs actuelles avec celles de nos pères.
II. Invocation de l'auteur à l'Éternel.

I. Comparez maintenant ce genre de vie, ces mœurs, ce régime, avec la discipline primitive de nos pères, avec leur charité, leur continence, leur sobriété, leur sévérité rigide; et, si vous n'êtes plus aveugle que la taupe, vous trouverez entre eux autant de distance qu'entre la boue et l'or; vous croirez, en descendant de ces âges au nôtre, voisin de la fin des siècles, parcourir toutes les parties de cette statue colossale que Nabuchodonosor vit en songe, en commençant par l'or de sa tête, et en arrivant, de dégénération en dégénération, à l'argent, à l'airain, au fer de son corps, et enfin à l'argile et à la fange de ses pieds (11).

II. Voilà donc, ô mon Dieu! ce qu'est devenue cette vigne choisie que toi-même, jadis, plantas de ta propre main, et que tu avais entourée de haies et de pieux contre les bêtes malfaisantes! Est-ce ainsi que le renversement de ses barrières

l'a livrée aux ravages et aux dégradations! Faut-il la voir ainsi dévorée de ronces et d'épines? Faut-il qu'au lieu des doux raisins qu'elle devait porter, elle ne soit chargée que de baies sauvages, et qu'en la parcourant tu ne puisses plus reconnaître cet antique objet de tes soins et de ta culture? Regarde : tous les animaux la déchirent; tous les troupeaux des champs la foulent aux pieds. Vois le sanglier sortir de la forêt, la ruiner et la désoler; vois après lui toutes les bêtes féroces y porter la dévastation, et se repaître de ses bourgeons les plus beaux. Seigneur, je t'en conjure, détourne de de cette vigne chérie les traits de ta colère et la verge de ta fureur! Abaisse sur elle, du haut des cieux, un regard de commisération! Si ce n'est pas pour nous qui en sommes indignes, que ce soit pour glorifier la clémence ineffable de ton nom! Nous savons que de tels châtiments, et de pires encore, sont dus à nos impiétés. Nous savons que nos péchés sont plus nombreux que les grains de sable, plus graves et plus âpres que toute amertume; mais nous savons aussi que ta miséricorde surpasse toutes les fautes des hommes, commises et à commettre, tous les crimes qui peuvent se présenter à l'imagination. Nous savons que ta céleste bénignité, qui n'est jamais lasse de pardon, l'emporte toujours sur ta justice, et que c'est la première et la plus universelle de tes œuvres. Nous savons que tu es un père; que, quoique dégénérés, nous sommes encore tes fils, et

que la main d'un père est douce à punir les plus graves erreurs de ses enfans. Ah! je sais bien ce qui s'oppose à ce que tu nous plaignes et nous pardonnes, quelque violent désir que tu en éprouves; c'est que nous ne nous repentons pas de nos péchés; c'est que nous ne voulons pas revenir à toi dans les larmes, quoique tu nous envoies, par la bouche de tes prophètes, des avertissemens si frappans de tes vengeances, et de ce qui peut les désarmer. Mais nous, têtes dures et cœurs indomptables, nous n'écoutons pas tes offres de clémence; nous méprisons également tes remontrances et tes persuasions; et lorsque tu ne demandes qu'à pardonner nos anciennes fautes, nous les aggravons par de nouvelles! Voilà pourquoi tu deviens sourd à nos prières; et, loin de retirer ta main avancée pour nous châtier, tu l'armes sans cesse de plus terribles menaces et de plus cruels fléaux.

CHAPITRE XXV.

I. L'auteur modifie son accusation sur les turpitudes générales des ecclésiastiques.
II. Pourquoi il se tait sur les hommes de bien.

I. Cependant je ne veux pas qu'on croie que ma réprobation s'étende à tout le clergé, sans nulle exception. Je sais que le divin maître n'a menti ni pu mentir, lorsqu'il disait : « Pierre, j'ai prié pour que ta foi ne t'abandonnât pas. » Je n'ignore pas que, dans tous les grades ecclésiastiques, il se trouve quelques hommes et peut-être plusieurs, qu'on peut appeler bons, justes, innocens, et séparés de toutes les mauvaises œuvres que j'ai rapportées précédemment. Mais aussi l'abondance des méchans y est si grande, qu'à peine peut-on en rencontrer un entre mille qui s'acquitte avec sincérité des devoirs de sa profession. Je dirai plus; si, dans quelque couvent ou communauté, il se trouve un homme simple, chaste et frugal, qui n'entre point dans les larges voies de perdition ou se jettent tous les autres, il de-

vient la fable de ses confrères ; on l'appelle original, insensé, ou même hypocrite ; de sorte que plusieurs qui se conduiraient bien s'ils vivaient avec d'honnêtes gens, se pervertissent pour ne pas devenir ridicules. C'est pourquoi le psalmiste dit avec raison : « Tu seras élu avec les élus, et réprouvé avec les réprouvés. »

II. Personne ne doit donc être surpris que, de nos jours, il y ait dans l'Église si peu de cœurs sincères et innocens, lorsque tant de piéges et d'exemples scélérats les précipitent vers le mal. Aussi, dans ce débordement général de perversité, gardé-je le silence sur les bons qui, comparés aux méchans, sont presque imperceptibles. Quand on parle de la discipline de l'Église et de la conduite de ses membres, l'attention se reporte aussitôt sur ces temps de dépravation universelle dont parle la Genèse, lorsqu'elle dit que « toute chair avait corrompu ses voies. » Cependant l'Écriture ajoute que, lorsque les péchés des hommes eurent suscité le déluge, « Noé fut trouvé juste devant le Seigneur, et sauvé dans une arche avec les siens. » Il est écrit aussi au livre des psaumes : « Et cependant le saint prophète se rend à lui-même le témoignage que Dieu l'a trouvé selon son cœur. »

CHAPITRE XXVI.

I. Que l'Église souffre avec raison.
II. Preuves et exemples.
III. Apostrophe à la synagogue romaine.

I. Les dignités et autres offices de l'Église étant ainsi administrés, qui peut douter que ce ne soit la colère de Dieu qui fasse tomber sur elle tous ces maux? il serait surprenant, comme je le disais, qu'il lui arrivât quelque chose d'heureux. Parcourons tout le livre des saintes Écritures; n'y voyons-nous pas que Dieu nous promet les biens, à condition d'observer sa loi, de garder ses préceptes, de marcher dans les voies qu'il nous a tracées, et d'être fidèles au pacte qu'il a contracté avec nous? Que si, par des œuvres criminelles, nous profanons son divin testament, et violons ses règles et ses traditions, de quel front nous présentons-nous pour recueillir le fruit de ses promesses? Nous sommes soumis à l'alternative ou des récompenses avec la fidélité, ou des supplices avec la transgression; car, celui qui nous a imposé l'une ou l'autre de ces lois, n'a jamais menti.

II. Remarquez que la synagogue des juifs n'était que le type de l'Église, selon ce qui est écrit dans saint Paul, « que tout a été présenté par figures ; » or, qui a fait que la synagogue ait été abandonnée de Dieu, et frappée de persécutions, si ce n'est sa perversité? Si donc, conformément à la parabole d'Ezéchiel sur les deux sœurs, Oolla et Ooliba, la cadette, a surpassé l'aînée en crimes et en fornications, comment n'éprouverait-elle pas le même sort? Réveille-toi donc enfin de ton long sommeil, ô sœur malheureuse de la synagogue!

III. Réveille-toi, dis-je, sors de ton ivresse; ton vin de perdition est assez cuvé, si je puis m'exprimer ainsi. Que ce prophète et tous les autres frappent enfin ton entendement, à moins que tes facultés ne soient tout-à-fait abruties par les désordres. Oui, s'il reste en ton âme une seule étincelle de raison, médite profondément les menaces des prophètes; jette un regard sur la ruine qui t'attend, tu verras combien sont imminens les périls que tu cours. Ou si tu méprises les paroles des prophètes; et fermes les yeux aux maux qui te sont annoncés, n'impute ta perte qu'à ton opiniâtre aveuglement; car c'est de toi que parlent leurs prédictions; et, sans un prompt repentir, tu prépares au monde le spectacle d'une chute nouvelle. Mais, supposons un moment que leurs prophéties ne te concernent pas, que penses-tu de celle de saint Jean dans l'Apocalypse? crois-tu que celle-là, du moins en partie, ne te soit pas appli-

cable? je n'imagine pas que tu aies perdu le sens et la pudeur au point d'en disconvenir. Qu'elle soit donc l'objet de tes contemplations, et vois tes scandales et ta chute à venir dans l'image de cette grande prostituée, assise sur l'immensité des eaux (12).

CHAPITRE XXVII.

I. Que l'orgueil du clergé le précipite vers sa ruine.
II. Désolation de la chrétienté entraînée par la chute de Rome.
III. Que Rome doit voir le présage de sa perte dans la retraite du pape à Avignon.
IV. Apauvrissement de la France.
V. Sodomie.

I. Lors donc que tous les empires et royaumes de l'Univers, quelle qu'ait été leur puissance, ont été renversés par leurs injustices et leur orgueil, toi qui as détruit de tes mains ces fondemens solides d'humilité sur lesquels tu étais assise, et qui te mettaient à l'abri de toutes les tempêtes; toi qui as élevé si haut ta grandeur et ta richesse, comment peux-tu croire que, la base renversée, tout l'édifice ne succombera pas? c'est parce que ton arrogance s'est accrue peu à peu, et presque insensiblement; qu'elle n'a pas encore, aux regards de plusieurs, laissé de traces évidentes de ta destruction. Mais aujourd'hui tu te précipites comme un torrent fougueux, surtout depuis que tu es

envahie par un schisme abominable, que, certainement, le courroux céleste a permis pour comprimer ta démence et ton intolérable perversité. Et si ton royaume odieux aux nations et importun au ciel même, venait, selon les paroles de l'Évangile, à être désolé par ses propres divisions, et à tomber en lambeaux, qu'on ne croie pas pour cela que la foi de l'Église militante courût risque d'être abolie; non sans doute, elle est bâtie sur une pierre inébranlable et éternelle: ce qui périrait, c'est la puissance mondaine, la vaine gloire et les molles délices dont la coupe a débordé dans l'Église, et dont elle s'est enivrée au point qu'il est ordonné contre elle aux anges exécuteurs des vengeances de Dieu, ce qui est ordonné contre la courtisane: « Autant elle s'est glorifiée en elle-même et s'est perdue dans la mollesse, autant faites tomber sur elle de tourmens et de douleurs. »

II. Car, sans parler des événemens anciens, je veux dire du schisme des Grecs, causé par l'orgueil et l'avarice des nôtres, et du resserrement des limites du catholicisme qui s'étendait autrefois sur presque toute l'immensité de l'Univers; sans retracer, dis-je, les nombreuses blessures dont l'Église, à diverses époques, a été frappée, cette grande catastrophe survenue de nos jours, et sous laquelle nous voyons succomber la ville de Rome, siége et capitale de la chrétienté, n'est-elle pas un avant coureur de l'entière désolation de l'Église, de même que la dispersion des Juifs et de la syna-

gogue suivit de près la destruction de Jérusalem? Comment, en effet, pourrait encore fleurir et se tenir debout celle qui, chassée de sa résidence et la tête fracassée, court par le monde, errante et fugitive, et, telle qu'une misérable étrangère, est réduite à passer d'un asile dans l'autre?

III. Sans doute ce fut pour elle le signal d'une ruine prochaine, que ce jour où, forcée de quitter, pour ses odieuses fornications, la ville de Romulus, elle se réfugia dans Avignon, où elle mit à découvert sans contrainte, et avec une pleine impudence, ses prostitutions simoniaques, ses mœurs perverses et ses pratiques idolâtres; bientôt elle infecta notre France de l'irruption pernicieuse de ses agens, et pervertit notre discipline, qui, jusqu'alors sage, modeste et régulière, est maintenant perdue dans des excès également révoltans à entendre et déplorables à voir.

IV. Mais j'ai d'autres choses encore à dire de la France et de l'Église; de l'Église qui, je ne sais par quelle maligne influence, a gâté de son levain tous les lieux où elle s'est établie, et qui est devenue pour eux une cause de ruine et de perdition. Toutefois, ce n'a pas été sans châtiment: ainsi l'Italie nous a vengés, lorsqu'elle a chassé de son sein cette corruptrice nue et dépouillée de presque tout son patrimoine. La France elle-même, réduite par elle à l'indigence, commence à lui rendre les maux qu'elle a reçus d'elle, afin que cette prédiction du prophète s'accomplisse: « Tu

seras confondue par l'Égypte, comme tu l'as été par l'Assyrie. » Et cette autre : « Fille malheureuse de Babylone, qui te rendra ce que tu nous as fait ? » Après, en effet, que la somme devenue intolérable des péchés, eut livré l'Église aux calamités du schisme, on vit les papes rivaux faire des choses que j'aime mieux passer sous silence : je les laisse à décrire à ceux qui, ayant vécu dans leur intimité, ont une connaissance profonde de leurs mœurs et de leur conduite (13). Je me borne à demander ce qu'il y eut de plus misérable que notre Clément (14), qui s'était fait à tel point le vil esclave des princes français, qu'il supportait formellement de la part de leurs courtisans des injures et des affronts, que le dernier des valets n'eût pas endurés? Il cédait à toutes les fureurs, à toutes les exigences des temps; il accordait tout aux importunités des solliciteurs, feignait, dissimulait, promettait sans réserve; vivait au jour le jour, distribuant à ceux-ci des bénéfices, et à ceux-là de belles paroles. C'était surtout à ceux que l'adulation ou la bouffonnerie avaient mis en faveur dans les cours qu'il s'attachait soigneusement à plaire; il leur prodiguait les emplois et les grâces, afin que par leur crédit, il acquît la bienveillance de leurs maîtres, et ainsi du reste.

5. Presque tous les évêchés vacans et les principales dignités de l'Église, devenaient le partage des beaux jeunes hommes, ses mignons. Pour acquérir, conserver et accroître la faveur des prin-

ces, il leur faisait des présens considérables, et leur permettait d'exercer sur les pauvres ecclésiastiques d'affreuses exactions, quelquefois supérieures à leurs demandes; enfin il soumettait tellement les clercs à la juridiction des magistrats séculiers, que chacun de ceux-ci semblait être plus pape que le pape lui-même. Trois lustres et plus qui se sont écoulés dans cette servitude, ont couvert l'Église de deuil et d'avilissement.

CHAPITRE XXVIII.

I. Qu'il convient plutôt d'humilier que d'élever l'Église.
II. Que Dieu seul peut la restaurer et lui rendre son unité.
III. Des deux verges de Dieu, avec lesquelles il mène son troupeau.

I. L'Église, frappée de tant de fléaux, ayant dédaigné de s'humilier elle-même, il appartient à la main divine, qui élève les humbles et abaisse les superbes, de commencer par l'humilier pour l'élever ensuite; de l'affliger pour la consoler; de la frapper pour la guérir.

II. Car c'est en vain que, déchirée comme elle est par ce funeste schisme, nous attendrions d'un effort humain sa restauration. Ce ne sont point là des œuvres qui soient au pouvoir de l'homme, un tel travail exige une main plus haute. Si jamais elle doit revenir à l'unité, il faudra que la même puissance qui fit sa blessure en opère la guérison; la plaie est si profonde et si irrémédiable, qu'il n'est aucun autre art qui puisse la cicatriser. Il a été fait dans cette vue beaucoup de tentatives,

conçu beaucoup de résolutions, assigné beaucoup de conférences, envoyé beaucoup d'ambassades; mais plus de peines nous nous sommes données, plus nous avons embarrassé les choses et les avons chargées de difficultés nouvelles. Dieu se riait de nos entreprises, ou plutôt il s'irritait de la présomption qui nous portait à croire que, sans son assistance, nous viendrions à bout d'un tel ouvrage. Ajoutez que nous sommes indignes et de lui demander et d'obtenir de lui la paix, car « il n'est point de paix pour les impies, » a dit le Seigneur. Et il ajoute, encore par la bouche de son prophète : « La paix est l'œuvre de la justice. » Enfin lorsque Dieu se fit homme, le chœur des anges, annonçant la paix à la terre en des chants suaves et harmonieux, ne la promit qu'aux hommes de bonne volonté.

III. Mais que cette peste schismatique nous vienne de Dieu, c'est ce qui est attesté par plusieurs passages de Zacharie. Car nous lisons dans ce prophète, qui a enveloppé d'un voile de prédiction beaucoup d'événemens relatifs aux dernières tribulations de l'Église, que Dieu, le pasteur suprême, le chef et la règle de tous les autres, a, pour faire paître son troupeau, deux houlettes, qui sont l'Honnêteté et le Cordon (15); attendu 1° que l'honnêteté des mœurs et la charité fraternelle doivent animer tous ceux qui veulent occuper des emplois dans l'Église; et 2° que la charité, qui est le lien de la perfection, a un triple cordon qui se rompt

difficilement, puisqu'il se rattache à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Mais si le pasteur, oubliant les préceptes divins, cherche ses avantages, et non point ceux qui se rapportent à Dieu, et s'il se laisse entraîner honteusement dans des voies profanes, Dieu brise sur lui sa double houlette, et lui envoie, au lieu de l'honnêteté, la honte et l'ignominie; au lieu du cordon qui lie et resserre les schismes, les dissentions, et les discordes virulentes; enfin il déchire son pacte avec les pasteurs et les brebis et anéantit entre eux toute association; car bien souvent les subordonnés eux-mêmes sont punis pour les fautes de leurs chefs. C'est ainsi que, pour la désobéissance de David dans le dénombrement du peuple, une plaie pestilentielle fut envoyée sur les juifs. Ce qui est constant, c'est que la première houlette, appelée l'Honnêteté, a, depuis longues années, été retranchée de l'Église, livrée à ce débordement des mauvaises mœurs dont j'ai parlé précédemment. C'est depuis ce temps que nous l'avons vue décliner, languir et tomber dans le dépérissement. Dépouillée de sa fraîcheur et de sa beauté, elle penchait vers la terre un front pâle et abattu. Le mal ensuite, au lieu d'être combattu par des remèdes vigoureux, fut abandonné à lui-même, et s'accrut tellement, par une négligence invétérée, qu'il se répandit dans tout le corps et le jeta enfin dans un état complet de dissolution, selon ces paroles du prophète : « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de

la tête, la santé s'est retirée de lui.» Alors fut brisée la seconde houlette, c'est-à-dire le cordon qui liait les membres entre eux; et, le lien de la paix étant rompu, les horreurs du schisme se sont répandues parmi nous.

CHAPITRE XXIX.

I. Quelles seront les suites de ce fléau.

I. Plusieurs écrivains qui, animés, à ce qu'on croit, d'un instinct céleste, ont prédit dès longtemps ce schisme et toutes ses calamités, pensent qu'il doit en résulter l'anéantissement total de l'Église, qui, après avoir envahi beaucoup sur la puissance séculière, sera à son tour foulée aux pieds par elle et forcée un jour de vomir, avant de les avoir digérées pleinement, toutes les rapines dont elle s'est gorgée. Ils croient que tous ces nombreux enfans de fornication qu'elle a produits et qui ont tourmenté les princes par leur orgueil et leurs trafics scandaleux, auront à souffrir en retour la mort, la fuite, l'exil, la faim, la captivité, et que la persécution est peut-être plus près qu'ils ne se l'imaginent, de s'appesantir sur leurs têtes. En effet, si nous ne sommes pas frappés d'un entier aveuglement, il nous est impossible de ne pas reconnaître que déjà les grands fondemens de l'édifice sont ébranlés, et à la veille d'étaler aux yeux

leurs immenses ruines. Et certes c'est par l'effet d'un très-équitable jugement de Dieu que s'abîmera, dans un affreux déluge de maux, celle qui a poussé à un tel point de délire l'excès de toutes les abominations, qu'il n'est aucun autre moyen de la châtier et de lui rendre sa première innocence. Combien, pour la rappeler à la raison et lui épargner ses désastres, n'a-t-il pas éclaté de signes frappans, avertissemens, menaces, remontrances, revers, et fléaux! Toutes ces choses ont été vaines. En vain « le fondeur a jeté en fonte, » selon les paroles du prophète; les perversités de ces hommes n'ont point été consumées; d'un front d'airain, ils se sont révoltés contre Dieu, et, sans cesse d'un plus rapide essor, tels qu'un cheval qui a brisé son frein, ils se sont plongés dans le fleuve de leur concupiscence.

CHAPITRE XXX.

Conclusion du livre.

A Jésus-Christ.

O Christ, si tu veux purger ton Église de toutes ces impures scories sous lesquelles son or et son argent ont disparu, que te reste-t-il à faire que de remettre ces vils métaux dans la fournaise, pour qu'épurés par les souffles et par les feux, ils redeviennent un or pur et brillant encore de leur éclat primitif? De même, si tu veux rendre à sa douce fécondité ta vigne céleste, étouffée aujourd'hui par les ronces et les buissons, qu'as-tu de mieux à imaginer que d'en arracher tous les mauvais rejetons qui la rendent stérile, d'en confier la culture à de nouveaux laboureurs, et de la féconder en la provignant? C'est toi-même qui l'as dit : « On ne peut cueillir des raisins sur les épines ni des figues sur des chardons; » Et tu as condamné à être coupé et jeté au feu tout arbre qui ne porterait pas de bons fruits. C'est donc se

tromper lourdement que de croire que les maux de l'Église doivent finir aux travaux et aux souffrances dont nous sommes accablés. Ce ne sont là que les commencemens de nos douleurs, et de faibles préludes de ce qui doit leur succéder. Mais il est temps qu'aux approches de la tempête, nous cherchions à gagner le port, et que, dans de si grands périls, nous songions à notre salut; évitons que la violence des ouragans, prête à emporter en des tourbillons fougueux la nacelle brisée de saint Pierre, ne nous engloutisse dans les flots avec ceux qui ont mérité de périr!

PRIERE DE L'AUTEUR

POUR LES FRUITS SALUTAIRES DE LA RÉFORME A ESPÉRER.

A la fin de ce trop long ouvrage, nous te supplions, ô divin Jésus, quels que soient tes futurs jugemens sur ton Église (et sans doute ils seront grands), de ne point la traiter avec rigueur selon la mesure de ses immenses iniquités, mais plutôt de faire tomber sur elle cette clémence et cette bonté qui ne t'abandonnent jamais et qu'elle ne mérite pas. Retranche de son sein tout ce qui est nuisible ou superflu; de peur d'arriver également à en retrancher le peu qui fut toujours jugé nécessaire! Réprime et n'opprime pas! Attire et n'écrase pas! Châtie et ne détruis pas! Et pour qu'elle ne ressemble point à Sodome et à Gomorrhe, laisse du moins dans son sein quelque semence de reproduction, conformément aux promesses sacrées que tu lui as faites de demeurer avec elle tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

FIN DE L'ÉTAT CORROMPU DE L'ÉGLISE.

REMARQUES.

(1) Ici l'auteur s'abandonne à son imagination poétique aux dépens de la vérité. Les siècles qu'il décrit sont les premiers de l'ère chrétienne pendant lesquels l'univers était loin de goûter le bonheur de l'âge d'or.

(2) J'ignore à quel trait fait allusion cet étrange reproche d'indolence, que je ne croyais pas possible d'adresser aux souverains pontifes.

(3) Les réserves furent imaginées par Clément VI; et, lorsqu'on lui représentait que ses prédécesseurs n'avaient rien fait de pareil : « Mes prédécesseurs, répondait-il, ne savaient pas être papes. »

(4) Voici une petite anecdote du quatorzième siècle qui se rapporte à ce mépris général dans lequel les prêtres étaient alors tombés : Un homme du peuple ayant appelé un inconnu M. l'abbé, celui-ci répondit qu'il n'était pas ecclésiastique. « Je vous demande pardon, reprit le brave homme, mais je ne voulais pas vous offenser; il y a d'honnêtes gens partout. »

(5) Le système religieux du quatorzième siècle était de doter magnifiquement les évêques et de laisser mourir de faim les curés.

(6) Depuis, on les vit prendre le pas sur les chanceliers et disputer la prééminence, même aux électeurs de l'empire.

(7) On ne sera pas tenté d'accuser ceci d'exagération, si l'on se rappelle que sous François Ier, le cardinal de Tournon possédait en bénéfices plus d'un million de rentes. Aussi, comme il détestait et faisait brûler les huguenots !

(8) Il devait s'en écouler dix-sept encore avant l'extinction du schisme.

(9) La profession de banquier, justement honorée aujourd'hui, était fort décriée alors dans les états où l'on ignorait ce que c'était que finances. On confondait les banquiers avec les usuriers.

(10) Sans doute il est ici question de saint Cyrille d'Alexandrie, auteur d'un grand nombre de commentaires sur la Bible.

(11) On voit que la doctrine de Clamenges est à peu près la même que celle de Henri de Ceva, général des frères mineurs, ou spirituels, de Sicile, lequel enseignait qu'il y a deux églises : l'une charnelle, comblée de richesses et couverte de crimes, à la tête de laquelle était le pape ; l'autre spirituelle, ornée de vertus, frugale et pauvre, concentrée dans un petit nombre de fidèles chrétiens.

(12) « Alors, l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint me parler et me dit : « Venez, et je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux ;

» Avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus et qui a enivré du vin de sa prostitution les habitans de la terre. »

» Et lorsqu'il m'eut transporté en esprit dans le désert, je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphêmes, qui avait sept têtes et dix cornes.

» Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate ; elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et avait à la main un vase d'or plein des abominations et des impuretés de sa fornication.

» Et sur son front ce nom était écrit (Mystère!) : La grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre.

» Et je vis cette femme enivrée du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus ; et, en la voyant, je fus saisi d'un grand étonnement.

» Alors l'ange me dit : « De quoi t'étonnes-tu? Je te dirai le mystère de la femme, et de la bête sur laquelle elle est assise, qui a sept têtes et dix cornes.

» La bête que tu as vue était et n'est plus ; et elle doit monter de l'abîme et périr sans ressource ; et les habitans de la terre, dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie depuis le commen-

cement du monde, s'étonneront de voir cette bête qui était et qui n'est plus.

» Et en voici le sens plein de sagesse : Les sept têtes sont les sept montagnes sur lesquelles la femme est assise, etc. »

(*Apocalypse*, ch. 17, v. 1-9.)

(13) C'est par discrétion et pour ne point abuser des secrets de sa place auprès de Benoît XIII, que l'auteur garde ici le silence.

(14) Clément V, courtisan des rois de France et d'Angleterre, leur accorda plusieurs bulles au détriment de l'Église et des peuples. Ce fut lui qui, pour recevoir plus promptement les ordres de Philippe-le-Bel, transporta le saint-siége à Avignon. Par suite de cette prédilection pour la France, il s'était fait couronner à Lyon. La cérémonie fut troublée par la chute d'une muraille qui renversa la tiare du pape et fit périr beaucoup d'assistans. On ne manqua pas d'en tirer de fâcheux présages, que les désastres de son règne prirent soin de justifier. Je ne vois que Clamenges qui accuse ce pape de sodomie; les autres écrivains qui ont attaqué ses mœurs, lui donnent du moins des femmes pour maîtresses.

(15) « Je pris alors deux houlettes, dont j'appelai l'une l'Honnêteté, et l'autre le Cordon, et je menai paître le troupeau.

» J'ai fait mourir trois pasteurs en un mois; et mon cœur s'est resserré à leur égard, parce que leur âme m'a été infidèle.

» Et j'ai dit : Je ne serai plus votre pasteur; que ce qui périt périsse; que ce qui est égorgé soit égorgé; et que ceux qui échapperont au carnage, se dévorent les uns les autres.

» Je pris la houlette que j'avais appelée l'Honnêteté et je la rompis, pour rompre ainsi l'alliance que j'avais faite avec tous les peuples.

» Elle fut donc rompue en ce jour-là, et les pauvres du troupeau reconnurent que c'était un ordre du Seigneur.

. . . . . .

» Je rompis ma seconde houlette, qui s'appelait le Cordon, pour rompre ainsi l'union fraternelle qui liait Juda avec Israël, etc. »

ZACHARIE, ch. 11, v. 7, 8, 9, 10, 11 et 14.

FIN DES REMARQUES.

LES RÉCRÉATIONS

DE

MESSIRE GIROLAMO PARABOSCO.

TRADUITES DE L'ITALIEN.

EXTRAIT.

1548.

NOTICE.

Pourquoi les Italiens ont-ils si peu de romans et tant de contes? Je vais offrir sur ce sujet quelques conjectures; et d'abord voyons comment ces sortes de productions littéraires ont pris naissance et se sont développées parmi nous.

On sait que les romans de chevalerie, soit que l'invention première en appartienne à la France ou à l'Espagne, furent long-temps les seules fictions qui amusèrent le loisir et la crédulité de nos aïeux. Ils forment, en quelque façon, notre mythologie nationale; et si les Barbares qui fondèrent les sociétés européennes n'y eussent pas trouvé le christianisme florissant qui s'empara de leur imagination et de leurs intérêts, il n'est peut-être pas extravagant de supposer que nous compterions aujourd'hui parmi les objets de notre culte Charlemagne et ses douze pairs, le roi Artus et les chevaliers de la Table ronde, et tout le cortége des Amadis, avec leurs fées et leurs enchanteurs.

Quoi qu'il en soit, les vers dans lesquels ces romans furent primitivement écrits lorsque la langue bégayait ses premiers sons, ne tardèrent pas d'être inintelligibles et remplacés par des traductions et des extraits qui depuis la fin du quinzième siècle se succédèrent sous des formes différentes. Au dix-septième, la révolution sociale opérée par Louis XIV brisa la baguette des fées, et ne laissa sub-

sister dans le roman que les longues conversations et intrigues amoureuses, et ces grands coups d'épée si chers à Mme de Sévigné. Sous la Régence et sous Louis XV, la corruption la gangrena, la manière l'affadit; et il ne fallut rien moins que la grande amélioration de mœurs et de goût, produit définitif de la révolution, pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui en France, la peinture des caractères et l'expression de la société.

Mais les choses, en Italie, se passèrent différemment. Dès le quinzième siècle, la langue y était formée dans toute sa pureté et brillante de tout son éclat. Lors donc que les romans de chevalerie pénétrèrent dans cette langue harmonieuse et favorable à l'inspiration poétique, ce fut sous la forme de poëmes auxquels la vie fut donnée par la vive imagination des Bernardo Tasso, des Boyardo, des Pulci, et surtout par le génie du divin Arioste. Ainsi les longues narrations en prose furent réservées exclusivement pour l'histoire; ainsi le roman, tel qu'il est devenu parmi nous, ne se fonda point alors dans cette belle contrée, et, à défaut d'un grand foyer central, les circonstances successives de sa civilisation ne permirent guères de l'y introduire plus tard.

Cependant, les romans de chevalerie ne peignaient que les mœurs et les habitudes des nobles, lesquels, dans les premiers temps de la féodalité, étaient, à proprement parler, les seuls hommes; le reste ne pouvait guères compter que pour du bétail. Mais à mesure que ce bétail revêtit la figure humaine, et que les fronts plébéiens, courbés misérablement vers la terre, se redressèrent pour contempler les cieux, il se développa parmi ces êtres régénérés, des caractères, des usages, des actions à observer et à peindre, et les fabliaux naquirent. Les fabliaux, écrits en

vers comme les romans, mais moins anciens et moins étendus, retinrent chez nous leur vêtement poétique que le conte en vers reproduit encore de nos jours, tandis que, chez les Italiens, la prose naissante, et qui n'avait point trouvé d'asile dans le roman, se réfugia en toute hâte dans ce domaine plus étroit. De la combinaison des fabliaux français et des poésies amoureuses des troubadours, Boccace enfanta la Nouvelle italienne, dont il fut à la fois l'inventeur et le modèle, et qui offre le continuel mélange de récits licencieux ou tragiques, et de ces subtils débats soumis à la juridiction des cours d'amour.

On conçoit combien ce genre une fois trouvé, dut paraître agréable et piquant à des peuples qui ne connaissaient pas le roman proprement dit, et qui, scindés en une multitude de petits états, voyaient figurer dans un recueil de Nouvelles, les mœurs et les coutumes de chacun d'eux. Voilà ce qui explique le nombre immense des imitateurs de Boccace, imitateurs qui nous sont presque tous inconnus, quoique plusieurs soient loin de mériter cette défaveur.

L'un des plus ignorés est assurément Girolamo Parabosco, né à Plaisance au commencement du seizième siècle, et dont le nom ne se trouve pas même dans celles de nos Biographies qui ont la prétention d'être complètes. Cependant il est ingénieux dans ses inventions, clair, naturel, élégant dans son style, et, quoiqu'il peigne de bien mauvaises mœurs, il pousse la licence beaucoup moins loin que la plupart de ses confrères. Sa troisième Nouvelle, ainsi que l'observe M. Ginguené, offre des rapprochemens curieux avec le *Tartuffe*, et cela seul serait pour nous un motif puissant d'intérêt littéraire.

Avant de terminer cette Notice, je ne puis m'empêcher de revenir sur l'affreuse corruption dont les écrits italiens du seizième siècle nous présentent le tableau. On ne saurait trop répéter que le travail, l'industrie, l'égalité politique, peuvent seuls fonder les bonnes mœurs des peuples, et il est difficile que les esprits ne soient pas frappés de cette vérité, lorsque l'Italie, même long-temps encore après le moyen âge, nous montrait à la fois pratiques religieuses dans les églises, brigandages sur les routes, assassinats dans les rues, infâmes débauches dans les maisons, et presque partout dépravation et hypocrisie.

FIN DE LA NOTICE.

LES

RÉCRÉATIONS DE PARABOSCO.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Un grand plaisir des gentilshommes vénitiens est d'aller au printemps à quelques milles de Venise, les uns seuls, les autres en compagnie, passer un ou plusieurs jours dans de petites cabanes de planches, de roseaux ou de piérres, construites sur l'eau. Là ils s'amusent soit à tendre des filets aux oiseaux aquatiques, soit à pêcher dans des réservoirs où le poisson est nourri, soit à tout autre divertissement que le lieu comporte; puis ils se retirent dans les cabanes pour manger, dormir, causer ou se récréer comme il leur plaît.

Il n'y a pas long-temps qu'une de ces parties de plaisir fut faite par une société d'élite, composée de Girolamo Molino, Domenico Veniero, Lorenzo Contarino, Federico Badovaro, Marc-Antonio Cornaro, Daniel Barbaro, Bartolomeo Vitturi, Benedetto Cornaro, Alvigi Zorzi, tous gen-

tilshommes vénitiens. Dans la même société se trouvaient aussi Ercole Bentivoglio et le comte Alessandro Lambertino, l'un et l'autre Bolonais; Speron Sperone, de Padoue; Pietro Aretin; Alessandro Colombo, de Plaisance; Giam-Batista Suzio, de la Mirandole; Fortunio Spira, de Viterbe; et Anton Giacomo Corso, d'Ancône. Leur dessein était de passer trois jours dans les cabanes, et ils y avaient fait porter des vivres en conséquence, lorsqu'une tempête étant venue troubler leurs plaisirs, ils se mirent à dîner dans l'espérance de voir renaître le beau temps.

« Dieu merci, dit le comte Alessandro, nous n'avons point ici de femmes; c'est l'absinthe qui rend amère, ou plutôt le venin qui corrompt toute aimable et douce compagnie. » Chacun se récria soudain contre ce trait brutal de satire; et, après une longue controverse, dans laquelle le comte enchérit encore sur ce qu'il venait d'avancer, il demeura constant que ce violent détracteur des femmes n'était autre qu'un amant maltraité.

Cependant le ciel devenant de plus en plus orageux, on chercha de quelle manière à la fois récréative et profitable on pourrait passer le temps. L'un proposa de discuter la prééminence entre les armes et les lettres; les autres, d'agiter quelque question d'amour ou de philosophie; bref, c'était à qui présenterait ses idées. Mais celle qui réunit enfin tous les suffrages, ce fut que chacun, à tour de rôle, racontât une Nouvelle ou satirique, ou

gaie, ou touchante, et dans laquelle l'agrément se joignît à l'utilité.

Contarino, choisi pour commencer, annonça une histoire tragique que peut-être il se garderait de dire, s'il y avait des femmes pour l'entendre; car encore bien, ajouta-t-il, que le comte les regarde toutes comme des tigres et des serpens, leur sensibilité, j'en suis sûr, éprouverait de mon récit une impression de tristesse et de douleur dont la fermeté de nos âmes nous garantira.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LODOVICA.

Dans la noble ville de Plaisance, vivait, il y a peu de temps, un beau jeune homme, orné de mille vertus et de mille qualités, et qui s'appelait Carlo de Viustini. Il inspirait de l'amour à beaucoup de femmes nobles et charmantes, mais surtout à Lodovica; c'était une jeune veuve fort belle, de manières aimables et distinguées, en un mot une brave femme, il faut le dire, quoique son avanture ait mal fini (1). Elle sut si adroitement se conduire dans son intrigue avec ce jeune homme, que, quoiqu'il fût pourchassé par un grand nombre de belles, aucune autre ne fut en possession de sa personne ni de son cœur; et long-temps leur amour demeura si bien caché, qu'il ne fut connu d'âme vivante, excepté d'une femme de chambre qu'il avait bien fallu mettre dans la confidence. Mais la fortune, qui se plaît à troubler la

jolie des amans, ne voulut pas que ceux-ci jouissent plus long-temps des charmes de leur secrète union. Un jour que Carlo sortait de l'église, une jeune et très-jolie personne laissa tomber par hasard un de ses gants. Des milliers de mains s'empressèrent pour le ramasser; Carlo, plus prompt que tous les autres, le présenta respectueusement à Fioretta, c'était le nom de la jeune personne. Elle le reçut avec modestie, et remercia Carlo de sa peine; mais dans ce moment leurs regards se rencontrèrent avec une telle puissance, que le malheureux, frappé d'une atteinte subite, devint pâle et défiguré comme une rose foulée à terre. Fioretta partit, au milieu d'un murmure général d'admiration; et l'infortuné Carlo, à qui le coup mortel était porté, se retira dans la partie la plus solitaire de l'église, pour chercher par quels moyens il pourrait jouir de cette merveilleuse beauté (2). Il résolut de devenir son adorateur et de la mériter par un long servage. Dès ce moment Lodovica ne fut rien pour lui. Il ne lui faisait plus que des visites courtes et rares; et, au lieu de ces nuits passionnées qu'auparavant il passait presque toutes dans ses bras, à peine, maintenant, à force de lettres et d'instances, lui donnait-il par mois quelques moments pleins de tiédeur et de distractions. Toutes ses pensées, tous ses soins étaient tournés vers son nouvel amour.

Un an se passa dans cette situation, si cruelle pour la pauvre veuve qui supportait et déguisait

ses chagrins avec une patience incroyable, et dont tous les efforts, pour découvrir sa rivale, étaient infructueux.

Cependant Carlo n'avançait point dans ses nouvelles amours; ou plutôt toutes ses peines n'aboutirent qu'à recevoir de la sage Fioretta le refus le plus décidé. Le malheureux perdait la tête; bientôt, du plus beau, du plus gracieux jeune homme de Plaisance, il devint le plus hâve et le plus sauvage; et, tandis qu'il se minait de manière à laisser peu d'espérance de guérison, personne ne pouvait deviner la cause d'un changement si extraordinaire. Ses chagrins s'irritaient encore par les larmes de Lodovica, de cette amante passionnée, doublement misérable de n'être plus aimée et de le voir mourir.

Enfin, bien convaincue qu'une flamme violente pouvait seule le réduire en cet état de dépérissement, elle décida de mettre tout en œuvre pour lui arracher son secret. La première fois qu'il vint la voir, elle prit un air serein et agréable; et, l'ayant fait asseoir auprès d'elle sur un lit de repos: « Mon cher Carlo, lui dit-elle, je crois t'avoir donné des preuves de la plus vive tendresse, et il est vrai de dire que jamais homme ne mérita mieux que toi d'être aimé. Parle-moi donc sans détour; que pudeur ni pitié ne te retienne; car je te jure par l'immense amour dont je brûle et brûlerai éternellement pour toi, quels que puissent être tes torts, que le désir qui m'anime est de te secourir et non

de te quereller. C'est ton contentement qui toujours fait le mien. Sans doute je mentirais en disant que je n'attachais pas un grand bonheur à jouir de ta beauté, surtout à l'idée flatteuse d'en être digne; mais je te jure de nouveau que la félicité que tu puisais dans mes bras, était ma première volupté. Ne crains donc point de me faire outrage en cessant de m'aimer, et ne sois troublé d'aucune compassion envers moi. C'est à ton seul intérêt que toutes mes pensées se rapportent, et ma reconnaissance d'avoir été aimée si long-temps est assez grande, pour que je veuille t'en récompenser par un dévouement sans limites. Ouvre-moi tout ton cœur et raconte-moi tes peines. Les soulager, comme je crois y parvenir, sera nous rendre heureux l'un et l'autre. Dis-moi, cher Carlo, est-ce l'amour qui te consume si misérablement? Parle, je t'en conjure. A qui peux-tu mieux confier tes chagrins qu'à celle qui t'aime tant et qui a la volonté, l'obligation, et, je le crois, la puissance de les faire finir? Aie pitié de toi-même, aie pitié de la douleur où tu me plonges. Dis-moi ton mal, et sois sûr d'en être bientôt délivré. »

Malgré ces vives et adroites instances, Carlo ne lui répondit long-temps que par des larmes. Mais elle insista si fortement et le persuada si bien de son amitié active et désintéressée, qu'il lui avoua enfin son amour pour Fioretta dont l'indifférence, ajouta-t-il, le réduisait au désespoir.

A peine maîtresse de ce fatal secret, l'infortunée Lodovica sentit son cœur déchiré de tous les serpens de la jalousie et de la vengeance. Ce n'était point contre un infidèle toujours adoré que se tournaient ses fureurs; c'était contre son innocente rivale. Peu s'en fallait qu'elle ne lui fît un crime, même de sa résistance et de sa vertu. Elle voyait dans cet ange une magicienne qui détruisait ses plaisirs, une voleuse qui lui dérobait son bien. Enfin, s'échauffant de plus en plus dans ses affreuses idées, elle vint à croire que, si Fioretta n'était plus, Carlo reprendrait doucement sa première chaîne; et, concevant l'horrible projet de se débarrasser de son ennemie par un assassinat, elle attendit le jour avec impatience pour accomplir son dessein.

La mère de Fioretta était sa parente; elle les invita toutes les deux à passer la soirée dans un petit jardin qu'elle avait hors la ville; et, parmi les rafraîchissemens qu'elle servit à sa victime, elle trouva moyen de glisser un poison que l'infortunée Fioretta but sans aucune défiance. L'effet en était calculé de manière à n'agir qu'au bout de quelque temps. La compagnie se sépara donc sans le moindre trouble; mais peu de temps après que Fioretta fut rentrée chez elle, les ravages du mal se manifestèrent avec une telle rapidité que bientôt elle expira. Elle fut pleurée de toute la ville, sans que personne pût soupçonner la cause de cette mort violente et soudaine; car le poison était de

telle nature que ses symptômes extérieurs n'offraient, pour ainsi dire, rien de sensible.

Mais Carlo, dont l'imprudente confidence venait d'amener cette catastrophe, ne put en méconnaître l'auteur, et la scélératesse de Lodovica lui devint manifeste. Décidé à mourir et à mourir de la même mort que celle dont il avait causé la perte, il fit pénétrer dans ses veines un poison brûlant, dont les effets aussi ne devaient pas immédiatement éclater. En cet état, il se rendit chez Lodovica qui, transportée d'allégresse en le voyant paraître, se confirma dans la pensée qu'elle allait recueillir le fruit de son crime. Ah! que sa joie se changea bientôt en un affreux désespoir! Carlo, s'asseyant près d'elle d'un air grave et tranquille, lui reprocha son forfait, lui en révéla les suites, et mourut à ses yeux en d'effroyables convulsions.

Telle fut, dit Contarino, la fin tragique de ces malheureux amans, et je ne saurais dire si l'acte désespéré de Carlo doit être imputé plus particulièrement à son amour ou à sa vengeance.

Une longue et subtile discussion s'étant engagée sur cette thèse, l'assemblée finit par reconnaître que les deux causes avaient dû agir presque également.

C'était le tour d'Ercole Bentivoglio; il prit la parole en ces termes.

SECONDE NOUVELLE.

LES DEUX JEUNES SIENNOIS.

Deux jeunes marchands Siennois, nommés Lucio et Alessio, habitaient dernièrement Valence, belle et célèbre ville d'Espagne, où les intérêts de leur commerce les avaient conduits. Ils s'aimaient de l'amitié la plus tendre, et devinrent amoureux de deux dames liées entre elles d'une affection non moins intime. Lucio, amant plus expert et plus avisé que son compagnon, avait tout mis en œuvre pour faire connaître à sa maîtresse, appelée dona Isabelle, l'amour ardent qu'elle lui inspirait. Mais, soit défiance, soit défaut d'occasion, la dame ne l'avait encore payé que par de tendres regards. Les deux bonnes amies avaient pour époux de très-nobles cavaliers, de sorte que les jeunes gens n'osaient faire parvenir jusqu'à elles ni lettres, ni messages, et se contentaient, en attendant mieux, des doux regards qu'ils pouvaient saisir à la dérobée.

L'occasion désirée arriva enfin. Isabelle se trouvait un jour dans l'église Ste.-Monique avec une seule duègne fort complaisante, lorsque la pluie ou plutôt l'amour y conduisit aussi Lucio. Transporté de joie, il s'approcha d'elle et ne put douter de son bonheur, en voyant s'éloigner un peu la discrète suivante. « Belle et charmante dame, lui dit-il, voilà deux ans entiers que je brûle pour vous, et si le ciel, prenant pitié de mon martyre, ne m'eût offert cette occasion de vous parler, je mourais de mon mal infailliblement. Daignez donc, ô seule espérance de ma vie, prendre en considération tout ce que j'ai souffert. Vous voyez que le ciel lui-même est dans mes intérêts, et qu'il ne veut pas que je languisse plus long-temps. »

La dame, qui n'était pas moins douce et accorte que belle, et qui s'était très bien aperçue de la passion de Lucio, ne voulut pas faire la prude plus que de besoin. « Seigneur, je ne puis nier, répondit-elle, que vous ne m'ayez donné des signes multipliés de votre amour. Je l'ai reconnu surtout à la discrétion que vous avez mise à m'épargner les lettres, les sérénades, et autres fadaises qui pouvaient compromettre mon honneur et vos jours. Je crois à la sincérité de votre tendresse, et à la vivacité de vos souffrances; votre constante affection me touche d'autant plus que vous deviez moins espérer d'en recevoir jamais le prix. Grâces soient rendues au ciel qui nous réunit sans péril en ce saint lieu. Tenez pour certain que je suis

toute à vous du fond de l'âme, et que je saisirai toutes les occasions de vous le prouver. »

Il serait trop long de raconter les protestations du jeune Siennois et les effusions de sa reconnaissance. En bon et fidèle ami, il n'oublia point son cher Alessio, et pria Isabelle de le recommander si bien à sa compagne, qu'il reçût aussi le salaire de ses peines amoureuses. La jeune dame promit de s'y employer de tout son cœur.

Bientôt, l'orage ayant cessé, et les approches de vêpres commençant à amener dans l'église les fidèles, les deux amans se séparèrent; Lucio, ivre de plaisir, courut faire part à son ami de leur mutuelle bonne fortune.

Peu de jours après, dona Isabelle fit prévenir Lucio de se trouver la nuit suivante, à deux heures, avec Alessio, à la porte de sa maison, qui s'ouvrirait pour les recevoir. Tous deux volèrent au rendez-vous, et, en effet, ils furent bientôt introduits. Ils ne virent qu'Isabelle qui apprit à Lucio quels difficiles et périlleux obstacles il leur fallait surmonter pour se réunir. « Mon mari, dit-elle, ne sort presque plus de la ville; les honneurs, les plaisirs cessent de le toucher, et la cour ni la chasse n'occupent plus un seul de ses momens. A l'instant où je te parle, il est là couché dans son lit d'où je me suis dérobée pendant son profond sommeil; mais comme il lui arrive quelquefois d'étendre le bras ou la jambe, encore faut-il qu'il sente quelqu'un près de lui; le rapprochement

n'ira pas plus loin. Il est donc nécessaire qu'Alessio, vêtu de mes habits de nuit, nous rende le service de tenir ma place pendant quelques heures; cette marque de complaisance, dont mon amie promet de le récompenser avant le point du jour, peut seule rendre heureux Lucio. »

La proposition n'avait rien de flatteur ni d'agréable. Cependant Alessio, stimulé par son ami et par les promesses d'Isabelle, consentit enfin à revêtir la toilette de nuit de la dame, et à se laisser conduire par elle au poste dangereux qui lui était assigné.

Tandis que les deux amans jouissaient des délices de leur rendez-vous, le pauvre Alessio, quelque amoureux qu'il fût, sentit bientôt un froid glacial le saisir, et regretta vivement d'avoir consenti à l'étrange preuve d'amitié qu'on lui demandait. A peine osait-il respirer, et, au moindre petit bruit qu'il entendait dans le lit ou dans la chambre, au plus léger souffle du vent, soit à la porte, soit à la fenêtre, il recommandait son âme à Dieu. Oh! combien de fois faillit-il tomber en syncope, à la seule idée du risque qu'il courait d'éternuer ou de bailler! « Sot que je suis! se disait-il en lui-même; qui me dira que mon ami et moi ne sommes pas dupes de cette femme, et que son dessein n'est pas de nous faire assassiner tous deux par son mari? »

Il passa dans cette angoisse une grande partie de la nuit, et, comme il vit les premiers rayons du jour percer à travers les volets sans que la pro-

messe qui lui avait été faite se réalisât, il ne douta plus que Lucio et lui n'eussent été amenés dans un coupe gorge. Cependant le jour devenant plus grand, d'autres pensées l'assaillirent. Il s'imagina que Lucio et sa belle, accablés de fatigue et de plaisir, s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, ou que, pour échapper au péril de leur situation, tous deux avaient pris la fuite. Déjà le malheureux préparait dans sa tête l'excuse qu'il emploierait au moment fatal de la reconnaissance, quand la porte s'ouvrant à grand bruit, lui fit voir Isabelle et Lucio qui arrivaient en riant et en se tenant embrassés. « Avez-vous fait bonne compagnie à votre dame? » dit la maligne Isabelle en levant la couverture, et en lui faisant voir que le prétendu mari qui lui avait fait tant de peur, n'était autre en effet que sa maîtresse même. (3) Ce fut une scène inexprimable de risées et de reproches, de caresses et de confusion. La récompense promise ne tarda pas d'être donnée avec usure à ce bon et généreux ami, et les mesures furent prises pour que, pendant le service des deux maris à la cour, le service des deux dames à la ville n'éprouvât ni interruption ni ralentissement.

Le problême présenté par cette nouvelle était de savoir si Alessio, dans son dévouement, avait plus cédé à l'amour ou à l'amitié. Chacun débita là-dessus les choses les plus ingénieuses, et la discussion eût été interminable, si Aretin ne l'eût tranchée en racontant à son tour son historiette.

TROISIÈME NOUVELLE.

LE MOINE AUX SANDALES DE BOIS.

Je me souviens d'une aventure arrivée il y a peu de temps dans ma patrie à un révérend père prédicateur. Je vais vous la dire, car elle est tout à la fois plaisante à entendre, et utile à connaître, quoique vous sachiez tous combien la fréquentation d'un scélérat de moine peut apporter de trouble et de dommage dans les familles. La question que je me propose d'élever, est celle de savoir si, d'après les mœurs et les habitudes de ces hommes de Dieu, l'on doit avoir d'eux la bonne idée que beaucoup de personnes ont la sottise de s'en faire. Vous voyez que je me constitue leur accusateur; que ceux donc qui ont le projet de les défendre m'écoutent avec attention, pour me répondre ensuite et me réfuter, s'ils le peuvent (4).

Dans Arezzo, ville de Toscane, vivait un moine aux sandales de bois; et comme c'était un pré-

dicateur, on l'appelait maître Stefano. Sa patrie était Mantoue; mais il y avait si long-temps qu'il habitait Arezzo, que les citoyens de cette dernière ville le regardaient comme leur compatriote. Il pouvait avoir trente-huit ans. C'était un homme de bonne mine, audacieux et éloquent plus qu'on ne saurait dire, et d'un tempérament amoureux, comme le sont la plupart de ces révérends pères (je n'entends parler que des frapparts), dont tout le soin est d'épiloguer sur celui-ci et sur celui-là, tant ils sont dépourvus d'affections et de charité envers le prochain! Tout le jour on les entend prêcher dans les chaires, dans les églises et sur les places publiques; ils nous crient jusqu'à s'égosiller, de laisser là les femmes d'autrui, et de nous sanctifier par des aumônes; mais le but de leurs prédications est de demeurer les maîtres du terrain dans leurs poursuites amoureuses, et d'attirer à eux, comme à des personnes pauvres et saintes, les maisons, les campagnes, et le mobilier le plus précieux, tout cela au détriment des familles, souvent même à l'exclusion des enfans. Aussi, comme ils se moquent de la stupidité de ceux qui, grossissant leurs trésors, les mettent à portée de se pavaner et d'enrichir les ribauds et les catins! et non-seulement ils ne refusent rien de ce qu'on leur donne, mais, au mépris de l'Évangile, qui défend aux apôtres du Christ de s'occuper aujourd'hui de ce qu'ils mangeront demain, ils vont quêtant et gueusant partout. S'il leur arrive,

par aventure, de confesser un mourant, détenteur du bien d'autrui, ils lui font accroire qu'il sera meilleur et plus sûr pour le repos de son âme de leur en faire don que de le restituer, quand même ce serait le produit de l'usure ou de toute autre scélératesse. Mais faut-il les peindre d'un seul trait, et comment puis-je ne pas rougir d'avoir eu jadis de l'amitié pour quelques-uns d'entre eux? Ils refusent de confesser gratis, et vendent fort cher la miséricorde et le sang de Jésus-Christ. (5) O race ennemie de l'humanité! ce n'est pas merveille que telle soit votre nature; on peut dire que l'esprit social et la bienveillance vous sont nécessairement étrangers. Vous vivez ensemble, il est vrai, renfermés étroitement dans une même ceinture de murailles; mais chacun sait que vos demeures sont le repaire des intrigues, des discordes mortelles, et des plus exécrables trahisons. Promenés, comme vous l'êtes, chaque année, de résidence en résidence, vous ne pouvez contracter d'amitié solide avec qui que ce soit. Auriez-vous de l'affection pour vos pères et mères, et pour vos parens? non, sans doute; vous savez très-bien que ce n'est pas par un mouvement spontané de bassesse que vous avez pris la cuculle ou le rochet, mais que vous fûtes sacrifiés à l'avarice ou à l'indifférence des vôtres; aussi le leur rendez-vous en inimitié. Pourriez-vous, comme le reste des hommes, vous croire liés au genre humain des nœuds mutuels de l'amour et de la charité? pas davantage; la propen-

sion que vous avez à nous nuire et à nous déshonorer en toute occasion, vous persuade justement que nous sommes prompts à notre tour à vous faire du mal, ou plutôt à nous venger de celui que vous ne cessez de nous faire. Je ne parle, bien entendu, que des scélérats; j'en ai connu quelques-uns, en petit nombre à la vérité (car je ne me suis jamais fié beaucoup à cette robe) j'en ai connu, dis-je, d'égaux en charité, en bonté, en dévotion à ces bien heureux pères des anciens temps, nos véritables instituteurs par la sainteté de leurs exemples, et qui, s'ils vivaient de nos jours, feraient que chaque monastère pût s'appeler une réunion d'anges, au lieu d'être ce que je ne veux pas dire qu'ils sont.

Pour en revenir à notre maître Stefano, c'était un de ceux qui, comme on dit, font somme de tout bois. Ce drôle devint amoureux d'une jeune femme très-belle, de manières fort élégantes, appelée Émilia, et dont le mari, également jeune et aimable, se nommait Girolamo de'Brendali. La dame était à mille lieues de penser que frère Stefano, qu'elle prenait pour un saint, se laissât emporter aux appétits de la chair, jusqu'à brûler pour elle des feux de la concupiscence (6). Chaque fois qu'il venait la voir, elle lui faisait innocemment le meilleur accueil qu'il lui était possible d'imaginer; elle le croyait, comme j'ai dit, un digne religieux; de plus, il était agréable à son mari; et enfin, depuis longues années, elle se confessait à lui au moins deux fois l'an.

Messire Stefano ne pouvant plus résister à l'aiguillon de ses flammes amoureuses, résolut d'en faire l'aveu à celle qui les allumait. Il le pouvait tout à son aise et à son bon point et commodité; mais il crut plus sage d'attendre encore quelque temps. On était au carnaval, époque à laquelle la dame avait coutume d'aller à confesse; or si la déclaration amenait quelque esclandre, il serait plus en sûreté pour son honneur et pour sa vie dans le confessional, que dans la propre maison d'Émilia.

En effet, huit jours après le carnaval, la dame, selon sa coutume, alla se confesser à l'église où le frère résidait, et où il prêchait cette année-là. Elle le fit appeler, et lui dit que, s'il en avait le loisir, elle désirait d'être entendue en confession. Le frère était au comble de ses vœux. Il la fit passer en toute hâte dans un des enfoncemens les plus sûrs et les plus reculés de l'église; et, après quelques formules et discours d'usage, se mit à l'interroger sur l'état de sa conscience. Les chapitres de tous les péchés mortels furent expédiés lestement; mais quand ce vint à celui de la chair, il s'y appesantit avec une grande complaisance. Frère Stefano ressemblait à beaucoup de confesseurs, pour qui c'est un grand plaisir de se faire dire en détail le comment, le combien de fois, avec quelles personnes, et autres menues particularités. Ils croient trouver leur profit à ces scandaleux interrogatoires, sur lesquels ils devraient glisser

légèrement, au lieu d'être, par leurs lascives provocations, les précepteurs et les courtiers du vice.

Le frère s'arrêta donc sur le péché de luxure, tant par le chatouillement que lui causait cette matière, que par l'occasion qu'elle lui offrait de découvrir son amour à Émilia. « Madame, lui dit-il enfin, en poussant un gros soupir, je prends Dieu à témoin que plusieurs fois, après vous avoir confessée, j'ai balancé à vous donner l'absolution; et cela, parce que vos confessions tendaient à me faire voir en vous trop d'innocence et de chasteté. — Comment, mon père, répondit la dame, est-ce donc un péché d'être une femme honnête, et fidèle à son mari? — Ah! reprit le frère, vous ne me persuaderez pas que, belle et charmante comme vous êtes, vous n'ayez de nombreux amans auxquels il vous aura été impossible enfin de résister; aussi m'est-il venu plusieurs fois à la pensée que vous n'avez été retenue dans cet aveu que par un peu de honte, ou par la crainte que je ne fusse capable (ce qu'à Dieu ne plaise) de révéler la chose à votre mari; ou enfin par l'appréhension de ne pas recevoir de moi l'absolution accoutumée, absolution dont vous ne seriez indigne qu'en manquant de sincérité. Préparez-vous donc à me dire tout; ne soyez arrêtée ni par la honte, ni par aucune frayeur; car je vous promets qu'au lieu des gronderies et des réprimandes que vous redoutez de moi, vous ne recevrez que louanges et tendres avis. C'est un plus grand péché, selon moi, de

laisser mourir un homme dont l'affection et l'amour mériteraient mille vies, que de se renfermer dans l'observance rigide d'un précepte qui n'a peut-être été imaginé que pour prévenir de trop grands désordres, ou pour donner plus de piquant au plaisir. » (7)

Qui fut surprise à de telles paroles? ce fut la sage pénitente. En personne avisée, elle sentit à merveille où le frère en voulait venir; mais elle fit bonne contenance, et se garda bien, par ses réponses, de décourager aucun aveu. « Vraiment, mon père, dit-elle en souriant, vous ne croyez donc pas que je sois, comme je parais l'être, une femme de bien? — Au contraire, répondit le moine, je vous crois plus femme de bien que vous ne le montrez, puisque la véritable honnêteté consiste à ne pas faire languir ou mourir autrui. — Dieu vous gard' de mal, reprit-elle d'un ton naïf; eh! qui voudriez-vous, s'il vous plaît, que je fisse mourir? quel serait l'homme qui s'avisât de jeter sur moi des regards amoureux? — Ah! bien plutôt, s'écria le frère avec feu, quel serait l'homme qui, vous ayant vue une seule fois, ne vous donnerait pas son cœur? Pour moi (pardonnez si je vous cause en cela du déplaisir), depuis que je vous connais, je n'ai passé ni jour ni nuit sans songer à votre beauté, et sans supplier l'Amour de me fournir (8), fût-ce au péril de ma vie, l'occasion de vous déclarer ma tendresse. Si mon mauvais sort vous rend cet aveu désagréable, attribuez-en

la faute à vos divins attraits et à vos grâces incomparables, qui font que je ne peux plus vivre si vous ne me prêtez secours. Oui, pour peu que vous différiez, il ne sera plus temps. »

Il suffisait qu'Émilia fût une honnête femme, pour que les discours du moine lui inspirassent un profond dégoût; mais, de plus, comme elle aimait tendrement son mari, elle jugea que ce misérable méritait d'être puni. Elle lui dit donc d'un ton dégagé, qu'elle ne croyait point à ces grands miracles de sa beauté ni de l'amour qu'elle inspirait, et elle le laissa palpitant d'espérance, encore bien que, dans ses paroles ou dans ses actions, elle n'eût rien laissé échapper de déshonnête.

De retour chez elle, son premier soin fut de raconter tout, de point en point, à son mari Girolamo, après lui avoir fait jurer ses grands dieux qu'il ne tirerait du moine qu'une vengeance modérée, et, bien entendu, qu'il le chasserait de sa maison, comme indigne de la société des gens de bien. Girolamo, cherchant dans sa tête quel châtiment il pourrait lui infliger, qui n'eût rien de grave et qui le couvrît de confusion, imagina un tour plaisant dont il fit part à sa femme, et qu'elle approuva. Pour l'exécution de ce dessein, il s'agissait d'attirer le révérend père dans un rendez-vous nocturne. Émilia, dans la vue de préparer adroitement les choses, lui fit porter par sa femme-de-chambre, au bout de deux ou trois jours, quel-

ques menus présens, c'est-à-dire, des eaux de senteur et des bouquets attachés par des nœuds de soie verte et brune, comme les maîtresses ont coutume d'en envoyer à leurs amans. La bonne dupe reçut joyeusement toutes ces choses, et ne tarda pas d'adresser aussi, par un petit moinillon, ses cadeaux amoureux, auxquels la dame eut grand soin de riposter. Le moine, qui se croyait déjà monté sur ses étriers, résolut d'aller faire sa visite un samedi, jour de repos pour ses prédications, et d'aviser aux moyens de consommer l'affaire. Ayant donc pris avec lui son petit penaillon, il se rendit chez Émilia la veille du dimanche du bienheureux Lazare. Quel bonheur! Girolamo était sorti. Tout joyeux, il monta l'escalier, et fit demander à Émilia de le recevoir. Elle l'accueillit avec un visage riant et lui fit beaucoup de prévenances (9); de sorte que le moine, voyant l'occasion favorable, la pria de se souvenir de sa peine et de soulager son tourment. Émilia, à qui Girolamo avait bien fait la leçon, lui répondit : « Dieu sait, mon père, que j'avais toujours réputé le péché le plus grave pour une femme de s'abandonner à d'autres qu'à son mari; mais, puisque vous m'assurez que ce n'est point un mal (10); puisque vous déclarez éprouver pour moi l'amour le plus vif, je veux vous en accorder la juste récompense, pourvu toutefois que vous me promettiez le secret. Et, pour que vous ne pensiez pas que je veuille vous amuser de paroles ou traîner la chose en longueur,

si demain, jour de Saint-Lazare, vous n'aviez pas à prêcher, je vous engagerais à venir aujourd'hui même vers minuit; je serais sûre alors de vous ouvrir la porte, parce que mon mari part ce soir pour la campagne, et que tous les gens, à cette heure-là, dormiront. »

Messire Stefano, qui se voyait au comble de ses plus chers désirs, et à qui chaque moment paraissait un siècle, lui repartit : « Madame, puisque telle est votre convenance et votre commodité, ne vous occupez pas de mon sermon; quand même j'aurais passé la nuit tout entière avec vous, je n'en serais pas moins disposé à prêcher demain à la satisfaction des fidèles. Tout ce qu'il me faut, c'est d'être congédié un peu avant le jour, pour qu'on ne me voie pas sortir de chez vous à une heure indue, pendant l'absence de votre mari. »

Les choses ainsi réglées, il se retira et alla se débarbouiller et se parfumer, dans la vue de plaire à sa belle et de chasser l'odeur de charogne, que les moines ont naturellement. De son côté, Émilia rendit compte à son mari de tout ce qui venait de se passer; et celui-ci, bien avisé de ce qu'il avait à faire, s'en alla souper chez un de ses bons et fidèles amis.

A l'heure dite, le saint homme ne manqua pas de se trouver à la porte d'Émilia. On lui ouvrit, comme il était convenu, et il fut conduit tout doucement dans la chambre à coucher. La dame, qui ne voulait pas que le vilain eût le temps de la

barbouiller d'un seul baiser, se hâta de lui dire que, pendant le temps qu'il se déshabillerait, elle allait passer dans la pièce voisine pour quelques petites opérations qui ne voulaient pas de témoin, et qu'elle irait bientôt le rejoindre au lit; mais le malheureux était à peine en chemise, que Girolamo, qui faisait le guet à la porte de la rue, avec son ami, frappa un grand coup. Émilia, courant au balcon avec toutes les apparences d'une vive frayeur, demanda en tremblant qui c'était.

« C'est moi, c'est votre mari, répondit Girolamo.» La dame alors entra tout éperdue dans la chambre où le moine était plus mort que vif, et lui dit : « Mon père, nous sommes perdus ! je ne sais comment cela s'est fait; mon mari, que je croyais à dix milles d'ici, frappe à la porte, comme vous pouvez l'avoir entendu; de grâce, puisqu'il n'y a pas d'autre remède, entrez dans ce coffre (et elle lui en fit voir un fort grand); restez-y jusqu'à ce que je voie comment les choses tourneront. Je vais ramasser et cacher vos habits. Dieu m'est témoin que je suis plus inquiète pour l'honneur de votre paternité, que pour ma vie même. » Le pauvre homme, qui se voyait engagé dans un mauvais pas, fit tout ce que la dame lui disait.

Pendant ce temps-là, les valets et les servantes se levèrent et ouvrirent la porte à leur maître. Celui-ci feignit d'avoir été attaqué avec son ami, au-delà d'Arezzo, par une bande de voleurs. Il était, dit-il, revenu sur ses pas, et s'était fait ouvrir la porte de

la ville moyennant un écu donné au gardien, qui l'avait laissé en panne pendant plus de trois heures, en allant chercher les clés au palais. Ensuite il fit préparer un lit dans une autre chambre pour son compagnon, puis il se coucha tout près du coffre avec sa femme, à qui, durant toute la nuit, il n'épargna pas les caresses.

Enfin l'aube vint à poindre; et le jour étant devenu grand, ce fut un long carillon de cloches à l'église de l'évêché, où le bon père était en possession de débiter son baume, je veux dire ses sermons. Alors Girolamo s'étant levé, ainsi que son ami, tous deux firent charger le coffre sur les épaules de deux domestiques arrivés la veille de la campagne. Leurs instructions étaient d'entrer avec leur fardeau dans l'église de l'évêché, où déjà la foule était rassemblée; de se faire faire place, et de déposer le coffre au beau milieu de l'église, en disant que c'était de la part du prédicateur; puis d'en ouvrir la serrure, mais non le couvercle, et de se retirer. Toutes ces choses furent exécutées ponctuellement.

Cependant les assistans étonnés se demandaient ce que cela voulait dire; celui-ci supposait une chose, celui-là l'autre. Enfin, lorsque la cloche du sermon fût lasse de sonner sans qu'on vît paraître personne dans la chaire, un jeune homme se leva et dit : « Vraiment, notre prédicateur nous fait un peu trop attendre; voyons ce qu'il a fait apporter dans ce bahut. » A ces mots, devant toute l'assemblée, il leva le couvercle, et ne fut pas peu

surpris de voir le pauvre moine en chemise, livide et inanimé comme si le coffre eût été sa bière. Mais Stefano recueillit bientôt ses forces, et, se soulevant de son mieux, apparut du milieu du coffre aux regards de la foule éperdue, en s'écriant : « Chrétiens mes frères, vous voilà tout ébahis de me voir presque nu dans ce coffre où je me suis fait porter. Dites, quel est le miracle dont notre sainte mère Église fait aujourd'hui la commémoration ? n'est-ce pas la résurrection de Lazare, qu'après quatre jours de sépulture, notre Seigneur rappela merveilleusement à la vie? Or, j'ai voulu vous donner une représentation du saint dans son cercueil, pour vous frapper plus vivement du spectacle de la misère humaine, et pour vous faire comprendre, en me voyant en chemise, que, de tous vos trésors, vous n'emporterez qu'un suaire. Pensez sérieusement à ces choses, et peut-être ce sera pour vous un motif de changer de vie. Si vous saviez que depuis hier soir jusqu'à cette heure, considérant ma misère, plus de mille fois, comme Lazare, je suis mort et j'ai ressuscité. Oui, mes frères, rien n'est plus vrai. Réfléchissez donc que tout être vivant doit mourir, et tournez vos pensées vers l'auteur de la résurrection; mais commencez d'abord par mourir à la concupiscence, à l'avarice, aux rapines, en un mot, à tous les péchés dans lesquels peuvent vous entraîner les sens, ces cruels ennemis de notre âme. Pardessus tout, abstenez-vous de séduire les femmes d'autrui; car il y a bien peu de ceux-là qui aient

part à la résurrection du Christ; eux-mêmes sont les artisans de leur propre ruine. »

Ce fut avec ces belles exhortations et plusieurs autres semblables, que le saint homme se tira de son sermon, au grand applaudissement de toutes les bonnes gens d'Arezzo. Mais personne ne lui donna plus de louanges que Girolamo et son ami, qui étaient accourus pour voir comment finirait l'aventure. Ils riaient tous deux aux éclats en admirant la prodigieuse présence d'esprit du moine, qui avait su faire tourner son péril à sa gloire et à l'édification du prochain. En récompense de son merveilleux savoir faire, Girolamo résolut de ne pas pousser plus loin la vengeance; mais il eut grand soin qu'à l'avenir ni l'homme de Dieu qui défendait de séduire la femme du voisin, ni tout autre frappart ne mit le pied dans sa maison.

Le conte fini, chacun des auditeurs se donna carrière sur les moines. Ceux qui avaient l'air de plaider leur cause ne prenaient cette tournure que pour tomber sur eux plus rudement. Enfin comme on s'aperçut que les controverses étouffaient les récits, on décida de les supprimer à l'avenir; et Benedetto Cornaro, se rappelant, à propos du coffre, une autre histoire plaisante dans laquelle un coffre aussi joue son rôle, se mit à la débiter ainsi qu'il suit.

QUATRIÈME NOUVELLE.

LE COFFRE DU MÉDECIN.

Quelques habitans de Trévise peuvent se souvenir d'un jeune homme à qui, pour taire son nom véritable, je donnerai celui de Benedetto. Il était bien né, de manières distinguées, et remarquable par l'excellence de ses habitudes et de sa conduite. Il devint éperdûment épris d'une jeune et très-jolie femme appelée Lucietta, qui avait pour mari un médecin, homme d'un certain âge, bien plus occupé de son art que de son épouse. Elle, jeune et fraîche et pour qui le gain avait peu d'attraits, trouvant que son mari n'appliquait pas à son mal le baume qu'il fallait, se mit en peine de trouver un docteur plus efficace, encore bien que celui-ci eût pris ses degrés à l'université de Paris. Et, comme mille indices lui avaient fait voir que Benedetto ressentait pour elle un violent amour, elle résolut de lui découvrir sa blessure et de lui

en demander le remède. Elle employa pour cela une suivante malicieuse et rusée à qui le docteur donnait le surnom très mérité d'Arguzia; cette fille, par l'ordre de sa maîtresse, alla trouver Benedetto qui depuis long-temps, par de petits cadeaux, l'avait mise dans ses intérêts, et elle lui dit qu'à force de soins et d'adresse elle était enfin parvenue à lui acquérir Lucietta. Qu'on juge de la joie de Benedetto! Dès le lendemain la friponne de soubrette l'introduisit par la porte de derrière dans la maison de sa maîtresse, à l'heure où le docteur était à faire sa tournée. Ce qui se passa entre eux n'a pas besoin de commentaire. Il suffit de dire que cette intelligence dura plusieurs mois sans aucun trouble, et sans que personne la découvrît.

Mais un jour que le jeune homme était au rendez-vous accoutumé, voilà-t-il pas que le docteur est appelé soudain à Venise par un gentilhomme de ses amis dont le fils venait d'être dangereusement blessé? Il se rendit en toute hâte à sa maison dont la porte, par malheur, était ouverte, et monta l'escalier. Au bruit qu'il fit, Lucietta demi-morte n'eut que le temps de faire entrer son amant dans un grand coffre où son mari serrait ses chemises fines et un onguent précieux, réservé pour les cures importantes. A peine en avait-elle retiré la clef, que le docteur entra avec un porte-faix, et lui dit: « Madame, quand il pleuvrait des hallebardes, il faut que je me rende à l'instant à

Venise pour soigner un gentilhomme blessé, de mes intimes amis. » Aussitôt il fit charger sur les épaules du porte faix le coffre malencontreux dont il se fit remettre la clef par sa dolente compagne. Il n'y avait pas moyen de résister; elle connaissait l'humeur violente et terrible de son mari. Elle laissa donc partir son amant, en le recommandant à Dieu dans le fond de son cœur. Le porte-faix alla déposer le coffre dans une barque à quatre rames que le père du blessé avait amenée; et qui aborda à Venise au milieu de la nuit. Le médecin se fit conduire aussitôt par les gondoliers chez un de ses confrères, avec le coffre qui renfermait le malheureux Benedetto, enseveli avant d'être mort. Le coffre fut placé dans une petite cour tout près de la porte d'entrée, et, sur-le-champ le docteur alla voir son blessé.

Cependant quelques voleurs qui avaient vu passer les bateliers chargés du coffre et qui croyaient qu'il renfermait de grandes richesses, complotèrent entre eux de s'en emparer; il y avait si peu de monde dans la maison, que leur entreprise ne pouvait manquer de réussir. Lors donc qu'ils jugèrent le moment propice, ils ouvrirent la porte avec des rossignols, et enlevèrent le coffre sans faire de bruit. Le malheureux Benedetto, ne sachant qui étaient ces gens-là, et n'entendant proférer aucune parole, crut qu'on le menait à la mort; et, recommandant son âme à Dieu, attendit ce qui allait arriver. Les voleurs lui firent

faire beaucoup de chemin; puis ils s'arrêtèrent dans une ruelle obscure et déserte, où ils avaient résolu de partager leur butin. Ils posèrent donc le coffre à terre, et l'un des brigands se mit à dire: « Eh bien! voulons-nous lui couper la gorge? » C'est-à-dire, dans leur argot, l'ouvrir. « Oui assurément, répondit un autre, dépêchons-nous de lui tirer les boyaux. » Oh! quels soupirs poussait le malheureux Benedetto! Il ne doutait pas que le médecin, informé de son aventure, ne voulût le faire tuer par ses valets. Pendant ce temps un autre voleur s'écria : « Eh bien, que tardons-nous à l'éventrer et à lui arracher le cœur? » A ces mots, il donna sur le couvercle du coffre un coup de hâche si violent, qu'il faillit, en l'ouvrant, fendre le crâne du malheureux prisonnier. Benedetto jeta un cri affreux, en disant : « Hélas! merci de ma vie! » A ce cri, les voleurs épouvantés prirent la fuite, comme s'ils avaient eu trente mille archers à leurs trousses. Benedetto, voyant cela, sortit du coffre avec une joie inexprimable. Tout en rendant grâce à Dieu de sa miraculeuse délivrance, il se mit à tâter dans l'obscurité, et trouva le marteau d'une porte. Il y frappa tant et tant, et demanda un asile d'une voix si lamentable, qu'on finit par lui ouvrir. La maison était habitée par une très belle courtisane à qui la lune avait défendu cette nuit-là de recevoir son amant. Benedetto, après avoir fait entrer le coffre chez elle, lui raconta de point en point toute l'aventure dont

elle rit à gorge déployée. Elle, de son côté, lui dit pour quelle raison son amant l'avait abandonnée cette nuit. « L'imbécille, s'écria Benedetto, qui ne sait pas s'accommoder de toutes les cuisines! Les dames ne devraient jamais s'empêtrer de pareils emplâtres. » A ces mots, sans plus de cérémonie, il se coucha près d'elle et l'eut toute la nuit à sa disposition. Le lendemain matin, il lui fit présent du coffre et de tout ce qui s'y trouvait, et s'en retourna à Trévise, gai et dispos. Il alla sur-le-champ trouver sa Lucietta qui l'avait pleuré mille et mille fois pour mort, et qui s'attendait à recevoir le même traitement de la fureur brutale de son mari. Il lui apprit par quel miracle il avait été sauvé. En même temps la bonne dupe de mari envoyait chercher d'autres chemises, et s'occupait à faire un autre onguent; et, à l'égard du coffre, jamais il n'en eut ni vent ni voie. Ce fut après sa mort, qui arriva bientôt, que toute cette histoire fut découverte.

La nouvelle de Cornaro fit beaucoup de plaisir à la joyeuse assemblée; et Molino, désigné par lui pour faire à son tour l'office de conteur, s'en acquitta de la manière suivante.

CINQUIÈME NOUVELLE.

LE MARI VENGÉ.

On m'a raconté qu'un jeune Parmesan nommé Valerio, assez joli homme, mais libertin outre mesure, avait une belle et brave femme, appelée Margherita, qui ne lui suffisait point; autant de beautés on comptait à Parme, autant y en avait-il de courtisées par Valerio. C'était un de ces fats comme je pourrais en citer beaucoup, qui ne se contenteraient pas d'avoir des reines pour servantes, et qui secrètement s'en vont fêter avec des guenippes la pâque et le carnaval. Bref, Valerio était l'homme le plus vain qu'il y eût au monde.

Parmi les femmes que fatiguaient ses hommages, il en était une, appelée Béatrice, sage et accorte s'il en fut jamais, et qui connaissait très bien le pélerin. Elle répondait avec politesse à ses saluts et à ses regards, et cela pour se moquer de lui; car toutes ses affections se concentraient sur Teo-

doro son époux; d'ailleurs elle n'ignorait pas combien Valerio était présomptueux et impertinent.

Au bout de quelques mois de menus soins, Valerio résolut d'en venir, s'il était possible, à la conclusion. Pour cela il se fit faire une lettre; car il n'aurait pas été en état de la dicter lui-même, et l'envoya à Béatrice par une misérable entremetteuse, en la suppliant de prendre pitié de son martyre et de récompenser son amour. La dame fut fort troublée de ce message; une démarche aussi hardie lui parut chose très sérieuse, et de nature à la perdre ou à la déshonorer. Si son mari en avait connaissance, pourrait-il croire qu'elle n'eût pas encouragé par quelques indiscrétions une semblable témérité? Béatrice congédia donc avec une vive colère cette infâme ambassadrice, et la menaça de lui faire briser les os. Puis elle fit dire à Valerio, par une femme-de-chambre affidée, que, s'il avait l'audace de lui écrire de nouvelles lettres, ou seulement de jeter les yeux sur elle, elle avertirait son mari, et qu'assurément il s'en trouverait mal. Mais l'effronté personnage déclara qu'il ne pouvait vivre sans Béatrice; et les obsessions recommencèrent tellement, que, pour les faire finir sans l'intervention dangereuse de Téodoro, la sage Béatrice ne vit qu'un seul moyen. Un matin, elle prit avec elle sa femme-de-chambre et s'en alla, à la messe des Frères-Mineurs, trouver la femme de Valerio à qui elle montra les lettres qu'elle avait reçues de la propre main de cet époux

infidèle. Margherita désolée remercia Béatrice de l'avis qu'elle lui donnait; toutes deux convinrent que, pour punir le traître, elles l'attireraient chez Béatrice un jour que Téodoro serait absent, et que là, il goûterait les délices de presser en ses bras sa propre femme, substituée à Béatrice dans une mystérieuse obscurité.

Valerio ne tarda pas à fournir aux deux dames l'occasion d'accomplir leur vengeance. De nouvelles lettres de lui, reçurent une réponse plus douce : on consentait enfin à le recevoir un jour que le mari serait à la campagne, toutefois à condition qu'il jurerait de n'en parler à âme vivante. Il fit tous les sermens qu'on voulut, et promit, tant il avait de discrétion, de ne pas se dire à lui-même sa propre félicité. Mais le hasard voulut que, tandis qu'il s'entretenait ainsi avec la suivante de Béatrice dans une rue étroite et solitaire, Teodoro vint à passer; il se cacha prudemment, et dès que Valerio se fut éloigné, il ordonna à la femme-de-chambre de lui révéler tout, en la menaçant de la tuer si elle mentait. La pauvre fille toute tremblante lui raconta ce qui avait été concerté entre les deux dames. Téodoro, qui connaissait la sagesse de Béatrice, ne conçut aucun soupçon injurieux à son honneur; seulement il défendit à la suivante, si elle tenait à la vie, de parler aucunement de lui à sa maitresse. Ensuite, après avoir bien arrangé son plan dans sa tête, il rentra chez lui, fit assez froide mine à sa femme, lui dit la

rencontre qu'il venait de faire, ainsi que l'explication que la suivante lui avait donnée, et ajouta qu'il ne croirait Béatrice innocente dans cette intrigue, que si la substitution effectuée démontrait pleinement la pureté de ses intentions. Il promit que les choses, arrivant ainsi, n'auraient aucune suite fâcheuse; mais il la menaça de la mort si elle changeait rien à son projet. Béatrice, quoiqu'elle craignît pour Valerio quelque catastrophe, n'osa contredire son mari qu'elle savait être un homme terrible. Teodoro ayant donc fait mine de partir pour la campagne, se cacha dans sa maison où Valerio ne tarda pas à s'introduire; Margherita l'y avait secrétement devancé. Couchée dans un bon lit au milieu d'épaisses ténèbres, elle attendait sans bouger son perfide, se promettant bien de ne pas se déceler par le moindre mot, avant que la trahison fut consommée; mais ce fut Teodoro lui-même qui, tandis que, d'après ses instructions, la femme-de-chambre retenait à deux pas de là Valerio, alla se coucher auprès de Margherita, et cueillit le fruit délicieux que le malencontreux Valerio se promettait de lui dérober. En ce moment, Margherita qui reconnut au cachet une autre écriture que celle de son mari, jeta un cri perçant : « Grand Dieu, dit-elle, je suis trompée! » Valerio, entendant la voix de sa femme, demanda, tout troublé, ce que c'était. Alors Béatrice parut un flambeau à la main et le mena droit au lit ou Margherita reposait dans les bras de Téodoro. Celui-ci

se levant soudain l'épée à la main et tout couvert d'acier : « malheureux ! dit-il à Valerio, je ne sais qui me tient de punir dans ton sang l'outrage que tu voulais faire à mon honneur. Rends grâce à l'occasion qui s'est offerte à moi de tirer de ton crime une plus bénigne vengeance. » Valerio tout confus se retira avec sa femme, dont l'innocence lui fut expliquée. Bientôt le bruit de son aventure se répandit dans toute la ville ; et, loin de continuer ses prouesses amoureuses, il fut long-temps sans oser regarder en face un seul homme.

Ainsi se termina le conte de Molino, qui réjouit beaucoup toute la compagnie.

C'était le tour du comte Alessandro ; sans promettre une nouvelle aussi plaisante, il prit la parole ainsi qu'il suit.

SIXIÈME NOUVELLE.

L'ARTISAN DE SA HONTE.

Il y avait à Gênes un gentilhomme appelé Nicolò de gli Adorni, dont la femme Lucrezia était aussi belle et aussi aimable qu'il fût possible d'en rencontrer. Elle était vivement poursuivie par un jeune Bolonais de très jolie figure, nommé Gualtiero della Volta, auquel, après une défense superbe, il lui devint impossible enfin de résister. Il ne manquait plus aux deux amans que l'occasion, à la vérité fort difficile à saisir, à moins que Nicolò, le plus jaloux et le plus soupçonneux des maris, ne s'en allât à la campagne sans emmener sa moitié. Mais l'amour qui aime à contenter ses fidèles adorateurs, fit si bien que, peu de temps après, Nicolò devint épris d'une jeune et belle paysanne, fille d'un de ses fermiers; et, craignant les regards vigilans de sa femme, il se mit à faire, sans elle, de fréquentes promenades aux champs. Grande joie

pour les amans, qui conçurent dès-lors les plus douces espérances; pendant ce temps, les lettres et les messages, circulaient à plaisir. Enfin après cinq ou six de ces petits voyages, Nicolò fit préparer un soir des vivres pour plusieurs jours qu'il voulait passer seul à sa ferme. Lucrezia se hâta d'en informer Gualtiero, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain soir, quelques heures après le départ de son mari. On conçoit avec quelle impatience ce bien heureux moment fut attendu. Nicolò, comme il l'avait projeté, fit partir pour la campagne une charrette avec quelques provisions, sous la conduite d'un de ses serviteurs; et lui-même partit seul à cheval un peu tard, pour cheminer plus au frais. Ce n'était qu'une toute petite course; sa maison de campagne n'était guères qu'à deux milles de Gênes.

Mais à peine arrivé à moitié chemin, tout en chevauchant au petit trot, il lui vint à la pensée que plusieurs objets achetés récemment pour sa maison d'Albe (c'était ainsi que se nommait la petite ferme) avaient été oubliés; et, comme il y attachait beaucoup d'importance, il retourna sur ses pas pour les aller chercher. Au moment de rentrer dans sa maison, il entendit dans la rue un grand tumulte; et, pressant le trot de son cheval, il vit quatre hommes, l'épée nue, en assaillir un autre qui lui parut être son propre frère. C'était Gualtiero que les assassins avaient pris en effet pour le frère de Nicolò; parce qu'il était vêtu tout-à-fait

de même, ce qui n'était point l'effet du hasard, mais celui d'une sage précaution de Gualtiero, pour mettre à couvert l'honneur de sa maîtresse aux yeux de ceux qui auraient pu le voir entrer. Nicolò, qui était un homme de cœur, et qui croyait avoir à secourir son frère, fondit sur ces misérables avec tant de furie qu'il ne tarda pas à les mettre en fuite; mais il ne put empêcher que l'étranger (car il reconnut aussitôt que ce n'était pas son frère) ne fut légèrement blessé au bras droit. Quelque avare et quelque inhospitalier qu'il fût, il se vit contraint, dans une occurrence si impérieuse, de lui offrir un asile pour la nuit; lui-même était d'ailleurs dans l'impossibilité de se remettre en route immédiatement; car les portes de la ville venaient d'être fermées. Il fit donc placer Gualtiero dans un bon lit, et eut soin qu'il fût bien traité. Le lendemain matin, Nicolò parti pour la campagne et Gualtiero s'en retourna à son auberge; mais ils ne se séparèrent point sans de grandes protestations de services et d'amitié. Gualtiero dont la blessure au bras était peu de chose, et qui mettait bien plus d'importance à guérir celle du cœur, se hâta de profiter de l'absence de Nicolò pour renouer la partie interrompue; autant de fois le mari se rendait à sa ferme, autant de fois l'amant allait prendre sa place auprès de la belle Lucrezia. Même en sa présence ils ne s'épargnaient ni les agréables entretiens, ni les ris, ni les badinages, car la liberté de mœurs qui règne parmi les Génois auto-

rise toutes ces choses, et le mari le plus jaloux se rendrait ridicule en les interdisant.

A cette nouvelle, qui amusa beaucoup l'assemblée, Marc-Antonio Cornaro fit succéder la sienne, qu'il commença ainsi qu'il suit.

SEPTIÈME NOUVELLE.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT D'UNE FEMME.

Un noble Padouan, appelé Corradino, si simple et si bonne créature, que son surnom était Leggiero, avait une femme fringante et madrée, qu'on nommait dame Betta. Elle avait jeté les yeux sur un jeune Piémontais, étudiant à l'université de Padoue, qui avait pour nom Federico, et qui surpassait tous ses camarades en bonne grâce et en beauté. Mais, comme lui-même était très épris d'une fort belle personne, il ne faisait guère attention aux brûlantes œillades et autres prévenances amoureuses de dame Betta. Néanmoins, celle-ci qui, comme on dit, avait attaché sa bête à un bon licou, ne se laissait rebuter par aucun dédain et ne rêvait qu'aux moyens de jouir de sa passion, fût-ce aux périls de sa vie. Avant de recourir à aucune ressource désespérée, elle résolut de s'adresser à un valet de son mari, qu'elle sa-

vait être le plus rusé coquin qui fût jamais. Un jour donc que Corradino n'était pas au logis, elle appela ce garçon, et, après lui avoir fait jurer de ne pas la trahir, s'il ne la servait pas, elle lui dévoila son amour pour Federico, et lui demanda son assistance. Spinardo (c'était le nom du drôle) non-seulement promit et offrit de faire tout ce que voulait sa dame, mais loua beaucoup le dessein qu'elle avait pris de se donner du bon temps. « Il est reconnu parmi les hommes, lui dit-il, qu'il n'y a point ou presque point de femme qui borne sa pitance à l'ordinaire insipide d'un mari; or, puisqu'on ne croit pas à la vertu des plus sages, autant vaut-il qu'elles aient le profit avec le renom. Bien sot qui attache de l'importance à un péché si doux. » Il ajouta que, du commerce de la dame avec son amant, il pouvait naître quelque grand homme qui deviendrait la gloire et le bienfaiteur du monde; et autres fadaises semblables.

Les discours de Spinardo plurent beaucoup à dame Betta, qui n'avait espéré que timidement ses secours. Elle ne connaissait pas la scélératesse de cette engeance de valets qui ne sont heureux que du déshonneur et de la ruine de leurs maîtres. Elle lui fit de grands remercîmens et quelques petits cadeaux, tels qu'un coupon de toile pour se faire deux chemises, une paire de coiffes de nuit, et autres gracieusetés de ce genre; ajoutant que si par son moyen, elle pouvait obtenir ce

qu'elle désirait avec tant d'ardeur, lui-même serait un gaillard très heureux. Spinardo lui garantit le succès. C'était, comme nous l'avons dit, un maître fourbe ; et d'ailleurs il avait quelques accointances avec Federico, dont il avait fait la connaissance à Bologne. Il se mit donc à sa recherche, ne tarda pas à le trouver, et fit si bien qu'il lui persuada de se rendre aux désirs de l'amoureuse Betta. Ce n'était pas que Federico en eût grande envie ; mais il éprouvait, en ce moment, quelque dépit contre sa maîtresse ; il promit donc de se trouver au rendez-vous, pourvu que ce fût en maison tierce et non pas chez la dame elle-même. Spinardo qui, en garçon intelligent, avait pourvu à toute chose, lui dit d'aller frapper le lendemain matin, sur les neuf heures, à la porte d'une certaine dame Conscienza, dont le métier apparent était de placer des femmes-de-chambre, il l'assura que sa dame y serait. Federico répondit qu'il serait exatc à s'y trouver, mais seulement qu'il aurait soin de se déguiser en matelot, de peur qu'on ne vint à le reconnaître s'introduisant en plein jour dans une semblable maison.

Dame Betta fut enchantée lorsque Spinardo vint lui rendre compte de tout ceci ; elle lui promit mers et montagnes ; puis elle lui recommanda de faire en sorte que la chambre de Conscienza fût vide le lendemain matin, et de s'en faire remettre la clef, sous un prétexte quelconque, en n'épargnant pour cela nulle dépense. La chose fut exé-

cutée ponctuellement, mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés; car, précisément le lendemain matin, la respectable Conscienza attendait Corradino, qui se donnait de temps en temps le plaisir d'aller là passer une heure avec des poulettes. Mais séduite par l'argent de Spinardo, elle lui fit faux bond, sans même se donner la peine de le prévenir, sachant bien qu'il serait facile de lui faire avaler quelque bonne excuse.

Voilà donc, le lendemain, dame Betta en possession de la bienheureuse chambre, et palpitant de plaisir dans l'attente de son amant. Elle s'était parfumée des pieds à la tête, avait recommandé chez elle, après le départ de son mari, qu'on ne l'attendît point pour dîner, et s'était fait accompagner de sa femme-de-chambre, qui avait ordre de revenir la chercher à l'heure dite. Cependant Corradino, qui croyait trouver Conscienza seule avec quelque fillette, s'en alla frapper mystérieusement à la porte de la chambre, juste au moment où devait arriver Federico. Dame Betta ne doutant point que ce ne fût son amant, courut ouvrir avec transport. Je laisse à penser quelle fut l'attitude des deux époux! Betta, comme la plus hardie et la plus avisée, fut la première à rompre le silence; et, avec un front d'airain, elle demanda à Corradino ce qu'il venait faire à pareille heure en tel lieu. Le pauvre homme, ne réfléchissant pas que la situation était encore plus embarrassante pour sa femme que pour lui, sut à peine balbutier quel-

ques mots de réponse; et l'effrontée reprit : « Ah! scélérat! Vraiment, tu ignorais que je fusse instruite de tes déportemens. Est-ce là la récompense de la foi que je te garde? Et puis, sèchons sur pied pour être fidèles à de pareils vauriens! A quoi tient-il, chien de débauché, que je ne t'arrache les yeux de la tête? Mais laisse-moi faire, va; je te rendrai miche pour gâteau, et je te ferai voir que j'en sais aussi long que toi. Voyez un peu le bélître qui fait auprès de moi le rassasié, et qui vient se repaître ici pour un grand mois, Dieu sait de quel mets délicat! Jour de Dieu, tu me le paieras, je t'en réponds (11). »

Mais tandis que le pauvre époux essuyait cette bourasque, survient Federico en chemisette de marinier. La dame ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'élevant la voix, pour s'en faire entendre, elle ajouta, parlant toujours à son mari : « Je n'ai pas voulu me trouver seule à constater tes méfaits et tes scélératesses; une fois hors d'ici, tu n'aurais pas manqué de nier tout; voilà mon cousin qui arrive du Levant et qui n'est à Padoue que depuis hier soir; je l'ai prié de passer, pour rendre témoignage de la vie que tu mènes. » A ces mots, elle pleura à chaudes larmes, comme une mère qui aurait perdu son enfant; Federico comprit à merveille ce que tout cela voulait dire; il se mit de la partie pour accabler le pauvre homme; et la cousine le prenant par le bras ; « Entrez, mon cousin, s'écria-t-elle, je ne veux pas que vous restiez à la porte

à entendre les excuses de ce libertin, qui n'a rien de bon à dire. Je veux plutôt vous raconter tous les vilains tours qu'il me joue; si ma famille n'y met ordre, je m'en vengerai en le déshonorant; car je ne prétends pas qu'il me traite comme une chienne; je n'en ai que trop enduré jusqu'à ce jour. » En disant ces mots, elle fit entrer son amant dans la chambre, et poussa dehors la benêt de mari. L'imbécille crut d'autant plus volontiers tout ce que sa femme disait, qu'en effet un parent de la dame, qu'il n'avait jamais vu, se trouvait alors au Levant, pour affaires de commerce. Ce pauvre homme s'en alla donc la tête basse, croyant sa moitié une Lucrèce, et la laissant maîtresse du champ de bataille, où elle s'escrima vaillamment. Le prétendu cousin revint ensuite la voir chez elle, et tous deux s'arrangèrent de façon à n'être point gênés dans leurs amours.

Cette nouvelle donna matière au comte Alessandro d'invectiver de nouveau contre la fourberie des femmes; mais Colombo déclara que celle des hommes n'est pas moindre, et, pour le prouver, il raconta la nouvelle suivante, où il n'est point question d'amourettes, mais de quelque chose de bien pis.

HUITIÈME NOUVELLE.

LE FRIPON DUPÉ.

Dans la riche et jolie ville de Brescia, demeurait un jeune homme appelé Tomaso dé Tomasi, de l'une des nobles et antiques maisons de cette cité. Il resta orphelin en bas âge, et seul héritier d'une très grande fortune. Mais il lui arriva ce qui a coutume d'arriver aux jeunes étourdis qui se laissent aller au jeu et à la débauche, et n'ont d'autre souci que de se montrer généreux envers les entremetteurs, les bouffons et les parasites; tous gens merveilleusement habiles à vider les bourses et à ruiner les maisons par les fondemens, et qui vous arracheraient le cœur du fond des entrailles, si cela pouvait tourner à leur profit. Ces misérables firent si bien, qu'en moins de quatre ans Tomaso avait consumé toute sa fortune. Il ne lui restait de tant de richesses qu'une seule maisonnette de campagne, située à peu de distance de la ville, sur un

côteau délicieux, comme il s'en trouve un grand nombre, appelées *ronchi*, appartenant à de riches gentilshommes, et qui sont de vrais paradis terrestres. Mais ce séjour enchanté n'était d'aucun produit; et, loin que Tomaso pût y entretenir des chiens, des faucons, des bouffons, des entremetteurs et des courtisanes, il n'y aurait pas trouvé seul de quoi vivre. Éclairé un peu tard sur son imprudence, il résolut de quitter Brescia, où il ne pouvait demeurer sans honte sous les yeux de ses parens et de ses amis; en conséquence, il s'occupa de vendre sa maisonnette de campagne, ainsi qu'une méchante petite bicoque qui lui était restée; mais il voulut tenir cette opération secrète. Pour cela, il proposa sous main ces deux objets à différentes personnes qu'il supposait pouvoir s'en accommoder, et il eut grand soin de recommander à toutes un profond silence. De cette manière, il reçut des arrhes de sept à huit gentilshommes, avec chacun desquels il conclut séparément le même marché, sans que nul d'entre eux se doutât de la concurrence des autres. Ensuite, cette récolte faite, il eut l'audace de vendre encore à une autre personne la maison de ville et celle des champs, espérant emporter librement avec lui toutes les arrhes qui lui avaient été données. Mais la friponnerie finit par se découvrir, et le voleur fut mis en prison.

Comme il rêvait aux moyens d'en sortir sans restituer, il imagina d'envoyer chercher un notaire

qui, dans le temps de sa grande fortune, avait été son ami intime, et à qui il avait rendu beaucoup de services. Le notaire se transporta à la prison d'assez mauvaise grâce, sachant bien que cette pratique-là ne lui était plus d'aucun profit. Il voulut cependant savoir de quoi il était question. Tomaso s'étant présenté à la grille du guichet : « Faletro, dit-il au notaire, tu sais quelle a été, en d'autres temps, ma libéralité envers toi et envers beaucoup d'autres, et tu vois où elle m'a conduit. Ce que je t'en dis n'est pas pour que tu me rendes la pareille, mais seulement pour que tu m'aides à sortir d'embarras. Tu n'ignores pas, sans doute, pourquoi je suis détenu ; qu'il me suffise de te dire que je suis décidé à ne pas rendre un denier des arrhes que j'ai reçues, et que j'aimerais mieux mourir en prison. Mais j'ai pensé qu'avec un peu de bonne volonté, tu pourrais facilement me tirer d'ici, grâce à ton savoir-faire et à l'ancienne amitié qu'a pour toi le podestat. Ne pourrais-tu pas lui faire entendre que je suis tombé en démence, et lui en donner pour preuve la rapidité avec laquelle j'ai mangé tout mon bien? je te seconderai par tous les actes de folie nécessaires ; et, outre l'obligation éternelle que j'aurai d'un pareil service, je te remettrai, à titre de récompense, vingt-cinq ducats. Que je sorte seulement de prison sans rien rendre, et me voilà de nouveau en état de faire le seigneur. »

Le notaire était un coquin rempli d'astuce,

et qui, en effet, avait beaucoup de crédit sur le magistrat. Ému par l'espoir du gain bien plus que par aucun sentiment de pitié, il promit de faire ce que désirait Tomaso; et, pour lui rendre plus aisé son rôle de fou, il lui conseilla de se contenter, à chaque demande qui lui serait faite, de faire la figue avec les doigts. Puis il alla voir le podestat, et se mit à causer familièrement avec lui de diverses choses plaisantes et facétieuses. Sur ces entrefaites, arriva un des gentilshommes à qui Tomaso avait escroqué de l'argent. La conversation étant tombée sur cette aventure : « Eh quoi! dit le notaire, vous avez donc été attrapé par ce pauvre fou? Comment, par ce pauvre fou? dit l'autre. Eh! plût à Dieu qu'il ne fût pas plus fripon qu'insensé! Je vous assure qu'il est fou à lier, reprit le notaire; et je m'étonne, à dire vrai, que le magnifique podestat retienne ainsi en prison un homme en démence, qui, s'il a reçu de l'argent, l'aura laissé s'envoler, ou peut-être, pour s'en débarrasser plus vite, l'aura jeté dans la rue ou dans la rivière. » Un vif débat s'engagea sur ce sujet entre le notaire et le gentilhomme; et le magistrat voulut s'assurer par lui-même de ce qu'il en était. Il se fit conduire à la prison de Tomaso, qui déjà, pour mieux jouer son rôle, s'était dépouillé d'une partie de ses vêtemens, et qui, à toutes les questions qui lui furent adressées, ne répondit, selon ses instructions, qu'en sifflant et en faisant la nique. Survinrent d'autres personnes avec lesquelles il se conduisit

de même; et, comme on prétendait qu'il faisait le fou, le podestat, pour lui faire peur et s'assurer de la vérité, ordonna qu'on le menât pendre. Mais jusqu'au pied du gibet, Tomaso soutint avec intrépidité son personnage; je crois qu'il aurait supporté trois tours de corde plutôt que de restituer. Grâce à cette feinte, et surtout grâce aux soins multipliés que se donna le notaire, Tomaso fut élargi comme fou, sans être obligé de rien rendre. Mais lorsque son compère alla réclamer les vingt-cinq ducats, Tomaso, mettant à profit contre lui-même les leçons qu'il en avait reçues, ne lui répondit qu'en lui faisant la figue; et le coquin de notaire fut réduit à se payer de cette monnaie, de peur d'ébruiter une affaire dont les suites pour lui auraient pu devenir très fâcheuses. Ainsi le fripon fut dupe de sa propre fourberie.

Toute l'assemblée jugea que c'était fort bien fait, et trouva que, pour la majeure partie de ces notaires, ce qu'il convient n'est pas de leur escamoter vingt-cinq ducats, mais de leur filer un bon brin de corde.

Vitturi, désigné pour parler ensuite, annonça qu'il allait raconter la ruse d'un valet; ruse d'autant plus plaisante et plus agréable, que la personne trompée avait plus de méchanceté et de scélératesse.

NEUVIÈME NOUVELLE.

LE SORCIER ET LE VIEIL AMOUREUX.

Dans Reggio, territoire non moins agréable que fertile, vivait un gentilhomme piémontais, que la guerre avait amené en cette contrée avec sa femme, encore fraîche, et tout ce qu'il avait pu recueillir de son bien. Il avait nom Giuvenale, homme plus près de cinquante ans que de quarante-huit; magnifique et courtois de son naturel, mais du reste très-simple et de peu de jugement. Une de ses folies était de se croire un galant, dont la beauté devait faire tourner la tête à toutes les femmes. Il arriva, par un caprice de l'amour, qu'étant rassasié de conquêtes honorables, il s'enflamma pour une courtisane, belle et rusée au delà de tout ce qu'on peut dire. Elle sut si bien l'empêtrer dans ses gluaux, que, pendant plus d'un an, sans lui rien accorder, elle lui fit perdre ses pas et sa dépense.

Or ce vieillard avait un serviteur si malicieux et si retors, qu'on lui avait donné le nom de Scaltro. Plusieurs fois ce garçon fit honte à son maître de l'indigne chaîne qu'il portait, et de l'argent qu'il prodiguait, sans fruit, à une malheureuse dont on pouvait, pour un écu, se passer la fantaisie. Mais le bonhomme ne tenait compte de ces remontrances, tant il avait le bandeau sur les yeux.

Il est bon de dire que, de son côté, Scaltro avait jeté sur la courtisane un œil de convoitise, et qu'à défaut d'argent, il lui avait été impossible de se satisfaire. Plusieurs fois, pour se faire aimer d'elle sans bourse délier, il avait eu recours à l'art d'un nécromancien, appelé Nebbia, qui, sans aucun fruit pour ses amours, lui avait attrapé quelques pièces de monnaie, et l'avait assujéti à mille pratiques désagréables et fatigantes, comme de passer toute la nuit au serein en adressant à madame la lune certaines paroles magiques, et autres choses semblables. Enfin, Scaltro s'était lassé de ce manége; il reconnaissait sa sottise d'ajouter foi à de pareilles jongleries, et méditait de se venger du coquin de sorcier qui s'était si long-temps amusé de lui. Il imagina donc un stratagême au moyen duquel il pût tout à la fois corriger son maître et punir le nécromancien. Après avoir bien ourdi sa trame, il alla trouver ce dernier, et lui dit : «Maître Nebbia, parlons tous deux sans détour. J'ai été long-temps dupe de vos artifices; je ne veux plus l'être. Je sais à quoi m'en tenir à présent sur vos conju-

rations, sur vos caractères magiques, et sur les têtes de morts que vous faisiez parler; pures tromperies que tout cela; n'essayez plus de m'en faire accroire. Mais j'ai un maître qui est vieux, riche, amoureux et crédule, et qui sera pour vous une bien meilleure vache à lait. J'offre de vous le livrer, à condition que nous partagerons le butin par moitié. J'ai arrangé les choses de manière que vous n'aurez aucune peine à les conduire à bien. » Maître Nebbia, séduit par l'appât d'un gain considérable, se montra de bonne composition sur l'article de sa sorcellerie, et dit à Scaltro qu'il était prêt à faire tout ce qu'il faudrait. Scaltro déclara qu'il fallait commencer par faire parler devant son maître la tête de mort qui lui avait été montrée à lui-même plusieurs fois. Mais il savait que, par suite de quelques procès suscités à des sorcières, Nebbia épouvanté s'était défait de sa tête de mort, de ses caractères et de son grimoire, craignant qu'on ne trouvât chez lui ces objets, et qu'il ne lui en arrivât malheur. Le rusé valet s'offrit donc à lui procurer une autre tête de mort sans qu'il courût aucun péril d'être surpris.

Au-dessus du sanctuaire d'une église, se trouvait une vieille bière en bois, avec son couvercle, ayant la forme d'une grande caisse. Scaltro fit accroire au sorcier que dans cette bière était une tête de mort. Or, il y avait une certaine bonne femme qui, à des heures solitaires, était dans l'usage d'aller faire ses dévotions à un crucifix placé

tout auprès de la bière; elle était connue et n'inspirait aucune défiance. Il ne s'agissait donc que de trouver moyen, sous quelque prétexte et moyennant une petite rétribution, d'emprunter à cette vieille ses habits, sous lesquels, à la brune, il serait aisé d'enlever la tête de mort, sans être vu ni soupçonné de personne.

Ce plan eut l'approbation de maître Nebbia; et l'on convint de faire le coup dès le lendemain. Scaltro alla trouver la vieille dévote, qui consentit à lui prêter ses nippes; puis il dit à son maître que, moyennant quatre écus, un fameux sorcier se chargeait d'amener dans ses bras la femme qu'il convoitait, pourvu qu'il consentît à se cacher pour une ou deux heures dans une certaine bière qu'il lui désigna. Il ajouta que le nécromancien n'avait pas le pouvoir de contraindre la femme à se rendre dans un autre lieu, attendu qu'elle était née un samedi, jour de sabbat. Le vieil amoureux qui brûlait de désirs, et qu'un souffle aurait fait sauter jusqu'aux nues, crut tout ce que son valet lui faisait croire, et promit d'exécuter ponctuellement ce qu'on exigerait de lui. Scaltro se fit remettre deux écus pour les arrhes du nécromancien et répondit que tout irait à merveille.

En effet, la nuit suivante, le malicieux valet ensevelit son maître tout vivant dans la bière où maître Nebbia croyait trouver la tête de mort; il eut soin de le prévenir que la courtisane arriverait vêtue de pauvres habits, pour n'être point recon-

nue; et il lui recommanda d'avoir grand soin, aussitôt qu'elle lèverait le couvercle, de sauter sur elle, et de la retenir à force de bras, sans s'inquiéter de ses cris ni de ses pleurs; c'était, dit-il, le seul moyen de la réduire et d'obtenir d'elle tout ce qu'on voudrait.

Ces instructions données, Scaltro conduisit chez la bonne femme maître Nebbia, qui quitta ses habits pour emprunter ceux de la vieille, et s'en alla, ainsi déguisé, à la conquête de la tête de mort. A peine était-il parti, que Scaltro se hâta de s'envelopper de la dépouille du sorcier, notamment d'un certain manteau de drap gris que celui-ci avait coutume de porter; puis il le suivit à petits pas. Nebbia, arrivé devant la bière, commença par regarder de tous côtés s'il ne voyait personne; puis il s'approcha doucement du couvercle qu'il leva sans aucune peine; mais il n'eut pas plutôt étendu la main pour saisir ce qu'il cherchait, que le vieillard, transporté de joie, le prit par le bras, et, sans le laisser aller, sortit soudain de sa cachette. Le nécromancien, se sentant empoigner de la sorte, et voyant un homme apparaître, fut convaincu que c'était le diable. Glacé de terreur, il se mit à crier et à réciter mille litanies et oraisons. Mais le vieux, qui croyait tenir sa belle, le serrait toujours plus étroitement et cherchait à lui dérober de tendres caresses, que le sorcier prenait pour des tentatives de strangulation. Scaltro, spectateur de cette scène ridicule,

se tenait les côtés à force de rire. Lorsqu'il s'en fut amusé quelque temps, il craignit que les cris de Nebbia ne fussent entendus des voisins; il ordonna donc à quatre de ses compagnons, qu'il avait amenés avec lui, de se montrer tout-à-coup, tels que des diables, enveloppés de leurs capes et de leurs chaperons, et de transporter le nécromancien à une grande distance. Son ordre fut promptement exécuté. A ce spectacle, Giuvenale saisi d'effroi, s'enfuit sans demander son reste; il était fermement convaincu que des diables venaient d'enlever sa bien aimée, soit en punition de sa méchante vie, soit parce que le nécromancien avait mal accompli le sortilége; de sorte qu'il promit à Dieu, dans son âme, de ne plus pourchasser cette malheureuse, quand même les lutins viendraient momentanément à la relâcher.

Cependant le nécromancien, renversé et demi-mort d'épouvante, demeura fort long-temps dans le lieu où les prétendus diables l'avaient déposé. Durant ce temps-là, Scaltro, revêtu des habits de Nebbia, s'en alla à la maison du pauvre homme où l'attendait sa femme qui était fort belle. Elle était même à la fenêtre à guetter son arrivée. Dès qu'elle le vit ou le crut voir frapper à la porte, elle descendit dans l'obscurité pour lui ouvrir; et le faux Nebbia, profitant des apparences et de la nuit, prit possession du lit conjugal au bas de l'escalier, puis il se retira sans mot dire, laissant la femme dans un étonnement qui n'avait rien de désagréable.

Il ne venait que de partir, lorsque le sorcier, accablé de lassitude et de terreur, se présenta à sa porte, toujours vêtu de ses habits de vieille, et y frappa rudement. « Qui est-là? dit la femme en se mettant à la fenêtre. C'est moi, répondit Nebbia d'une voix tremblante; dépêche-toi de m'ouvrir. Quoi! c'est vous! reprit-elle. Comment se fait-il que vous soyez venu tout-à-l'heure sous vos propres habits m'embrasser si furieusement qu'il a fallu vous céder sur l'escalier même, et que vous reparaissiez tout-à-coup avec des vêtemens de femme et cette mine piteuse? » Le pauvre homme reconnut aussitôt le tour que Scaltro lui avait joué. Il se roula par terre de dépit et de douleur, car il aimait tendrement sa femme; et, pour ne pas être montré au doigt dans Reggio, il n'eut rien de plus pressé que d'en sortir.

Cette nouvelle, accueillie avec de grands éclats de rire, termina les récits de la journée. La soirée se passa en jeux et divertissemens de toute sorte; puis, après souper, chacun se retira pour prendre du repos.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

LES

RÉCRÉATIONS DE PARABOSCO.

SECONDE JOURNÉE.

Le lendemain, au point du jour, les pêcheurs s'étaient levés dans l'espérance de déployer leurs talens, mais le mauvais temps obligea encore la joyeuse société à se tenir renfermée; et, comme elle avait pris beaucoup de plaisir aux narrations de la veille, on résolut de les continuer. Badovaro, désigné pour prendre la parole, annonça qu'à l'exemple de Contarino, il allait commencer les récits du jour par une nouvelle tragique; et il parla en ces termes.

DIXIÈME NOUVELLE.

GASPARD DE SALUCES ET BRISÉIS DE MONTFERRAT.

Il y avait jadis un marquis de Montferrat, qui, pour sa sagesse, sa justice et sa bienveillance, était adoré de ses sujets; son bonheur n'était troublé que par le chagrin de ne point avoir d'enfans. Enfin la marquise devint grosse, et le prince fut au comble de ses vœux. Elle accoucha d'une fille à qui l'on donna le nom de Briséis, et qui, élevée par ses parens avec les plus tendres soins, devint, en grandissant, un modèle de vertus, de grâces et de beauté. La renommée de son mérite ne tarda pas à se répandre; et, lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, les fils des princes et des hauts seigneurs la recherchèrent à l'envi. Mais le père, qui n'avait que cette enfant et à qui l'âge de sa femme ne laissait nulle espérance d'en avoir d'autres, l'idolâtrait au point qu'il ne pouvait se résoudre à s'en séparer.

Parmi les jeunes gens qui soupirèrent vainement pour elle, on distinguait Gaspard, fils du comte de Saluces, jeune seigneur plein d'agrémens, de sagesse et de courtoisie. Le château de son père était si voisin de la ville du marquis, que Briséis et lui avaient de fréquentes occasions de se voir, dans les tournois, luttes et cavalcades, où Gaspard brillait toujours des premiers. Ce jeune homme aimait éperdûment Briséis, mais il avait grand soin de cacher sa passion. Un jour enfin, n'y pouvant plus résister, il en fit confidence à l'un de ses serviteurs, appelé Rinconetto, en lui demandant les secours de son zèle et de son industrie pour faire tenir une lettre à Briséis. Rinconetto ne se dissimula point les dangers de l'entreprise; mais, animé du désir d'être utile à son jeune maître, il osa se charger du périlleux message, et voici quel moyen il imagina pour arriver jusqu'à la jeune princesse.

Briséis entretenait une correspondance d'amitié avec la fille du dauphin de France, et toutes deux étaient dans l'usage de s'envoyer de petits présens. Un jour que le marquis était allé faire une grande chasse, qui devait durer une partie de la semaine, Rinconetto, avec une fausse barbe et d'autres déguisemens, entra au palais, comme un courrier porteur d'un paquet de lettres adressées à Briséis par la fille du dauphin; et il les remit à une de ses femmes, en disant qu'il était pressé de se rendre à Rome et n'avait pas le temps de s'arrêter; mais

qu'il avait ordre exprès de venir, en repassant, chercher la réponse. En disant ces mots, il piqua des deux, s'éloigna de la ville et s'enfonça dans un bois solitaire, où son premier soin fut de tuer son cheval et de dépecer son manteau, de peur que ces indices n'aidassent par la suite à le faire reconnaître.

La camérière alla porter avec joie ces lettres à sa maîtresse, qui les baisa d'abord, selon son usage, puis se retira à l'écart dans un cabinet pour les ouvrir. Elle fut étonnée de trouver sous l'enveloppe beaucoup de papier blanc. L'écrit fut enfin déployé; mais quel fut son trouble, en y jetant les yeux, de voir que c'était une lettre d'amour que Gaspard de Saluces lui adressait! depuis long-temps elle s'était aperçue de sa passion, et le jeune homme ne lui était pas indifférent. Toutefois cet amour n'avait pas encore jeté dans son cœur des racines profondes; mais bientôt enflammée par les lettres brûlantes qu'elle recevait, elle sentit le trait fatal pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles; ce n'était pourtant pas sans quelque effroi qu'elle envisageait les conséquences terribles d'une secrète intelligence avec Gaspard; mais l'amour fait armer les cœurs d'un courage au-dessus de l'humain; Briséis se persuada que les obstacles s'aplaniraient, et, au lieu d'une mort violente et déplorable, elle ne vit en perspective qu'une vie douce et fortunée. Elle résolut donc de se confier à une vieille suivante, appelée Monique, dont elle connaissait la tendresse

et la fidélité, et de se servir de cette femme pour faire tenir sa réponse à Gaspard. Elle lui fit toutes sortes de cajoleries, de protestations et de caresses, et finit par commettre à ses soins le fatal billet. La vieille, glacée d'épouvante, mit tout en œuvre pour détourner sa jeune maîtresse d'une démarche si imprudente et si dangereuse; mais, la voyant inébranlable dans sa résolution, elle prit le parti de la servir, au risque de tout ce qui pourrait en arriver. Conformément aux ordres de Briséis, elle alla secrètement trouver Gaspard, lui remit la réponse dont elle était chargée, et lui dit de se rendre au milieu de la nuit suivante, sous les murs de la ville, du côté du couchant, en ajoutant qu'elle se trouverait là pour lui ouvrir une poterne dont elle avait la clef. Qu'on se figure les transports de joie de l'heureux Gaspard! Il se hâta de faire part de son bonheur au fidèle Rinconetto. La nuit venue, il se rendit au lieu indiqué, où il fut reçu par la tendre Briséis, et les deux amans se retirèrent tout auprès, dans une petite cabane qui servait en temps de guerre. Ils y passèrent une nuit délicieuse, ne se séparèrent qu'une heure avant le jour, et convinrent de se revoir toutes les nuits au même lieu jusqu'à ce que le marquis fût de retour de la chasse.

Gaspard, en effet, vola le lendemain soir, à ses plaisirs ou plutôt à sa mort. La fortune cruelle, qui avait décidé la perte de ce malheureux jeune homme, voulut que le marquis, emporté à la

poursuite d'un cerf vigoureux, arrivât de ce côté, suivi de quelques-uns de ses cavaliers, au lieu où l'infortuné se cachait en attendant le rendez-vous. Le marquis l'aperçut à peine, qu'un affreux pressentiment lui révéla la vérité. Il le fit saisir par quatre personnes de sa suite, sans qu'on lui demandât qui il était ni ce qu'il venait faire; on jeta sur lui plusieurs manteaux, et on le conduisit dans l'intérieur de la ville. Tout cela s'exécuta sans aucun bruit; car le malheureux amant se laissa emmener silencieusement et sans résistance. Briséis reçut son père avec un visage très-riant; et lorsque le moment fut venu de prendre congé de lui, elle se rendit bien vite à la porte secrète, pour avertir Gaspard du contre-temps qui venait d'arriver; mais, ne voyant personne, elle s'imagina que le jeune homme avait eu quelque avis du retour de son père, et qu'il avait pris le parti prudent de ne point venir ou de se retirer.

Cependant le marquis, tout en soupçonnant sa honte, n'en connaissait pas encore l'auteur. Il ordonna expressément aux gens de sa suite de garder le plus profond silence sur ce qui venait de se passer; puis il fit amener secrètement en sa présence celui que la fortune ennemie avait fait tomber entre ses mains, et ce ne fut pas sans un violent chagrin qu'il le reconnut. Gaspard avoua son crime, en cherchant à le colorer par des excuses dont aucune ne fut admise. En conséquence, l'ordre de le décapiter fut donné et exécuté à l'ins-

tant même. Le marquis eut la barbarie d'envoyer à Briséis la tête de son amant; elle reçut cet horrible don, d'une âme forte et intrépide, et fit dire à son père qu'il lui serait bientôt remis en échange un présent non moins précieux. Après le départ du messager, l'infortunée s'abandonnant à son désespoir, baisa mille fois, avec des larmes et des sanglots, la tête froide et livide de son bien-aimé; ensuite elle l'enveloppa dans un linge, sortit seule et en secret par la poterne, et s'en alla droit au château du père de Gaspard. Là, elle appela un des gardes, et, sans se nommer, se fit conduire auprès du vieux comte, en déclarant qu'elle avait des choses importantes à lui dire. Lorsqu'elle fut seule avec lui, elle déploya le morceau de linge; et, lui montrant la tête de son fils, elle s'écria: « Reconnais le fruit de ta semence, que tu as su mal garder. Ton fils a osé attenter à mon honneur, et moi je lui ai ôté la vie. Mais cette vengeance ne me suffit pas; je viens me rassasier de ton désespoir.... » Alors elle se nomma. A la vue de cette tête sanglante et inanimée, le malheureux vieillard entra dans une telle furie, que, sans réfléchir à ce qu'avait d'invraisemblable l'accusation portée par Briséis contre elle-même, il s'élança sur elle, et la perça de mille coups d'épée. Les suites de ce double meurtre furent une guerre longue et cruelle, qui s'alluma entre les deux souverains.

Telle fut la fin déplorable des deux amans. On voit par cette catastrophe combien les humains

sont aveugles dans les prières qu'ils adressent à Dieu, comme si, dans sa bonté et dans sa sagesse infinie, il ne savait pas mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut! L'infortuné marquis, en demandant des enfans, demandait sa ruine et son déshonneur; la cause présumée de sa suprême félicité, devint tellement celle de sa misère, qu'il mourut, objet de la compassion générale.

Toute l'assemblée donna de justes regrets au sort de ces nobles victimes, et Sperone, prenant à son tour la parole, dit à Badovaro : « votre nouvelle commence bien et finit mal; moi, je vais en rapporter une qui commence mal et finit bien. »

ONZIÈME NOUVELLE.

FAUSTO ET ARTEMISIA,

OU

LES AMANS CAPTIFS.

Famagousse, ville de l'île de Chypre, possédait avec orgueil dans ses murs une jeune personne noble et belle, nommée Artemisia. Un jeune homme d'une famille également distinguée, appelé Fausto, en devint amoureux fou, et lui fit si bien partager sa passion, que, dans l'impossibilité où ils étaient de se voir en liberté comme ils l'auraient voulu, Artemisia consentit, quoique après de longs combats, à se laisser enlever par son amant et à le suivre en pays étranger. Les mesures prises pour leur évasion, ils se rendirent pendant la nuit à bord d'un bâtiment vénitien qui s'en retournait chargé de coton, de sucre et autres marchandises; Fausto s'était pourvu de toutes les provisions né-

cessaires pour un long voyage, sans parler de beaucoup d'argent et de joyaux d'un grand prix, qu'il avait dérobés à son père, très riche négociant. On mit aussitôt à la voile, et un vent favorable les poussa rapidement jusqu'à la hauteur de Candie, où ils furent assaillis d'une violente tempête, qui, après avoir brisé leurs mâts, les força de se diriger sur le port le plus voisin. Ils étaient dans ce triste équipage, lorsqu'ils furent rencontrés par deux fustes appartenant à des corsaires turcs qui s'emparèrent d'eux sans peine, et se partagèrent tout le butin. Dans ce partage, la fortune cruelle sépara les deux amans. La belle Artemisia, qui dans sa fuite avait pris des habits d'homme, et dont on ne soupçonnait pas le sexe, demeura au pouvoir d'un des deux corsaires; et Fausto, tombé au lot du second, fut destiné à la rame, comme étant fort et vigoureux. Qu'on se figure le désespoir de ce couple infortuné! Le premier corsaire se dirigea sur Rhodes, et le second sur Messine. Ce fut alors que Fausto et Artemisia sentirent toute l'horreur de leur situation. Tous deux imploraient la mort, et faisaient retentir les airs de leurs plaintes déchirantes.

Artemisia, dès son arrivée à Rhodes, fut vendue à un négociant milanais, dont le vaisseau chargé de marchandises se rendait à Gênes, et qui la paya trois cents florins d'or, croyant acheter un jeune garçon. De Gênes il la conduisit à Milan, où sa grâce et sa beauté ayant frappé les yeux du duc

Jean Visconti, elle fut donnée en présent à ce prince.

De son côté, Fausto, la rame au bras et la chaîne aux pieds, fut conduit à Valona. Là, par la permission divine, le corsaire fut capturé par une galiote sicilienne; les Turcs avec leur patron furent attachés à la chaîne, et tous les esclaves chrétiens mis en liberté. Fausto, peu touché de son bonheur, tant il était poursuivi par l'image de sa chère Artemisia, prit la résolution de ne plus jamais retourner à Famagouste. En conséquence, il dirigea ses pas vers Naples, où il s'engagea pour huit mois au service d'un cavalier de la très noble maison Caraffa; puis ayant décidé de passer en France, il traversa Rome et la Lombardie et arriva un soir à Milan à l'entrée de la nuit. Il logea à l'hôtellerie de la Tour où il fut placé dans une chambre avec quatre brigands qu'il ne connaissait pas, et qui, au point du jour, furent arrêtés par la justice. On le crut de leur bande, et, sans autre examen, il fut condamné à mort avec eux (12). Le malheureux demanda en pleurant qu'on lui permît du moins de dire quelques mots au prince; ce qui lui fut d'autant mieux accordé que les malfaiteurs déclaraient ne le pas connaître, et que sa jeunesse et sa bonne mine intéressaient tout le monde. Il fut conduit, en conséquence, devant le duc qui, après l'avoir examiné de la tête aux pieds, conçut pour lui des préventions favorables, et lui demanda comment il se faisait qu'il eût été arrêté

avec ces brigands. Les réponses du jeune homme et les questions successives du prince amenèrent Fausto à dérouler tout le tissu de ses aventures. Ce récit frappa l'attention de la belle Artemisia, qui ne l'avait pas reconnu d'abord, tant le malheur et les souffrances l'avaient changé. Soudain, elle jeta un grand cri, et, se précipitant aux pieds du duc, elle lui dit en fondant en larmes : « Seigneur, tout ce que ce jeune homme vient de déclarer à Votre Altesse est véritable, et mieux que personne je suis à portée d'en rendre témoignage. Vous voyez en moi cette infortunée Artemisia pour laquelle il a tant souffert. » Le duc frappé d'admiration, et informé par quelques Cypriotes que ces jeunes Grecs étaient de très nobles familles, les fit reconduire honorablement à Famagouste, où leurs parens, qui depuis long-temps les pleuraient, les accueillirent et les unirent l'un à l'autre avec de vifs transports d'allégresse.

La nouvelle de Sperone fut écoutée avec un vif sentiment d'intérêt ; et Veniero, prenant à son tour la parole, déclara qu'il allait faire plaisir au comte Alessandro, attendu que les femmes étaient maltraitées dans son récit, qu'il commença de la manière suivante.

DOUZIÈME NOUVELLE.

L'AMANT ERMITE.

Dans Alexandrie, surnommée de la Paille, vivait un jeune homme fort riche, de très noble lignage et qui n'était pas moins recommandable par ses qualités et par sa beauté. Il avait nom Giberto. Ce cavalier devint éperdûment amoureux d'une jeune personne noble et belle, appelée Cornelia. Mais ni son rare mérite, ni ses prières, ni sa constance ne purent lui faire obtenir d'elle un seul regard bienveillant. Accablé de désespoir, il prit la détermination de s'expatrier, et d'aller, dans un exil volontaire, chercher l'oubli de son ingrate maîtresse. Il enleva secrètement à son père une somme d'argent considérable, et sortit seul de la ville, sans que ni parens, ni amis, eussent connaissance de son départ. Il erra pendant cinq ans hors de l'Italie, ne donnant de ses nouvelles à personne. Enfin, plus tourmenté que jamais par la violence de sa

passion, il résolut de retourner dans sa patrie. Il savait bien que sa barbe longue et épaisse, son teint livide, ses joues maigres et creuses empêcheraient qui que ce fût de le reconnaître. Il reparut donc dans Alexandrie en habit d'ermite, avec l'intention de mettre tout en œuvre pour parler à son inhumaine, qui n'était point encore mariée. Son dessein était de la fléchir, ou de se percer le cœur en sa présence. Il se tint caché plusieurs jours dans une hôtellerie, réfléchissant aux moyens d'aborder Cornelia et de découvrir, s'il se pouvait, ses sentimens, sans inspirer sur lui-même aucun soupçon. Une occasion favorable ne tarda pas à s'offrir. L'hôtesse de l'auberge qu'il habitait se trouvant prête d'accoucher, il lui prédit qu'elle mettrait au monde deux jumeaux, garçon et fille, et le hazard voulut que la prédiction fût vérifiée; cette circonstance jointe à son habit d'ermite, lui donna dans le monde la réputation d'un saint prophète.

Un jour donc que le père et la mère de Cornelia étaient absens, cette jeune personne l'envoya chercher par sa femme-de-chembre pour lui communiquer quelques secrets. Le faux ermite, après s'être fait enseigner la maison, promit de s'y rendre à l'issue de son repas. Il se présenta en effet. Cornelia lui fit l'accueil le plus honorable, et lui dit: « Peut-être vous semblera-t-il étrange, mon vénérable père, que, sans être connue de vous, une jeune fille prenne la liberté de vous demander un entretien; mais si vous avez ouï dire (car je ne

pense pas que jamais vous l'ayez éprouvé par vous-même) combien les flammes de l'amour sont brûlantes, combien ses chaînes étroites, combien ses traits perçans, j'espère trouver en vous excuse et pitié. J'aime passionnément un insensible. Dites-moi, je vous prie, quel succès je puis espérer de cette intolérable souffrance. Ne me cachez point la vérité; la connaître est, je le sais, le privilége de votre sainte vie. »

A ces mots, la rougeur couvrit le visage de Cornelia, qui, les yeux baissés, attendit la réponse de l'ermite. « Jeune beauté, lui dit-il, vous ne douterez plus de mon indulgence et de ma pitié, lorsque vous saurez que je suis, comme vous, une victime de l'amour. Peut-être n'existe-t-il pas au monde un homme qui sache mieux que moi combien sa coupe est empoisonnée. Si je porte cet habit, si, depuis longues années, j'erre misérablement loin de ma patrie, une femme ingrate en est seule la cause. Mais ce qui me console en mon martyre, c'est d'avoir trouvé dans la Libye une herbe que j'ai réduite en poudre et qu'il me suffira de faire prendre à cette femme inhumaine, pour changer en amour ses rigueurs.

Aussitôt la jeune Cornelia le conjura de lui céder soit à prix d'argent, soit par bienveillance un peu de cette poudre miraculeuse. « Madame, reprit gravement l'ermite, je le ferai volontiers, si vous me jurez que vous la demandez pour vous-même. J'avoue que j'ai peine à croire que vous

vous soyez laissé prendre dans les filets d'aucun homme; votre physionomie n'annonce que dédain et cruauté. N'allez donc pas, pour un autre que pour vous, me priver d'une chose si rare et de si grand prix. »

« Ah! messire, que dites-vous? s'écria-t-elle. Je brûle, je languis pour un beau jeune homme dont l'indifférence va consumer les derniers restes de ma vie. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que le secours que j'implore est pour moi-même; je vous en aurai une obligation éternelle, et j'y attacherai la récompense qu'il vous plaira.

« Madame, dit l'ermite, sachez qu'il n'est aucun trésor qui puisse payer ce que je consens à vous remettre par pure affection. Et, pour que votre confiance en moi se fortifie encore, je vais vous parler de vos propres secrets. Vous avez été la femme la plus ingrate et la plus cruelle pour le jeune homme le plus fidèle et le plus amoureux, qui est mort des suites de votre inhumanité. Je ne doute point que le tourment que vous éprouvez aujourd'hui ne soit une expiation de cette faute. Ce que je vous dis n'est-il pas la vérité? » Cornelia en convint, et l'ermite continua, en déclamant contre l'insensibilité des femmes avec un tel emportement qu'elle en fut effrayée. « Ma belle enfant, dit-il, en se reprenant tout-à-coup, ne soyez point surprise de la violence de mes paroles. Je ne sais comment il se fait que je ne m'arrache pas

les yeux de mes propres mains pour ne plus voir aucune femme, tant j'ai été payé avec barbarie de mon dévoûment pour une d'elles! — En ce cas, dit Cornelia, je dois vous paraître bien odieuse; car je confesse qu'en effet, je fus un monstre d'ingratitude pour un homme qui m'aima tendrement. — Et s'il était possible qu'il reparût, dit Giberto d'une voix émue, vous sentiriez-vous disposée à réparer vos torts envers lui? Je vous fais cette question, parce que la poudre que j'ai à vous remettre est enchantée, et que j'aurai à faire des adjurations différentes, selon la disposition de votre cœur. — Puisqu'il faut ne vous rien cacher, répondit Cornélia, j'avoue que, fût-il vivant, il me serait impossible de l'aimer. — Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, reprit en se levant Giberto. Sous deux heures, vous enverrez chez moi votre femme-de-chambre, à qui je remettrai la poudre que je vais préparer. D'abord, en conjurant l'amour de vous être favorable, vous jetterez cette poudre dans une carafe d'eau courante, puis vous en boirez la moitié, et vous enverrez le reste à votre amant pour qu'il le boive de même. Que ce soit dans du vin ou dans de l'eau, peu importe, pourvu qu'il boive; vous verrez en peu de temps de merveilleux effets. »

En disant ces mots, il prit congé d'elle, et, de retour à son auberge, il donna carrière à sa fureur trop long-temps comprimée. La poudre qu'il destinait à l'ingrate Cornelia n'était autre qu'un subtil

poison, dont il demanda la préparation à un apothicaire, sous prétexte de l'envoyer en France à un de ses amis, curieux, disait-il, de rassembler à grands frais les objets les plus rares de toutes les contrées. Mais l'apothicaire craignant qu'il ne voulût faire de ce poison quelque criminel usage, y substitua un puissant narcotique dont il fit devant lui l'épreuve sur un petit chien. L'animal, aussitôt après avoir lapé quelques gouttes de la fatale liqueur, éprouva un engourdissement que Giberto crut être celui de la mort. Il paya généreusement l'apothicaire, et s'en retourna chez lui bien content.

Peu de temps après, arriva la suivante de Cornelia, à qui il remit le breuvage. Cette fille se hâta de le porter à sa maîtresse. Cornelia exécuta sur-le-champ ce que l'ermite lui avait prescrit, et, au moment même, elle tomba dans une effrayante léthargie. La suivante, épouvantée, se mit à jeter de grands cris; bientôt toute la maison se remplit d'amis et de voisins qui jugèrent que Cornelia était morte. Cette nouvelle ne tarda pas à parvenir jusqu'à son père. Il rentra chez lui précipitamment et interrogea en secret la femme-de-chambre, qui lui raconta toute l'aventure de l'ermite. Aussitôt il alla trouver le gouverneur, qui fit arrêter Giberto et le livra au juge criminel. Giberto déclara tout ce que son désespoir lui avait fait faire, ajoutant que la vie lui était odieuse, et qu'il ne demandait que la mort.

Mais, sur ces entrefaites, accourut l'apothicaire qui, s'étant fait introduire devant le juge, s'écria : « Seigneur, ne prononcez aucune sentence contre ce jeune homme. Il n'a point commis l'assassinat dont il se croit l'auteur. La jeune personne dont on pleure la mort, est vivante et en parfaite santé. » Alors il raconta de quelle manière il avait trompé Giberto. Le juge laissa ce dernier sous bonne et sûre garde, et, accompagné du père et de plusieurs personnes, il se transporta au logis de Cornelia, que l'apothicaire rendit sur-le-champ à la vie, avec le secours d'un peu de vinaigre.

Cette aventure excita la joie et l'admiration de toute la ville. Giberto fut fêté partout, comme un preux et valeureux jeune homme; et Cornelia, désarmée enfin par les dernières marques qu'il venait de lui offrir d'un violent amour, consentit à lui donner la main. (13) Cette union fut heureuse et paisible; de beaux enfans mirent bientôt le comble au bonheur des deux époux.

Toute la société applaudit. Le comte Alessandro, cet adversaire acharné des femmes, fut le seul qui, tout en louant la vengeance de Giberto, se récria sur la sottise qu'il avait eue d'exposer ses propres jours. « La vie d'un seul homme, s'écria-t-il, est d'un prix supérieur à celle de mille de ces êtres pétris d'imperfections, de perfidie et d'ingratitude. » On rit beaucoup de sa fougueuse exclamation, et Barbaro prit, à son tour, la parole.

TREIZIÈME NOUVELLE.

MANFREDO.

J'ai appris, il n'y a pas quatre jours, une aventure extraordinaire que je crois digne de vous être répétée.

Au temps où la noblesse napolitaine était agitée par de telles factions, qu'à peine avec beaucoup de gens armés vivait-on en sûreté dans son propre logis, un gentilhomme, appelé Manfredo, se trouvant veuf avec un fils et une fille en bas âge, résolut d'aller chercher un séjour plus tranquille, et de transporter ses pénates à Venise, comme dans l'asile le plus doux et le plus honorable qu'il fût possible de choisir. Il remit donc en des mains sûres l'administration de ses biens, et fit voile pour Venise avec ses enfans, emportant ses bijoux, son argent et une partie de son mobilier. Mais, au bout de quelques jours de navigation, il s'éleva une bourasque si horrible qu'on perdit toute espérance de sauver le vaisseau. La seule ressource du

patron, fut de se jeter dans la chaloupe; et Manfredo épouvanté, y sauta précipitamment avec lui, sans songer à ses deux enfans. (14) La chaloupe s'éloigna aussitôt, et en moins de six heures, aborda à terre sans danger. Mais Manfredo, poursuivi du souvenir de ses enfans, ne put goûter la joie de sa délivrance. Il s'établit à Venise, vendit les joyaux de grand prix dont il était porteur, et y mena une existence honorable, supportant ses revers avec une constance merveilleuse.

Dix-huit ans s'écoulèrent sans qu'il entendît parler ni de ses enfans, ni du bâtiment naufragé. Tourmenté de l'idée qu'il laisserait toute sa fortune à d'indignes neveux, il résolut de se remarier. Un riche Vénitien appelé Marco Sarafino, avait une fille jeune et belle, nommée Laura. Manfredo la demanda, malgré son âge avancé, et il l'obtint sans peine, à cause de sa noblesse et de sa grande fortune. Mais Laura avait un jeune amant appelé Costantino. Tous deux désespérés de ce mariage, formèrent le dessein de s'enfuir le jour même où il devait se célébrer. Malheureusement leur projet fut découvert par un serviteur, qui en avertit Marco. Celui-ci, transporté de colère, délibéra d'attendre l'instant de l'exécution pour faire saisir le ravisseur, et le livrer aux mains de la justice.

Cependant Marco, dans un de ses fréquens voyages à Constantinople, y avait acheté une jeune fille esclave, qu'il croyait être un garçon, parce qu'elle était vêtue en homme. Cette jeune esclave

ayant ouï parler de l'enlèvement projeté de Laura, courut en avertir Manfredo, qui la remercia beaucoup, et, concevant pour elle un vif intérêt, lui demanda le récit de ses malheurs. Elle lui révéla son sexe, et lui apprit que jadis, un vaisseau sur lequel elle voyageait avec son frère, ayant échoué sur la côte de Constantinople où l'avait poussé la tempête, tous deux, ainsi qu'un vieux serviteur qui les accompagnait, avaient été réduits en esclavage; qu'on lui avait dit qu'elle était fille d'un gentilhomme fort riche, et qu'elle ne savait rien de plus sur son sort. Manfredo, très ému, la pria de lui laisser voir si elle n'avait pas à l'épaule droite un signe fort remarquable. Il l'aperçut en effet, et sa joie fut extrême de retrouver dans cette jeune esclave, sa fille qu'il avait si misérablement perdue. Pour surcroît de miracle, il reconnut bientôt son fils dans Costantino, l'amant de la jeune personne qu'il était à la veille d'épouser, et qui ne l'intéressait plus depuis que ses enfans lui étaient rendus. Les deux amoureux furent unis; Manfredo, heureux de presser dans ses bras les enfans qu'il pleurait sans cesse, devint de bon cœur le beau-père de celle dont il avait projeté d'être l'époux.

L'assemblée fut enchantée que les malheurs de Manfredo se terminassent si bien. Spira, désigné pour parler après Barbaro, commença en ces termes.

QUATORZIÈME NOUVELLE.

LA MESSE DES OUVRIERS.

Dans la riche et noble ville de Bologne, était un aimable jeune homme appelé Faustino, d'un sang illustre, rempli de bonne grâce et de bons sentimens, favorisé, en un mot, de tous les dons de la fortune et de la nature. Il aimait tendrement une jeune personne nommée Eugenia, qui le payait bien de retour. Il n'était ruse que ces amans n'employassent pour se voir; mais Eugenia était très étroitement gardée par ses parens, qui savaient bien que la naissance et la richesse de Faustino ne lui permettraient pas d'épouser leur fille. Cependant la mère, qui était fort dévote, ne voulait pas qu'Eugenia manquât la messe un seul jour, et tous les matins elle la menait avec elle dans une église voisine, desservie par des prêtres. Mais elle avait soin que ce fût à la messe des ouvriers, dite avant l'heure à laquelle les nobles

sont levés. A cette messe assistait régulièrement un certain marchand de blé qui venait de s'établir à Bologne, et dont le nom était Nastagio de' Radiotti, homme qui faisait toute sorte de métiers pour gagner de l'argent, mais qui ne se serait pas permis la moindre usure, avant d'avoir entendu la sainte messe. Faustino voyait souvent sa maîtresse à cette église, où il se rendait vêtu en artisan, de peur d'être remarqué par la mère; mais le voisinage de Nastagio, toujours placé à deux pas, gênait beaucoup les amoureux, qui ne pouvaient s'envoyer un seul regard sans rencontrer ceux de cet homme. Faustino résolut donc de le chasser de l'église, et, pour y réussir, voici le tour plaisant qu'il imagina :

Il alla trouver le desservant, et lui désigna Nastagio comme un juif converti, dont la piété égalait la misère, et à qui il conviendrait de faire l'aumône, pour ainsi dire, malgré lui, tant il était difficile de lui faire accepter la moindre chose. Le bon prêtre ne ressemblait point à plusieurs de ceux d'aujourd'hui, qui convoitent et retiennent le bien des pauvres. C'était un homme animé de l'amour de Dieu, qui ne faisait point métier et marchandise de la miséricorde divine; en conséquence, il ne demanda pas mieux que de concourir à la bonne œuvre qui lui était proposée. Il fut réglé que, le dimanche suivant, il recommanderait Nastagio à la charité publique, et que le jeune homme aurait soin que l'assemblée fût

nombreuse, pour qu'il recueillît des aumônes plus abondantes.

Le jour venu, qui était celui de la fête de l'église, Faustino se rendit à la première messe avec un grand nombre de jeunes gens amenés par lui, sans compter toutes les personnes que la fête avait attirées. Le bon messire Nastagio y vint également, et s'y plaça au lieu accoutumé. Le prêtre, après avoir récité l'évangile, le *credo* et quelques courtes oraisons, cracha deux ou trois fois, s'essuya le visage à plusieurs reprises; puis, se tournant vers le peuple, commença son petit sermon ainsi qu'il suit : « Chrétiens mes frères, vous savez, et le Christ en a été pour vous un vivant exemple, que le plus grand plaisir que nous puissions faire à Dieu, c'est d'avoir pitié de notre prochain, de l'aimer et de le secourir en tout ce qui peut dépendre de nous. J'espère donc ne point faire un vain appel à votre charité en faveur d'un pauvre homme rempli de honte et de besoins. » Puis se tournant vers Nastagio, et le montrant de la main à tous les assistans, qui s'étaient levés pour écouter mieux : « Vous le voyez là devant vous, ajouta-t-il; c'est un juif qui a quitté sa fausse religion pour embrasser la véritable. »

Nastagio était loin de croire que ce discours le regardât, quoique la main du prêtre se dirigeât de son côté. En conséquence, il ne bougea point de place, et même, tout avare qu'il était, il fit un mouvement pour tirer sa bourse. Faustino fut le

premier qui alla lui porter son aumône. Alors Nastagio se troubla, et il lui dit à voix basse : « Ma bourse vaut mieux que tes oreilles. » Le prêtre entendit ces mots, et ne reconnaissant point Faustino pour celui qui l'était venu trouver, il s'adressa au reste de l'assemblée en disant : « Messieurs, faites toujours votre aumône à ce brave homme, sans vous arrêter à ce qu'il dit; car il est plein de modestie et de pudeur. S'il refuse de recevoir votre offrande, glissez-la dans son sein, dans sa chemise, dans ses chausses, partout où vous pourrez, pourvu qu'il l'emporte. » Puis se tournant encore vers Nastagio : « N'aie point de honte, bon homme, lui dit-il; de plus grands personnages que toi sont devenus encore plus misérables et plus nécessiteux. Je dirai plus, tes besoins sont pour toi un titre d'honneur, puisqu'ils ne naissent pas de tes méfaits ou de ton inconduite, mais de ce que tu as abjuré l'erreur pour embrasser la vérité. » Le bon prêtre avait à peine fini, que de toutes parts il tomba sur Nastagio une pluie de grosses et de petites pièces de monnaie, sans qu'il lui fût possible de prendre la parole et de s'expliquer. Quand cette furie d'aumônes se fut un peu calmée, l'usurier se mit à gourmander dans les termes les plus injurieux le prêtre charitable, qui, ayant enfin reconnu son erreur, lui fit toutes sortes d'excuses. Mais Nastagio, se voyant un objet de risée pour tous les assistans, ne remit plus le pied dans l'église où lui était arrivée sa ridicule aventure; et sa retraite

laissa le champ libre aux œillades et aux petits mots que les deux amans se jetaient en attendant mieux.

Après que les éclats de rire excités par cette nouvelle se furent apaisés, Zorzi commença la sienne ainsi qu'il suit.

QUINZIÈME NOUVELLE.

LE MARI D'EMPRUNT (15).

Vous savez qu'il est beaucoup d'hommes tellement dépourvus de bienveillance et d'humanité que, fussent-ils possesseurs de l'empire du monde, ils ne donneraient pas un morceau de pain à de pauvres affamés; puis, arrivés au terme d'une vie si mal employée, ils s'imaginent qu'en léguant de quoi doter une fille, ou fournir quatre pains à des indigens, ils ont réparé leur odieuse avarice et gagné le paradis. Tel est le cas où se trouva dernièrement un de nos compatriotes. Après avoir vécu en vrai ladre, et sans rien faire qui fût digne d'un gentilhomme, encore bien que les moyens ne lui manquassent pas d'être généreux, il crut expier son avidité et ses usures en laissant vingt-cinq ducats, à titre de dot, à la fille d'une veuve, sa fermière. A la mort de ce fesse-matthieu, tous ses biens passèrent à son frère, homme aussi généreux et aussi courtois, que l'autre était avare

et vilain. La fermière ne tarda pas à trouver pour sa fille, qui était fraîche et belle, un bon jeune paysan qui lui convenait; mais celui-ci voulait toucher directement la dot des mains de sa belle-mère, sans avoir affaire à un tiers. Elle partit donc d'une des villes du Trévisan où elle demeurait, et se mit en route pour Venise avec sa fille. Mais, chemin faisant, elle fit réflexion que l'argent ne lui serait pas compté, si elle ne prouvait clairement que sa fille était mariée. En conséquence, elle était sur le point de retourner sur ses pas et d'aller prendre avec elle son gendre futur, lorsqu'elle rencontra un jeune paysan de ses environs, appelé Menico, qui se rendait également à Venise, à ce qu'il lui dit. « Parbleu, mon garçon, dit la vieille, si tu n'as rien qui te presse, ralentis un peu ta marche, et fais route avec nous. » Le drôle qui avait lorgné la jeune fille, et qui la trouvait fort de son goût, répondit qu'il ne demandait pas mieux.

Tout en cheminant, la bonne femme lui raconta le sujet de son voyage, et le pria de lui rendre service en se présentant au dépositaire du legs, comme le mari de sa fille. Menico répondit qu'il y consentait de bon cœur. Au milieu de cet entretien, ils arrivèrent à Malghera, Menico se sentant toujours plus épris de la jeune paysanne. Alors ils s'embarquèrent avec plusieurs autres passagers, et arrivèrent à Venise, où tous trois allèrent trouver le frère du testateur, au territoire de Canaregio. La vieille, ainsi qu'il était

convenu, présenta Menico comme son gendre, et celui-ci soutint gaîment le personnage. Le bon gentilhomme leur prit les mains, les accueillit amicalement, et leur fit préparer à souper et à coucher, ajoutant que le lendemain matin il leur compterait de bon cœur les vingt-cinq ducats. Mais le rusé Menico, songeant aux moyens de mettre cette nuit à profit pour son amour, prit son hôte à part, et lui dit que jusqu'à ce moment la maligne vieille l'avait empêché de coucher avec sa jeune femme, et qu'il suppliait sa seigneurie de prendre son tourment en pitié. Le gentilhomme rit beaucoup de la confidence; il ordonna tout haut qu'on préparât au rez-de-chaussée un bon lit pour Menico et pour sa femme Polissena, tandis que la mère irait coucher en haut avec une des femmes de la maison. La vieille, entendant cela, déclara qu'elle voulait que sa fille couchât avec elle. Mais le gentilhomme répondit que cela n'était pas dans l'ordre, et qu'il n'y consentirait point. Grand débat à ce sujet. La mère insiste; l'hôte se fâche : ce refus, dit-il, commence à lui faire penser qu'on lui a présenté un mari de contrebande. Si l'on avait osé se jouer de lui, adieu la dot; il aurait titre en main pour ne pas la payer. A cette menace, la vieille épouvantée, fut réduite, bon gré malgré, à laisser Menico passer la nuit avec sa fille, au risque de tout ce qui pourrait en arriver. Quelque chagrin qu'elle en ressentît, cela valait encore mieux que de compromettre la dot par un aveu très périlleux.

Tout ce qu'elle put faire fut, en poussant de gros soupirs, de recommander tout bas à Menico l'honneur de son enfant. — « Soyez tranquille, répondit le jeune gaillard, je vous réponds qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi. » En effet, Menico était un beau et vigoureux jeune homme; et la jeune fille ne se fit pas trop prier pour le traiter en mari. Puis, le lendemain, elle s'excusa auprès de sa mère, en disant qu'elle avait craint d'exciter du bruit, au grand péril de la dot.

Il fallut bien prendre les choses comme elles étaient; et, de retour auprès du véritable époux, lui vendre la vache pour génisse, comme il arrive bien souvent. L'histoire ajoute que le rôle de mari d'emprunt fut répété plusieurs fois par Menico.

L'assemblée trouva que cette nouvelle était gentille et agréable. Alors Suzio, dont c'était le tour, annonça qu'il allait raconter un autre stratagème, dont celui de Menico lui rappelait le souvenir.

SEIZIÈME NOUVELLE.

RUSE D'AMOUR.

Naguères vivait à Parme un noble et valeureux jeune homme appelé Olderico, que quelques intérêts y avaient fait venir de Modène, sa patrie. Pour fuir l'oisiveté, mère de tous les vices, il fit la cour à une très belle femme, dont le mari se nommait Alberto degli Albertuzzi, et ne tarda pas à être heureux. Mais la jalouse surveillance du mari laissait aux deux amans bien peu d'occasions de se voir avec liberté. Un jour entre autres, Lucia (c'était le nom de la dame) ayant donné rendez-vous pour le soir à Olderico, messire Alberto, qui devait aller souper dans un petit jardin avec quelques amis, changea tout-à-coup de résolution, soit par jalousie, soit par tout autre motif. Voilà le rendez-vous dérangé. Mais Olderico, qui s'en était promis beaucoup de délices, conçut le dessein de renouer

par la ruse la partie si malheureusement dérangée. Il alla donc trouver un de ses bons amis et compatriotes, appelé Troiano, lequel était dans le secret de ses amours, et convint avec lui de ce que tous deux avaient à faire; puis, en attendant l'heure désignée, il se promena de long en large devant la maison de sa belle. Il est nécessaire de dire que la maison avait une porte d'entrée dont on pouvait tirer le loquet par une petite ficelle presque imperceptible au dehors, mais parfaitement connue du galant.

A l'heure dite, Troiano, comme il avait été réglé, s'en vint, avec un de ses compagnons, fondre impétueusement sur Olderico, qui, n'ayant ni épée ni aucune autre arme pour se défendre, tira le loquet de la petite porte, et se réfugia comme un homme poursuivi, dans la maison de sa maîtresse. Le jaloux qui, de sa fenêtre, avait tout vu et qui ne se doutait pas du tour qu'on lui jouait, accueillit l'étranger avec bienveillance, tandis que Lucia, qui n'était point au fait du stratagème, attendait, pâle et tremblante, le dénoûment de l'aventure. Mais elle ne laissa rien échapper qui pût allumer les soupçons de son mari. Cependant celui-ci demanda au jeune homme s'il connaissait ceux qui avaient voulu le frapper, et quelle était la cause de leur inimitié contre lui. Olderico lui répondit brièvement sur ce sujet, et le pria, pour l'amour de Dieu, d'aller voir dans la rue si les spadassins y étaient encore, et s'il pouvait se retirer

en sûreté. Alberto, qui avait à cœur que l'inconnu sortît promptement de chez lui, et qui pourtant aurait été embarrassé pour le congédier, s'acquitta volontiers de la commission. Mais à peine avait-il mis le pied dehors, que Troiano et son camarade, qui étaient restés à l'attendre, se dirent assez haut l'un à l'autre : « Voilà ce coquin qui a donné asile à notre ennemi; vengeons-nous sur lui, puisqu'il nous a frustrés de notre attente. » A ces mots, ils le chargèrent avec furie, après s'être placés de manière à lui ôter les moyens de rentrer dans sa maison. Le pauvre malheureux, saisi d'épouvante, s'enfuit à toutes jambes jusque chez un de ses parens, qui l'accompagna en force à son logis. Mais toutes ces choses entraînèrent un long temps que les deux amans mirent parfaitement à profit; et toutes les fois qu'ils trouvèrent ensuite les moyens de se réunir, ce ne fut pas sans rire beaucoup du souvenir de cette plaisante aventure.

A peine Suzio, par ce récit, avait-il réjoui les assistans, qu'ils virent arriver une barque de Chioggia, voguant à pleines voiles. Il en sortit quatre gentilshommes vénitiens, de leurs amis, qui, ayant appris qu'ils se trouvaient là, s'étaient empressés de se joindre à eux. L'accueil fut très cordial, et un souper joyeux et succulent couronna la soirée. Il restait encore, avant l'heure du sommeil, quelques instans qui ne furent point employés à raconter de nouvelles histoires, mais

à agiter plusieurs des questions que les histoires débitées étaient de nature à provoquer ; savoir :

1° Qui, de l'homme ou de la femme, est le plus capable d'aimer?

2° Quel est l'état le plus heureux, ou de jouir de ce qu'on aime, ou d'avoir une pleine espérance d'en jouir?

3° Quel est le plus cruel tourment ou de perdre ce qu'on possédait, ou de ne pouvoir atteindre à ce qu'on désire?

4° Si l'amour est en nous l'ouvrage du choix ou de la destinée?

Chacun fit, sur ces différens sujets, les plus beaux raisonnemens du monde, à la suite desquels on alla se coucher.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

LES

RÉCRÉATIONS DE PARABOSCO.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le ciel était redevenu serein; mais la société, au lieu de prendre le plaisir de la pêche, aima mieux se promener jusqu'à l'heure du dîner; et, après le repas, entendre la nouvelle de Giacomo Corso, qui restait seul à payer son tribut.

DIX-SEPTIÈME NOUVELLE.

L'INGÉNUE.

Le conte que Corso débita est celui d'une jeune ingénue dans le corps de laquelle, tandis qu'elle se baignait, s'était introduite une écrevisse. Qu'on se figure les cris de la fille et les alarmes de la mère! Il fallut, pour déloger l'écrevisse, qu'un jeune rustaut se chargeât de lui donner pâture, au risque d'en être pincé rudement. Mais, l'opération heureusement terminée, la jeune fille déclara, quelque temps après, que sans doute l'écrevisse avait fait des petits dans son corps, et qu'elle avait besoin qu'un nouveau médecin guérit les nombreuses piqûres dont elle se sentait tourmentée. Ce médecin, comme on peut croire, fut un jeune et solide mari.

Le reste de la journée fut consacré à des bons mots, à des sonnets et autres poésies, genre d'amu-

sement alors fort à la mode; et, quand le soir arriva, tous les gentilshommes, remontant dans leur gondole, reprirent gaiement le chemin de Venise, plus satisfaits des trois jours qu'ils avaient passés ensemble, que si le temps eût été favorable au divertissement qu'ils étaient allé chercher.

FIN DES RÉCRÉATIONS DE PARABOSCO.

REMARQUES.

(1) Cette brave femme qui va se trouver être une empoisonneuse, ressemble beaucoup aux honnêtes femmes de Brantôme, dont lui-même nous raconte les dissolutions.

(2) La profanation des églises employées pour les rêveries ou les intrigues d'amour, est rapportée par les conteurs italiens comme la chose la plus simple et la plus naturelle.

(3) La Fontaine, en traitant ce sujet, dans le conte du *Fat puni*, non-seulement l'a semé d'une foule de traits piquans qui lui appartiennent, mais s'est montré bien plus judicieux dans les motifs de l'espièglerie. Pourtant il faut reconnaître que c'est un mérite, et un grand mérite que celui de l'invention première.

(4) L'auteur a été fidèle au caractère de ses personnages, en mettant cette thèse dans la bouche du fameux Arétin.

(5) Il paraît, par une des histoires que raconte le moine allemand Cesarius, dans son livre *des Miracles*, que l'usage de confesser à prix d'argent était général en Europe au moyen âge. Cesarius, tout pieux qu'il était, parle de cet usage sans y attacher aucun blâme.

(6) Cette ressemblance de donnée avec le Tartuffe est-elle l'effet du hasard, ou Molière connaissait-il Parabosco? c'est ce qu'il est difficile de décider. Je me bornerai à rapprocher quelques détails des deux ouvrages, d'après lesquels chacun pourra former son opinion. Il y a un conte de Boccace sur un sujet pareil, mais qui ne finit pas d'une manière si plaisante.

(7) Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Tartuffe, acte 4e, sc. 5e.

(8) Il (le ciel) a sur votre face épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés,
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

Tartuffe, acte 3e, sc. 3e.

TARTUFFE.

(9) On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler?

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout de crainte de surprise.
.....
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il (mon mari) veut que nous soyons ensemble à tous momens.
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

Tartuffe, acte 4e, sc. 5e.

ELMIRE.

(10) Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est pour moi peu de chose,
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

Tartuffe, acte 4e, sc. 5e.

(11) Cette situation est empruntée de la Calandre, comédie très gaie et très licencieuse, du cardinal Bibiena.

(12) Quelle justice et quelles mœurs!

(13) Conçoit-on que, dans ce récit, les louanges s'adressent à l'empoisonneur, et que le blâme tombe sur la victime? Mais alors

l'insensibilité dans une femme était réputée le vice le plus odieux, tandis qu'une grande passion légitimait tous les moyens employés pour la satisfaire.

(14) Jamais un conteur français n'aurait prêté un trait semblable à son héros.

(15) Le même sujet a été traité par Firenzuola. C'est le même fond que la jolie comédie d'*Une Heure de Mariage*, par M. Étienne.

FIN DES REMARQUES.

JEAN-BAPTISTE,

OU

LA CALOMNIE,

TRAGÉDIE DE GEORGES BUCHANAN,

COMPOSÉE POUR LE COLLÉGE DE BORDEAUX.

TRADUIT DU LATIN.

1540.

NOTICE.

Nous pouvons aujourd'hui, grâce à la curieuse collection des *Théâtres étrangers*, nous faire une idée des principales productions dramatiques de tous les peuples; connaissance plus étroitement liée qu'aucune autre à celle de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leur physionomie. Mais il est une classe de drames que nulle traduction n'a encore reproduite, qui n'est particulière à aucune nation, ne tient au progrès d'aucune langue, au développement d'aucune société, et qui pourtant, aux yeux de l'observateur, a une assez grande importance; ce sont les pièces de théâtre composées en latin pour les colléges. Quelle direction l'instruction publique recevait-elle en tel lieu, à telle époque, en telle circonstance? Comment les passions étaient-elles traitées par des hommes graves, étrangers, pour la plupart, aux intérêts mondains? De quelle manière présentaient-ils les notions du juste et de l'injuste, les idées de liberté et d'obéissance, à des âmes pures et naïves que les cupides désirs ni les fausses doctrines n'avaient point encore corrompues? Voilà les premières questions que fait naître la lecture de pareils ouvrages, parmi lesquels un assez grand nombre se recommandent par un vrai mérite littéraire. Ce mérite, aux yeux de plusieurs peuples, a dû sans doute s'éclipser et disparaître tout-à-fait devant les chefs-d'œuvre de leur

scène nationale; ainsi, pour des Français qui savent par cœur Corneille, Molière, Racine et Voltaire, des compositions de jésuites offrent sans doute peu d'attrait; mais si vous remontez jusqu'aux temps où les drames modernes étaient encore enveloppés des langes de l'enfance, et si vous comparez à ces informes et grossiers avortons les pièces composées pour les colléges à la même époque, vous trouverez que des tragédies dessinées avec la simplicité des formes antiques, écrites harmonieusement dans la langue de Virgile, et cachant quelquefois, sous l'enveloppe des vieux temps, les intérêts et les agitations des temps nouveaux, ne sont point indignes d'être étudiées par l'homme de lettres et par le philosophe; tel est le *Jean-Baptiste* de Buchanan.

Il n'a manqué à Georges Buchanan, pour figurer avec éclat parmi les premiers poëtes et orateurs modernes, que de naître un peu plus tard, et d'employer pour truchement de ses pensées un idiôme dont la vie se répandît sur ses ouvrages. Le latin, cette langue sacrée des hommes illustres d'alors, était pour eux l'objet d'une préférence naturelle; il les séparait de la communication du vulgaire, et surtout de celle des tyrans; il les liait étroitement aux chers objets de leurs études, et les concentrait dans le sanctuaire des lettres et de la philosophie; mais, en revanche, il a fini par les rendre étrangers à la circulation des idées générales; et leurs écrits, quelques beaux qu'ils soient, ne sont plus conservés dans nos bibliothèques que comme des médailles de prix.

Si c'est l'éducation qui fait l'homme, Buchanan est Français. Né à Kilkerne en Écosse, en 1506, il vint à Paris, dès sa première jeunesse, étudier les belles lettres, et ensuite les enseigner. Le collége de Sainte-Barbe s'ho-

nore de le compter parmi ses anciens professeurs. De retour en Écosse, il y fut persécuté comme détracteur des moines et partisan de la Réforme ; il revint chercher un asile en France vers l'année 1540, et professa trois ans à Bordeaux, où il composa, pour l'usage des écoliers, ses tragédies de *Jean-Baptiste* et de *Jephté*. « Il voulait, dit M. Suard (Biographie universelle), les dégoûter des allégories alors à la mode. » Il voulait bien plus ; il avait surtout dessein de leur inculquer profondément la haine de la tyrannie, celle du fanatisme et de la persécution religieuse, et l'on ne peut nier qu'il ne marchât à grands pas vers ce but. La tragédie de *Jean-Baptiste* est surtout un monument, fort curieux pour nous, du degré de liberté littéraire et d'opposition politique permis en France, dans les établissemens d'éducation, sous le règne de François 1er. Considérée comme pièce de théâtre, cette production est très imparfaite sans doute ; ce n'est, à proprement parler, qu'un tableau historique, mais beau dans plusieurs de ses parties. L'enthousiasme religieux et la mysticité platonique, caractère des Juifs soumis à la domination des Romains, sont très bien peints dans la personne de Jean-Baptiste et dans le chœur composé de ses disciples. Le despotisme versatile et perfide d'Hérode Antipas, l'orgueil pharisaïque de Malchus, les vues réformatrices de Gamaliel, se retrouvent tels que l'histoire les présente. Mais ce sujet magnifique est loin d'avoir été vu, ou même entrevu, sous toutes ses faces. Combien seraient admirables les tableaux d'un poëte qui saurait y faire entrer les habiles et vastes combinaisons de la politique romaine, les intrigues et la licence de la petite cour du tétrarque, les agitations des Juifs parmi les sectes nombreuses dont ils étaient travaillés, et surtout l'influence de Jean-Bap-

tiste sur la multitude, comme successeur des prophètes et précurseur de Jésus-Christ! Buchanan, dans le cadre étroit d'une tragédie de collége, ne pouvait placer toutes ces choses; c'est beaucoup qu'il en ait présenté plusieurs avec énergie et vérité.

On a fait peser sur la mémoire de cet homme éminent l'accusation d'ingratitude. On a dit qu'après avoir reçu les bienfaits de l'infortunée Marie Stuart, il se rangea parmi ses plus violens accusateurs. S'il fut réellement ingrat, c'est un crime que nulle circonstance politique ne peut excuser. Si, au contraire, sans être enchaîné envers Marie par aucun de ces nœuds qui contraignent la volonté (j'ai presque dit la conscience) d'un homme de bien, il n'a fait que se prononcer contre elle dans la guerre qu'elle déclara aux libertés d'Écosse, ce sont là des choses laissées au sentiment et à l'opinion de chacun. Marie Stuart est bien plus intéressante par sa beauté, par son esprit et par ses malheurs, que par sa conduite et par sa cause. Si les crimes dont on l'accuse ne sont pas pleinement avérés, du moins est-il certain que tous les excès de la tyrannie et du fanatisme s'autorisaient de son nom et se fortifiaient de son appui; sa mort enfin, dont je suis loin d'excuser l'affreuse iniquité, fut néanmoins un des actes les plus nationaux du règne d'Élisabeth, et une des plus puissantes garanties de la paix des deux royaumes.

Buchanan, après avoir exercé en Écosse de très hauts emplois, mourut en 1582, sans laisser de quoi se faire enterrer : quel homme d'état ignorant!

FIN DE LA NOTICE.

GEORGES BUCHANAN,

A

JACQUES VI, ROI D'ÉCOSSE (1).

Depuis que les États m'ont nommé votre précepteur, tous mes opuscules ont été admis dans votre familiarité intime et placés sous votre royale protection; mais surtout mon *Jean-Baptiste* a des droits particuliers à votre patronage. En effet, tout avorté qu'est ce fruit, c'est le premier de ma muse; cette production rappelle les jeunes gens, des jeux vulgaires de la scène, à l'imitation sévère de l'antiquité, et combat de toutes ses forces contre les progrès presque universels de l'irréligion. J'ajouterai, comme un titre encore plus spécial à votre adoption bienveillante, qu'elle peint avec énergie les tortures secrètes des tyrans, au milieu de leurs apparentes prospérités; or il vous est nécessaire d'apprendre à haïr de bonne heure ce que vous devez fuir toujours. Je veux d'ailleurs que, si jamais vous vous laissiez séduire par de mauvais conseils ou emporter par la licence du pouvoir, plus forte que l'éducation, cet ouvrage témoigne pour moi, dans la postérité, que c'est à vous seul qu'il faudra s'en prendre, et non pas aux sages leçons de vos maîtres. Ah! que Dieu vous donne une meilleure destinée, et que, selon qu'il est dit dans votre Salluste, l'habitude de bien faire devienne en vous une seconde nature! C'est ce que j'espère et souhaite avec tous les gens de bien. Adieu.

Ce 1er novembre, 1576.

PERSONNAGES.

LE PROLOGUE.

MALCHUS. } Pharisiens.
GAMALIEL. }

JEAN-BAPTISTE.

CHŒUR DE JUIFS.

HÉRODE, roi.

HÉRODIAS, reine.

LA FILLE DE LA REINE.

UN MESSAGER.

JEAN-BAPTISTE,

OU

LA CALOMNIE.

LE PROLOGUE.

Les vieux poëtes nous racontent l'existence fabuleuse d'un certain Protée qui savait se fondre en toutes les formes, et que nul lien ne pouvait enchaîner. Onde, il s'échappait en vagues; flamme, il tournoyait en pétillant; lion, il rugissait; arbre, il étalait de verdoyans rameaux; ours, il poussait des cris affreux; serpent, ses sifflemens effrayaient les campagnes; toutes les monstrueuses apparences de la nature devenaient rapidement les siennes. Mais, sous l'écorce de cette fable, la vérité se montre à moi, bien plus certaine que dans les oracles de la Sibylle. Car, autant d'hommes je vois, autant je crois voir de Protées habiles à prendre toutes les figures, surtout pour dénigrer les nobles amusemens du théâtre.

Leur présentez-vous une fable ancienne? Ils la repoussent avec le dégoût de la satiété. Leur en offrez-vous une moderne? L'antique seul mérite les

éloges et l'admiration. Ainsi leurs superbes dédains rejettent les nouveautés avant de pouvoir les connaître; par de malignes interprétations, ils gâtent et pervertissent les meilleures choses. Ceux même, dont la vie s'engourdit dans le sommeil et dans la paresse, portent envie aux travaux des autres, et se réveillent pour trouver à mordre sur quelque point. La moindre faute est découverte par eux d'un regard de lynx, et frappée des stygmates de leur censure; mais leur oreille est sourde à tout ce qui est bien. J'avoue que je m'inquiète peu du froncement de leur sourcils et de la chagrine arrogance de leurs yeux.

Mais s'il se trouve quelque juge candide qui favorise les restaurateurs des saines études, et qui, étranger à l'esprit de détraction répandu de nos jours, sache pardonner des fautes légères, c'est à lui que j'offre cette fable nouvelle, ou plutôt cette ancienne histoire arrangée avec art, l'histoire de la mort de Jean-Baptiste, indignement immolé par la passion d'une reine et par les scélératesses de la calomnie. Que chacun la nomme vieille ou nouvelle, selon son bon plaisir. Vieille, si l'on a égard au temps où l'action s'est passée; nouvelle, si l'on considère le travail qui la rajeunit et les manœuvres qu'elle retrace; car aussi long-temps que subsistera le genre humain, on verra régner la fraude et l'artifice, l'envie écraser les bons, la force étouffer le droit, et l'imposture opprimer l'innocence.

JEAN-BAPTISTE.

MALCHUS ET GAMALIEL, RABBINS; LE CHOEUR.

MALCHUS.

Vieillesse infortunée, tristes approches du dernier souffle, et vous, misérables destins, n'avez-vous reculé dans moi le terme d'une vie trop longue, que pour me faire voir la criminelle souillure des temples et la profanation des choses sacrées? Devant tous les yeux, ont été mis à nu les impénétrables secrets du saint des saints; l'or pieux des portiques est arraché; rien ne subsiste de ce qu'a pu ravir l'avarice de Gabinius ou engloutir le luxe d'Antoine; il n'est pas jusqu'à la voracité de Cléopâtre dont nous ne soyons devenus la proie. Et, pour que nulle indignité ne nous soit épargnée, le petit-fils du semi-Arabe Antipâtre, Hérode appesantit sur nous son sceptre cruel. La terre promise est asservie à l'Idumée; Jérusalem fléchit sous un joug profane; la main de l'impie opprime le peuple de Dieu.

Pourtant, à travers ces coups affreux du sort et ces graves outrages de la servitude, brillaient encore quelques étincelles de notre dignité première,

quelques vieux simulacres d'institutions et de patrie, respectables à l'œil de nos ennemis eux-mêmes; le féroce vainqueur et une grande partie de son orgueilleux sénat commençaient à honorer les lois de la Judée; et, ranimés par ce rayon d'espérance, nous essayions, malheureux! de relever une tête abattue, quand soudain, du lieu d'où nous devions le moins les attendre, les misères et le crime sont accourus nous assaillir. Voici dans Jérusalem un nouveau prédicateur, un Baptiste (2), qui n'est point né de parens profanes, point sorti du sein des Gentils, mais qui appartient à notre nation même, à la tribu sainte des Lévites, et qui, consacré à Dieu dès le berceau, fils de pontife, serait bientôt devenu pontife lui-même, s'il n'eût mieux aimé dérober avant la saison les âpres fruits d'une fausse gloire, que d'attendre la maturité d'une moisson immortelle. Seul, enfoncé dans les profondeurs d'un désert sauvage, il a su, par l'apparence d'une sainteté austère et chagrine, tromper les regards ignorans de la multitude. Ses cheveux hérissés, les peaux dont il est couvert, sa grossière nourriture, sont autant de prestiges qui attachent à lui la faveur publique. Le peuple crédule s'imagine voir tout-à-coup renaître un ancien prophète. Déjà il attire sur ses pas la tourbe aveugle du vulgaire. Déjà, désertant l'enceinte des villes, le peuple le suit avec enthousiasme, les grands le révèrent, les souverains le craignent. Et lui, fier de ce culte insensé, tel qu'un autre Moïse,

il dicte arrogamment ses préceptes réformateurs; il ose laver les péchés par les eaux expiatoires, et corrompre, par des rites adultères, la pureté antique de nos lois. Pour mieux enflammer le zèle fougueux de la populace, il chatouille agréablement ses oreilles par les mordantes invectives dont il déchire nos anciens. Si nulle digue n'est opposée aux insolentes fureurs d'un brigand, bientôt périra la sainteté de cette contrée célèbre; que dis-je? elle expire, elle n'est déjà plus.

GAMALIEL.

Il ne sied pas au caractère dont nous sommes revêtus de précipiter rien; la douceur calme est l'attribut des pères; on peut pardonner les emportemens à la jeunesse: une telle faute en nous serait inexcusable. Apaise ces transports de ta colère et ces élans de ta douleur.

MALCHUS.

Est-ce bien toi, Gamaliel, qui favorises de ton suffrage les excès de ce sacrilége?

GAMALIEL.

Malchus, Malchus, je n'approuve ni ne condamne rien sans le bien connaître. A l'égard de ce prophète, ce n'est point, à ce qu'on m'a dit, un méchant homme, et la haine publique ne doit pas tomber sur lui.

MALCHUS.

Terre, cieux, étoiles, qu'ai-je entendu! Ce mi-

sérable trouve un patron, qui le protége et le justifie!

GAMALIEL.

Comment me feras-tu voir un pervers dans celui qui censure les vices, enseigne les bonnes mœurs, et surtout les prêche d'exemple?

MALCHUS.

Comment me feras-tu voir un honnête homme dans celui qui foule aux pieds nos priviléges, sème de nouveaux rites et des sectes nouvelles, accable d'injures les magistrats du peuple, et dénigre les pontifes?

GAMALIEL.

Si nous étions pour nous des censeurs aussi rigoureux que nous le sommes trop souvent pour les autres, nos désordres donneraient moins carrière aux publiques réprimandes. Nous avons beau être indulgens à nous-mêmes, nous proclamer intègres, chastes, saints, et, qui plus est, le paraître, la vérité pure, c'est qu'au fond, nous ne valons rien.

MALCHUS.

Qu'il en soit, Gamaliel, ce qu'il voudra; sied-il au premier qui s'élève entre le peuple, de médire du sacerdoce? Que le peuple écoute et obéisse; qu'il soit tempérant et aveuglément soumis; que ses chefs, dès qu'il s'égare, soient prompts à le ramener dans la voie; après cela, c'est à eux à se

régler eux-mêmes; et, s'ils pratiquent le mal, n'est-il pas un Dieu qui voit et punit?

GAMALIEL.

Et cette loi te paraît équitable?

MALCHUS.

Très équitable.

GAMALIEL.

Par quelle raison?

MALCHUS.

Parce que le propre de la multitude est l'ignorance, l'erreur, la témérité, l'impéritie, l'aveuglement.

GAMALIEL.

Prends-y garde; il se trouve souvent parmi elle des hommes dont la sagesse égale au moins celle des princes.

MALCHUS.

Faut-il donc céder nos chaires à des pâtres?

GAMALIEL.

Ce fut un pâtre que Moïse; ce fut un pâtre que David.

MALCHUS.

Tu me parles d'êtres privilégiés qu'inspirait l'esprit de Dieu.

GAMALIEL.

Pourquoi le même esprit n'en inspirerait-il pas d'autres?

MALCHUS.

Quoi! d'autres; d'autres que nous?

GAMALIEL.

Dieu ne regarde ni les sceptres, ni les fastueuses images des ancêtres, ni la beauté des formes, ni la royale opulence; un cœur pur du souffle contagieux de toute cruauté, de toute fraude, de toute débauche, tel est le temple où son esprit céleste aime à résider.

MALCHUS.

Faut-il l'avouer, Gamaliel? je vois que cette secte sacrilége a décidément ton approbation. Il m'est impossible de me taire quand je te vois dégénérer ainsi de ta noble famille, et lorsqu'en faveur d'un jeune furieux, tu sappes notre autorité dont tu devrais être un des principaux appuis. Au nom de Dieu, dis-moi, je t'en conjure, par quelle espérance ou par l'appât de quel gain te laisses-tu séduire? Peut-être t'a-t-il promis des honneurs ou des richesses, ce malheureux qui veut faire crouler toute la dignité de notre ordre et nous réduire à l'indigence?

GAMALIEL.

O Malchus, tu dévies grandement du but, si tu crois par le faste, la puissance et l'orgueil, pouvoir soutenir notre dignité; sont-ce là les moyens qui ont élevé nos pères?

MALCHUS.

Les vieilles mœurs au vieux temps; d'autres con-

venances nous appartiennent. Il faut s'accommoder aux usages de chaque siècle.

GAMALIEL.

La seule convenance des hommes honnêtes, c'est de faire en tout temps ce qui est bien.

MALCHUS.

Oh! si nous avions quelque chose de la vigueur de nos aïeux!...

GAMALIEL.

Surtout de leur pureté!...

MALCHUS.

Ce ne sont pas de vaines menaces, c'est la mort qui châtierait ce scélérat.

GAMALIEL.

Que dis-tu? La cruauté répugne à notre ministère.

MALCHUS.

Tout devient juste et pieux, quand c'est la cause de Dieu qui l'ordonne.

GAMALIEL.

C'est une affreuse impiété que de mettre à mort les innocens.

MALCHUS.

Tu appelles innocent un novateur qui bouleverse tout?

GAMALIEL.

S'il est coupable, que ne l'accuses-tu publiquement? Que ne fais-tu briller dans cette attaque les

lumières de ton génie? Que ton art poursuive son inhabileté; ton érudition, son ignorance; ta vieillesse, son jeune âge. Que sait-on? tu parviendras peut-être à l'écraser, et tu te feras un beau nom parmi les hommes.

MALCHUS.

Ce n'est pas mollement que cette plaie doit être guérie; c'est par la corde, le fer ou le feu; ou par quelque autre moyen, si tu en sais, plus cruel que le feu, le fer ou la corde.

GAMALIEL.

J'admets que cet homme soit tel que tu le dis, qu'il soit pire encore; un seul parti te convient, c'est de l'avertir d'abord avec douceur et amitié, de peur qu'on ne t'impute d'aimer mieux pousser dans le précipice celui qui s'égare, que de lui tendre la main pour le retenir. Il importe à ta réputation de faire bien comprendre aux plus malveillans que tu désires sauver tout le monde et ne détruire personne, excepté les furieux obstinés que rien n'arrête. Avant donc de céder à cette colère aveugle et opiniâtre, je te prie de bien considérer où elle doit te mener.

MALCHUS.

A perdre un ennemi, à consoler les bons, à raffermir les douteux, à épouvanter les téméraires, à cimenter par un sang coupable les lois de ma patrie.

GAMALIEL.

Dis plutôt, à prouver à tout le monde que tu as opprimé par la tyrannie l'homme de bien que tu ne pouvais convaincre par la raison.

MALCHUS.

Qu'il soit juste et saint tant que tu voudras, dès qu'il s'éloigne des vieux instituts de nos pères, on ne peut dire qu'il soit animé de l'esprit de Dieu; et, puisque je ne trouve pas auprès des anciens l'appui que je devais en attendre, c'est celui des rois que je vais réclamer pour sa ruine (3).

LE CHŒUR.

Il me semble que Gamaliel parle bien, et que tu dois céder à ses conseils; mais la passion effrénée obscurcit en nous les lumières de l'entendement et ferme l'oreille aux sages avis.

GAMALIEL.

Il sort, enflammé de courroux et gonflé d'orgueil. J'ai fait ce que j'ai pu pour calmer sa fureur, et pour lui souffler, par de douces paroles, des sentimens moins féroces et de plus sages résolutions; mais loin qu'il me sache gré de mes efforts, je n'ai fait que l'irriter contre moi. Telles sont aujourd'hui les mœurs générales, telle est surtout notre pratique, à nous dont le métier est de tromper le peuple par une sainteté imaginaire: Ne viole-t-on que les préceptes de Dieu? On le peut faire en toute licence. Ose-t-on attaquer nos instituts?

L'or, le poison, les faux témoignages, rien ne nous coûte pour écraser et broyer nos ennemis. Nous emplissons de fausses rumeurs les oreilles des rois, et tous les serpens de la calomnie sont déchaînés à la fois pour venger nos injures. Malchus en ce moment s'achemine sans retenue vers la cour; il va dénoncer l'introduction de nouvelles sectes, la violation des dogmes de nos pères, le mépris de l'autorité royale, enfin tout ce qui pourra servir ses atroces passions, voilées sous des noms honnêtes. Pour peu qu'il s'aperçoive que le roi lui prête une oreille complaisante, ses traits deviendront plus aigus et plus envenimés; il ne s'agira de rien moins que de troupes séduites et rebellées contre la vie du monarque; que de conciliabules secrets, que de complots ourdis, de rassemblemens nocturnes; que de forces particulières assemblées et accrues en des factions impies. Voilà ce qu'inventera ce forcené, s'il n'invente des choses plus atroces encore; voilà les poisons élaborés par son affreux génie, qu'il distillera goutte à goutte dans l'oreille et dans l'âme du prince.

Hélas! telle est la misère de presque tous les rois, de prêter aux délateurs une créance facile; plus les mensonges sont horribles, plus ils sont disposés à les croire; ils se forgent à eux-mêmes de vaines terreurs, et s'attachent avidement à toutes les mobiles rumeurs de la renommée. Auprès d'eux, les avertissemens fidèles sont timidité, indolence, torpeur, sottise. Ainsi, nous

avons changé le nom des vertus, depuis que nous n'en possédons plus que l'apparence; vain simulacre, qui impose toujours à la crédulité du vulgaire. Quant à ce prophète, je voudrais que notre ordre mît plus de modération et de prudence à son égard. S'il est réellement l'envoyé de Dieu, nulle force humaine ne peut arrêter sa mission; s'il est artisan de fraude et d'imposture, lui-même se percera bientôt de son propre glaive. Quelle que soit l'opinion que chacun se fasse de lui, si l'on m'en croit, nous tiendrons nos mains pures du sang innocent, de peur que nos cruautés ne retombent sur nos têtes. Hérode n'est-il donc pas de lui-même assez barbare, sans que les délations se plaisent à irriter ses bouillantes fureurs?

(Il sort.)

LE CHŒUR.

Quelle épaisse nuit enveloppe les âmes des mortels! A travers quelles ténèbres nous sommes emportés à grands pas dans l'espace fugitif de la vie!

L'effronté se couvre d'un masque de pudeur; l'impie, d'un voile de religion; les cœurs agités se cachent sous un visage serein; les trompeurs, sous les traits de la vérité.

Ce personnage grave et austère que l'on citait comme le modèle unique d'une vie sage et modérée, toutes les furies en secret le dévorent; tous les serpens de la colère conspirent à déchirer son sein.

Tel que l'Etna dans ses brûlans fourneaux roule

les pierres en rapides tourbillons; telles que les morsures embrâsées de la lave dessèchent et rongent le Vésuve,

Telle l'aveugle fureur de la vengeance le précipite sur un prophète innocent, et dans les noires vapeurs de la calomnie cherche à étouffer la vérité.

Toi, mère de tant de maux, orgueilleuse passion de la fausse gloire, mensongère apparence de l'honnêteté,

Sitôt que tu t'empares de notre âme, tu fascines cette reine de tes séductions empoisonnées, tu fais de sa cour le siége des troubles insensés.

A ton aspect s'enfuient la vérité, la piété, la pudeur, la foi, et cet hôte d'un meilleur âge, la justice, qui la dernière se déroba par la fuite à l'horrible invasion des vices de la terre.

O! si, dégageant les voiles des fronts humains, quelque ouvrier habile mettait à nu les soucis de l'âme, et laissait pénétrer dans ses plus profonds replis la sonde investigatrice, vous verriez que dans une si étroite caverne, habitent plus de monstres de diverses formes, que n'en recèlent, dans leurs lointaines contrées, le Nil et le Gange, et le Caucase aux noirs enfoncemens, et la Libye féconde en accouchemens hideux.

Là se verraient unies toutes les rages ensanglantées du tigre, toute la férocité de la lionne au poil fauve, toute la gloutonnerie des loups que n'assouvit aucun carnage, tous les poisons du basilic empesté, de l'aspic qui vous jette dans un engour-

dissement sans réveil, du scorpion dont la queue est un dard recourbé; enfin toutes les larmes feintes et meurtrières du crocodile, toutes les ruses cruelles du renard, tous les effroyables jeux de l'hyène.

Ils savent si bien, les tyrans, cacher sous la pitié leur barbarie! La robe traînante du pontife n'est pas moins habile à couvrir l'impiété. Pour la vertu que vêtissent de pauvres haillons, c'est sous le chaume rustique qu'elle se retire. Elle ne se vend point aux titres superbes; elle se rit des tumultes insensés du Forum et du bruit des applaudissemens populaires; jamais, humble cliente, elle n'assiége le vestibule d'un patron; ses destinées s'écoulent dans une champêtre solitude, où se connaître elle-même lui suffit.

LA REINE, HÉRODE.

LA REINE.

Indolent, ne sens-tu pas sur ton front vaciller la couronne? Aveugle, ne vois-tu pas les embûches dressées contre tes jours? Laisse encore un an de prédications à cet agitateur de la populace, et les fers, la prison, la croix le menaceront vainement. Déjà l'orgueilleux parcourt et mesure de l'œil toutes ses forces; déjà la foule de ses adeptes surpasse et éclipse les satellites brillans de la cour.

HÉRODE.

Quels périls crains-tu d'une troupe désarmée?

LA REINE.

Des conventicules secrets me laissent tout à craindre.

HÉRODE.

Mais ici c'est le flot volontaire d'un peuple qui se précipite ouvertement.

LA REINE.

Et qui devient plus redoutable, plus il s'étend et se déborde.

HÉRODE.

La sainteté de cet homme repousse l'accusation.

LA REINE.

La sainteté souvent est le voile des forfaits.

HÉRODE.

C'est des satrapes orgueilleux, que la violence est à redouter.

LA REINE.

Et c'est des austères hypocrites, que la fourberie est à craindre.

HÉRODE.

Pauvre et sans armes, un peu d'eau calme sa soif, les bois lui donnent ses mêts ; la terre, son lit de gazon ; quels piéges un tel homme peut-il tendre à la majesté des sceptres ?

LA REINE.

Tu vois ses lambeaux et sa chétive nourriture ; les pensées que renferme son cœur, tu ne les vois pas.

HÉRODE.

Que la misère des rois est grande, si les misérables même leur font peur!

LA REINE.

Leur plus grande misère est la fausse sécurité qui les fait périr.

HÉRODE.

Sur quel point connaîtront-ils donc le repos?

LA REINE.

Sur tous, si rien ne leur porte ombrage, qui ne soit soudain écarté.

HÉRODE.

Ainsi donc, point d'alternative; roi débonnaire ou tyran; laisser vivre ses ennemis, ou se faire l'ennemi de ses citoyens!

LA REINE.

Sans doute ce sont deux choses fâcheuses que de perdre les autres ou de périr soi-même; mais, dans le choix, perdre vaut mieux que périr.

HÉRODE.

Ah! quand l'un des deux n'est pas inévitable, tous les deux sont à déplorer.

LA REINE.

Fort bien; agis mollement dans ce grand désordre. Ah! lorsqu'on échauffe les passions d'un mobile vulgaire, quand les lois, la religion, l'autorité du prince sont livrées à la risée des plus vils mor-

tels, prends garde qu'une fausse et trompeuse douceur ne te détourne des voies de l'équité. Cette humanité mensongère est, pour qui l'examine de près, une cruauté véritable. Épargner ce factieux, ce forcené, c'est perdre tous ceux qu'il ne cesse d'armer contre toi. Suppose, ce qui arrivera nécessairement, que le peuple excité coure aux armes, que la guerre civile déploie partout ses fureurs, que les champs soient désertés, les villes brûlées, les vierges ravies avec violence, les citoyens égorgés dans les combats; figure-toi, en un mot, tous les débordemens d'une licence effrénée, combien alors tu maudiras ta clémence fatale! Eh bien, toute la cause du mal, tout le venin pestiféré gît dans une seule tête, dans celle de cet odieux censeur. Fais-le venir; ou je me trompe, ou lui-même t'en dira plus que la renommée n'en proclame. Faut-il être surpris que ta couronne ait des contempteurs? c'est ta faiblesse même qui les provoque.

HÉRODE.

C'est le propre des bons rois, de limiter eux-mêmes leur vaste pouvoir.

LA REINE.

A merveille! Et c'est cet homme que tu choisis pour te limiter! Tu ne veux plus régner que selon sa mesure! Oh! si le cœur d'un roi battait dans ta poitrine.....

HÉRODE.

Retire-toi; ce soin me regarde.

LA REINE (voyant venir JEAN).

Oui, je sors, de peur que des mépris, dont je fus déjà la victime, ne viennent m'atteindre de nouveau. Quel espoir de justice peut luire pour autrui, lorsqu'une reine est sacrifiée sans vengeance à de vils humains?

HÉRODE, JEAN-BAPTISTE (4), LE CHŒUR.

HÉRODE.

S'éloigne-t-elle, en effet? Oui, la voilà sortie. Parlons ensemble à présent. Tu ne peux t'irriter ni trouver étrange que, vivement blessée, une femme noble, riche et puissante, une reine enfin ne sache pas maîtriser sa colère. Toi-même es témoin du zèle que j'ai toujours mis à te protéger. Tout le peuple te hait et demande à grands cris ton châtiment; les grands se plaignent, et les prêtres frémissent. Je vais te dire en peu de mots d'où naissent contre toi ces griefs universels. Tes discours médisans déchirent publiquement tous les ordres; tu souffles les vapeurs empoisonnées d'une nouvelle doctrine au vulgaire ignorant de nos anciennes lois; par tes apostrophes turbulentes, la tranquillité publique est ébranlée; tes annonces d'un nouveau règne empêchent les soldats d'obéir à leur chef, et le peuple d'être soumis à César; tu leur promets l'affranchissement du joug étranger; tu les berces de vaines espérances, et ne permets pas le repos à des esprits déjà trop

rebelles. Ta folle enfin (comme si trop peu de désastres nous eussent accablés!) ne tend qu'à rappeler sur notre sol la fureur des armes romaines. Et puis-je douter de ce que tu oses en mon absence, lorsque, me reprochant en face un hymen impudique, tu déchaînes sur ma tête, autant que tu le peux, l'inimitié du peuple et les hostilités de mon frère? Il te restait, pour dernier attentat, de livrer la guerre au ciel; aussi t'efforces-tu d'abolir le culte qui jusqu'à présent fit fleurir ce royaume. Voilà ce qui courrouce et indigne le peuple. On m'accuse d'être lent à venger les lois paternelles; et, malgré tout ce déchaînement, tu n'as éprouvé de moi nulle rigueur; c'est peu; tu trouveras dans moi toute la faveur d'un juge facile et bienveillant. Je ne suis point sorti d'une race d'Assyrie ou d'Égypte, dont la tyrannie soit avide du sang d'Israël; la même terre est pour nous patrie, mère et nourrice. Le dernier d'entre vous ne peut périr, sans que mon propre sang se répande, sans qu'un de mes membres soit arraché. Si tu peux répondre aux autres cris élevés contre toi, toutes tes attaques envers moi ou les miens te sont pardonnées. Le peuple sera témoin que c'est l'injure publique et non la mienne que je poursuis. Puisses-tu détruire tellement toutes les accusations, que ton innocence ne laisse rien à faire à ma sévérité!

LE CHOEUR.

Ainsi tu continueras, ô roi! de nous être cher;

ainsi ta renommée brillera chez nos neveux. Crois qu'il n'est trésors ni soldats qui sachent garder un trône, comme la justice, la bienveillance et la bonne foi.

JEAN-BAPTISTE.

Celui qui reçut de Dieu les rênes d'un empire doit être prompt à écouter et tardif à croire. L'intérêt, l'envie, la faveur, la crainte, la douleur, étouffent souvent la vérité. Si quelqu'un d'entre le peuple ou les anciens croit que j'ai parlé contre lui, que celui-là scrute sa vie avant d'attaquer mes discours. Ma règle invariable est d'accuser publiquement les délits publics; je n'agis ni n'enseigne en secret. Je ne m'enfonce point dans les retraites ténébreuses, et c'est aux vices et non point aux hommes que je fais la guerre. Quand des soldats m'ont demandé comment ils pouvaient servir à la fois Dieu et le prince? en vous abstenant, leur ai-je dit, de voies de fait, de vols, de violences; en ne tendant pas de piéges à la jeunesse imprévoyante; en réglant vos désirs sur la solde qui vous est donnée. Les prétendues nouveautés que je prêche ne sont que la doctrine des vieux prophètes, auxquels vous croyez ainsi que moi. Je défie que, de tant de milliers d'hommes, on en cite un seul que j'aie induit à mépriser le monarque. Fruits de l'ignorance ou de la haine acharnée à me perdre, ces bruits mensongers se réfutent d'eux-mêmes. Ce qui démontre mon innocence et mon respect pour les saintes lois de nos ancêtres, c'est que mes illus-

tres accusateurs n'osent se produire publiquement, c'est qu'ils s'enveloppent des ténèbres, si favorables à l'imposture. Si je t'ai déclaré, ô roi! que tu ne pouvais posséder légitimement l'épouse de ton frère, mets la main sur ton cœur et juge toi-même ce que je dois préférer, de plaire aux hommes ou à Dieu. Eh! plût au ciel que tous ceux qui cultivent l'amitié des rois aimassent mieux leur déplaire en disant vrai, que de les perdre en flattant. S'il en était ainsi, quelle source abondante de maux serait tarie sur la terre! Apprécie toi-même en juge équitable la sainte liberté de mes discours, et reconnais pour limites à ta puissance celles que les lois lui imposent. Songe que si tu es le maître des hommes, Dieu est le maître des rois, et qu'ainsi que tu me jugeras, toi-même seras jugé.

HÉRODE.

Quand tu seras habitant du ciel, tu pourras parler un céleste langage; sois soumis aux lois terrestres, tant que tu demeures sur la terre.

JEAN-BAPTISTE.

Je crains les puissances humaines et j'obéis aux rois; mais je regarde le ciel comme ma patrie, et j'adore l'Éternel.

HÉRODE.

Les effets prouvent comment tu obéis aux rois, quand toi-même veux les soumettre à ton autorité.

JEAN-BAPTISTE.

Si j'étais constitué législateur, j'enseignerais

l'obéissance des peuples aux rois, et des rois à Dieu.

HÉRODE.

C'est assez de débats; qu'on le remmène. La chose n'offre rien de clair; jusqu'à ce qu'elle soit plus évidente, suspendons toute décision.

LE CHŒUR.

Celui-là regarde dans un miroir trouble, qui, sur les discours des rois, prétend connaître leur pensée. Puisse le Père céleste amener toutes choses à bien! Mais nos âmes sont agitées de funestes pressentimens.

HÉRODE.

Combien le sort des rois est misérable! Il n'est ni intelligence qui puisse le concevoir, ni paroles qui sachent l'exprimer. Le vulgaire nous croit les seuls libres, les seuls heureux, nous que les besoins assiégent, que les craintes tourmentent, que l'esclavage asservit. Tout ce que le peuple chérit, désire ou redoute, il ose l'avouer publiquement; si sa richesse est modeste, il en jouit sans alarmes; pour nous, notre continuel travail est de nous créer un beau rôle d'apparat. Il faut nous faire un visage bienveillant d'où ne descendent que d'heureuses promesses. Le mot de justice ne doit pas quitter notre bouche; il n'est permis aux passions qui nous dévorent d'éclater que dans leur temps, et c'est sous l'orgueil des menaces, que doivent se cacher nos terreurs. Modérés, on nous méprise;

et cruels, on nous hait. J'ai le peuple à la fois pour sujet et pour maître, et ne puis rien faire à ma volonté. Si je perds ce prophète, j'irrite les esprits; si je le ménage, ma couronne est compromise. Que faut-il donc faire?..... Ce qu'il faut faire! Écouter la raison d'État. Mon plus intime prochain, c'est moi-même. Quoi de plus insensé que de flatter le peuple aux dépens de ma couronne? Ne sais-je pas combien sont changeantes ses douleurs et ses joies? Ce dont il s'agit maintenant, c'est d'affermir mon trône par un coup vigoureux; j'aviserai plus tard à calmer cette multitude. Si je laisse le mal se grossir et s'étendre, les remèdes deviendront impuissans. L'insolent a osé me reprocher en face un hymen incestueux; cet impudence tolérée le conduirait à des excès plus grands. Bientôt il voudrait courber le sceptre sous sa puissance, jeter sur moi des chaînes tyranniques, de sujet devenir maître, dicter des lois aux potentats, et confondre tous les rangs. Il faut à ce mal une guérison prompte; c'est une flamme qu'il est urgent d'étouffer; endurer des affronts, c'est en provoquer de nouveaux. Si je puis le punir sans déplaire au peuple, tant mieux; la faveur publique n'est pas à négliger. Si cela m'est impossible, mon pouvoir avant tout. Laissons ce Malchus discourir sur les lois et agiter de vaines et inextricables controverses, tout cela m'est étranger; ce qui m'importe, c'est que le peuple sache que rien n'est légal ni légitime que mon bon plaisir. (Il sort.)

LE CHŒUR.

O créateur du vaste univers, toi qui, d'un signe de ton front, fais trembler la terre florissante et les cieux étoilés, et refoules dans ses limites l'Océan impétueux, nos oreilles n'ont-elles pas été frappées de la renommée des vieux temps et de la splendeur de nos ancêtres? alors, d'un coup de ta main vigoureuse, tu déracinas la superbe tige des royaumes opulens pour planter Israël à leur place, dans un champ que ni l'épée, ni les dards, ni la force, ni les conseils n'avaient préparé. Ce fut ta faveur toute-puissante qui nous conduisit sains et saufs à travers de cruels bataillons. N'es-tu pas le roi de la famille Isacide, n'es-tu pas le Dieu puissant des Hébreux, celui dont la faveur nous fit écraser des armées perfides et offrir à la patrie des palmes que notre seule vigueur n'eût pas moissonnées? Père des Israélites, as-tu donc abandonné sans retour ton peuple bien-aimé? Devenons-nous la fable d'un superbe ennemi? La piété, la religion sont foulées aux pieds; l'imposture habite dans une cour fastueuse; le peuple saint, tel qu'une victime dévouée, tend le col au tranchant de la hache; nos prophètes tombent sous l'épée du tyran. Cependant l'ennemi se réjouit de notre deuil, et au nom de la piété le crime règne et la vertu périt. Lève-toi, Dieu bienfaisant, lève-toi, prête secours à ton peuple. Fais-toi voir tel que te virent nos pères, engloutissant dans la mer Rouge les chars

pompeux de Pharaon; tel que te vit, de ses yeux ouverts, le serviteur d'un prophète, contenant sous le frein ton quadrige de feu qui semait la flamme dans les champs. Que, chassant les épaisses ténèbres de l'erreur et fécondée aux rayons du soleil renaissant, la terre entière reconnaisse ta puissance!

MALCHUS, ET ENSUITE JEAN-BAPTISTE.

MALCHUS (à lui-même).

Les choses d'ici-bas se gouvernent de telle sorte que si Dieu vous laissait à en régler l'issue, votre choix serait souvent douteux et embarrassé. Souhaiterez-vous pour vous-même et pour les vôtres des honneurs et des trésors? ils ont souvent perdu ceux qui les obtenaient. Demanderez-vous pour votre ennemi l'exil ou la prison? c'est quelquefois demander sa gloire et votre ruine personnelle; et l'exemple n'est pas loin. Quand ce Jean-Baptiste, retiré sur les sommets déserts des montagnes, se mit à prêcher ses dogmes séducteurs, et quand la foule crédule courut s'attacher à ses pas, moi seul, dans la commune hésitation, je me constituai vengeur de la dignité pharisienne; je n'eus pas de repos que je ne visse ses mains chargées de dures chaînes et la prison publique se refermant sur lui; la cour entière retentit de mes bruyantes accusations. Mais, je le vois, les chaînes, la prison, les poursuites ne lui causent aucun dommage, tant les esprits d'une multitude impie sont empoi-

sonnés de cette peste exécrable! La corruption a pénétré si avant dans les cœurs, que ses revers le rendent plus honorable, et ses périls, plus intéressant. Et moi, partout où je vais, l'exécration me suit; on me regarde d'un œil sinistre; on me montre au doigt. La faveur publique est pour ce sacrilége qui a détruit toutes nos disciplines et confondu tous nos rangs; autour de sa prison s'entasse et veille une multitude idolâtre. Ah! quelle triste condition que celle de se dévouer aux intérêts du peuple! que c'est une étude mal employée! Son génie malicieux le pousse toujours à favoriser les pervers et à dépriser les grands. De quel côté me tourner? A qui me plaindre? Contre qui me mettre en courroux et à qui porter secours? Ce faux prophète est l'idole du peuple; les rabbins se taisent; le roi approuve; les grands laissent faire; moi seul, sans que personne me prête la main, je porte et soutiens sur mes épaules les rites chancelans de la patrie; seul, je déplore les publiques calamités. Dois-je donc déserter cette tâche? dois-je trahir la religion, les lois, la dignité de notre ordre, et devenir patiemment le jouet de mes ennemis? Sans doute, je le dois. Que puis-je faire, après tout? Retiendrai-je seul un fardeau que tous les autres repoussent! Qui suis-je pour m'opposer seul à la ruine publique? que Dieu veille sur ses affaires; dans le désarroi général, c'est bien assez pour moi de songer à moi-même. Telle est ma triste alternative : si je gère mal les

intérêts de l'état, sa ruine retombe sur ma tête, et ceux qui s'inclinent aujourd'hui devant moi, me fouleront demain sous les pieds; si je les administre bien, je n'attire sur moi que l'envie et l'ingratitude. Je commence donc à goûter l'avis de Gamaliel, quoique ce soit chose fâcheuse que les tardives résipiscences. J'aime mieux après tout qu'on blâme ma versatilité que de punir mon obstination. Qu'on en pense ce qu'on voudra; je veux m'affranchir de ces misères, et rentrer en grâce avec le prophète. Je ne pense pas que cet homme simple s'y refuse. Que s'il se montre sévère envers moi, du moins je mettrai en jeu tous les ressorts pour empêcher que sa perte ne me soit imputée; tout n'ira pas mal pour moi, si je me réconcilie avec le peuple. Mais il me semble voir venir le prophète lui-même. (5) Voyez quelle foule se presse sur les pas de ce sacrilége. Et nous cependant, au milieu de la ville, nous restons oubliés sur nos siéges; mais écoutons d'abord ce que dit ce nouveau docteur.

JEAN-BAPTISTE.

O tout-puissant auteur, régulateur et arbitre des choses, l'air et tout ce que renferment ses vastes régions, la terre et les mers avec tous leurs hôtes innombrables, te confessent leur Dieu, te proclament leur père, et, par une route immuable, marchent volontairement dans tes lois. A ton ordre, le printemps peint de fleurs les campagnes,

l'été mûrit la saveur de ses fruits, l'automne répand les flots du vin, l'hiver revêt les monts de givres blanchissans, les fleuves précipitent aux mers qui les repoussent la masse bruyante de leurs flots. Diane embrase la nuit et Phébus le jour, et la lumière mobile parcourt à grands pas l'univers. Il n'est rien enfin dans les cieux ou sur la terre, qui ne montre joyeusement son amour à son roi, son obéissance à son père, sa reconnaissance à son créateur. L'homme seul qui devrait, plus que tout le reste, faire éclater pour lui sa joie et sa soumission, méprise ses préceptes et rejette ses lois. Poussé dans tous les crimes, il mesure à ses passions la justice, et met le droit en balance avec ses forces.

MALCHUS (à part).

Tout ce que tu viens de dire jusqu'à présent est d'une grande vérité.

JEAN-BAPTISTE.

Je suis moins surpris de voir dans l'univers des nations s'égarer, tristes jouets de l'erreur, que le peuple juif qui se vante de l'héritage exclusif de Dieu, et qui invective tous les autres comme aveugles et impies, surpasser en désordres effrénés toutes les contrées de la terre.

MALCHUS (à part).

Ceci encore est incontestable.

JEAN-BAPTISTE.

Et ce n'est pas seulement sur le mobile vulgaire

que tombe cette accusation. Le lévite qui fait briller sa longue robe éclatante de blancheur, le scribe énorgueilli de la science des lois, et vous vieillards vénérables par vos années, vous êtes tous entraînés loin des sentiers du juste et du vrai. La cause de la veuve et de l'orphelin succombe à votre tribunal; le pauvre est opprimé sous vos richesses; bon droit ou iniquité, tout se paie parmi vous.

MALCHUS (à part).

J'étouffe de colère; faut-il dévorer de telles choses?

JEAN-BAPTISTE.

Vous surtout, rabbins, qui feignez de surpasser les autres en sainteté et en science, vous, prêtres revêtus d'une dignité sacrée, et toi, pontife, prince du sacré collége, vous dîmez sur tous les fruits de la terre. L'anet, la menthe, la rue, le foin, l'ail et jusqu'à l'ortie, tout vous doit son humble tribut; mais s'agit-il de nous lire et de nous expliquer les prophètes, et de nous guider dans les chemins d'une vie sainte? vous devenez muets tout-à-coup; on ne vous voit pas, tels que des chiens fidèles, courir en aboyant pour défendre des loups vos bergeries. Ah! c'est vous-mêmes qui êtes les loups, c'est vous-mêmes qui dévorez le troupeau. Sa laine vous couvre, son lait vous désaltère, sa chair vous nourrit; et c'est pour votre seul profit, que vous êtes pasteurs.

MALCHUS (à part).

Loin de moi toute lâche réconciliation. Souffrirai-je ce mépris insolent de mon ordre? Dieu en personne m'enverrait du ciel un ordre d'écouter de tels discours, que je lui désobéirais; je ne puis plus me contenir. (Haut.) Holà, l'homme de bien, précepteur de la multitude, est-ce là ta doctrine? Est-ce de la sorte que tu instruis l'ignorance du peuple?

JEAN-BAPTISTE.

Si tu es honnête, ce que je dis ne te regarde pas.

MALCHUS.

T'appartient-il d'accuser un prêtre?

JEAN-BAPTISTE.

C'est bien parler, je crois, que de dire le contraire de ce que disent les méchans.

MALCHUS.

Il convient qu'un jeune homme soit soumis à ses anciens.

JEAN-BAPTISTE.

Il convient que tous soient soumis à Dieu.

MALCHUS.

T'a-t-il donc ordonné de parler ainsi?

JEAN-BAPTISTE.

La vérité m'ordonne de manifester ses lois.

MALCHUS.

La vérité doit quelquefois être cachée.

JEAN-BAPTISTE.

Transiger avec le crime, n'est jamais chose profitable.

MALCHUS.

Le crime est bien plutôt dans la conduite que tu tiens.

JEAN-BAPTISTE.

Le crime serait à voir périr tant de milliers d'hommes, quand je puis les ramener dans la bonne voie.

MALCHUS.

Les ramener! sommes-nous donc des pasteurs de troupeaux?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, sans doute, si pasteur et écorcheur sont une seule et même chose.

MALCHUS.

Mêle-toi de tes affaires, et cesse de t'occuper des nôtres.

JEAN-BAPTISTE.

Les affaires qui me touchent de si près, deviennent mes propres affaires.

MALCHUS.

Et quelle est, je te prie, ton autorité? Voyons-nous en toi ce Christ promis à nos pères?

JEAN-BAPTISTE.

Non.

MALCHUS.

Es-tu prophète?

JEAN-BAPTISTE.

Je ne le suis pas.

MALCHUS.

Élie?

JEAN-BAPTISTE.

Pas davantage.

MALCHUS.

Si donc tu n'es ni le Christ, notre espérance, ni prophète, ni Élie, que signifie ce nouveau baptême que tu oses introduire parmi nous? Et enfin, qui es-tu? réponds?

JEAN-BAPTISTE.

Je suis la voix criant sur les sommets reculés des montagnes : « Préparez les chemins au Seigneur qui arrive, et rendez droits ses sentiers. A sa présence, les vallées se déploieront en vastes plaines, et les montagnes abaisseront leurs sommets. C'est en son nom que je baptise les peuples, moi qui ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Il est parmi vous, il se promène parmi vous, et personne ne le connaît (6). »

MALCHUS.

Quels rêts perfides sont tendus par cet homme, et dans quel labyrinthe il nous entraîne! Mais, dis-moi, par quel miracle prouves-tu cette autorité que tu t'arroges?

JEAN-BAPTISTE.

Je pourrais te demander aussi par quel miracle tu prouves ton autorité.

MALCHUS.

Oh! Quelle audace opiniâtre! Tu as beau cacher les causes de ton emportement, tout le monde les devine. Tu veux t'élever sur nos débris, fonder ta gloire sur notre ruine, et, à force de méchantes pratiques, devenir un personnage puissant. Mais ce n'est pas nous que tu trompes, c'est toi-même. Tu n'es pas le premier qui sois entré dans cette route de sédition et d'imposture; puisses-tu le dernier en subir la peine! Ou plutôt, crois-en mes avis, change de conduite; attache-toi à ramener ceux que tes discours ont égarés. J'ai tant vu de ces prédicateurs de sainteté séduire d'abord le peuple par leur simplicité et leur modestie; puis, lorsque leurs artifices les avaient conduits à la richesse et aux honneurs, manifester peu à peu leur naturel pervers, et fouler publiquement sous les pieds la probité et les mœurs! Si tu veux t'élever par le même chemin, tu es la dupe de ton ignorance; non, ce ne sont pas là les sentiers qui conduisent à la gloire. Docile aux leçons de ma vieillesse et de mon expérience, consulte mieux tes intérêts et ton honneur, et préfère ce qui est sûr à ce qui est brillant.

JEAN-BAPTISTE.

Si je ne pratique que la justice et ne dis que la

vérité, qui pourrait m'imposer silence? Si mes discours sont faux, que ta science m'éclaire.

MALCHUS.

Tu te repentiras, quand la mort châtiera tes excès.

JEAN-BAPTISTE.

Porte cette menace aux âmes craintives.

MALCHUS.

Si je vis quelque temps, tu ne t'applaudiras pas de ta rébellion. Tu sauras ce que c'est que de mépriser les vieillards, d'invectiver les scribes, de menacer les rabbins; en un mot, puisque tu dédaignes notre amitié, peut-être connaîtras-tu notre haine. (Tous deux sortent.)

LE CŒUR.

Le voleur nocturne évite la lumière; l'assassin redoute les flambeaux révélateurs; l'enfant repousse loin de lui la médecine amère, et le pansement fait tressaillir la blessure; ainsi l'âme que rongent en secret les mauvaises pensées ne supporte pas la vérité. Mais, austères hypocrites, qui sous un front pénitent cachez le sordide amour d'un gain criminel, fondé sur les crédulités du vulgaire, quelque secrets que soient vos crimes, de quelques beaux dehors que soit couverte la sentine impure de vos âmes, votre conscience, au fond, vous mord et vous déchire; vous portez dans vos

entrailles votre propre bourreau qui vous flagelle sans relâche. O trois fois et plus de trois fois heureux celui qui se présente pur à ce tribunal intérieur, et qui ne traîne pas avec lui son supplice de tous les instans!

MALCHUS, LE CHŒUR, ENSUITE LA REINE.

MALCHUS.

On ne peut fonder sur le roi nulle espérance certaine. Il trahit la cause publique et sa propre cause, par le vain désir de plaire au peuple et de capter son suffrage. C'est moi qu'il livre à découvert aux traits de la haine publique; il trouve commode de poursuivre à mes périls, le châtiment de ses injures. Pour peu qu'il s'aperçût que la mort de Jean-Baptiste irritât le peuple, il s'empresserait de l'apaiser en me sacrifiant. Si, au contraire, la ruine de ce chef d'une faction nouvelle ne causait qu'une légère émotion, à la bonne heure; il exalterait impunément la solennité de ses vengeances. Ainsi les rois se font, du sang des citoyens, des sujets de spectacle et de jeu. Tout ce que le peuple approuve, ils se l'attribuent, ils s'en proclament les auteurs; ils attirent à eux la gloire de nos combinaisons et de nos travaux. Mais si la fureur publique souffle dans une direction contraire à leur prévoyance, ils rejettent la faute sur leurs ministres, et dans le sang vil de l'innocent noient l'accusation dont ils sont frappés. Le seul être qui sympa-

thise avec mes chagrins, c'est la reine. Telle qu'une tigresse furieuse de l'enlèvement de ses petits, elle poursuit Jean-Baptiste, qui osa lui reprocher devant le roi son hymen adultère et incestueux. Tandis que son âme est dévorée des feux récens de la colère, irritons sa passion par des discours qui la flattent. Précisément, je la vois venir.

LE CHŒUR.

Voici des flammes mêlées à des flammes, et des poisons à des poisons : le péril est au comble.

MALCHUS.

Salut, ô reine! brillant honneur de cette nation, et seule digne de l'éclat d'un tel trône.

LA REINE.

Salut aussi, Malchus, docte rabbin. Mais tu sembles triste?

MALCHUS.

L'aiguillon qui perce mon âme, est, je crois, le même qui déchire la tienne.

LA REINE.

Il se peut; néanmoins explique-toi plus ouvertement.

MALCHUS.

Peux-tu souffrir avec patience que ta dignité soit méprisée, que l'autorité de ton nom soit avilie dans la cité sainte, et que le sceptre soit livré comme un jouet aux mains de la populace?

LA REINE.

Que puis-je faire? Quel remède à cette indignité?

MALCHUS.

Quel remède? un courroux digne de ton âme, de ta naissance et de ton lit royal.

LA REINE.

Ah! ce courroux, depuis long-temps je l'éprouve; mes fougueux transports ne se contraignent pas; je pleure, je crie, j'éclate en reproches amers, mais ma colère et mes larmes n'émeuvent personne; les vents emportent mes discours.

MALCHUS.

Si tu jouissais auprès de ton époux du crédit que tu mérites, laisserait-il impunies tes injures, ou, pour parler plus vrai, les siennes?

LA REINE.

Tu vois toi-même, Malchus, les dispositions du peuple. Peut-être le roi a-t-il cru, par la prison, réprimer l'audace et adoucir l'âpreté farouche de cet homme.

MALCHUS.

Erreur; la prison, les fers ne peuvent rien sur l'âme féroce de ce brigand. Les bêtes enchaînées dans les cages sont plus furieuses que si elles erraient sur le sommet ombragé des monts. Que ne fera pas, lorsqu'il sera libre, celui dont les fers sont adorés par le peuple? Des provocations apai-

sent mal la colère; les esprits irrités par les affronts, s'emportent jusqu'à la fureur.

LA REINE.

Mais peut-être celui-ci sera-t-il touché des bienfaits; peut-être, quand sa pertinacité devait le perdre, saura-t-il gré à la clémence royale de le sauver.

MALCHUS.

Ah! ce que tu nommes bienfait, il le regarde comme un outrage; il se souviendra toujours de ses liens, et jamais de sa délivrance.

LA REINE.

C'est donc un naturel indompté?

MALCHUS.

Tel est le propre de presque tous les mortels; la reconnaissance du bien périt aussitôt; le souvenir du mal ne se perd jamais. Presque toujours les bienfaits sont odieux, quand des offenses y sont unies. Jean-Baptiste ne pourra se rappeler ton indulgence, sans se rappeler en même temps son crime; il ne croira pas que tu lui aies pardonné; il croira que quelque calcul secret te porte à différer ta vengeance.

LA REINE.

Non, la douceur triomphe des caractères les plus inflexibles.

MALCHUS.

Ce qu'une longue habitude a endurci, tu le briserais plutôt que de le fléchir.

LA REINE.

Fixe donc mes doutes sur ce que je dois faire.

MALCHUS.

Si tu veux t'en rapporter à moi, la conduite à tenir est facile.

LA REINE.

Parle, et j'exécuterai sur-le-champ.

MALCHUS.

Diligence, activité, prévoyance, travail, mettent à fin les plus grandes choses.

LA REINE.

Mais si tout cela reste sans effet, ne vaut-il pas mieux se tenir en repos que de se fatiguer pour se rendre ridicule?

MALCHUS.

Souvent le travail supplée à la force. Le chêne élevé ne tombe pas sous les premiers coups; ce n'est pas du premier assaut que le bélier renverse les murailles; ce que vous croyez impossible, le temps l'accomplit; et que de choses refusées au raisonnement, sont arrachées par l'importunité! Presse et supplie; mêle les larmes aux prières, le courroux aux conseils, la douceur aux réprimandes. Circonviens ton époux de toutes les sortes; poursuis l'occasion par tous les chemins. Si tu ne peux réussir ouvertement, essaye les stratagèmes; quant à moi, j'ai pour maxime de ne m'arrêter que quand tout est fini. (Tous deux sortent.)

LE CHŒUR.

Enfin la haine et la vengeance déchaînent sur le prophète sacré la plénitude de leur rage. La calomnie impitoyable se joint, pour le perdre, à la cruelle tyrannie; mais, quoique dénuées de tout appui, l'innocence et la vérité bravent leurs menaces. Tant de traits dirigés contre une seule tête! tant de piéges pour la mort d'un jeune homme! Et lui, tel que le dur chêne battu des fougueux aquilons, ou pareil au rocher que frappe le reflux des mers, aucune crainte ne peut l'ébranler. O pure vérité, déesse vénérable à tous les cœurs, toi que ne peuvent détourner de ta marche ni les violences de la force, ni les embûches de l'artifice, seule tu ne redoutes point les revers de la fortune; ta poitrine, impénétrable aux coups du sort, est défendue par une armure que rien ne peut briser, et tu nous apprends à dédaigner le pouvoir indompté des parques, maîtresses de la vie et du trépas.

Mais ne convient-il pas d'aller trouver le prophète pour lui apprendre la nouvelle la plus déplorable? Ah! le voici devant les portes de sa prison. (A Jean-Baptiste.) O toi, plus saint encore que les saints parens à qui tu dois le jour, toi, modèle unique de la primitive innocence, veille à ta sûreté tandis qu'il en est temps encore. Le rabbin Malchus te tend des piéges; la reine cède en aveugle à des conseils furieux; la cour adulatrice y applaudit; le

roi ne manifeste point ses pensées; on craint de lui dire la vérité; tes périls sont imminens.

JEAN-BAPTISTE, LE CHŒUR.

JEAN-BAPTISTE.

Et quels sont ces périls?

LE CHŒUR.

La mort.

JEAN-BAPTISTE.

Ainsi la mort me menace?

LE CHŒUR.

Plus qu'elle ne menaça jamais aucun homme.

JEAN-BAPTISTE.

Terrible aux pervers et désirable à l'innocent, la mort saurait toujours bien venir d'elle-même, conduite par la vieillesse, et me délivrer des ruses et de la violence d'un tyran.

LE CHŒUR.

Si tu négliges ton propre salut, sois du moins touché de notre douleur; abaisse un peu la fierté de tes esprits intraitables, et, pour fléchir le roi, descends aux prières. Ne sois pas impitoyable envers tes amis.

JEAN-BAPTISTE.

Le soin de leur bonheur est tout ce qui m'occupe.

LE CHŒUR.

Puisse le ciel te maintenir dans ces bons sentimens!

JEAN-BAPTISTE.

Mais il n'est pas besoin de prières; depuis longtemps je suis prêt. Le roi veut assouvir son courroux dans mon sang? J'y souscris volontiers; quel meilleur moyen de l'apaiser que de refuser ce qu'il refuse et de vouloir ce qu'il veut?

LE CHŒUR.

Paroles touchantes!

JEAN-BAPTISTE.

Quels sont donc les conseils qu'on me donne? Deux monarques m'imposent des lois contraires; l'un céleste, est bon, clément, miséricordieux; l'autre terrestre, est méchant, fougueux et féroce. Celui-ci me menace de la mort; celui-là me défend de la craindre, et promet une récompense à mon intrépidité. L'un ne peut perdre que mon corps; l'autre peut torturer mon corps et mon âme en des feux impérissables. Dites, en ce conflit, auquel des deux je dois obéir?

LE CHŒUR.

Si l'occasion d'apaiser le prince est négligée, elle ne se retrouvera plus; mais la colère de Dieu peut toujours se calmer.

JEAN-BAPTISTE.

Plus le bras de l'Éternel est lent à frapper, plus ses châtimens sont terribles.

LE CHŒUR.

Ainsi tu méprises la mort, que la loi divine a voulu rendre redoutable aux humains! Elle a craint que des causes légères n'amenassent le divorce de l'âme et du corps, et tous deux elle les a joints par le lien mutuel de l'amour.

JEAN-BAPTISTE.

Non, je ne méprise point la mort, mais je l'accepte périssable, pour la fuir éternelle; je résigne volontiers à mon créateur la lumière dont il m'avait donné l'usage.

LE CHŒUR.

Toi, notre père, tu veux donc nous laisser orphelins?

JEAN-BAPTISTE.

Celui-là n'est jamais orphelin, qui honore en Dieu son père.

LE CHŒUR.

Tu n'es point touché des larmes de tes amis et de tes proches, que tu abandonnes à la fureur du tyran?

JEAN-BAPTISTE.

Je les abandonne moins que je ne suis abandonné d'eux; car je me précipite dans la route que les destins ont ouverte aux hommes depuis le commencement du monde. La mort est la condition à laquelle nous avons reçu la vie; c'est le terme où nous tendons tous. Dieu a voulu qu'elle

fût pour les méchans une peine, et pour les bons un port, un refuge, le trajet d'une longue vie au seuil d'une vie plus longue, en un mot une résurrection plutôt qu'un trépas. C'est l'affranchissement de notre prison mortelle, et le passage à une vie sans limites. Nos pères nous y ont devancés; nous les y suivrons. Quel athlète, quittant la barrière, ne s'élance au but d'un essor enflammé? Quel nocher, errant la nuit sur une mer orageuse, ne se réfugie avec délices dans le port? Quel banni, longtemps promené de solitude en solitude, se plaint d'être rendu subitement à sa patrie? Je me regarde comme un vainqueur qui touche le but d'une main fortunée. Déjà, surmontant les tempêtes de la vie, j'aperçois la terre devant moi. Je rentre de l'exil dans ma maison où je vais jouir de la vue de mon père; car mon père est celui qui resserra la terre dans la ceinture des flots, et lui donna le firmament pour couronne; celui qui régit les changemens calculés des cieux, le conservateur, l'auteur, le directeur de toutes choses, en qui vivent tous les objets animés ou inanimés. De même que la propension de la flamme est de lancer en haut des tourbillons et celle de l'onde de se précipiter par des issues souterraines, tous ces corps tendant sans cesse à se confondre dans leur foyer, de même notre âme, fille du ciel, aspire sans relâche à rentrer dans l'auteur de la lumière, dans cet être pur et immatériel dont l'aspect seul est une vie et dont l'absence est une mort. Et parce que le Cau-

case m'opposerait ses glaçons, l'air ses orages, la mer ses tempêtes, la terre ses feux dévorans, ma course vers lui serait-elle arrêtée? Non; eussé-je à braver mille morts, je renverserais ces obstacles pour contempler de mes yeux tant de rois, de prophètes et de juges, habitans des cieux. Il tarde donc à mon esprit de briser cette importune prison du corps que tôt ou tard il nous faut quitter; car la vie, selon moi, n'est qu'un long esclavage dans une dure prison. O mort, seul relâche à de rudes travaux, port de la douleur et repos du mal, bien qui n'es apprécié que d'un petit nombre de mortels! toi, la crainte des méchans et l'espoir des bons! reçois dans ton hâvre ce frêle corps naufragé, et conduis-le dans la demeure du calme éternel, où la violence, la fourbe, la calomnie ne le suivront pas!

LE CHOEUR.

Bienheureuse constance de l'âme! Et combien sommes-nous misérables, nous que des frayeurs inertes repoussent de la participation d'une si grande félicité! Ainsi donc, puisque tu arrives au terme fortuné de ton voyage, salut! nous te disons d'éternels adieux. Que les esprits des hommes sont agités de soucis divers! L'innocent ne craint point de mourir; le coupable, si la plus légère menace du trépas vient l'atteindre, frissonne et palpite de terreur. Autant les méchans sont ardens à fuir la mort parmi les flammes, les torrens et les précipices, autant les justes la recherchent à tra-

vers tous ces dangers. La mort a des douceurs ignorées des pervers; une vie plus heureuse est sa compagne. Non, nous ne mourons pas tout entiers; la meilleure partie de nous-mêmes échappe au bûcher dévorant; elle s'envole dans les cieux, sa patrie; un siége radieux et inébranlable lui est réservé parmi les hôtes de l'empyrée; tandis que les mânes criminels sont tourmentés dans un lac de soufre par les noires couleuvres des Euménides, ou livrés aux gosiers affamés de Cerbère, ou déchirés par la faim inextinguible de Tantale. De là l'épouvante des réprouvés et la sainte espérance des élus; de là ce mépris de la mort dans la poursuite d'une vie impérissable. O sirène enchanteresse, vie humaine, amoureuse des biens trompeurs et dédaigneuse des félicités véritables, tes perfides allèchemens nous ferment le port voisin de nous, où réside une paix éternelle. Là ne retentissent point les sons de la terreur guerrière, et le bruit rauque des trompettes éclatantes; les eaux n'y sont point infectées des brigandages du pirate; les forêts point ravagées par les nocturnes attentats du voleur; le désir insensé de la domination n'y sème point parmi le peuple la dévastation et les ruines; un seul homme n'y foule pas d'un pied de fer des multitudes immenses, pour s'endormir dans la mollesse d'un fastueux repos; on n'y voit point ce trafic honteux des ames viles qui se vendent pour de vains titres. Mais il y règne une paix et un bonheur inaltérables, une probité qu'aucun

nuage n'offusque, une lumière qui ne craint pas le retour des ténèbres, une vie que nulle mort ne fait pâlir, une allégresse qu'aucun deuil ne peut altérer. O douce maison du corps, trop séduisant hospice, laisse, laisse enfin se dégager de ses nœuds magiques l'âme habitante des cieux, qui, oubliant sa patrie, s'endort ici dans une léthargie déplorable et sur un lit dégénéré. Trompeuse enveloppe de boue, que ta substance s'évapore, souffre que l'esprit, délivré de tes chaînes, vole se baigner dans les flots d'une pure lumière; et, tout en l'affranchissant de ses mortels soucis, toi-même affranchis-toi de tes douloureuses épreuves.

(Jean-Baptiste rentre dans sa prison, le Chœur se retire au fond du théâtre.)

LA REINE.

Ce pharisien a trompé mes espérances. Le roi, timide esclave des moindres rumeurs populaires, me trahit par sa faiblesse, et lui-même se trahit. Je tremble que ma fille aussi ne me seconde pas bien. Dans le délire du banquet, le roi, épris des charmes de sa danse, vient de lui promettre à plusieurs reprises de lui donner la récompense qu'elle voudrait; elle s'est engagée à lui demander la tête de Jean-Baptiste apportée dans un bassin, et elle l'obtiendra. Oui, sans doute, elle l'obtiendra, ou le roi ne m'est pas connu. Libre ainsi de la responsabilité de sa mort, il lui conviendra, je

pense, de détourner sur moi la haine et la fureur du peuple; et moi, pourvu que je me venge, j'accepte cette haine et cette fureur. La jouissance vaut bien le prix, c'est un marché qui me plaît. La cruauté, je le sais, est odieuse dans une femme; mais ce qui est plus honteux pour les rois, c'est de n'être pas vengés. Je vois sortir du palais le roi et ma fille; plus mon espérance est prochaine, et plus la crainte me saisit; que Dieu, l'arbitre de toute chose, donne à celle-ci une heureuse issue!

HÉRODE, LA FILLE DE LA REINE, LA REINE.

HÉRODE.

As-tu enfin décidé ce que tu veux?

LA JEUNE FILLE.

Oui; mais les promesses des rois sont-elles sûres? sont-elles royales?

HÉRODE.

Ne crains point que les miennes soient violées; des sermens les confirment et des témoins les ont reçues. Veux-tu la moitié de mon royaume, ou quelque chose qui te soit plus cher encore? Tes desirs seront remplis; nulle force ne peut les contrarier.

LA JEUNE FILLE.

Nous allons bientôt éprouver si tu dis vrai.

HÉRODE.

Parle, explique-toi en toute confiance.

LA JEUNE FILLE.

Ce que je demande, ce n'est point la moitié de ton royaume; je le possède entier, puisque tu règnes. Je ne désire qu'une chose juste et facile.

HÉRODE.

C'est trop tarder; que veux-tu?

LA JEUNE FILLE.

La tête de Jean-Baptiste, apportée dans ce bassin.

HÉRODE.

Vierge, quelle parole irréfléchie s'échappe de ta bouche?

LA JEUNE FILLE.

Ce n'est point une parole irréfléchie.

HÉRODE.

Tu demandes un présent qui ne convient point à ton sexe.

LA JEUNE FILLE.

Il convient à tout être animé, de perdre un ennemi.

HÉRODE.

Un ennemi pareil est-il digne de la colère royale?

LA JEUNE FILLE.

Qui la provoque par son crime, mérite d'en ressentir les effets.

HÉRODE.

Comment calmer la fureur du peuple?

LA JEUNE FILLE.

C'est au peuple d'obéir; au roi, de commander.

HÉRODE.

Oui, mais de commander des choses équitables.

LA JEUNE FILLE.

Les ordres du roi rendent juste ce qui, de soi, ne l'était pas.

HÉRODE.

Mais la loi lui sert de tutrice et de frein.

LA JEUNE FILLE.

La loi n'étant autre chose que le bon plaisir du prince, ce n'est pas la loi qui gouverne, c'est lui qui gouverne la loi.

HÉRODE.

Les discours publics vont me ranger parmi les tyrans.

LA JEUNE FILLE.

Les discours publics sont tremblans sous le pouvoir du sceptre.

HÉRODE.

Ils sont tremblans, mais ils murmurent.

LA JEUNE FILLE.

Que le fer les réprime.

HÉRODE.

La terreur garde mal les royaumes.

LA JEUNE FILLE.

Et l'impunité les bouleverse.

HÉRODE.

C'est l'amour des citoyens qui fait la sûreté des rois.

LA JEUNE FILLE.

Les rois ont besoin d'être craints, et non pas d'être aimés.

HÉRODE.

Les princes cruels sont écrasés sous la haine publique.

LA JEUNE FILLE.

Et les princes débonnaires se débattent sous le mépris.

LA REINE.

A quoi tendent ces vains propos? sans doute à faire évanouir tes promesses. Il me semble que tu connais mal les devoirs des rois; si tu t'imagines que le juste et l'injuste soient pour eux tels que le vulgaire en a l'idée, tu te trompes. Amis, parens, beaux-pères, gendres, frères, sœurs, citoyens, ennemis, tous ces rapports n'ont de réalité que pour la multitude; envers les rois, ce sont de vains noms. Que celui qui ceint le bandeau royal jette à ses pieds tous ces vains empêchemens; qu'il ne croie honteux rien de ce qui lui est utile et salutaire. N'est-il pas vrai que le salut du peuple ne repose que sur celui du roi? Se dévouer aveu-

glément aux rois, c'est donc sauver la chose publique. Le sang de ce vil mortel est-il si précieux, qu'il inquiète tes jours et trouble tes nuits? Retranche cette cause d'alarmes pour l'État, de honte pour le trône, de désordre pour la cité, en un mot, de ravages et de guerres civiles. Il faut qu'un exemple terrible et nouveau consacre dans les esprits la sainte majesté du diadême. Cet homme est-il coupable? qu'il expie son crime. Est-il innocent? donne une victime à ton épouse; fais-lui présent des jours d'un ennemi. Ou enfin ta femme n'est-elle rien pour toi? dégage du moins ta parole envers ta fille; et sois monarque et père.

HÉRODE.

Sans doute acquitter sa promesse est un devoir sacré; mais, si ma fille veut m'en croire, elle fera une demande plus sage.

LA REINE.

Et si elle m'écoute, elle ne changera point sa demande.

HÉRODE.

Juste ciel! faut-il que je me sois lié par un serment téméraire? devais-je engager ma foi à une enfant? Royaume, puissance, vie et mort, devais-je vous livrer aux caprices d'une femme?

LA REINE.

Les promesses des rois sont la destinée même

HÉRODE.

Je vous le livre donc, puisque le refuser m'est impossible; mais je vous conjure encore de n'accorder à la colère rien qui soit indigne de votre sexe et de votre rang.

LA REINE.

C'est trop de souci; ce soin nous regarde.

HÉRODE.

Si vous êtes cruelles envers le prophète, son sang retombera sur vous.

LA REINE.

Ainsi la dignité royale est vengée; elle ne sera plus à l'avenir un objet de risée et de mépris; le peuple indocile apprendra désormais à parler avec retenue même des mauvais princes, et à supporter d'eux avec une patience égale, ou la justice ou l'iniquité. (Ils sortent tous.)

LE CHŒUR.

Royaume de David, tour de Jérusalem, temple et palais de l'opulent Salomon, d'où vient cette atroce fureur contre les prophètes? D'où vient cette soif cruelle du sang innocent? Toi, prince, qui devrais offrir le modèle des vertus, tu réunis tous les trais de la scélératesse. Larcins, violences, meurtres, fraudes et rapines, ce sont là tes exercices et tes jeux. La piété d'un saint prophète ne peut lui servir de rempart contre ta fureur. Ainsi,

le peuple a quitté pour d'insensibles idoles le Maître et le Père de l'univers ; des pierres et du bois sont adorés à la place de Dieu ; on leur immole des génisses et des agneaux, et l'ouvrier adore l'ouvrage impur de ses mains! On demande la vie à un tronc sans vertu, la parole à un simulacre muet. L'homme doué des riches dons de la nature se soumet à une matière inerte et indigente ; les rites anciens sont abolis. Mais, roi cruel, le sang des pieux prophètes se traîne au tribunal du juge souverain. Les pauvres crient ; les veuves font retentir le ciel de leurs plaintes. Ah! si je ne suis trompé par de faux augures, un juste châtiment va s'appesantir sur ta tête. L'arbitre du ciel, de la terre et des mers, qui réprime l'orgueilleuse insolence, te contemple du haut du firmament ; il voit les larmes et les tristes prières du peuple, et sa main vengeresse ne tardera pas à te frapper. Un suberbe vainqueur renversera cette cité qui t'énorgueillit ; tes domaines seront possédés par de barbares soldats ; tes métayers rendront compte à un étranger de tes récoltes et de tes vendanges ; et sur les fastueux édifices de Salomon passera la charrue d'un Romain. Hélas! tandis que la céleste faveur te permet encore le repentir, dépouille les vices honteux dont ta vie est souillée, bannis loin de toi les pratiques d'un culte adultère, réprime cette avide faim des richesses, et cette ardente soif du sang de tes frères. Mais tu ne te repentiras point de tes vices ; tu ne banniras point

les rites étrangers, tu rassasieras ta faim dans l'entassement des trésors, et ta soif dans les flots du sang fraternel; et, en punition de tes excès, tu seras livré à tous les fléaux, à la peste, à la famine, à la guerre, à la pauvreté, jusqu'à ce qu'enfin tes forfaits soient expiés par ton propre sang.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

Qui me dira où je trouverai les compagnons du prophète, pour leur porter une affreuse nouvelle?

LE CHŒUR.

Si tu en as le temps, arrête-toi; raconte-nous-la en peu de mots; nous sommes empressés de l'apprendre.

LE MESSAGER.

Mais vous n'en serez pas réjouis.

LE CHŒUR.

Ne diffère pas plus long-temps de nous dire ce qui s'est passé.

LE MESSAGER.

Savez-vous ce que la jeune princesse a demandé au roi?

LE CHŒUR.

Oui, qu'on lui apportât dans un bassin, la tête coupée du prophète.

LE MESSAGER.

La tête coupée du prophète lui a été portée dans un bassin.

LE CHŒUR.

O forfait exécrable! Ainsi, sa vigueur céleste et la beauté de son visage se sont évanouies dans la mort! Cette bouche éloquente naguère inspirée du souffle d'un Dieu, la voilà donc oppressée d'un éternel silence!

LE MESSAGER.

Pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vains gémissemens?

LE CHŒUR.

Comment, dans une telle calamité, s'abstiendrait-on de pleurer et de gémir?

LE MESSAGER.

Si l'on doit pleurer les morts, que les larmes soient réservées pour ceux dont les espérances sont toutes ensevelies avec leur dépouille mortelle; qui croient que, de l'engourdissement d'un court sommeil ne doivent pas sortir dans une autre vie leurs membres animés de nouveau; voilà les morts, voilà les malheureux qu'il faut pleurer. Mais personne ne peut être malheureux par les seuls arrêts du sort; et, quoique l'innocent et le coupable arrivent aux mêmes limites de la vie, celui qui a bien vécu ne meurt pas. Si vous appelez malheureuse une mort violente, vous direz donc qu'ils sont morts

misérablement, tant de saints patriarches que la croix, l'épée, les ondes ou la flamme ont privés de la lumière du jour. Ah! bien plutôt devons-nous saluer d'augures propices le martyr de la vérité qui meurt pour sa religion ou pour son pays; tous nos vœux doivent appeler pour nous-mêmes un semblable trépas.

LE CHŒUR.

Tu dis vrai; mais, hélas! jouets insensés de l'erreur et de l'opinion, nous nous précipitons dans nos destinées, par le soin même que nous prenons de les fuir. Le feu nous a-t-il épargnés? Nous périssons dans les eaux. Échappons-nous à l'humide élément? C'est pour succomber sous les vapeurs pestilentielles de l'air. La guerre a-t-elle respecté nos jours? Une affreuse maladie les tranche inopinément. Dieu nous permet de différer et non d'éviter nos destins. C'est dans les maladies, les pertes, les douleurs et les souffrances de toute sorte, que nous reculons le paiement de la mort. Une longue vie n'est qu'une chaîne de longs maux, dont le dernier anneau est le trépas. Et traîner misérablement le poids de ces fers, nous n'appelons pas cela être esclaves; tant la servitude nous plaît mieux que la délivrance!

FIN DE JEAN-BAPTISTE.

REMARQUES.

(1) Cette dédicace ne sent point le courtisan; il est facile de voir que le précepteur qui parle ainsi à son royal pupille n'a pas été nommé par la cour. Buchanan pressentait les dispositions de Jacques en faveur du pouvoir absolu, et il s'attache à les combattre par des leçons vives et frappantes, puisées dans la philosophie et dans l'histoire. Quelqu'un l'accusait d'en avoir fait un pédant : « C'est tout ce que j'ai pu en faire de mieux; » répondit-il.

(2) Jésus-Christ prêchait depuis deux ans; mais ce ne fut qu'après la mort de Jean-Baptiste, que ses miracles éclatèrent et attirèrent l'attention inquiète des Pharisiens.

(3) Tout à l'heure Malchus vient de déclamer contre la tyrannie d'Hérode, et maintenant il va s'en faire le ministre et le provocateur. Ce trait de caractère est habilement jeté.

(4) Jean-Baptiste est amené par des satellites, il a déjà été mis en prison par l'ordre du trétarque.

(5) La scène est censée représenter la place publique sur laquelle donnait la prison; et, comme la détention de Jean-Baptiste n'était pas rigoureuse, il lui était permis de se promener sur la place, à la vue de ses gardes.

(6) L'Homme-Dieu commençait, en effet, à prêcher aux Juifs sa morale céleste.

« Mes frères, disait-il, et c'est la vérité,
Mon royaume est le ciel; ma loi, la charité.
L'ancienne loi nous dit, et Moïse lui-même :
Haïssez qui vous hait, mais aimez qui vous aime;
Les scribes, les païens à ces vœux sont soumis;
Moi, je vous dis : Aimez jusqu'à vos ennemis.

Donnez sans espérer; imitez votre père;
Qui pardonne aux ingrats, recevra son salaire.
. . . . . .
Je vous le dis encore, et c'est la vérité,
Mon royaume est le ciel; ma loi, la charité.
Allez-vous à l'autel offrir un sacrifice?
Sachez de votre cœur épurer la justice.
Où donc est votre frère? il n'est point avec vous!
L'auriez-vous offensé? serait-il en courroux?
Laissez-là votre offrande; allez à votre frère;
Implorez son pardon d'un cœur droit et sincère;
Et votre encens plus pur, rallumé sur l'autel,
Avec votre amitié montera vers le ciel. »

Mais les prêtres, les juges, les Pharisiens, s'émeuvent à cette doctrine qui les condamne et qui menace leur pouvoir.

« Quel est ce Juif rebelle,
Qui, jetant dans le peuple une voix criminelle,
Et, dans le sanctuaire usurpant le saint lieu,
Se dit le roi des Juifs, le Christ, le fils de Dieu?
Ce fils de charpentier, qui naquit sous le chaume,
Dispense les honneurs du céleste royaume!
Nous, rois du sacerdoce et princes de l'autel,
Nous, maîtres de la loi, prêtres de l'Éternel,
Est-ce à nous de souffrir que sa bouche profane
Au tribunal de Dieu nous juge et nous condamne?
Quel est donc cet abîme entr'ouvert sous nos pas?
Quels sont ces jours promis au delà du trépas?
De notre auguste loi blasphémateur parjure,
Veut-il changer aussi les lois de la nature?
Ennemi de César, sa sainte charité
A ce peuple séduit prêche la liberté.
Avide de trésors, jaloux de la puissance,
Il accuse les grands et proscrit l'opulence.
La foule qui le suit, ardente à s'émouvoir,
De l'ancien d'Israël menace le pouvoir,
Et, bravant du sénat la justice sévère,
Sur le trône du monde ose insulter Tibère!
Il suffit : conjurons contre cet ennemi
Les foudres de l'Olympe et ceux du Sinaï!

Pour enchaîner ce peuple et briser son idole,
Avec le tabernacle armons le Capitole ;
Que l'autel soit vengé par un commun effort :
Jésus est un rebelle ; il mérite la mort. »

Ces deux morceaux, dont l'un retrace avec une simplicité pleine de charme les principaux points de la morale évangélique, et dont l'autre peint avec énergie la fureur des scribes et des Pharisiens contre Jésus, sont empruntés du poëme sur *l'Immortalité de l'Ame*, par M. de Norvins.

FIN DES REMARQUES.

ROMANCES

TIRÉES DES ANCIENNES HISTOIRES

DES

DOUZE PAIRS DE FRANCE.

TRADUITES DE L'ESPAGNOL.

13e en 14e Siècles.

NOTICE.

Les vieilles romances espagnoles ne sont, à proprement parler, que des chroniques écrites en vers blancs, ou du moins soumis à la simple assonance; elles ne sont point divisées en couplets réguliers, comme les nôtres, ou comme les ballades anglaises. Souvent, après une série plus ou moins longue de couplets de quatre vers, elles en offrent d'autres d'une étendue indéterminée depuis deux jusqu'à vingt, ou même davantage, sans que cette division ait aucun rapport avec les matières, ni même avec les phrases, très souvent suspendues d'un couplet à l'autre.

Ces romances sont chevaleresques ou historiques; celles-ci beaucoup plus nombreuses, parce que chaque ville a les siennes; celles-là plus curieuses et plus vieilles; ce sont les seules dont j'aie à m'occuper aujourd'hui.

Le savant et judicieux auteur de l'Histoire de la Littérature espagnole, M. Bouterwek, déclare que ce n'est qu'à la moitié du quatorzième siècle qu'on peut fairere monter, encore avec bien de l'incertitude, les renseignemens relatifs à l'histoire de ces romances de chevalerie, dont les auteurs sont entièrement inconnus. Feu M. Llorente, que j'ai consulté là-dessus, m'a dit que les plus anciennes, à son avis, dataient du treizième siècle; mais, comme il n'en avait pas l'entière certitude, son opinion rentre dans

celle de M. Boutervek, qu'il convient d'entendre s'expliquer sur ces romances. « Toutes, dit-il, ont, en général, leur prix. Les auteurs de ces petits tableaux prétendaient peu au mérite d'une composition ingénieuse, et moins encore à la correction élégante de l'exécution ; mais le sujet dont ils avaient senti l'intérêt poétique, s'emparait avec tant de force de leur imagination, et leur imagination le reproduisait avec tant de chaleur et de vérité, que toutes les parties du tableau s'ordonnaient d'elles-mêmes pour former un ensemble plein de vie, et qu'il ne restait plus autre chose à faire au poëte que de peindre, avec les couleurs convenables, les situations qui s'offraient à lui. Il les peignait comme il les avait trouvées, sans étude et sans effort, selon l'inspiration bonne ou mauvaise du moment. Tel est le caractère de ces premières productions du génie nouvellement fécondé et encore ignorant de ses propres forces. Il serait aussi superflu d'en relever les défauts trop aisés à voir, qu'il serait impossible d'imiter à dessein et de sang froid, un seul trait de cette naïveté pleine d'énergie qui en fait le plus grand charme. »

Les romances que j'offre ici se rapportent toutes à l'histoire des douze Pairs de France ; ce sont celles que nous voyons fréquemment citées dans Don Quichotte, comme ayant enflammé la folie du valeureux chevalier, par la vivacité des peintures et par les proportions gigantesques des héros. Ces héros, d'ailleurs, quoique fabuleux, ou fabuleusement dessinés, sont nos compatriotes ; leurs exploits, leurs aventures, leurs amours, ont pour théâtre habituel notre pays ; leurs jeux, leurs fêtes, leurs coutumes nous reportent à nos antiquités nationales ; enfin, c'est d'un cerveau français, de l'auteur de la Chronique de Turpin, que sont primitivement éclos tous ces contes

chevaleresques qui, pendant plusieurs siècles, ont, sous des formes et des dénominations différentes, inondé l'Europe entière, et donné naissance à tant de poëmes et de romans : voilà pour nous bien des motifs particuliers d'intérêt et de préférence.

On sait que Turpin ou Tulpin était un archevêque de Reims qui vivait du temps de Charlemagne; mais que la chronique écrite en latin sous son nom n'est point son ouvrage. Suivant l'opinion commune, elle fut fabriquée à la fin du onzième siècle par un moine nommé Robert, pendant la tenue du concile de Constance, probablement dans la vue de seconder le zèle ardent de l'ermite Pierre, pour la destruction des infidèles. L'auteur suppose que Charlemagne, dont on connaît le goût pour l'astronomie, étant occupé, pendant une belle nuit, à considérer les astres, saint Jacques, apôtre de l'Espagne, lui apparut dans la voie lactée, lui révéla l'endroit où reposaient ses cendres, lui ordonna de conquérir l'Espagne sur les Mores, et de lui ériger un tombeau et une église. Le pieux roi s'empressa d'obéir aux ordres du saint; il partit avec ses douze pairs et une brillante armée, et c'est le récit de sa prétendue expédition, qui fait la matière de la chronique. Peut-être sera-t-on bien aise de se faire une idée de l'esprit dans lequel est composé ce vieux livre si peu connu quoique tant de fois cité ; je vais en rapporter un passage fort curieux : c'est une dissertation théologique entre le *prédicateur Roland* et le *cathécumène Ferragus*. Le chapitre est intitulé : « Comment Ferragus le géant disputa de la foy avecques Roland et fut finablement occis par ledict Roland. » J'emprunte la traduction publiée en 1527, par Robert Gaguin, bibliothécaire de Charles VIII et de Louis XII, et qui est d'un fort bon style, pour le temps.

Il faut dire d'abord que le géant Ferragus, envoyé contre les chrétiens par l'*Amiral de Babylone*, égalait en force quatre hommes des plus vigoureux ; qu'il avait douze coudées de haut; que ses bras et ses jambes étaient d'une grandeur démesurée ; que grand nombre de chevaliers français, qui s'étaient présentés pour le combattre, avaient été enlevés par lui et jetés dans ses grandes prisons ; et que Charlemagne n'osait plus lui opposer personne.

« Mais le preux et hardy Roland, son nepveu, le pria très humblement qu'il le laissast aller contre le géant Ferragus, dont l'empereur fut fort dolent, et ne luy voullut promettre sa demande, si non à force. Roland, qui avait tousjours le cueur prompt et délibéré à combattre pour la foy de Jésus-Christ, augmentation et exaltation d'icelle, fut incontinent arrivé, monta à cheval, et alla vers le géant pour avec luy combattre. Lequel géant le print avec sa main dextre ; et le mist par devant soy sur son cheval, et commença à l'emporter vers son chasteau. Quand Roland vit le cas, il reprint cueur et courage, priant à nostre seigneur Jésus-Christ qu'il luy daignast aider; et puis se tourna vers le géant, le print par le menton, et le renversa par derrière sur la croppe de son cheval, tellement qu'ils tombèrent tous deux à terre. Après leur cheute, ils se rellevèrent tous deux, et remonta chacun à cheval; et, quant ils furent montez, Roland tira son espée, et cuyda occire le géant incontinant. Toutesfois il ne luy fist aucun mal, car son coup descendit sur le col du cheval de Ferragus, si que le dict Ferragus tomba à bas. Et quand il fut à pied, il tyra son espée et commença à menacer Roland durement et fière-

ment. Et le dict Roland haussa adonc son espée ; toutesfois il ne luy fist onoques mal ; car l'espée luy eschappa seulement de la main. Adonc, quant Ferragus se vit sans espée, il ferma le poing et cuyda férir Roland ; mais son coup cheut seullement sur son cheval au droit du front ; tellement qu'il tomba mort à terre. Par cela, les deux forts combattans furent à pied, et combattirent de pierres, et à force de poing, quasi jusques à la vesprée ; et quant le vespre commença à venir, Ferragus demanda trèves à Roland jusques au lendemain ; et adonc ordonnèrent les chevaliers qu'ils viendroyent tous deux en la bataille au jour suyvant, sans chevaulx, sans lances et sans espées. Quant cela fut ottroyé d'une part et autre, chascun se retyra en son hostel. Ils vindrent au lendemain, tout ainsi qu'ils avoyent devisé, jusques au champ de la bataille ; mais Ferragus apporta son espée qui peu lui profita ; et Roland avait ung pau (pieu) gros et long, duquel il combattit avecques le géant par tout le long du jour ; toutesfois il ne luy fist aucun mal ; et Ferragus se deffendit des poings et de grosses pierres rondes qui estoyent en celluy champ à grant abondance. Le noble Roland faisoit comme Ferragus ; toutesfois il l'avoit beau frapper, car pierres ni bastons ne luy povoyent mal faire ; ains endura tous les coups de Roland jusques à midy. Sur celle chaleur du jour, Ferragus eut grant voulloir de dormir, et pria Roland qu'il luy donnast trèves jusques adonc il fust reposé. Roland obtempéra à sa demande ; et lui qui moult estoit prompt et allègre, print une grosse pierre pour mettre dessoubz son chief, et la luy acoustra pour le faire dormir plus légièrement. Si l'on demandait d'adventure pourquoy ne le tua adonc Roland, quant il fust endormy, je répons que aucun chrestien ne l'eust osé occire ; car

telle estoit adonc la coustume que ung chrestien n'eust osé tuer ung payen durant la paction des trèves, et ung payen semblablement n'eust osé mal faire à ung chrestien. Quant Ferragus eut assez dormi, il s'esveilla et trouva le noble Roland assis auprès de luy. Ledict Roland lui demanda comment il estoit si fort et puissant, sans aucunement craindre lance, baston, pierre ne espée; et le géant luy respondit et dist qu'il ne pouvoit estre nâvré (blessé) synon par le nombril. Celluy Sarrazin parloit langaige sarrazinoys. Mais toutesfois le noble et vaillant Roland l'entendit bien. L'infidèle Ferragus commença à regarder Roland, et lui demanda quel estoit son nom. J'ai nom Roland, respondit le noble preux. De quelle lignée, dict le géant, es-tu? Je suis, dict Roland, Francoys, et de la nation de France. Lors dict Ferragus: De quelle loy sont les Françoys? Et Roland lui respondit qu'ilz estoient de la foy chrestienne, par la grâce de Dieu; et sommes, dist-il, obéissans aux commandemens de nostre benoist Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. Et qui est Jésus-Christ, que vous dictes estre Fils de Dieu? dist le géant. C'est, dist Roland, celluy qui nasquit d'une vierge-mère pure et nette, et fut crucifié en l'arbre de la croix, et est maintenant adoré Dieu et homme par les anges là hault au ciel. Adonc, dist le géant Ferragus, vous dictes, entre vous chrestiens, qu'il n'est que ung Dieu en troys personnes; mais démonstre moi en quelle manière les troys personnes ne sont que ung Dieu. Je te le monstrerai bien, dict Roland, selon nature, si tu veulx entendre mes comparaysons et similitudes naturelles. Tout ainsi que en une harpe sont trois choses, c'est assavoir la main qui frappe les cordes, l'art par le moyen duquel on les fait frapper, et la harpe, aussi

en Dieu sont troys personnes ; c'est assavoir le Père, le Filz et le Sainct-Esprit. Autre comparayson te veulx donner de l'alemande (l'amande) en laquelle sont troys choses : l'escorce, le boys et le noyau ; et toutesfois ces troys choses ne sont que une seule alemande ; aussi les troys personnes qui sont en Dieu, n'est qu'une seulle divinité et essence. Pareillement au soleil sont troys choses : la chaleur, la resplendeur et la blancheur, et toutesfois ces troys ne sont que ung seul soleil. Autre comparayson nous apparoist de la roue du chariot, en laquelle sont troys choses ; c'est assavoir, le moyau qui tourne, le ray et le cercle, qui ne sont qu'une chose. Pareillement en l'homme trouvons ceste comparaison ; car en l'homme est le corps, les membres et l'ame spirituelle, et toutesfois ces troys choses n'est que ung homme, tout ainsi est-il en la Trinité. Adonc, dist le géant Ferragus, j'entens bien maintenant que Dieu est *trinus* et *unus ;* mais je ne puis sçavoir et congnoistre comment le père engendre le filz. Roland lui dist adonc : Croys-tu bien que Dieu nostre père créa Adam ? Et le géant respondit : Ouy, je le crois véritablement. Tout ainsi, dit Roland, que Adam ne fut engendré de nul homme, aussi ne fust engendré Dieu le Père de nulle chose ; toutesfois il engendra la personne du Filz, selon sa voulenté, et fut engendré le Filz du Père, comme Eve fut faicte de Adam. Alors dict le mauvais Sarrazin Ferragus : Ce que tu dis me plaist. Mais je suis esbay merveilleusement en quelle sorte et manière celui qui estoit Dieu a été faict et formé homme. Adonc à ces parolles, le noble et vaillant Roland luy dist : Celluy qui créa le ciel et la terre de nulle chose, et toutes austres choses, fit naistre son Filz homme de la Vierge-Mère, par l'opération du Sainct-Esprit. A cette parole, le mau-

dict traistre géant Ferragus respondit au noble et vaillant conte Roland : Dy moy la raison en quelle manière il naquist au ventre de ceste dicte Vierge que tu dis, sans semence d'homme? Et adonc le noble et vaillant Roland respondit : Dieu qui forma Adam sans semence d'homme fit naistre son Fils de la Vierge sans semence d'homme pareillement; et ainsi comme Dieu le Filz naquist de son père sans mère, aussi naquist-il de sa mère sans père; car tel enfantement convenoit à Dieu. Le meschant et mauvais géant Ferragus dist adonc : Je doubte en quelle manière cette Vierge peut enfanter sans nul homme. Et Roland dist : Celui qui fist naistre le ver en la febve, et le ver au gland, et les serpens sans masle, maints poissons et maints voultours (oiseaux), et maintes mouches à miel sans corruption, aussi fist-il engendrer Dieu et homme au ventre de la Vierge-Mère sans copulation charnelle, et semence d'homme mortel. Cettuy qui fist premièrement l'homme sans semence d'aultre homme, peut faire légièrement que le Filz fut faict homme, et naquist de lui, sans autre prégnation. Ferragus dit adonc : Bien peut estre qu'il naquit d'une vierge; mais s'il estoit Filz de Dieu, je dis qu'il ne povoit mourir en croix, car Dieu ne peut mourir. Tu dis bien, dist Roland, quand tu crois qu'il peut naistre de la Vierge; vois-tu bien en quelle manière il fut né comme vray homme? Si tu le voys par ta créance, je dis qu'il devoyt donc mourir comme homme; et ainsi nous debvons croyre non seullement en sa nativité, mais aussi à sa passion et résurrection. Ferragus respondit, et demanda en quelle manière l'on debvoit croire la résurrection. Et Roland dit que celluy qui estoit né et mort pour le salut des humains, estoit ressuscité au troisième jour. Adonc le géant, oyant telle

parolle, fut moult émerveillé, et dist : Roland, pourquoy me dis-tu tant de parolles qui ne profitent aucunement, puisqu'il est ainsi que aucun homme mort ne puisse ressusciter et revenir en vie? Roland dist au géant : Le fils de Dieu ne ressuscita pas seulement de mort à vie, mais tous les hommes qui ont esté et seront dès le commencement du monde jusques à la fin, ressusciteront au jour du jugement, par devant celluy qui ressuscita, et rendront conte de leurs opérations et mérites du bien et du mal, lequel ils auront faict, et celui qui fist le grain du froment qui estoit mort, revivre, nous fera tous aussi ressusciter au jour dernier. De ce te veux bailler exemple du lyon, et semblance; car ainsi que le grant lyon ressuscite ses petits leonceaus au troisième jour après qu'ils sont nez du ventre de la mère, Dieu pareillement ressuscita son filz de mort, au troisième jour après. Ce n'est mye merveille si le fils de Dieu ressuscita; car plusieurs autres morts ressuscitèrent après la sienne résurrection; et si Hélias ou Héliséus ressuscitoyent les morts au temps passé, plus légièrement et facilement Dieu peut ressusciter son fils; et celui qui plusieurs morts ressuscita devant sa passion, par plus forte raison peut plus légièrement ressusciter. Alors dist Ferragus : Assez congnois ce que tu dis; mais en quelle manière peut le fils de Dieu monter au Ciel? Roland respondit et dist que celluy qui estoit descendu du ciel y povoit légièrement monter, sellon similitude de maintes choses. Regarde, dit-il, la roue du moulin; car d'autant qu'elle monte, d'autant baisse elle; et d'autant qu'elle baisse, d'autant va elle contre mont. Le soleil semblablement qui se couche en occident, remonte puis après en orient; et ainsi le filz de Dieu qui descendit en terre par humilité, remonta au lieu dont il estoit venu.

Par telle convenance me combatray contre toy, dit Ferragus, si ta loy est vraye, comme tu dis; car si je suis vaincu, je croiray en ta loy; et si je suis sur toi victorieux, tu croiras en la mienne, et seront à toujours mais les chrestiens blasmez et les payens renommez du tout en tout. Je t'accorde ta demande, dist Roland; pourtant (c'est pourquoi) combatrons quant tu vouldras. Roland assalit le géant de grant couraige, et ledit géant tyra son espée sur lui et le cuyda frapper; mais Roland qui estoit prompt et alègre de son corps, recula en arrière, et retint le coup du géant sur son baston, qui fust tranché en deux parties. Adonc le géant saillit en avant, et print Roland par le bras et le gesta à terre moult légiérement. Adonc congneut Roland qu'il ne lui povoit eschapper, si ce n'estoit par la grâce de Dieu et puissance; par quoy il s'écria à nostre seigneur Jésus-Christ filz de la benoiste vierge Marie, le suppliant qu'il luy aydast; et incontinant sa prière faicte, il getta le géant dessoubz luy et mist la main à l'espée du géant, et le perça au droit du nombril. Adonc le géant commença à réclamer son dieu Mahommet à haulte voix, disant : Mahommet, Mahommet, mon Dieu et seigneur, qu'est-ce à dire? Si tu ne me donnes secours, je suis mort. Incontinant les Sarrazins qui veirent son affaire, coururent au lieu de la bataille, prinrent leur seigneur Ferragus, et l'emportèrent entre leurs mains dedans son chasteau. Roland jà estoit revenu à ses gens qui furent incontinant armez, coururent et entrèrent audict chasteau, auquel les payens avoyent emporté leur maistre Ferragus; faisans grant bruit et tempeste; et estoit celluy chasteau dessus la cité, qui fut prins par grant vertu et puissance; et les chevaliers chrestiens dessus dictz, délivrez de la prison où Ferragus les avait mis.»

Quoique la chronique de Turpin soit le fondement de toutes les fables relatives aux douze pairs de France, un extrait détaillé de cet ouvrage n'est nullement nécessaire à l'intelligence des romances qu'on va lire; elles portent toutes sur des faits et sur des personnages généralement connus. Seulement je ne puis passer sous silence une observation qui importe beaucoup à l'honneur de notre Charlemagne, très rapetissé dans son histoire romanesque, où il est peint souvent comme un assez méchant homme et même comme un Cassandre; c'est que les romanciers du moyen âge ont tout bonnement représenté sous le nom et sous les traits de ce héros, les plats et exécrables tyrans féodaux qui étaient pour eux le seul type de la domination royale, de sorte que ce grand homme serait aujourd'hui la victime de sa célébrité, si les témoignages de l'histoire ne subsistaient pas en sa faveur.

J'ai choisi ces romances parmi celles qui ont été publiées au milieu du dix-huitième siècle par M. Damien Lopez de Tortajada. M. Thomas Rodd en a donné en 1821 une imitation en vers anglais, où l'on remarque plus d'élégance que de fidélité. Pour moi, dans mon humble version en prose, c'est à la scrupuleuse exactitude que j'ai dû m'attacher particulièrement. J'ai conservé, autant que je l'ai pu, les tournures et les expressions naïves des originaux : chaque alinéa de la traduction indique un couplet du texte.

FIN DE LA NOTICE.

ROMANCE

DU COMTE GRIMOALD

ET DE MONTESINOS (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Mainte fois j'ai entendu dire et raconter aux vieillards que nul ne doit se glorifier de sa richesse, ni s'humilier de sa pauvreté.

Ils citaient l'exemple du comte Grimoald, qui arriva tout petit à la cour de l'empereur.

Il fut fait page du prince et chargé des plus secrets emplois, parce qu'il était fort discret et qu'on pouvait se fier à lui.

Lorsqu'il devint plus grand, l'empereur le fit son chambellan et son secrétaire, et, pour l'honorer davantage, il lui donna un comté.

Puis, pour l'élever encore plus, il le fit gouverneur d'une partie du royaume.

Enfin, voulant récompenser sa vertu, sa noblesse et son courage sans égal, il le choisit pour fils et lui donna sa fille en mariage.

Les fêtes se célébrèrent avec joie et sans trouble; et après plusieurs jours de divertissemens et d'honneurs,

Le roi l'envoya donner ses soins au gouvernement des pays qu'il lui avait confiés.

Le comte déclara qu'il était prêt à obéir.

Les ordres sont expédiés pour son départ, et le roi fait préparer son cortége de chevaliers et de dames.

Voilà le comte parti avec la comtesse, et avec sa suite, qui ne pouvait se résoudre à se séparer d'eux.

Enchaînés par la vertu du comte, les chevaliers et les dames les escortèrent ainsi depuis Paris jusqu'à Lyon.

Ensuite ils retournèrent à Paris et firent grand plaisir à l'empereur par les nouvelles qu'ils lui portèrent,

Sur la manière dont le comte gouvernait Lyon, et sur l'art qu'il avait d'y maintenir la puissance et la gloire de son maître.

Toutes ces choses causèrent à l'empereur la joie la plus vive; mais je n'ai plus rien à dire de lui, sinon qu'il laissa le comte dans son gouvernement.

Retournons à Don Grimoald, qui était bien vu des grands et ne refusait justice à personne.

Il s'y prenait de telle sorte que nul ne se plaignait de lui.

Cinq ans se passèrent sans qu'il fût porté au roi

aucune plainte de son gouvernement, ni aucun appel de ses sentences.

Mais la fortune variable et qui ne connaît pas le repos, finit par le renverser.

Le perfide Don Tomillas alla traîtreusement l'accuser auprès du roi lui-même, pour le perdre plus sûrement.

Il lui dit que son gendre avait fait placer ses propres armes dans les bourgs et dans les cités;

Qu'il y prenait le titre de seigneur absolu, et mettait garnison dans les campagnes en son nom personnel.

Le roi eut beaucoup de chagrin en apprenant ces nouvelles, et en songeant aux honneurs dont il avait comblé le comte.

« Il l'avait mis là, disait-il, pour recevoir de lui de fidèles services; et sa confiance était payée par la trahison! » Sa résolution fut prise de le justicier (2).

Mais quittons encore une fois la cour et retournons vers le comte, qui était couché auprès de la comtesse.

Le comte faisait un rêve triste, et proférait des plaintes douloureuses.

« Que t'ai-je fait, cruelle fortune, pour que tu me trahisses, et me renverses du poste où le roi m'avait placé?

» Sans doute des rapports calomnieux m'ont noirci; quelle autre cause pourrait me perdre? »

Ces plaintes réveillèrent la comtesse, qui fut tout épouvantée de l'entendre parler ainsi.

De tels discours étaient nouveaux pour elle. « Qu'avez-vous, seigneur, lui dit cette tendre épouse, et d'où naît le sujet de vos craintes? »

— « D'un mauvais rêve que j'ai fait, répondit le comte, et qui me donne des pensées noires;

» Encore bien que je n'ajoute pas foi aux rêves, celui-ci pourtant a quelque chose d'effrayant. J'ai vu voler un aigle,

» Que tourmentaient sept faucons. L'aigle, pour leur échapper, vint chercher un asile en ce lieu.

» Il alla se percher au haut d'une tour. Son bec vomissait des flammes; de ses ailes sortait du goudron.

» Et le feu qui s'échappait de l'oiseau mit l'incendie dans la ville, et brûla ma barbe et vos habits.

» Assurément un tel signe ne peut être que mauvais. Telle est, Comtesse, la cause des plaintes que vous m'entendiez proférer. » — « Comte, répondit-elle, si quelque malheur vous arrive, vous l'aurez bien mérité, vous qui, depuis cinq ans, vous abstenez de paraître à la cour. Vous savez quel ennemi vous y avez. C'est ce traître de Tomillas, dont le méchant esprit ne se repose jamais. Seigneur, si vous m'en croyez, demain, avant toute chose, faites publier un ban dans la ville pour appeler tous les chevaliers qui sont sous vos ordres et qui habitent vos terres; ordonnez-leur de se tenir prêts

pour un voyage. Dès qu'ils seront arrivés, dites-leur la vérité, que vous voulez aller à Paris parler au roi; et que tous se disposent à vous faire cortége; selon que vous serez accompagné, vous serez en peine ou hors de péril. Vous vous rendrez avec eux tous à Paris; vous baiserez la main du roi, comme vous avez coutume de le faire. Vous saurez par là, Seigneur, quels peuvent être ses griefs contre vous, et vous aurez moyen de les détruire. »

— « Votre conseil me plaît, Madame, » dit le comte. Soudain il partit pour Paris,

Avec tous ses chevaliers et tous ceux qu'il put y réunir. Dès qu'il fut à la distance de Paris d'environ quinze milles,

Il fit faire halte à sa troupe, planta ses pavillons, et distribua des logemens à tous.

Puis il écrivit au roi, mais il n'en reçut pas de réponse. Quand le comte vit cela, il entra dans Paris,

Se rendit au palais, salua tous les grands, et s'avança pour baiser la main du roi. Le roi irrité ne la lui donna point, et se répandit en menaces contre lui sur ce qu'il osait entrer dans Paris après la trahison qu'il avait commise; jurant par sa vie que c'était merveille qu'il ne lui eût pas fait déjà couper le cou;

Et que, s'il ne craignait de déshonorer sa fille, il le ferait justicier avant la fin du jour;

Mais que, pour son châtiment et pour la leçon des autres, il lui ordonnait de sortir du royaume.

Il ne lui laissa que trois jours pour se transporter hors de ses états, avec défense de lever aucune troupe, ni de se faire accompagner d'aucun chevalier ou suivant;

Ni de chevaucher sur aucun cheval ou mulet, ni de prendre sur lui aucune monnaie d'or, d'argent ou de quelque métal que ce fût.

A ces rigoureuses paroles prononcées d'une voix haute, le comte fut accablé de douleur, et répondit comme un homme au désespoir:

«Puisque ton altesse me bannit, je souscris à mon bannissement, mais celui qui m'accuse de trahison, a menti.

»Jamais je ne commis aucune action mauvaise ni déloyale, et, si Dieu me prête vie, je saurai bien faire éclater mon innocence.»

A ces mots, il sortit du palais, accablé de douleur, et s'en alla trouver chez eux Olivier et Don Roland.

Il leur raconta ce que le roi venait de lui dire; puis il prit congé d'eux en attestant la vérité,

Et en jurant qu'on ne le verrait pas reparaître en France, avant d'avoir puni le vil calomniateur.

Ensuite il alla dans Paris prendre congé de tous ses amis, de Baudouin, du romain Fincano, de Gaston Angelier, du vieux Don Bertrand, du duc Astolphe, et surtout de l'invincible Renaud de Montauban. Bref, il fit ses adieux à tous. La comtesse, informée de tous ces événemens, ne tarda pas à se rendre à Paris.

Sans se donner le temps de parler au comte, elle alla tout droit se présenter à l'empereur, et lui dit qu'elle était étonnée de ce que venait de faire son altesse ;

Comment avait-il pu traiter ainsi le comte Grimoald, dont les actions ne méritaient pas un tel salaire?

Elle finit par supplier son altesse d'envoyer sur les lieux vérifier l'accusation ; et, si elle se trouvait fausse, de faire punir le délateur,

De la même manière que le comte mériterait d'être puni, si la dénonciation était véritable.

Mais le roi lui imposa silence en la menaçant de la traiter comme son époux. « Les traîtres, lui dit-il, parlent seuls en faveur des traîtres. »

La comtesse, ainsi repoussée, descendit, en pleurant, les marches du palais; elle alla trouver le comte et se jeta dans ses bras. C'était grande pitié d'entendre les discours qu'ils se tenaient. « Est-ce là, cher Comte, le bonheur que vous deviez me procurer? Je ne pensais pas que mes plaisirs dussent être de si courte durée. Hélas! on nous les remplace injustement par des chagrins.

» Mais j'ai une grâce à vous demander; vous ne me la refuserez pas, puisque vous deviez me constituer un douaire quand nous nous sommes épousés. Je ne l'ai jamais eu, cher Comte; voici l'instant de le demander. »

— « Parlez, chère Comtesse; jamais je ne vous

refusai rien; tout ce que vous desirerez de moi, je promets de vous l'octroyer. »

— « Ce que je demande, Seigneur, c'est de vous accompagner en quelque lieu que vous portiez vos pas. Par la foi que je vous ai donnée, vous ne pouvez me refuser cette grâce. »

— « Ah! s'écria le comte, voilà la plus grande de toutes mes peines; je regarderais ma perte comme un gain, si j'étais renversé seul.

» Mais vous envelopper dans ma ruine, est un malheur sans consolation. Pourtant, puisque vous l'exigez, je ne puis y mettre obstacle.

» Si jeune, et dans l'état de grossesse où vous êtes, à combien de périls vous allez être exposée!

» Enfin, la fortune le veut ainsi; soumettons-nous a ses rigueurs; c'est dans de tels revers que se montrent les grands courages. »

A ces mots, ils sortent de la ville en se tenant par la main. Olivier et le paladin Roland étaient avec eux.

Avec eux aussi marchaient Dardin, le romain Fincano, Gaston Angelier et le fort Mérian, ainsi que Don Renaud, le gentil Baudouin et le duc Astolphe. Les dames, les demoiselles les escortaient également. Enfin à cinq milles de Paris, il fallut se séparer d'eux, et les laisser seuls. Le comte et la comtesse pleuraient sans que rien pût les consoler; leurs amis ne pouvaient prononcer une parole.

Il n'y avait grand ni petit qui pût retenir ses larmes ; les dames et les demoiselles qui se trouvaient là, poussaient des cris si lamentables, que je n'ose le raconter; le chagrin me tient encore lorsque j'y pense.

Cependant les deux époux s'éloignent sans rien dire. Quant à leurs amis, les uns se jettent douloureusement par terre, les autres sentent redoubler leur tristesse et leur désespoir. Mais je laisse tous ces chevaliers retourner à Paris, et je reviens au comte et à la comtesse qui s'en vont à travers des chemins âpres et infréquentés. Arrivés le troisième jour dans un bois sauvage, ils s'arrêtèrent; la comtesse accablée de lassitude, ne pouvait continuer sa route. Ses chaussures étaient déchirées, et ne tenaient pas contre l'escarpement de la montagne. Elle ne pouvait plus lever les pieds; à chaque pas qu'elle voulait faire, la faiblesse la contraignait de s'arrêter. Le comte voyant cela, voulut la consoler et lui dit du ton le plus tendre :

« Du courage, mon cher bien ; faites un dernier effort ; voici une claire fontaine dont l'eau va vous ranimer.

» Reposons nous et rafraichissons nous en ce lieu. »

La comtesse, à ce discours, alongea un peu le pas, et, en arrivant à la fontaine, elle se laissa tomber sur ses genoux. Grâces soient rendues au dieu du ciel qui la conduisit en ce lieu. « Ah! s'écria-t-elle, voilà bien de l'eau, pour qui aurait du pain! »

Comme elle parlait ainsi, les douleurs la saisirent, et elle mit au monde un fils, dans un déplorable état de dénûment.

Le comte, à l'aspect de son fils, sentit renaître son courage, et il l'enveloppa d'un pan de ses habits.

En même temps, il quitta son manteau pour en couvrir la mère, qui prit son enfant et lui présenta le sein.

Le comte cherchait dans sa pensée comment il pourrait la soulager; il n'y avait là ni pain ni vin, ni rien autre chose.

La comtesse, affaiblie par sa couche, ne pouvait se tenir sur ses pieds; le comte la prit dans ses bras sans qu'elle même cessât de tenir son enfant.

Il les porta sur le sommet d'une haute montagne pour découvrir de plus loin; et, du fond de broussailles épaisses, il vit sortir une grande fumée.

Le comte emmena vers ce lieu sa femme et son fils; et, comme il s'enfonçait dans le taillis profond, il vit marcher un vénérable ermite qui, en les apercevant, s'écria :

« Dieu du ciel, qui vous a transportés ici? Cette vallée affreuse ne nourrit aucun habitant,

» Excepté moi qui m'y suis confiné par pénitence. » Le comte répondit d'un air douloureux:

« Au nom de Dieu, bon ermite, sois charitable envers nous. Nous aurons le temps de te raconter nos malheurs.

» Mais donne-moi pour cette dame infortunée tout ce que tu peux me donner, car voilà trois jours et trois nuits qu'elle n'a mangé de pain. Les douleurs de l'enfantement l'ont surprise là haut auprès de la fontaine. »

A ce discours, l'ermite ému de pitié les conduisit dans son ermitage.

Il leur donna du pain et de l'eau, qu'il avait; pour du vin, il n'en avait pas. Ce faible secours répara un peu les forces de la comtesse.

Ensuite le comte pria l'ermite de baptiser l'enfant. « Bien volontiers, dit celui-ci; mais comment le nommerons nous? »

— « Nommez-le, mon père, comme il vous plaira; ou plutôt, puisqu'il est né sur d'âpres montagnes, appelez-le Montesinos. »

Le triste couple mena dans cette retraite une vie sainte et solitaire; il se passa environ quinze ans sans que le comte en sortît.

Le bon Grimoald se donna beaucoup de peine pour enseigner à son fils Montesinos tout ce qui concerne l'art de la guerre;

Comment il devait manier les armes pour acquérir de l'honneur et venger son père.

Il lui montra aussi à lire et à écrire, autant qu'il le savait lui-même. Il lui apprit à jouer aux échecs et à amorcer l'épervier.

Enfin, le vingt-quatre juin, jour de la saint Jean, le père et le fils quittèrent l'ermitage.

Et lorsqu'ils furent arrivés sur une haute montagne d'où l'on découvrait la grande ville de Paris,

Le comte prit son fils par la main, et lui tint ce discours entremêlé de soupirs, de larmes et de sanglots :

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ROMANCE DU COMTE GRIMOALD.

SECONDE PARTIE.

« Regarde la France, Montesinos, regarde la ville de Paris, et le palais de l'empereur, ton aïeul maternel.

» Regarde enfin ta maison, d'où mon mortel ennemi, Don Tomillas, m'a chassé par ses impostures.

» C'est ce méchant qui est cause que j'ai souffert en des vallées âpres et solitaires, la faim, la soif, la chaleur, les pluies, les neiges et les vents.

» Ta mère t'enfanta près d'une fontaine, sans avoir rien à t'offrir; je quittai tristement mon sayon, pour en couvrir ton corps.

» Je te fais grâce de beaucoup d'autres angoisses. Le traître Tomillas est l'auteur de tous ces maux; mais si Dieu me prête vie, j'en tirerai vengeance. »

Montesinos écoutait avec admiration ce discours; il mit un genou en terre, prit la main de son père, et la baisa.

Puis il lui demanda la permission de se rendre à Paris, où il avait entendu dire que, moyennant une solde, les bons chevaliers engageaient leurs services (3).

« Je vous prie donc, Seigneur, de ne point prendre de chagrin; car, si je deviens soldat de l'empereur, j'aurai les moyens de vous venger. » Le comte, voyant son désir, lui donna sa bénédiction.

Montesinos, en s'éloignant, le pria de dire à la comtesse sa mère qu'il allait à la recherche de Tomillas. « Je le ferai, mon fils, pour te satisfaire, » répondit le comte.

Voilà Montesinos entré dans Paris. Son premier soin fut de demander le palais du roi. Ceux auxquels il s'adressait, se mettaient à rire. On le prenait pour un fou ou pour un mendiant, en le voyant si mal vêtu.

Enfin on lui fit voir le palais situé sur une éminence, et il entra dans la salle royale.

Le roi était à table avec Tomillas; la salle était pleine de monde, et Montesinos ne fut point remarqué.

Le repas fini, le roi et Don Tomillas se mirent à jouer aux échecs sans que personne leur adressât la parole.

Montesinos seul les regardait; soudain le traître Tomillas, en qui jamais aucune vérité ne s'était trouvée,

Se permit secrètement une tricherie dont le

noble Montesinos ne put se taire; il publia sa déloyauté.

Don Tomillas, en courroux, avançait la main pour lui donner un soufflet;

Montesinos, d'un bras, détourna le coup; et de l'autre, saisissant l'échiquier, en frappa Tomillas,

Si rudement sur la tête, qu'il le tua. Le méchant damné expira, sans que sa tricherie lui eût profité.

Tous les gardes qui se trouvaient dans la salle accoururent en désordre, se saisirent de Montesinos, et voulaient le mettre à mort; mais le roi défendit qu'on lui fît aucun mal; il voulait connaître le jeune homme qui avait eu une telle audace; il soupçonnait là-dessous quelque mystère. Montesinos, quand le roi l'interrogea, répondit la vérité : « Que ton altesse royale sache que je suis ton petit-fils; oui, Seigneur, je suis fils de votre fille que vous fîtes bannir avec le comte Don Grimoald, votre loyal serviteur; tous deux furent victimes de la calomnie. Mais maintenant votre altesse peut s'informer de la vérité des choses, et reconnaître si Don Tomillas accusa mon père justement. Si je mérite une punition, que le roi me la fasse infliger; sinon, que je sois libre.

» Faites revenir, Seigneur, le fidèle comte et la comtesse, et remettez-les en possession de leur gouvernement. »

Le roi ne voulut pas en entendre davantage. Il lui suffit de voir son petit-fils, pour que la vérité se révélât à ses yeux.

Il comprit que Don Tomillas avait ourdi cette trame pour perdre le comte dont il enviait la prospérité.

Il envoya donc chercher le comte; des cavaliers et des fantassins furent chargés de l'accompagner.

Des dames furent choisies pour escorter la comtesse, selon l'usage.

Mais le cortége, à son retour à Paris, fut obligé de s'arrêter, parce que les deux époux, à leur départ, avaient fait serment

De ne jamais repasser les portes de Paris. Le roi, instruit de cet obstacle, envoya abattre

Un grand pan de muraille, pour qu'ils pussent passer, sans violer le serment qu'ils avaient fait.

On les conduisit au palais, en grande solennité, et ce furent des fêtes continuelles à la cour.

Chevaliers, veuves et dames, accoururent les visiter; et, pour plus grand honneur, le roi le premier leur fit visite.

Il leur dit qu'il avait appris toute la trahison de Tomillas, cause fatale de leur exil.

Et, voulant réparer, autant qu'il le pouvait, leur infortune, il leur rendit le gouvernement général dont ils étaient autrefois revêtus;

Enfin, il voulut qu'après lui le noble Montesinos devînt héritier de son royaume.

FIN DE LA ROMANCE DU COMTE GRIMOALD ET DE MONTESINOS.

ROMANCE

DU COMTE D'IRLOS (4).

Le comte d'Irlos était neveu de Don Bertrand; il s'était fixé dans ses terres, et son principal plaisir était la chasse,

Lorsqu'il lui arriva une lettre de l'empereur Charles. Il la reçut avec joie; mais en l'ouvrant, sa joie devint du déplaisir; ce qu'elle contenait ne lui paraissait pas bon.

«Mon neveu, y était-il dit, je vous prie, comme bon Français que vous êtes, de rassembler en armes tous les chevaliers qui mangent votre pain, de leur donner une solde double de ce qui est d'usage, des armes, des chevaux, doubles de ce qui est besoin;

» De plus, de leur garantir tout ce qu'ils gagneront à la guerre, et de les envoyer au royaume du roi more Aliarde.

» Il m'a défié, moi et les douze pairs; et ce serait pour moi grande honte que son défi ne fût pas accepté.

» Je ne vois pas en France quel chevalier meilleur je pourrais envoyer, que le comte d'Irlos, si renommé dans les combats. »

Le comte, en lisant cela, devint fort triste, non par la peur des Mores ou par le regret de combattre; mais il avait une femme jeune et belle.

Il l'avait conquise par trois années de hauts faits, dont le terme ne venait que d'expirer; et il fallait partir!

Cette pensée le rendait triste et soucieux; il ne faisait que soupirer.

Il congédie ses fauconniers, fait payer ses veneurs, (5) et renvoie tout ce qui faisait ses délices.

Il ne badine plus avec la comtesse, comme il avait coutume de badiner; on ne le voit plus que pensif et mélancolique.

La comtesse, le voyant en cet état, lui dit: « Vous êtes triste, cher comte, triste et plein de souci.

» Ah! ce départ qui s'apprête est cruel pour moi. Vous voulez vous rendre au royaume d'Aliarde;

» Me laisserez-vous seule ici en terres étrangères; et combien d'années, cher comte, serez-vous sans revenir?

» Laissez-moi retourner aux terres, aux terres de mon père, et me vêtir d'habits de deuil; ce sera ma seule consolation!

» Là, je maudirai ma beauté, je maudirai ma jeunesse, je maudirai le triste jour où je suis devenue votre épouse.

« Mais, comte, si vous voulez, je pourrais partir avec vous; j'aime mieux perdre la vie, que d'en jouir où vous n'êtes pas. »

Le comte, jetant sur elle des regards amoureux, lui répondit :

« Ne pleurez pas, comtesse, et ne soyez point en peine de ma vie. Vous n'êtes point ici en terre étrangère, mais chez vous, et en des domaines qui vous sont soumis; car avant que je parte, je veux vous en faire pleine donation. Vous pourrez, comme dame et maîtresse, vendre quel bourg vous voudrez, et engager quelle ville il vous plaira, sans que personne puisse s'y opposer.

» Vous resterez recommandée à mon oncle Don Bertrand, à mon cousin Don Gayferos, seigneur de Paris la grande; et recommandée aussi à Olivier, à Roland, à l'empereur et aux douze qui mangent à la même table.

» Car les états du roi more Aliarde sont loin d'ici; ils sont situés près de la Terre-Sainte, au delà de notre mer.

» Sept années, comtesse, sept longues années vous devez m'attendre; si, à la huitième, je ne suis pas revenu, à la neuvième vous vous remarierez.

» Vous aurez alors vingt-sept ans, c'est le meilleur âge. Celui qui vous épousera, Madame, recevra mes terres en dot; il aura une femme belle, jeune et riche.

» Il est bien vrai, chère comtesse, que vous pourriez venir avec moi; mais je pars pour me battre, et non pour me divertir.

» Chevalier qui va à la guerre ne peut prendre soin d'une femme; et tout le bien que je vous veux ne tendrait qu'à compromettre votre honneur.

» Mais préparez-vous, comtesse, préparez-vous à venir avec moi à la cour, dans la grande ville de Paris.

» Sonnez, sonnez, trompettes; il est temps de partir. » Ainsi partit le fidèle comte, et la comtesse avec lui.

Ils suivent la route de Paris en grande hâte et sans s'arrêter. Quand ils ne furent qu'à une journée de la grande ville,

L'empereur, informé de leur approche, alla au devant d'eux, avec Olivier, Don Roland,

Dardin, le fort Urgel, et l'infant Guarin, amiral de la mer;

Enfin avec Renaud de Montauban, et les douze pairs mangeant à la même table.

L'infant Gayferos et le brave comte Don Bertrand les avaient précédés de trois journées.

L'empereur ne souffrit pas qu'ils logeassent ailleurs que dans son palais.

Cependant le départ se préparait en grande diligence; la France venait de lever dix mille chevaliers,

Sans compter les troupes de la grande armée royale, qui étaient engagées et soldées pour sept ans et plus.

Déjà les guerriers, munis de bonnes armes et de bons chevaux, commençaient à se mettre en route.

Mais le bon comte d'Irlos pria l'empereur de réunir autour de lui les douze pairs. Lorsqu'ils furent rassemblés dans la grande salle du palais, le comte entra, tenant la comtesse par la main. Arrivé au milieu de la salle, il dit : « Je m'adresse à vous, bon vieux Don Bertrand, mon oncle, et à vous, infant Gayferos, mon principal cousin. Je veux qu'en présence de vous tous,

» Le très puissant empereur connaisse ma volonté ; savoir, que les bourgs, châteaux, villes et autres propriétés

» Que je laisse à la comtesse, ne puissent lui être enlevés par qui que ce soit. Elle peut en disposer comme ma principale héritière,

» Vendre quel bourg et engager quelle ville elle voudra, sans que personne y trouve à redire.

» Si je ne reviens pas au temps prescrit, je vous prie de lui choisir un époux, qui sera mis en possession de toutes mes terres.

» Je vous la recommande à vous, mon oncle, comme à un père et à un mari ; je la recommande aux douze, et à l'empereur Charles. »

Chacun souscrivit de bon cœur aux désirs du comte, et il partit de la grande ville de Paris.

La comtesse voulut l'accompagner jusqu'aux rivages de la mer, où il devait s'embarquer.

Avec lui cheminaient le brave Renaud de Montauban, et les autres chevaliers de France.

Quel douloureux départ! le comte marchait tout triste, et la comtesse encore plus.

Les paroles qu'ils se disaient seraient trop affligeantes à répéter; leur seule consolation était de pleurer continuellement.

La douleur du comte redoubla lorsqu'il vit le navire prêt à le recevoir, et à le séparer de la comtesse.

Transporté de colère et de douleur, il s'écriait qu'il lui était impossible de la quitter.

Puis il jura sur le missel de ne jamais revenir en France, de n'y jamais manger de pain, et de n'y envoyer aucune lettre, afin qu'on n'entendît plus parler de lui.

Après plusieurs journées d'une navigation orageuse, il arriva aux états du roi more Aliarde.

Ce grand soudan de Perse les attendait au bord de la mer avec un appareil guerrier.

Quand les Français furent débarqués tous, le comte les réunit, et enflamma leur courage en ces mots :

« Braves chevaliers, ma loyale compagnie, souvenez-vous que nous avons quitté notre terre natale,

» Nos femmes, nos enfans et nos pères, uniquement pour acquérir de la gloire, et ne pas nous montrer des lâches.

» C'est moi, braves chevaliers, qui dois vous mener aux combats ; ne m'abandonnez point. »

L'armée des Mores était si nombreuse, qu'elle voulut s'opposer au débarquement ; mais le comte était vaillant et habile à la guerre.

Il fit passer dans des barques toute son artillerie et les ingénieurs qui la conduisaient, et empêcha les Mores de tirer. Pour lui, ses décharges étaient si fortes, qu'il prit terre malgré eux ; on voyait les chevaux sauter légèrement sur le rivage, et contraindre les Mores à la retraite.

En trois années que le brave comte passa dans ce pays, il conquit tout le royaume du roi more Aliarde.

Cependant ses chevaliers et lui menaient plus triste vie qu'on ne saurait dire.

Le soudan lui paya tribut, ainsi que les rois d'outremer, et tout ce qu'il recevait, il le partageait à ses troupes.

Il fit commandement à tous, particulièrement aux chefs, de jurer ceci : que personne ne fût si hardi que d'envoyer un seul homme en France ; et il déclara que quiconque écrirait une lettre, il le ferait mourir.

Le comte demeura ainsi quinze ans par delà les mers, sans écrire ni à la comtesse, ni à son oncle Don Bertrand ;

Non plus qu'aux douze pairs, et encore moins à l'empereur. Les uns les disaient morts en terre étrangère, les autres noyés dans la mer.

Durant tout ce temps, il ne voulut se faire raser ni la barbe, ni les cheveux, de sorte qu'ils lui tombaient jusqu'à la ceinture, et encore plus bas.

Son teint brûlé par les ardeurs du soleil et ses traits changés, lui donnaient un air féroce et épouvantable.

Enfin, les quinze années accomplies, la seizième allait commencer son cours, lorsqu'un soir il se coucha dans son lit avec le desir du repos.

Il se mit à réfléchir à la triste vie qu'il menait, et au temps qui s'écoulait jadis pour lui en plaisirs et en fêtes,

Lorsque, pour mériter la comtesse, il courait les joûtes et les tournois.

Dans ces pensées, il s'endormit, et bientôt fit un triste rêve qui lui donna bien du souci;

Car il voyait la comtesse dans les bras d'un infant. Aussitôt il sauta à bas de son lit, tout pensif et tout chagrin.

Ne cessant de crier à haute voix : « Sonnez, sonnez, trompettes, qu'on rassemble mes troupes. »

Tous accoururent, pensant que c'étaient les Mores; et, quand ils furent réunis, le comte leur parla ainsi, les pleurs aux yeux :

« Braves chevaliers, ma loyale compagnie, je reconnais à cette heure combien est vrai ce qu'on dit,

» Que tout homme formé de chair et d'os n'a pas de plus vif désir que d'aller se reposer sous son toit.

» Quinze années sont révolues, et la seizième commence, depuis que nous vivons solitaires en ces royaumes.

» Celui qui a quitté sa femme dans la fraîcheur de l'âge, va la retrouver vieille et ridée; les enfans qu'il a laissés s'offriront à lui des hommes pleins de force;

» Le père ne reconnaîtra pas son fils; encore moins le fils reconnaîtra-t-il son père.

» L'heure est venue, mes chevaliers, d'aller nous reposer en France, à présent que nous sommes riches d'honneurs et de biens.

» Qu'on rassemble et qu'on équipe soudain tous les vaisseaux, et nommons des capitaines pour garder ici nos conquêtes. »

A l'instant tous s'apprêtent au départ; déjà les troupes vont monter sur les vaisseaux; le comte les voyant ainsi rassemblées sur le bord de la mer,

Se met à pleurer de ses deux yeux, et leur dit: « Braves chevaliers, ma loyale compagnie, j'ai une chose à vous demander, ne me la refusez pas :

» C'est qu'en quelque lieu que ce puisse être, vous vous gardiez de me nommer. Je récompenserai quiconque sera discret.

» Avec le visage que j'ai maintenant, personne ne me reconnaîtra conduisant tant de monde et une royale armée.

» Si l'on vous demande qui je suis, ne répondez point la vérité; dites que je suis un messager envoyé d'outremer

« Auprès de l'empereur Charles; j'ai fait un rêve fâcheux, et je veux éprouver s'il est véritable. »

Dans la joie qu'ils ressentaient de retourner en France, tous jurèrent d'être discrets.

Ils s'embarquèrent gaiement, et se mirent à naviguer par un vent si favorable, que cela faisait plaisir à voir.

Ils arrivent en France, leur terre natale, et le comte se met à suivre sa route.

Il ne se rend point à la cour de l'empereur Charles, mais il va directement dans ses terres, où était son habitation.

Parvenu dans son pays, il marche, il marche, et trouve sur son chemin un gros bourg.

Cherchant autour de lui quelqu'un à qui il pût parler, il leva les yeux vers la porte du lieu,

Et commença à dire aux siens en pleurant : « Vaillans chevaliers, ayez pitié de ma peine,

» Car je vois qu'on a changé les armes que mon père avait placées ici. Ou la comtesse est remariée, ou mes terres sont envahies. »

Ainsi il s'approchait des portes avec un grand chagrin; et, comme il les vit occupées par beaucoup de gens d'armes, il accosta le plus vieux d'entre eux, lui prit la main, et lui dit : « Au nom de Dieu, portier, je te conjure de me dire la vérité; à qui appartiennent ces terres? qui est-ce qui commande ici? — Je vous dirai la vérité de très bon cœur, répondit le portier. Ces terres étaient jadis au comte d'Irlos, seigneur de ce lieu; mais elles appartien-

nent présentement à l'infant Célinos. » Le comte tressaillit à ces mots, et reprit d'une voix altérée : « Frère, je te supplie au nom de Dieu, ne t'impatiente pas de mes questions; ce que tu vas me dire te sera payé en son temps. Dis-moi, Célinos a-t-il acquis ces terres par héritage, ou à prix d'argent, ou les aurait-il gagnées au jeu de dés?

» Ou enfin s'en est-il emparé violemment, et refuse-t-il de les rendre? » Le portier lui répondit aussitôt :

« Non, Seigneur, il n'en a point hérité; elles ne lui viennent point de lignage, car le comte a un frère, quoiqu'on lui veuille du mal.

» Il a beaucoup de neveux, ses héritiers légitimes; Célinos ne les a point achetées non plus; il n'aurait pas de quoi les payer.

» Elles renferment un grand nombre de bourgs d'une haute valeur. Mais il a contrefait des lettres annonçant la mort du comte;

» Et cela pour épouser la comtesse, qui est riche et de haute lignée. Hélas! sa volonté répugne à ce mariage

» Qui lui est imposé par Olivier, par Roland, et par Charlemagne, empereur de France.

» Leur désir est d'établir Célinos en bon lieu. Mais le mariage s'est fait sous la condition qu'il n'approcherait pas de la comtesse ni elle de lui, et que le paladin Roland l'épouserait comme procureur (6). On a célébré des fêtes magnifiques dans cette ville d'Irlos. Il y a eu beaucoup de galas et

de tournois des douze pairs de France. » Le comte, à ces nouvelles, sentait bouillonner son sang; mais il dissimule; et en soupirant,

Il dit : « Mon frère, ne t'ennuie pas de me conter toutes ces choses; qui est-ce qui fut présent aux noces, ou refusa de s'y trouver? »

—« Seigneur, j'y ai vu Olivier, l'empereur, Roland, Bélard, Montésinos, le grand comte Grimoald, et beaucoup d'autres chevaliers, faisant partie des douze pairs. Mais ces noces déplurent beaucoup à Don Gayferos, beaucoup à Don Bertrand,

» Beaucoup au brave Mérian et à plusieurs autres chevaliers.

» Au moment des fiançailles, et comme la messe allait se dire, on vit arriver à l'empereur Charles un fauconnier

» Venu des terres situées par delà les mers, lequel disait que le comte était vivant, et en apportait la preuve.

» Cela fit grand plaisir à la comtesse et grand chagrin à l'infant. Les fêtes, à l'instant, furent troublées par de vives querelles;

» Et devant la cour de l'empereur fut porté un grand procès qui met en mouvement toute la France et les douze pairs.

» La comtesse dit qu'avant de conclure le mariage, elle demande un an pour envoyer des messagers au delà des mers;

» Que si le comte est mort, on achèvera la noce; mais que s'il est vivant, elle ne peut se remarier.

» Pour elle se sont prononcés Don Gayferos et le bon vieux Don Bertrand; pour Célinos, Olivier, et le paladin Roland.

» Nous croyons que la sentence est rendue ou qu'elle est à la veille de l'être; car hier on a reçu des lettres de l'empereur Charles,

» Portant qu'on eût à enlever ces nouvelles armes, à remettre les véritables, et à garder ces terres au nom du comte Don Bertrand,

» Et à en interdire l'entrée à tous les gens de Célinos. »

Le comte, soulagé d'un grand poids, tourna la bride de son cheval, et n'entra point dans le bourg.

Mais il assembla toute sa troupe dans une verte prairie, et là, d'une voix douce, il leur dit:

« Braves chevaliers, ma fidèle compagnie, j'ai un conseil à vous demander; parlez-moi loyalement.

» Me conseillez-vous d'aller à la cour de l'empereur, ou de tuer ici l'infant Célinos?

» Ce dernier moyen me ferait rentrer paisiblement dans mes possessions. » Les chevaliers lui répondirent :

« Ne parlez point ainsi, Seigneur; ne vous présentez point à vos vassaux, mais allez trouver Don Bertrand et tous ces bons chevaliers qui vous sont demeurés fidèles.

» Si vous tuez Célinos, on vous appellera lâche; au lieu que si vous vous rendez à la cour de l'empereur, vous verrez qui vous veut du bien ou qui vous veut du mal. Quelque puissant que soit Célinos, vous êtes de haut lignage, riche en possessions, et avez de l'argent à dépenser; d'ailleurs nous promettons d'appuyer la vérité par nos sermens et par nos témoignages.

» Nous sommes dix mille chevaliers, tous Français de naissance, résolus à perdre pour vous, s'il le faut, et la vie et tout ce que nous possédons,

» Contre quelque grand personnage que ce soit, l'empereur excepté. »

Le comte ne répondit rien; mais, donnant des éperons à son cheval, il se dirigea vers Paris, dont la route lui était très connue.

A une journée de la cour de l'empereur, il réunit de nouveau les siens, et leur dit :

« Braves chevaliers, j'ai une chose à vous demander; suivez mon conseil et je suivrai le vôtre.

» Si j'entrais à Paris avec cette royale armée, l'empereur et les principaux de sa suite viendraient au-devant de moi.

» S'ils ne me reconnaissaient pas à me voir, ils me reconnaîtraient en m'entendant parler. Ainsi mon sort serait décidé sur-le-champ, soit en bien soit en mal. Autant vaudrait donner mon argent à dépenser à qui n'en aurait pas. Faisons mieux; que les uns se tiennent en arrière; que les autres

aillent en avant; tandis que d'autres se disperseront dans les bourgs et cités d'alentour;

» Et moi, j'entrerai dans Paris seul avec cent chevaliers; la nuit déjà obscure empêchera qu'on ne nous voie;

» Pour vous autres, d'ici à huit jours vous arriverez petit à petit, et me trouverez au palais de mon oncle Don Bertrand.

» Je vous placerai dans des hôtelleries, ou vous donnerai de l'argent pour vos dépenses. » Cette résolution du comte leur fit plaisir à tous.

Il se rendit au palais de son oncle Don Bertrand, qui était situé tout au milieu de la ville.

Sur son chemin, il vit une multitude de flambeaux et de gens d'armes qui suivaient la même route que lui.

Le comte, en les apercevant, fit retirer sa suite; et, dès qu'ils se furent tous éloignés, il appela le dernier de la troupe :

« Écuyer, au nom de Dieu, je t'en prie, dis-moi la vérité; qu'est-ce que tous ces gens d'armes qui s'en vont par la ville?

L'écuyer lui répondit : « Seigneur, c'est la comtesse d'Irlos qui sort du palais de l'empereur,

» Où son procès a été plaidé. Elle est accompagnée de Roland, d'Olivier, de Renaud et de Don Bertrand.

» Les derniers du cortége où vous voyez tant de flambeaux, sont l'infant Gayferos et le fort Mérian. »

Le comte entendant cela, sortit de la ville, et se retira tout auprès dans l'épaisseur d'un bois.

« Éloignons-nous, dit-il aux siens; ce n'est pas le moment d'entrer; quand tous ces gens seront partis, nous reviendrons.

» Je veux me présenter à une heure où je ne sois vu de personne. » En attendant, les chevaliers devisaient entr'eux d'armes et de hauts faits.

Vers minuit, au chant du coq, les chevaliers piquèrent leurs chevaux, et le comte rentra dans la ville.

Mais, arrivés près du palais du brave comte Don Bertrand, à la distance d'au moins deux rues,

Ils trouvèrent tant de chaînes tendues, qu'il leur fut impossible d'avancer. Des lances furent présentées devant leurs poitrines, et on leur criait :

« Retournez, retournez sur vos pas, chevaliers; on ne passe point. C'est ici le palais du brave comte don Bertrand,

» Ennemi d'Olivier, ennemi de Roland, ennemi de Bélard et de l'infant Célinos. »

Le comte, entendant cela, reprit aussitôt : « Chevalier, je te prie de m'écouter. Va trouver Don Bertrand, ton seigneur, et dis-lui qu'il y a ici un messager venu d'outremer avec des lettres du comte d'Irlos, son neveu. » Le gentilhomme courut avec grand plaisir s'acquitter de ce message auprès du comte Bertrand.

Il le trouva dans sa chambre, prêt à se mettre au lit. Dès que Bertrand eut appris cette bonne nouvelle, il remit en hâte son habit et ses chausses.

Il plaça trois cents chevaliers et beaucoup de flambeaux allumés, pour garder la maison, puis il descendit dans la cour,

Et ordonna qu'on fît entrer le messager tout seul. Lorsque le comte parut dans la cour ainsi éclairée, Don Bertrand qui crut voir un sauvage, recula d'épouvante et n'osait s'approcher de lui. Le comte descendit de cheval, et se mit à lui parler. Aussitôt Don Bertrand le reconnut à sa voix, et courut à lui les bras ouverts, en s'écriant avec un joyeux soupir : « Est-ce vous mon neveu? » Le comte lui demanda en grâce de ne le point faire connaître. Alors Don Bertrand envoya dans les marchés et dans les boucheries chercher un souper splendide; puis il ordonna qu'on fît entrer tous ses chevaliers, et qu'on eût soin de leurs chevaux. De grandes salles furent ouvertes pour leur servir de logement, et aucune autre personne que le comte et les siens n'eut la permission d'y entrer, de peur que le comte ne fût reconnu. On voyait dans le palais tous les gens de Don Bertrand se dire l'un à l'autre : « Est-ce donc là le comte Irlos, ou quelle personne serait-ce, à qui Don Bertrand fait un tel accueil? » La comtesse entendant tout ce bruit, fit appeler ses demoiselles, et leur dit :

« Qu'est-ce que j'entends là? vous ne pouvez

pas me nier que le palais ne soit rempli d'une multitude de personnes.

» Dites-moi, n'est-ce pas le seigneur Don Bertrand, mon oncle? Roland aurait-il commis quelque dégât sur mes terres? »

Les demoiselles répondirent : « Ce bruit que vous entendez, madame, n'indique pas de mauvaises nouvelles.

» Il vient de venir un homme avec la figure d'un sauvage. Il est suivi d'un grand nombre de chevaliers; le bon comte Don Bertrand leur fait à tous un excellent accueil, et leur a servi un riche souper. Les uns disent que c'est un messager venu d'outremer; les autres, que c'est le comte Irlos lui-même, notre seigneur légitime.

» Ils se sont enfermés si bien, que personne ne peut entrer; mais, à en juger par tout cet appareil, ce doit être le comte en personne. »

La comtesse, à ces paroles, sauta vite à bas de son lit, et revêtit à la hâte ses habits et sa chaussure.

Beaucoup de dames et de demoiselles étaient déjà accourues; elle alla frapper, à grands coups, à la porte de la salle,

Suppliant Don Bertrand de la laisser entrer. Le comte Irlos ne voulait pas qu'on ouvrît.

Don Bertrand se présenta à la porte, en disant : « Qu'est-ce que c'est, ma cousine, et pourquoi tant vous hâter?

» Nous ne savons pas encore quelles nouvelles le messager nous apporte, parce qu'il est de pays

lointains, et qu'il n'entend pas notre langue. » Mais la comtesse insista pour paraître et pour faire honneur au messager du comte. Don Bertrand l'introduisit donc par la main. Dès qu'elle fut entrée, on la vit promener çà et là ses regards, remuer la tête, et pousser de profonds soupirs. Mais le comte se couvrait le visage de ses longs cheveux. La comtesse voyant que personne n'osait parler, se prit à dire d'une voix douce : « Pour Dieu, je vous supplie, mon oncle, puisque ce messager est d'un lieu si éloigné, et qu'il peut manquer d'argent pour ses dépenses, s'il a besoin de quelque chose, qu'il ose le demander, je paierai tout son monde et lui donnerai de l'argent. Puisqu'il vient de la part de mon seigneur, je ne dois faire faute ni à lui ni à tous les siens, fussent-ils encore en plus grand nombre. »

En disant cela, elle ne cessait de pleurer, par le grand amour qu'elle avait pour son mari.

Lui, pour la consoler, voulut la presser contre son sein, et s'avançait vers elle les bras ouverts.

Mais la comtesse épouvantée se jeta dans ceux de Don Bertrand, et le comte se mit à dire :

« Ne fuyez point, comtesse, n'ayez point d'effroi ; je suis le comte Irlos, votre époux.

» Voici ces mêmes bras dans lesquels vous aviez coutume de vous reposer; » et avec la main il repoussait les cheveux qui lui couvraient la figure.

La comtesse le reconnut à la voix; et, toute en pleurs, elle se jeta dans ses bras.

« Quoi! vous êtes mon seigneur! D'où vous vient donc cet air sauvage? Ce n'est pas là la mine que vous aviez auparavant.

» Quittez, quittez ces armes, pour en revêtir d'autres; reprenez les habits que vous aviez coutume de porter. »

Mais déjà les tables sont couvertes; déjà les festins commencent. Alors la comtesse :

« Je crois, Seigneur, que nous ferions mal, lorsque le comte est de retour dans ses terres et héritages, de ne point avertir ceux qui lui sont restés constamment dévoués.

» Je ne dis pas cela seulement pour Gayferos, Mérian et son frère, mais aussi pour le brave Renaud de Montauban. Vous savez, mon oncle, quel il s'est montré toujours, au milieu des excès et des fureurs de Roland. »

Deux chevaliers furent appelés parmi les principaux, et l'un fut envoyé à Gayferos, l'autre à Renaud.

Gayferos accourut aussitôt et sans perdre temps. Dès qu'il vit la comtesse dans les bras de ce sauvage,

Il s'approcha d'eux tout ému. Le comte se leva aussitôt pour l'embrasser;

Et s'étant reconnus tous deux, ils se comblèrent de caresses.

Cependant les festins continuaient; la comtesse en faisait les honneurs et ne cessait pas d'y être présente, lorsqu'arriva Don Renaud, Renaud de Montauban. Le comte, à sa vue, éprouva un

vif plaisir, et Renaud lui dit du ton le plus tendre : « O brave comte Irlos, votre retour me pénètre de joie ; maintenant voilà votre procès en meilleur état. Mais si l'on m'avait cru, il n'aurait pas été besoin de procès ; ma mort ou celle du paladin Roland aurait décidé l'affaire. » Le comte le remercia beaucoup et jura sur le Missel, de ne jamais quitter les armes ni reposer avec la comtesse avant d'avoir accompli tous ses desseins. Ce qu'ils résolurent entre eux, comme le meilleur parti, fut que le comte allât le lendemain au palais de l'empereur lui baiser la main. Toute la nuit se passa en entretiens délicieux. Quand vint le matin, à l'heure du déjeûner, le comte se revêtit de ses armes les plus belles, d'un collier d'or, d'un habit majestueux, et partit à cheval accompagné de ses cent chevaliers.

A sa gauche était Don Gayferos, à sa droite Don Bertrand ; puis il se rendit au palais de l'empereur Charles.

Les grands qui le virent lui firent l'accueil le plus amical, surtout à cause de Don Gayferos qui commandait dans leur cité.

Le cortége entra dans la grand'salle où l'empereur était à table ;

Avec lui se trouvaient Olivier, Don Roland, Baudouin, et l'infant Célinos,

Et beaucoup d'autres seigneurs de France. En entrant dans la salle, ils firent une révérence profonde

A l'empereur et à ses trois chevaliers. Dès que Roland les vit, il se hâta de se lever et de prendre à part Célinos. « Vite, vite, Célinos, montez à cheval; ne demeurez pas dans la ville; laissez-moi soutenir le combat que je vois se préparer. Si cet homme qui se présente comme un sauvage n'est pas le véritable comte Irlos, je soutiendrai vos droits contre lui, mon cousin. »

Déjà Célinos est monté à cheval et sorti de la ville, avec une garde nombreuse d'hommes armés.

Cependant le comte et Don Gayferos s'approchaient de l'empereur, en lui demandant sa main à baiser. Mais il la refusa.

« Quelle merveille est ceci, se disaient-ils? D'où peut venir pareille chose? » Alors le comte prit la parole :

« Que votre altesse ne soit pas surprise (car il n'y a pas lieu de s'en émerveiller) qu'un imposteur soit venu annoncer ma mort.

» Seigneur, je suis le comte Irlos, votre loyal serviteur; mais les chevaliers félons présument toujours le mal. »

Chacun reconnut le comte en l'entendant parler; alors l'empereur se leva, et l'embrassa de bon cœur.

Puis il fit sortir tout le monde et fermer les portes; et il ne garda qu'Olivier et le paladin Roland,

Ainsi que le comte Irlos, Gayferos et le bon

vieux Don Bertrand. L'empereur s'assit et les fit asseoir.

Puis d'une voix douce, il parla ainsi : « Brave comte Irlos, votre retour me fait plaisir. N'ayez aucun chagrin de ce qui vous est arrivé, il n'y a là pour vous ni malheur ni honte. Ce n'était point volontairement que la comtesse se remariait ; c'était pour m'obéir et pour satisfaire Don Bertrand; et cela, avec tant de difficultés qu'il serait trop long d'en faire le récit ; car elle a toujours montré pour vous l'amour le plus tendre.

» Si Célinos a commis une faute, en écrivant faussement que vous étiez mort, il faut excuser sa jeunesse.

» Mais ce stratagème ne fit point qu'il touchât le cœur de la comtesse, ni qu'elle consentît au mariage.

» Enfin le paladin Roland que voici se présenta comme procureur de Célinos. Mais, comte, la faute de tout ceci est à vous, et vous devez vous la reprocher.

» Vous si sage, si valeureux, et de si haut lignage, comment avez-vous pu laisser une femme jeune et belle,

» Sans lui écrire au moins, puisque vous ne pouviez plus la voir? Vous eussiez adouci par là les chagrins du départ ;

» Et le comte n'aurait pas recherché votre femme, lorsqu'il pouvait en rechercher tant d'autres; c'est

précisément parce que vous êtes un excellent chevalier, qu'il aspirait à vous succéder. »

— « Bon Seigneur, répondit le comte, que votre altesse ne cherche pas à excuser Célinos sur sa grande jeunesse.

» Sans doute je n'ai pas coutume de m'adresser à de tels champions; mais voici Olivier, voici Don Roland, qui soutiennent sa cause et qui sont bons chevaliers; certes, je les tiens pour tels. Mais avoir prêté les mains à une telle imposture, c'était me regarder comme un homme vil et sans cœur,

» Qui, encore bien que vivant, n'oserait pas les défier. Je supplie donc votre altesse de m'octroyer le champ. Puisqu'ils soutenaient le procès, ils doivent accepter le combat. Je les défie ou l'un après l'autre, ou tous deux ensemble, en prenant pour second l'un de mes parens. J'en ai beaucoup dans mon lignage, qui peuvent suffire à cette tâche et à de plus difficiles; et, parmi tous ces braves parens et amis, je choisis le vaillant Renaud de Montauban. »

Don Roland, à ce discours, éprouva un vif chagrin, non de ce que disait le comte, car la raison était pour lui;

Mais le sang bouillonna dans ses veines, lorsqu'il entendit nommer pour champion Renaud de Montauban, son rival,

Qu'il regardait d'un œil jaloux. Ému d'une vive colère, Don Roland s'écria :

« Sois content, comte d'Irlos, voilà mon gant.

ramasse-le, je me réjouis que tu sois arrivé assez vite et assez à propos,

» Pour contrarier ceux qui voulaient marier ta femme. » Il désignait par là Don Gayferos, neveu de l'empereur (7).

— « Tais-toi, Don Roland, dit Gayferos; ne parle pas ainsi, les douze me veulent du mal, orgueilleux et discourtois qu'ils sont; mais d'autres, aussi vaillans, sauront leur résister; et, pour mon compte, je suis en état de leur tenir tête.

» Célinos est aussi mon cousin; il est mon cousin germain du côté de ma mère; mais vous savez que le comte Irlos est mon parent paternel au même degré;

» En conséquence, je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait injure; ni qu'on cherche à prendre avantage sur lui. »

Le comte Irlos, ayant ramassé le gant, sortit de la salle, accompagné de Gayferos et de Don Bertrand.

L'empereur se retira triste et plaintif, à l'aspect des troubles qui s'élevaient dans la France et parmi les douze pairs.

Pour Renaud, il apprit avec grand plaisir ce qui s'était passé, et promit au comte de l'assister de tout son pouvoir.

« Brave comte d'Irlos, ce que vous avez fait m'est agréable, j'aurai plaisir à me mesurer contre Olivier et contre Roland.

» Mais j'ai une chose à vous demander; ne me la refusez pas. Si Olivier est brave, Don Roland ne l'est pas moins;

» Vous pouvez avec le même honneur combattre l'un ou l'autre. Prenez donc Olivier pour adversaire, et laissez-moi Don Roland. »

— « Volontiers, Renaud, répondit le comte, puisqu'il vous plaît ainsi. »

Dès que la nouvelle du retour du comte se fut répandue parmi les grands et les seigneurs, on vit parens et amis accourir le visiter, et lui faire grande fête.

Tous ceux qui voulaient mal à Roland se rangèrent près du comte; la France tout entière était en armes.

Si les douze avaient voulu s'interposer dans cette affaire, ils auraient pu l'arranger; mais tous prirent parti pour ou contre; aucun ne joua le rôle de pacificateur,

Exceptél'archevêque Turpin, cardinal de France, et neveu de l'empereur, dont le zèle se fit voir en cette occurrence.

Il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces adversaires; mais ils étaient trop ardens pour l'écouter.

L'empereur se plaignait douloureusement de ces inimitiés, et regardait la France et toute la chrétienté comme perdues.

Il disait que l'un ou l'autre parti irait se joindre

aux Mores ; et il s'en allait triste et pensif, ne cessant de soupirer.

Mais c'est dans les grands embarras que les bons conseillers ont leur prix. Ceux de l'empereur lui proposèrent le remède suivant :

De faire sonner les trompettes, d'assembler tous ses chevaliers; et que ceux qui ne viendraient pas fussent réputés traîtres,

Et contraints de quitter la France. Un tel ordre les fit accourir tous.

Alors l'empereur, au milieu d'eux, parla ainsi, en versant des larmes : « Braves chevaliers, mes cousins,

» Il n'existe entre vous de différences que celles que vous-mêmes cherchez à y introduire; vous êtes tous vaillans, et tous de haut lignage;

» Mais souvenez-vous de l'heure de la mort, et songez combien vous offensez Dieu en vous perdant vous-mêmes, et toute la chrétienté avec vous.

» J'ai une chose à vous demander; n'en concevez pas de chagrin, puisque, sans ma permission, nul champ ne peut être accordé en France.

» Je ne suis pas satisfait du combat qui se prépare, parce qu'il n'a point de cause légitime, ni qui touche au bien de mon service;

» Parce qu'il n'existe ni affront ni injure dont personne puisse se plaindre. Ni Roland ni Olivier n'ont fait outrage au comte,

» Ni encore moins le comte ne leur a fait ou-

trage, pour qu'ils viennent ainsi s'entrégorger, et, selon l'usage, associer à ce combat leurs amis.

» Si l'amour et la jeunesse ont fait errer Célinos, la comtesse n'y est pour rien, et le mal n'est pas si grand qu'il faille donner ou recevoir la mort.

» Nous savons que le comte est brave et de haut lignage, et un des plus grands seigneurs qui habitent la France;

» Mais fût-il le premier chevalier du monde, il doit lui suffire que son injure soit réparée. Et pour qu'il soit donné à tous les gentilshommes une grande leçon de ne jamais rien oser de pareil, et de veiller sur leur honneur, nous dégradons Célinos, comme vilain et déloyal; nous voulons qu'il cesse d'être compté parmi les douze pairs, et qu'il ne puisse se trouver à la cour, lorsque le comte y sera,

» Ni habiter en aucun lieu où se tiendra la comtesse. Tels sont les honneurs que nous entendons rendre au comte Irlos. »

Alors Roland s'écria : « J'aime mieux perdre la vie que de souffrir pareille chose. »

De son côté, le comte se leva; et d'une voix haute : « Je vous requiers, Don Roland, tant en mon nom qu'au nom de Renaud de Montauban, de vous trouver en champ clos d'ici à trois jours; sinon je tiens pour lâches Olivier et vous. »

« J'accepte avec plaisir, dit Roland, et plutôt si vous voulez. »

Alors le palais retentit de plaintes qui montaient jusqu'aux cieux. Les dames de haut parage, les femmes mariées ou à marier, se jetaient aux pieds de leurs maris, de leurs frères et de leurs fils. Gayferos fut le premier qui reçut les instances de sa mère;

En même temps Don Bertrand fut supplié par sa sœur, et Don Roland par son épouse; toutes poussaient les plus tristes gémissemens.

Tous ces chevaliers allèrent soudain s'asseoir sur leurs siéges, et les plus respectables d'entre leurs amis se mirent à crier et répéter à haute voix,

Qu'il convenait à de bons chevaliers de faire la paix, qu'il n'y avait pas sujet de se battre, et que ce défi devait être abandonné.

Alors Don Roland proposa un arrangement, aux conditions suivantes :

Que Célinos étant un enfant de quinze ans, pas davantage, et hors d'état de tenir les armes et de combattre,

Ne serait point compté avant l'âge de vingt-cinq ans parmi les douze pairs,

Et ne pourrait, jusque là, ni manger le pain à la table ronde, ni se tenir où seraient le comte et la comtesse;

Mais que, lorsqu'il aurait vingt ans ou plus, s'il croyait son honneur attaqué, il pourrait demander à le défendre;

Et qu'alors son défi serait accepté, parce qu'on ne pourrait pas objecter son âge.

Tous furent contens de cette proposition, qui conciliait tout. L'empereur embrassa les douze pairs, qui se tinrent pour satisfaits, et pour égaux en courage. Ensuite l'empereur, dans ses salles brillantes, donna un grand festin aux dames et aux chevaliers.

Le comte rasa sa longue barbe et coupa ses cheveux; la comtesse parut dans les fêtes, riche, belle et triomphante.

Après le repas et avant les danses, le comte d'Irlos se leva en présence de tous les grands,

Et présenta à l'empereur les clefs de toutes les villes et forteresses qu'il avait conquises sur le roi more Aliarde.

L'empereur lui en abandonna une grande partie, et distribua aux chevaliers de magnifiques récompenses.

Les douze exaltèrent beaucoup cette immense victoire, et le comte vécut en grand honneur et en grande prospérité.

FIN DE LA ROMANCE DU COMTE D'IRLOS.

ROMANCE

DU PÉLERIN.

De Mérida est sorti le pélerin, de Mérida, cette bonne ville; les deux pieds déchaussés, et l'un tout en sang (8).

Il porte un mantelet de cuir déchiré, qui ne vaut pas un réal; mais ce qui est caché dessous vaut bien une cité;

Ni roi ni empereur n'y sauraient atteindre. Il chemine droit vers Paris, ne demandant ni maison ni hospice, mais le palais du roi Charles. Un portier se tenait à la porte : « Dis-moi, portier, lui dit-il, où est le roi? » Le portier, le voyant dans cet état, s'émerveilla qu'un si pauvre voyageur voulût parler au roi. « Seigneur, lui dit-il, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire; l'empereur est à la messe à l'église Saint-Jean de Latran. C'est un archevêque qui officie, et c'est un cardinal qui prêche. » Le pélerin, entendant cela, se rendit à Saint-Jean, et, en entrant, voici ce qu'il fit. Il s'inclina devant le Dieu du ciel, et devant Sainte-Marie, sa mère; devant l'archevêque et le cardinal,

qui disaient la messe et accomplissaient le céleste sacrifice.

Il s'inclina devant l'empereur et devant sa couronne royale, ainsi que devant les douze pairs, qui mangent à une table commune.

Il ne s'inclina point devant Olivier, et encore moins devant Don Roland, parce que celui-ci a un neveu chez les Mores,

Et que, pouvant le racheter, il ne le rachète pas. Olivier et le bon paladin Roland entendant ce reproche,

Coururent sur le pélerin, l'épée nue. Ce dernier se fit un rempart de son bourdon.

« Paix! paix! s'écria l'empereur; paix, Olivier et Don Roland; si ce pélerin n'est pas fou, il faut qu'il soit de sang royal. »

Alors il le prit par la main, et lui dit : « Parle, pélerin, ne me cache point la vérité. En quelle année, en quel mois as-tu traversé la mer? »

— « Seigneur, au mois de mai. J'étais aux bords de la mer à me reposer dans le jardin de mon père, lorsque les Mores me firent prisonnier, me conduisirent chez eux, et me présentèrent à l'infante de Sansuegna.

» L'infante, lorsqu'elle me vit, devint amoureuse de moi. Je vais vous dire, ô roi, la vie que je menais :

» Je mangeais à sa table et couchais dans son lit. » Le roi s'écria : « Qui n'envierait une telle captivité? Dis-moi, pélerin, si j'allais assiéger cette ville, serais-je sûr de la prendre? »

— « Ne va pas là, bon roi; bon roi, ne va pas là; Mérida est une place très forte qui se défendrait fort bien.

» Elle est flanquée de trois cents châteaux tous merveilleux à voir, et dont le moindre te résisterait. »

Soudain Olivier et don Roland s'écrièrent : « Seigneur, le pélerin a menti.

« Cette ville n'a ni cent châteaux ni seulement quatre-vingt dix; et ceux qu'elle a n'ont point de garnison; ils n'ont pas même d'habitans. » Le pélerin, courroucé, leva sa main droite pour frapper Don Roland. « Sus, s'écria le roi, que la justice s'empare de cet homme, et qu'on le pende. »

La justice s'empare de lui, et on le conduit au gibet. Mais, quand il fut au pied de la potence, il dit : « Roi Charles, qui fais une méchante action, le ciel te punira. Tu n'as qu'un fils, et tu l'envoies pendre! » La reine l'entendit et accourut. « Détachez-le, gens de justice; si ce pélerin est mon fils, il est aisé de le reconnaître, à un signe qu'il doit avoir au côté. » En effet, on le conduit à la reine, à la reine on le conduit. On le dépouille de son mantelet qui ne valait pas un réal, et on lui met à nu ce qui valait une cité. Le signe est reconnu; c'est l'infant que l'on retrouve; les fêtes et les réjouissances se succédèrent à la cour.

FIN DE LA ROMANCE DU PÉLERIN.

ROMANCE

DU MARQUIS DE MANTOUE (17).

PREMIÈRE PARTIE.

RENCONTRE DU PRINCE BAUDQUIN.

Le marquis de Mantoue, Danès Urgel, surnommé le loyal, est sorti de sa belle ville, allant à la chasse aux bords de la mer.

Avec lui vont ses fauconniers et leurs oiseaux; avec lui vont ses veneurs et leurs chiens.

Avec lui vont les chevaliers de sa garde; la chasse suit la rivière du Pô.

La journée était chaude; c'était la veille de la St.-Jean. Ils s'arrêtent dans un bosquet pour se rafraîchir. Le marquis leur ordonne à tous de s'asseoir aux bords d'une fontaine. Des viandes toutes préparées leur sont servies pour déjeûner. Le repas fini, ils se mirent tous à parler de la chasse, selon leur coutume.

Ils étaient aux pieds d'un taillis que baignait la fontaine; tout à coup ils entendirent un grand bruit qui sortait d'entre les arbrisseaux. Tous prêtèrent l'oreille pour découvrir ce que c'était; ils aperçurent dans le fourré un cerf haletant de soif et qui courait boire.

Les chasseurs se hâtèrent de détacher les chiens, qui sautaient de joie, dans l'espoir de le saisir.

Le cerf qui s'en aperçut, retourna sur la montagne. Chevaliers et chasseurs remontèrent à cheval et l'y suivirent. Ils le suivirent à la piste, pensant à toute heure l'atteindre, et couraient tous sans respirer. Chacun se sépare des autres selon la vitesse de son cheval, et sans prendre garde au marquis. C'était un cerf très léger; il leur fit faire bien du chemin; et, malgré la bonté des chiens, il leur fut impossible de le joindre.

Le bois était fort épais; tous se perdirent dans sa profondeur; et si bien que la nuit les y surprit.

Quand le marquis de Mantoue se vit seul en un bois si touffu qu'il ne pouvait cheminer, il se mit à errer çà et là, s'égarant de plus en plus, et finit par ne plus savoir où il était.

L'obscurité de la nuit était grande; le tonnerre commençait à gronder avec force; le ciel couvert de nuages était sillonné de continuels éclairs. Alors le marquis se mit à sonner de son cor, pour appeler les chasseurs. Il en sonna par trois fois; mais les chasseurs étaient trop loin pour l'entendre.

Son cheval était rendu de lassitude, à force

d'avoir sauté de rochers en rochers. Il tombait à chaque pas, et ne pouvait aller plus loin.

Le marquis, fort tourmenté, lui rendit les rênes, et se laissa mener par l'animal où il voulut.

Le cheval était de race; le courage lui revint, et il courut l'espace de dix milles, sans s'arrêter un moment.

Il ne suivait pas de route droite, mais se jetait dans les passages praticables, et fit si bien que le marquis arriva dans un chemin frayé.

Ce chemin le conduisit à une forêt de pins si étendue, qu'il lui fut impossible de rien découvrir.

Il aurait bien voulu s'y reposer sans aller plus loin, mais le désir de rejoindre les siens lui fit poursuivre sa route.

A peine sorti de la forêt, il venait d'entrer dans un vallon, lorsqu'il entendit un grand cri de détresse.

Il conjectura que c'était celui d'un homme, quoiqu'il ne distinguât pas bien ce que ce pouvait être.

Le marquis en ressentit du trouble et de l'épouvante, mais, encore bien qu'il fût vieux, le courage ne lui manqua point.

Il se mit à cheminer droit devant lui, non pas à cheval, mais à pied; il lui fallut quitter son cheval qui était trop harassé pour le suivre, et qu'il laissa dans un pré voisin. Il passa de là tout auprès d'un ruisseau, et, dans un terrain sablonneux, vit un cheval mort qu'il se mit à considérer.

Il était armé pour la bataille et avait les jambes coupées. Un peu plus loin, une voix se fit entendre:

« O sainte Marie, notre Dame, aie pitié de moi; je te recommande mon âme; qu'il te plaise de la garder!

» Dans cette triste agonie, sois ma force et ma consolation!

» Implore pour moi ton divin fils! Qu'il me pardonne mes péchés, et me reçoive dans son sein! »

Le marquis, entendant cela, fut saisi d'une vive épouvante; il retroussa son manteau sur son bras et tira son épée;

Puis, se détournant du chemin, il grimpa la montagne, et arriva au lieu d'où partait la voix.

Il allait çà et là, coupant les rameaux pour éclaircir la route, et regardait de tous côtés, tâchant de découvrir ce que ce pouvait être.

Le chemin par lequel il marchait était couvert de sang; il ressentit de vives angoisses,

Et frissonna de tout son corps. Il mit long-temps à parvenir jusqu'au lieu d'où la voix se faisait entendre.

Enfin, au pied d'un gros chêne, il vit un chevalier couché, armé de toutes pièces, mais sans épée ni poignard.

Il était renversé sur la terre, et ne cessait de pousser des plaintes, dont le marquis fut attendri.

Pour entendre ce qu'il disait, il résolut de se

tenir à l'écart, et se mit à écouter attentivement, sans bouger ni faire de bruit.

Mais il convient de rapporter ce que le chevalier disait : « Où es-tu donc, dame de mes pensées, disait-il, toi que mon mal touche si peu?

» Ou tu ne sais pas mes tourmens, ou tu es fausse et déloyale.

» Mes blessures légères t'attendrissaient, et à présent que j'en ai de mortelles, tu n'en tiens aucun compte!

» Que dis-je? ah! je ne t'accuse point; ma douleur est insensée et téméraire.

» Tu ignores mon trépas et mes affreuses angoisses; c'était ma mort que je cherchais, en voulant me rapprocher de toi.

» Lorsque je l'ai trouvée, je ne dois accuser personne, et toi, moins que tout autre, ô mon bien, toi qui ne voulais pas me faire mourir.

» Mais quoique tu sois innocente de ma mort, mon malheur n'en est pas moins extrême.

» O mon épouse bien-aimée, n'espère pas être à moi; nous ne nous reverrons plus qu'au jour du jugement.

» Si jamais je te fus cher, voici l'instant de me le prouver, non pas en t'abandonnant au désespoir, mais en priant pour le repos de mon âme.

» O mon cousin Montésinos, Mérian, prince aimable, adieu! notre compagnie est détruite.

» N'espérez plus me voir; et ne vous fatiguez pas

à me chercher; ce serait peine inutile, vous ne me trouveriez pas.

» O vaillant Don Renaud! ô bon paladin Roland! ô brave Don Urgel! ô normand Don Ricard!

» O marquis Don Olivier! ô grâcieux Durandart! ô archiduc Don Astolphe! ô grand duc de Milan!

» Où donc êtes-vous tous, qui n'accourez pas à mon secours?

» O empereur Charlemagne, mon bon seigneur légitime, si tu savais ma mort, comme tu viendrais la venger!

» Quoique mon meurtrier soit ton fils, ta justice n'en serait pas moins prompte, puisqu'il m'a tué en trahison, lorsque je venais l'accompagner.

» O prince Don Charlot, quel indigne transport t'a excité à m'égorger ainsi, lorsqu'à ta prière je venais pour te garder? Malheureux que je suis, qui ne soupçonnai pas qu'un chevalier de si haute naissance pût commettre une telle lâcheté!

» Je croyais venir à la chasse, et je suis venu à la chasse de moi-même. Je ne regrette pas de mourir, puisque c'est chose naturelle;

» Mais de mourir comme je meurs, sans l'avoir en rien mérité, et sans que ma mort puisse jamais être connue de personne.

» O Dieu puissant, Dieu de justice et de vérité, venge ma mort innocente, et daigne avoir pitié de cette âme pécheresse!

» O ma mère! ô reine infortunée! Dieu te consolera; elle est brisée, la glace fidèle où tu prenais plaisir à te regarder.

» Tu tressaillais sans cesse en craignant pour moi quelque malheur, à présent tu ne craindras plus.

» Tu me donnais dans les joûtes et les tournois des conseils maternels; à présent, tu n'as plus de conseils à me donner.

» O noble marquis de Mantoue, mon oncle, où êtes-vous, et ne pouvez-vous entendre mes plaintes douloureuses?

» Quel chagrin vous éprouverez quand vous cesserez d'avoir de mes nouvelles, et ne saurez en quel lieu je suis?

» Vous m'aviez fait héritier de vos états, mais c'est vous qui hériterez de moi, quoique vous soyez plus vieux.

» O monde trompeur, nul ne peut se fier à tes biens; le plus élevé est le plus voisin de sa chute.»

En parlant ainsi, il ne cessait de pousser des soupirs; des soupirs si douloureux qu'ils brisaient le cœur (10).

Le marquis éperdu n'en peut pas écouter davantage; tout son sang se glace dans ses veines.

Il arrive auprès du chevalier et lui parle ainsi d'une voix altérée:

« Chevalier, apprenez-moi votre mal? Avez-vous des blessures mortelles? »

Lorsque Baudouin l'entendit, il leva la tête, croyant que c'était son écuyer, et lui répondit :

« Ami, que viens-tu me dire? m'amènes-tu quelqu'un pour me confesser? Je touche à mon dernier moment.

» Ce n'est pas mon corps qui m'occupe; c'est de mon ame que je suis en peine. » Le marquis comprit bien qu'il le prenait pour un autre.

Il reprit, avec un tel trouble, qu'à peine pouvait-il parler : « Je ne suis point votre écuyer; je n'ai jamais mangé votre pain.

» Je suis un chevalier qui, passant ici par hasard, ai entendu vos plaintes douloureuses, et me suis approché de vous.

» Puisque vous êtes chevalier comme moi, faites effort pour m'apprendre vos maux ou vos peines.

» Ce monde est un mélange de biens et de maux; dites-moi donc, Seigneur, qui vous êtes et de quelle nature est votre mal.

» Si l'on peut vous secourir, je vous promets de le faire; ne craignez donc pas, bon chevalier, de me dire la vérité. »

— « Grand merci, seigneur, de votre bonne volonté, » répondit Baudouin.

» Mon mal est celui de la mort; on ne peut y apporter remède. J'ai vingt-deux blessures, dont chacune est mortelle.

» Mais la plus grande douleur que je ressens est de mourir en ce lieu, où personne ne pourra savoir ni pleurer ma mort.

» Car j'ai été tué en trahison, sans mériter aucun mal.

» Je vous ai dit la vérité sur ma foi, comme vous me l'aviez demandée; et je m'appelle Baudouin, c'est le nom que me donnent tous ceux qui parlent l'idiôme de France.

» Je suis fils du roi de Dacie, je suis son fils né de sa chair, un des douze pairs qui sont assis à la même table.

» La reine Dona Ermeline est ma mère, le noble marquis de Mantoue est mon oncle,

» Frère de mon père; et la belle infante Sibille est mon épouse.

» J'ai été mis dans cet état par Don Charlot, fils de l'empereur, qui voulait que ma femme répondit à sa passion criminelle.

» Et comme elle s'y refusa, il s'en vengea sur moi, croyant l'épouser lorsque je ne serais plus. Tandis que je venais pour protéger ses jours, il m'a frappé en trahison, après m'avoir appelé de Paris pour lui aider à mettre à fin une aventure périlleuse.

» Qui que vous soyez, chevalier, je vous conjure de porter dans Paris la nouvelle de ma mort déplorable.

» Si vous n'allez pas à Paris, Seigneur, répandez cette nouvelle dans Mantoue. La peine que vous prendrez vous sera bien payée;

» Ou si vous ne voulez point de salaire, vous recevrez de vifs remercîmens. »

Le marquis, à ce discours, demeura sans force et sans voix; il se laissa tomber sur la terre, et son épée lui échappa des mains.

Puis, dans son désespoir, il se mit à arracher sa barbe et ses cheveux blancs.

Ce ne fut qu'après beaucoup de temps qu'il se releva sur ses pieds, s'approcha du chevalier, et se mit en devoir de le désarmer.

Après lui avoir ôté son armet, il se mit à le considérer; le blessé était baigné dans son sang; la pâleur de la mort couvrait son visage. Il était défiguré au point d'être entièrement méconnaissable; on ne pouvait pas non plus le reconaître à sa voix; et le marquis toujours doutant si ce qu'il venait d'entendre était mensonge ou vérité, prit le parti de lui essuyer le visage avec un pan de son habit. Dès qu'il eut ainsi nettoyé ses chairs, il le reconnut; alors le baisant sur la bouche, il fondit en larmes. Les mots qu'il lui disait, c'est grande douleur de les raconter : « O mon neveu Baudouin, mon bon neveu, qui vous a traité de la sorte? Qui vous a conduit en ce lieu? Qui est-ce qui vous a tué et m'a laissé en vie? Mieux eût valu ma mort que la vôtre, à l'âge que vous avez. Vous ne me reconnaissez pas, mon neveu; au nom de dieu, parlez-moi! Je suis le triste marquis que vous aviez coutume d'appeler votre oncle.

» Je suis le marquis de Mantoue qui ne dois pas vous survivre, et que la douleur de votre perte va précipiter au tombeau.

» O malheureux vieillard, qui pourrait me réconforter? Dans une perte semblable, toute consolation est un redoublement de douleur.

» Vous me faisiez oublier la mort de mes fils; à présent, mon bon neveu, ils me sont ravis une seconde fois.

» Je vous regardais comme mon enfant et mon héritier, et c'est moi, malheureux! moi qui dois vous mettre en terre!

» Mon neveu, c'en est fait; je ne puis plus vivre! viens, ô mort, quand tu voudras, je ne veux pas te retarder. Mais celui qui te redoute le moins, tu le fuis pour accroître son mal.

» Qui portera cette affreuse nouvelle à votre mère? qui entreprendra de la consoler?

» J'ai toujours ouï dire, et j'en reconnais aujourd'hui la vérité, que quiconque vit long-temps doit se résigner à de grands maux.

» Pour quelque chétif plaisir, que de douleurs il lui faut endurer! »

Le marquis ne cessait de proférer de tels discours, pleurant de ses deux yeux, sans pouvoir se calmer.

Pour Baudouin, dès qu'il reconnut son oncle, il sentit renaître son courage, et fit effort sur lui-même en sa mortelle agonie.

Il serra autant qu'il put le marquis dans ses bras défaillans, et, maîtrisant de son mieux ses souffrances, il lui dit :

« Ne pleurez pas, mon oncle; au nom de Dieu,

ne pleurez pas ; vous redoublez ma peine, et jetez l'angoisse dans mon âme.

» Mais la grâce que j'ai à vous demander, c'est que vous ne m'abandonniez pas dans ce lieu sauvage; non, jusqu'à ce que la vie m'ait laissé, ne me laissez pas. Alors vous vous rendrez auprès de ma mère, et mettrez tous vos soins à la consoler; car je crains bien que ma mort n'emporte les restes de sa vie.

» Vous irez aussi trouver ma tendre épouse; la plus vive douleur que je ressente est de ne pouvoir lui parler. »

Comme ils en étaient là, son écuyer revint avec un ermite qu'il avait trouvé dans la forêt,

Homme de vie très sainte, et engagé dans les ordres de prêtrise. Lorsqu'il parut, l'aube était sur le point de naître.

Il rendit à Baudouin le courage, et se mit à l'exhorter d'oublier ce monde pour ne se souvenir que de Dieu.

Le marquis et l'écuyer s'éloignèrent, pour le laisser libre avec le mourant.

Et le marquis, succombant à sa fatigue, s'endormit.

Baudouin se confessa de son mieux, rappelant dans sa confession toutes les fautes qu'il avait commises.

Enfin, les dernières approches de la mort se firent douloureusement sentir; il poussa un soupir profond;

Et, appelant le marquis son oncle : « Adieu, dit-il, mon oncle, adieu! voici mon dernier moment.

» Je quitte ce monde, et vais rendre mes comptes à mon créateur; ce que je vous ai recommandé, ne l'oubliez pas;

» Donnez-moi votre bénédiction, et votre main à baiser. »

Bientôt il perdit le sentiment et la parole; ses dents se serrèrent, et ses yeux roulèrent dans leur orbite.

Le marquis réveillé courut à lui, ne cessant de le bénir et de pleurer.

L'ermite lui donna l'absolution et se mit en prières; peu de momens après, Baudouin n'était plus.

A cet aspect, le marquis retomba en défaillance; l'ermite lui prodigua les plus tendres soins. Le marquis, en homme sage et avisé, reprit courage, et, puisque le mal était sans remède, il ouvrit son âme aux consolations. Mais l'écuyer, plongé dans le plus violent désespoir, se déchirait les habits et le corps. La terre était jonchée de sa barbe et de ses cheveux. Enfin le marquis dit à l'ermite : « Au nom de Dieu, mon père, apprenez-moi où nous sommes; quelles sont ces terres? quels en sont les seigneurs? A qui cette forêt appartient-elle? Comment la nomme-t-on? » — « Vous saurez, Seigneur, répondit l'ermite, que ces terres sont désertes. Elles étaient peuplées autrefois,

mais tous leurs habitans périrent dans les cruelles batailles que soutint la chrétienté. On nomme cette forêt, la forêt de deuil et de douleurs, parce que nul chevalier n'ose y mettre le pied, sans éprouver quelque grand désastre;

» Elle appartient au marquis de Mantoue; et d'ici à Mantoue la grande cité, on compte cent milles d'étendue, sans bourgs ni habitations.

» Si ce n'est un ermitage qui est à six lieues d'ici, et où je me suis retiré pour vivre séparé du monde.

» L'habitation la plus proche est à vingt milles; c'est un gros bourg dépendant du duché de Milan.

» Voyez, seigneur, ce que vous désirez, et en quoi je puis vous être utile; je le ferai volontiers, tant pour le service de Dieu, que par égard pour vous et par charité. »

Le marquis alors le pria de vouloir bien demeurer auprès du corps,

Tandis que l'écuyer et lui iraient chercher son cheval qu'il avait laissé dans un pré voisin. L'ermite consentit à les attendre; soudain le marquis et l'écuyer se mirent à la recherche du cheval; et, tandis qu'il cheminaient, le premier dit à l'autre :

« Bon écuyer, que Dieu te garde de mal! Apprends-moi ce que ton maître venait chercher en ce pays, quelles sont les causes, quel est l'auteur de sa mort? » L'écuyer répondit : « Par la foi que je dois à Dieu, je ne puis satisfaire à tout ce que

vous me demandez; je vais vous raconter ce que j'ai vu. Mon maître étant à Paris à la cour de l'empereur, le prince Don Charlot l'envoya chercher.

» Ils restèrent tout un jour à parler secrètement; et, quand la nuit fut venue, ils se revêtirent de leurs armes.

» Ils chevauchèrent en grande hâte, et sortirent de la ville, armés de toutes pièces, comme pour le combat.

» J'accompagnais Baudouin, et Charlot était suivi d'un page. Il y a eu hier quinze jours que nous sommes sortis de Paris.

» C'était hier que nous arrivâmes à cette forêt de deuil; mon seigneur et Don Charlot nous ordonnèrent de les attendre.

» Ils entrèrent seuls dans cette vallée de douleur; et le page de Don Charlot s'endormit.

» Pour moi, pensant à Baudouin, je ne pus reposer; je m'éloignai du chemin, et je grimpai sur un arbre.

» Je regardais de tous côtés quand je les verrais revenir. Enfin, après beaucoup de temps, j'entendis hennir des chevaux.

» Je vis passer trois chevaliers; mon maître n'était point avec eux; ils étaient baignés de sang; cela me parut mauvais signe.

» L'un d'eux était Don Charlot; je n'ai pas pu remarquer les deux autres. J'avais si grand'peur, que je n'osai pas les prier de me dire

» Où était Baudouin, et en quel lieu ils l'avaient laissé. Je descendis de l'arbre, et entrai dans cette forêt de pins,

» Je me mis à chercher partout Baudouin, mon seigneur, mais je ne pus le trouver. Je ne cessais, pourtant, de m'attacher aux traces des chevaux. Enfin, à l'entrée d'une plaine sablonneuse, je vis les pas de deux chevaux, et plusieurs affreux indices.

» La terre était couverte de sang, spectacle épouvantable! sur les bords du ruisseau, je vis le corps du cheval de mon maître,

» Et, à quelques pas de là, Baudouin lui-même expirant.

» Le sang sortait de tous ses membres, et à peine pouvait-il parler.

» Je le soulevai de terre, et essuyai ses blessures; alors il me demanda par signes d'aller lui chercher un confesseur.

» Voilà, noble Seigneur, ce qui s'est passé. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, ils arrivèrent au lieu où le marquis avait laissé son cheval; il sauta dessus et prit l'écuyer en croupe.

Ils retournèrent bientôt trouver l'ermite, et convinrent avec lui de transporter le corps à son ermitage. Ils le posèrent sur le cheval, et tous trois marchèrent à pied; l'ermite les conduisait.

Arrivés à l'ermitage en grande diligence, ils achevèrent de détacher l'armure dont le corps de Baudouin était couvert.

Il avait reçu quinze coups de lances, dont chacun était mortel, et c'eût été grand miracle qu'il eût échappé de la plus légère de ces blessures.

Ce spectacle renouvela les douleurs du marquis; on l'entendit pousser un grand soupir.

Il entra dans la chapelle, se mit à genoux, posa la main sur la pierre sacrée de l'autel, et jura ainsi aux pieds d'un crucifix :

« Je jure par le Dieu tout-puissant, par Sainte-Marie sa mère, et par le Saint-Sacrement déposé en ce lieu,

» De ne point peigner mes cheveux blancs, ni raser ma barbe, ni vêtir d'autres habits, ni changer de chaussures;

» De ne point entrer en lieu habité, ni quitter mes armes, excepté une heure seulement, pour me laver le corps; de ne jamais manger sur une nappe, ni m'asseoir à une table,

» Avant que Charlot ait péri, soit en justice, soit en duel, et je mourrai, s'il le faut, pour soutenir la vérité.

» Que si l'on me refuse justice de ce grand forfait, je jure de guerroyer contre la France, de ma personne et de tous mes moyens,

» Et de continuer la guerre jusqu'à ce que je sois vainqueur ou mort. Et, par suite de ce serment, je promets de ne point enterrer

» Le corps de Baudouin avant de l'avoir vengé. »

Après avoir juré ceci, le marquis se sentit plus

soulagé. Il pria l'ermite de l'aider à transporter le corps au village voisin.

L'ermite compatissant prêta sa bête pour cet office; ils ensevelirent le cadavre et le posèrent sur le mulet.

Cependant le marquis ayant revêtu les armes de Baudouin, monta sur son propre cheval, et ils se mirent en route.

Ils prirent le chemin du bourg; l'ermite marchait devant pour les conduire.

Avant d'arriver à ce lieu, ils trouvèrent une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, située sur une hauteur à mi-côte. Il fut convenu de s'y arrêter, et d'y déposer le corps, qui serait placé dans un cercueil et embaumé. Le marquis offrit de l'argent au bon ermite pour le récompenser de ses peines; mais il n'en voulut pas recevoir; des joyaux lui furent présentés;

Il les refusa pareillement, et se contenta de reprendre sa bête; puis il se sépara du marquis, en le recommandant à Dieu.

Comme il retournait à son ermitage, il vit la route couverte de monde.

C'étaient les gens du marquis courant à sa recherche, et désolés de ne pas le trouver. Sur le signalement qu'ils lui donnèrent, il comprit quel était celui qu'ils cherchaient,

Et leur répondit à tous : « Je vais vous dire la vérité. Depuis deux jours, j'ai accompagné un homme tel que vous me le dépeignez; j'ignore qui

il est, et où il va ; je l'ai laissé dans une abbaye qu'on appelle Floresval, avec un chevalier mort qu'il avait rencontré par hasard.

» Si vous voulez, Seigneurs, vous rendre à cette abbaye, vous l'y trouverez sans aucun doute. » Tous s'en allèrent joyeux, dans l'espérance de revoir leur seigneur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ROMANCE DU MARQUIS DE MANTOUE.

SECONDE PARTIE.

AMBASSADE A L'EMPEREUR.

De Mantoue partirent en diligence le noble comte d'Irlos, vice-roi des pays en deçà de la mer, avec le duc Samson, de Picardie. Ils se rendirent à Paris en secret; c'était le marquis Danès Urgel qui les envoyait vers le grand empereur, siégeant dans la ville de Paris. Ils y arrivèrent en peu de temps. Ces deux chevaliers étaient de grand renom, de haut lignage, et du nombre des douze pairs. Les grands, instruits de leur approche, allèrent au-devant d'eux et les accompagnèrent au palais.

Ils firent dire à l'empereur qu'ils venaient pour lui parler. Dès que Don Charlot en fut prévenu, il donna ordre qu'on les introduisît.

Lorsqu'ils furent devant l'empereur, ils fléchirent le genou en terre, et demandèrent à lui

baiser la main. L'empereur n'y consentit pas (12) et leur ordonna de se lever. Puis il dit : « D'où venez-vous, Duc? de quel pays, de quel lieu? Et vous, Comte, arrivez-vous des bords de la mer?

Chacun d'eux répondit aussitôt : « Nous avons traversé la France et venons de Mantoue; c'est le marquis Danès Urgel qui nous envoie; qu'il vous plaise de nous écouter. »

L'empereur fit sortir tout le monde et ne retint que Don Roland, pour que le message restât secret, sauf à le publier ensuite, s'il en était content.

Tous sortirent donc de l'appartement royal; sauf les quatre, qui restèrent seuls, et fermèrent les portes.

Alors le comte, un genou en terre, se mit à dire : « Très haut empereur, majesté royale et sacrée,

» Je suis ton vassal et natif de France; cependant je me présente à toi comme ambassadeur; donne-moi licence d'exposer le sujet de ma mission. »

L'empereur répondit sans changer de visage : « Parlez à votre aise, Comte, et ne déguisez rien.

» Vous savez que tout député a permission de parler; ami ou ennemi, il faut qu'on l'écoute; soit pour lui faire fête, soit pour aviser au parti qu'on doit prendre. »

Alors le comte se releva et présenta ses lettres de créance, qu'il remit dans les mains de Roland.

Puis il parla ainsi en personne sage et avisée : « C'est dans la pensée de rendre service à ta sacrée majesté, que j'ai accepté, Seigneur, l'emploi d'expliquer ce message, parce que je puis te dire la vérité sans passion aucune, selon que je la connais, et sans y ajouter ou en retrancher rien.

» Mon ambassade a pour objet de livrer à la justice le prince Don Charlot, ton propre fils.

» On l'accuse d'avoir tué en trahison l'infant Baudouin, fils du bon roi de Dacie, ton vassal.

» On l'accuse de déloyauté, de tromperie et de trahison, parce qu'il le pria de l'accompagner, et qu'il le tua pour épouser sa femme.

» Les plaignans sont plusieurs hommes de lignage, parens du mort, et qui ressentent douloureusement ce méfait.

» A la tête est le marquis Danès Urgel, en sa qualité d'oncle de Baudouin, frère du roi son père.

» Ce qui ajoute encore à sa douleur, c'est de l'avoir trouvé blessé et expirant

» Dans un bois très épais, fort éloigné de toute habitation. Le mourant lui-même conta sa triste aventure, et se recommanda à lui.

» Il expira dans ses bras, raison de plus pour ne pas l'oublier. Ainsi cet Urgel, maître de tous, et dont la puissance est si grande,

» Et moi, cousin de l'infant, ainsi que le duc de Bavière, Regnier, aïeul de Baudouin, et le roi

de Sansuegna, ton vassal, père de l'infante Sibille, qui s'est faite chrétienne, par amour pour Baudouin et pour pouvoir l'épouser, et un grand nombre d'autres chevaliers, nous nous réunissons tous pour nous plaindre, les uns à titre de parens, les autres à titre d'amis; enfin, plus que tous, la reine Dona Ermeline, mère de Baudouin, nous tous tes vassaux naturels ou étrangers, nous venons t'adresser nos supplications. Si tes vassaux sont tués par ton fils, par qui seront-ils défendus? Si tu ne maintiens pas la justice en leur faveur, ils abandonneront ton royaume pour en aller habiter d'autres. Le cas est abominable et terrible à raconter. C'est un grand crime, Seigneur, et digne d'un cruel châtiment. Que l'exemple de Torquatus t'enseigne à être juste. Il ne voulut pas laisser impuni son propre fils; la patrie pardonnait, il ne pardonna point. Si tu refuses, Seigneur, cet acte de justice, tu te rendras blâmable aux yeux de beaucoup d'hommes; car un attentat semblable ne peut pas être passé sous silence. Réfléchis bien à ceci, Seigneur, et fais-nous réponse. » L'empereur était dans un tel trouble, qu'à peine pouvait-il parler. Il demeurait pensif, tenant sa barbe dans sa main.

Enfin, après un long silence, il répondit : « Si ce que vous m'apprenez, Comte, est véritable,

» J'aimerais mieux, sans aucun doute, que le mort fût mon fils. La mort est chose naturelle à tous les hommes.

» Mais celui qui meurt félon laisse une mémoire

éternellement honteuse, et d'ailleurs c'est mourir que de vivre déshonoré. Comte, dites au marquis et à tous ceux qui font cause avec lui, que ma douleur est inexprimable.

»Cependant je veux donner un tel exemple dans la vengeance de ce crime, que la peine surpasse encore le délit, afin de servir d'exemple à quiconque en entendra parler, et pour que tous soient encouragés à venir près de moi, réclamer la justice; car je veux la maintenir pleine et entière, comme c'est la coutume de France, depuis la plus haute antiquité.

»La vérité des faits sera jugée en ma cour; je m'y trouverai en personne, et il sera fait une justice sévère. Je veux qu'elle soit égale pour le pauvre comme pour le riche, pour le petit comme pour le grand, pour l'étranger comme pour le naturel. J'aime mieux laisser la réputation d'une grande rigidité, que celle de n'avoir point puni les méfaits, même dans la personne de mon propre fils et de mon héritier.

Le comte d'Irlos, à ce discours, baisa les mains de l'empereur; et le duc, avec de grandes louanges, prit la parole en ces termes :

«Nous avions, Seigneur, une grande confiance en ton insigne bonté; nous savions que, par amour de la justice, tu nous ferais une pareille réponse.

»Mais comme l'affaire est de la plus haute gravité, et regarde la propre personne de ton fils, tu ne dois pas toi-même en être le juge. De même le

marquis Danès Urgel, qui a juré de n'entrer en aucun lieu habité avant d'avoir obtenu justice contre l'infant Don Charlot,

»Et qui s'est porté son accusateur, ne doit pas siéger parmi ses juges.

»Mais il te prie de nommer, selon les coutumes de France, des hommes de haut lignage qui examinent l'affaire;

»Des hommes choisis entre les chevaliers de ton conseil impérial,

»Qui fassent serment de rendre hommage à la vérité (13). Il supplie ta majesté de déterminer un lieu

»Dans la campagne, et qui ne soit point habité. Là se tiendra la cour de jugement, et les deux parties seront entendues jusqu'à l'exécution finale.

»Et comme le marquis amène avec lui une grande suite pour le défendre contre toute insulte qui pourrait lui être faite,

»Comme il est accompagné de ses parens et amis, parmi lesquels se trouve Renaud, seigneur de Montauban,

»Qui est actuellement banni avec Roland son neveu, le marquis ne sachant pas s'il ne te sera pas désagréable de recevoir ce cortége,

»Et ne voulant pas amener tout ce monde sans ta permission, puisqu'il vient réclamer justice et non pas faire la guerre,

»Te demande sûreté pour lui et pour les siens aussi long-temps que durera le procès,

»Tant à l'arrivée que pendant le séjour et au départ : non pas qu'il craigne personne,

»Mais pour accomplir ce qu'il doit à ta majesté sacrée.

» De cette manière, seigneur, il arrivera sans retard; car il est déjà parti de Mantoue et marche à grandes journées. Don Renaud marque ses logemens. Ils cheminent sans faire de tort ni de dommage à personne; et paient de leurs deniers sur les terres des seigneuries, tout ce qui leur est nécessaire. Ils demandent qu'il leur soit donné permission de route et toutes les provisions dont ils auront besoin, toujours à la charge d'en payer la juste valeur.»

L'empereur accorda cette demande, et donna sûreté au marquis pour lui-même et pour toute sa suite.

» Qu'il vienne ou en appareil de guerre ou comme il lui plaira; je le prends sous ma protection et sous ma couronne royale.

» Et, pour gage de sa sûreté, voici mon anneau que je vous remets. Toutes mes promesses seront religieusement accomplies.

» Les permissions que vous me demandez vous sont accordées; ordonnez tout à votre guise; j'entends qu'il en soit ainsi. »

On expédia les permissions, scellées du sceau impérial; le duc les prit et baisa les mains de l'empereur.

Les députés quittèrent le palais et se rendirent à leur logement. Don Roland eut beaucoup de chagrin de ce qu'il venait d'entendre; mais il n'en témoigna rien.

Bientôt la cour fut instruite de tout ce qui venait de se passer; l'objet de l'ambassade devint public.

Don Charlot en conçut un violent souci, mais il le dissimula, et alla trouver l'empereur pour se disculper.

L'empereur ne voulut l'entendre qu'en conseil royal, et, à l'issue de cette audience, il l'envoya en prison (14),

Jusqu'à ce que la cour eût découvert la vérité. Il fut donc arrêté et mis sous la garde

De Don Arnaud de Berlande, qu'on avait coutume d'appeler Agnuelos, grand connétable de France, et grand sénéchal de la cour;

Au grand déplaisir de tous ceux des grands qui lui portaient amitié, et surtout du paladin Roland.

Ils mirent tout en œuvre pour le faire sortir de prison, mais l'empereur ne voulut écouter aucun d'eux.

Plus ils suppliaient en sa faveur, plus il le faisait garder étroitement;

Et chaque jour il faisait examiner en son conseil quelles étaient les lois contre un tel crime, et de quelle peine il devait être puni.

Les choses en étaient là, lorsque le marquis ar-

riva à trois milles de Paris, en vue de cette grande cité.

Il établit là son camp, sans aller plus loin. Renaud lui fit placer ses tentes au bord d'une rivière, poste sûr, d'où ses forces paraissaient plus grandes qu'elles n'étaient réellement. Pour lui-même il assit sa tente et déploya sa bannière, environ un mille en avant.

Toutes les personnes de la cour allaient contempler le camp nombreux du marquis, le bon ordre qui y régnait, la diversité des peuples qui le composaient et leur excellente discipline. Beaucoup de seigneurs et de grands s'entretinrent avec lui, pour connaître ses desseins et ses dispositions. Il se tenait dans sa tente, au milieu de cet appareil, armé de toutes pièces, et le visage découvert. Devant sa tente était une bière, signe de sa grande douleur. Il avait avec lui la mère et l'épouse de Baudouin, dont il a été parlé précédemment. Tous ceux qui venaient à la tente du marquis pour le visiter, prenaient compassion de le voir en cet état. Il les recevait fort bien, et leur racontait toute la déplorable catastrophe de son neveu. Mais quand ils lui témoignaient le désir de recevoir quelques rafraîchissemens, il les priait avec beaucoup de courtoisie de l'excuser, s'il ne se rendait pas à leurs souhaits; la chose n'était pas en son pouvoir, et il leur montrait à tous le serment qu'il avait fait, évitant par là de plus grandes importunités.

Aussi les grands qui le venaient voir s'abstenaient-ils de le fatiguer sur ce point, comme aussi d'irriter sa douleur en provoquant de nouveaux récits.

Ils s'en retournaient à Paris, tout pensifs, disant:
« Le marquis a raison de chercher à se venger
» D'un si affreux attentat, et d'en provoquer le châtiment.»

Quand l'empereur sut que le marquis était arrivé, il assembla son conseil au palais impérial,

Et fit appeler les ambassadeurs, pour qu'ils exposassent le sujet de leur mission.

Le comte d'Irlos se leva, et expliqua toute la chose comme elle s'était passée.

Tous s'émerveillèrent d'entendre une telle scélératesse; chacun, pour l'amour de l'empereur, en conçut un profond chagrin.

Ils se témoignaient les uns aux autres l'horreur qu'ils éprouvaient, mais, avant que personne prit la parole, l'empereur lui-même voulut parler :

« Ce que le marquis, dit-il, demande par-dessus tout, c'est que je nomme des juges pour informer de cette affaire. Comme il s'agit de Charlot, je ne puis juger moi-même; je vais donc me faire remplacer dans tous mes pouvoirs par des hommes qui administrent la justice en conscience et en vérité. » Tous étaient dans l'admiration; il poursuivit : « Les juges que je nomme sont Dardin, surnommé le dauphin, des trois états (25) de France, et le premier de mon conseil; le comte de Flan-

dres, Don Albert, aussi des trois états, et le premier de mes généraux; le duc de Bourgogne, le premier pour la justice, personnage intègre et sévère, et l'un des principaux de mon royaume; le duc Charles, mon sergent général; le comte de Foix; le bon vieux Don Bertrand; Don Regnier, duc d'Aste; le comte Don Ganelon, le premier parmi les Allemands; le duc Bibiano, natif d'Agramont, l'un des assesseurs de ma cour pour le jugement des procès; le duc de Savoie, qui chercha des aventures et porta les armes françaises dans toutes les parties du monde; le duc de Ferrare, dont la ville est renommée; Don Arnaud, qui s'appelle lui-même le grand Bâtard; et Don Guarin, amiral de la mer, et généralissime de toutes les flottes et de tous les vaisseaux. Je choisis pour président, et comme devant personnellement me représenter, Don Arnaud de Berlande, grand connétable de France; et pour cela, je dépose mon sceptre dans ses mains. Tous ces juges réunis ont plein pouvoir de condamner ou d'absoudre; soit par la voie des témoins, soit par celle des armes, selon que le marquis a demandé qu'on le décidât.

» Je me dessaisis en leur faveur de tout mon pouvoir et de toute mon autorité. La sentence qu'ils rendront, ils la feront exécuter,

» Selon la coutume de France, et en leur propre nom. Ils infligeront les peines et châtimens à qui il appartiendra;

» Procéderont selon les formes de la justice, ou

feront ouvrir la barrière du champ clos, et partout seront présens et commanderont pour moi.

» Ils veilleront à la sûreté du marquis Danès Urgel, et à celle de toute sa suite, et empêcheront que personne leur fasse la moindre injure.

» J'entends que tout soit exécuté comme je viens de dire, sous peine, pour quiconque oserait y contrevenir, d'être puni du supplice des traîtres. »

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

ROMANCE DU MARQUIS DE MANTOUE.

TROISIÈME PARTIE.

JUGEMENT DU PRINCE DON CHARLOT (16).

« Au nom de Jésus, créateur de l'univers et de la Vierge, sa mère, qui l'a enfanté,

» Nous Dardin, appelé dauphin en France, Don Albert et Don Regnier, des trois états;

» Le vieux comte de Flandre, conseiller délégué avec le duc de Bourgogne, le premier pour la justice; et le duc Charles, sergent général;

» Et le duc de Bourbon, Don Arnaud, fidèle beau-frère du très haut empereur, époux de sa sœur royale,

» Et le bon vieux Don Bertrand, et le brave comte de Foix, et le comte Don Ganelon, et le duc Bibiano,

» Et le duc de Savoie, qui a cherché les aventures,

» Et le duc de Ferrare, et Arnaud le grand bâtard, et l'amiral Guarin, renommé sur les mers,

»Don Arnaud de Berlande, connétable, délégué au lieu et place du grand empereur Charles;

»Tous réunis en conseil, et d'un commun accord, vu la requête du marquis, et les demandes auxquelles il a conclu; vu les réponses que Charlot a envoyées, et tout le procès examiné avec la plus scrupuleuse fidélité et avec un soin extrême de la justice et du droit; après avoir laissé jouir de tous leurs droits l'une et l'autre parties (17), et ayant la crainte de Dieu présente à notre pensée jusqu'à la mort; reconnaissant qu'il est clair et légitime que, selon la loi divine, quiconque a donné la mort à autrui, avec un coutelas ou tout autrement, ou excité à telle action, soit puni de mort; reconnaissant que Don Charlot a ourdi une trahison pour tuer Baudouin dans un bois désert, ainsi qu'il est clair par l'aveu même que Charlot en a fait sur la requête du marquis; reconnaissant qu'il a avoué son crime de point en point, quoiqu'il l'eût nié avant de subir la torture; reconnaissant enfin que rien ne met obstacle à ce que le jugement soit prononcé par la cour royale, ainsi que le veut l'inflexible justice, et sans avoir égard à aucune autre considération;

»Chacun étant bien informé de la vérité des faits, selon que le coupable les a confessés,

»Condamnons Charlot d'abord à être traîné par la campagne à la queue d'un cheval indompté,

»Après quoi, ordonnons qu'il ait la tête tranchée sur un échaffaud élevé, d'où il puisse être vu aux

dehors de la ville, où il sera conduit à cet effet. Puis, pour plus grand exemple, voulons qu'il ait les pieds et les mains coupés; qu'ensuite son corps soit séparé en quatre quartiers; qu'enfin il soit élevé un édifice de pierres bien artistement travaillées,

» Qui soit pour les passans un monument de la mort de Baudouin et du châtiment qui en a été tiré. »

Don Charlot, quelque brave et hardi qu'il fût, frissonna de tout son corps lorsqu'il entendit cette sentence.

Cependant il se remit autant qu'il put, et demanda une plume; on la lui donna avec de l'encre et du papier, et il écrivit un billet,

Qu'il envoya à Don Roland par un page. Personne ne savait le contenu de ce billet, car il s'était mis à l'écart pour l'écrire.

Don Roland lut le papier, avec un grand trouble; il aurait bien voulu fournir le secours qui lui était demandé.

Pensif et affligé, il balança pendant quelque temps s'il pourrait faire ce qu'on sollicitait de lui, ou s'il devait s'en excuser. Ses hésitations, ses peines étaient extrêmes; l'amitié lui disait d'agir; la crainte des terribles défenses de l'empereur et de la protection qu'il avait donnée au marquis, lui commandait de s'abstenir; enfin l'amitié l'emporta, dût-il en perdre la vie. Il fit cette réponse : que

rien n'était capable de l'intimider, qu'avec ses parens et amis, il irait assaillir le camp armé et périrait ou accomplirait son dessein. Don Charlot ne tarda pas à être informé de cette résolution de Roland, et il en conçut quelque espérance. Il voulut cacher cette bonne nouvelle; mais il ne put y parvenir. Le Connétable fut prévenu et se saisit de la lettre. Après qu'il en eut fait la lecture, le bruit se répandit à l'instant dans Paris que Don Roland levait des troupes. L'empereur qui l'apprit, en avertit sur-le-champ le marquis. Il fit doubler les gardes de Charlot et publier dans Paris à son de trompe que personne, sous peine de la vie, ne fût assez hardi pour sortir en armes le lendemain. Puis il envoya à Roland l'ordre de quitter Paris à l'heure même et la défense d'oser y reparaître avant un an, sous peine d'être déclaré traître. De son côté, le marquis, voulant se prémunir contre ce péril, avait envoyé dire à Renaud de se trouver sans faute le lendemain de grand matin aux portes de Paris avec trois mille hommes de troupes, jusqu'à ce que Charlot eût subi son supplice; et de livrer le combat s'il éprouvait la moindre résistance. Tout cela fut exécuté de point en point.

On tira de sa prison le prince Charlot avec les fers aux pieds et aux mains, des hérauts le précédaient publiant son crime et sa félonie (18).

Quand il fut à la porte de la ville, Don Renaud le reçut et le fit placer au milieu de sa troupe.

Et lorsqu'ils furent arrivés à l'échafaud, il le fit

exécuter sous les yeux de tout Paris, ainsi que le portait la sentence. Ainsi mourut Don Charlot, couvert d'un opprobre éternel, tandis que Baudouin, quoique mort, vivra à jamais avec honneur dans la mémoire des hommes.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

ROMANCE DU MARQUIS DE MANTOUE.

QUATRIÈME PARTIE.

FUNÉRAILLES DE BAUDOUIN.

Tout Paris retentit bientôt d'un bruit de cloches, dont le son douloureux aurait attristé des pierres.

C'était, disait-on, pour la mort du chevalier Baudouin, l'un des douze pairs de France et fils de roi.

Puis on se mit à l'enterrer en grande pompe et avec un immense cortége funéraire.

Le grand nombre de torches éclipsait la lumière du jour; cent pages suivaient le cercueil que portaient des soldats.

Beaucoup de ducs, de comtes, et un grand nombre de chevaliers marchaient ensuite; un nombreux clergé chantait des prières.

Le cardinal d'Ostie officiait, ayant pour diacre l'archevêque de Milan,

Et l'évêque d'Auch pour sous-diacre. Ils se rendirent à l'église Saint-Jean-de-Latran, où était préparé

Un riche tombeau, le plus somptueux qu'on eût encore vu.

Il était tout en pierres de jaspe, avec une maçonnerie magnifique, et surmonté d'une colonne de marbre.

Après que les funérailles de Baudouin eurent été faites avec l'appareil convenable,

On enferma dans le tombeau son épée d'or d'un grand prix,

Et son casque enrichi de pierreries nombreuses. Lui-même, revêtu d'un habit guerrier et couvert de ses armes, fut, selon l'usage, déposé dans la sépulture, où son corps demeura, dans un éternel renom, tandis que son âme s'était envolée au séjour de gloire.

FIN DE LA ROMANCE DU MARQUIS DE MANTOUE.

ROMANCE

DU COMTE CLAROS DE MONTAUBAN (19).

Il était minuit juste; les coqs allaient chanter; mais l'amoureux comte Claros ne pouvait goûter le repos.

L'amour dont il brûlait pour la jeune Clara lui faisait pousser de profonds soupirs.

Dès que l'aube commença de poindre, il se jeta à bas de son lit et se mit à appeler :

« Levez-vous, mon camérier, donnez-moi mes habits et ma chaussure. » Le camérier fut prompt à les lui donner.

Il lui donna des hauts de chausse écarlates, des brodequins de maroquin; il lui donna un pourpoint de soie, doublé de gourgouran.

Il lui donna un manteau d'une telle richesse, qu'on ne pourrait en dire le prix; il y avait autour du collet trois cents pierres précieuses.

Il lui amena un magnifique cheval qui n'avait pas son pareil à la cour; la selle et le frein seuls valaient bien une cité. Autour du poitrail résonnaient trois cents grelots, dont cent étaient d'or,

cent de laiton, et cent d'argent, pour que les sons fussent en harmonie.

Le comte se rendit au palais, au palais du roi, pour y trouver la jeune infante Clara. Elle avait avec elle trois cents dames pour l'accompagner. Clara était si belle, que tous les chevaliers en devenaient amoureux; le comte Claros, en la voyant, fut prompt à descendre de cheval. Un genou en terre, il se mit à dire : « Que Dieu maintienne ton altesse! » Elle lui répondit : « Comte Claros, soyez le bienvenu. » Puis, d'un ton amoureux : « Comte Claros, seigneur de Montauban, vous voilà bien beau pour aller combattre les Mores! » Le comte répondit :

« Cette parure est plutôt faite pour deviser avec les dames. Si cette nuit, Madame, je vous avais tenue à mon loisir,

« Et que le lendemain matin j'eusse eu cent Mores à combattre, je vous aurais permis de m'envoyer à la mort, si je ne les avais tous occis. »

— « Paix, paix, comte; je ne veux pas vous louer, parce que tel doit être le langage de tout chevalier qui sert les dames;

« Mais quand il s'agit, en effet, de se battre, ils savent bien trouver des excuses. » — « Si vous ne me croyez pas, Madame, mes œuvres feront foi.

» Depuis sept ans que je vous aime, je ne connais ni sommeil pendant la nuit, ni repos pendant le jour. »

— « Comte, vous avez toujours pris plaisir à vous moquer des dames; mais laissez-moi aller au

bain. Quand je me serai baignée, je serai toute à vous. « Le comte reprit : « Vous savez bien, Madame, que je suis un des chasseurs du roi. Le gibier qui me tombe entre les jambes, je ne puis le laisser partir. » Alors il la prit par la main, et ils s'en furent dans un verger.

A l'ombre d'un citronnier, sous un bosquet de roses, ils se donnèrent avec grande joie mille et mille doux baisers;

C'était chose délicieuse à voir, comme ils étaient épris l'un de l'autre!

Mais la fortune contraire, qui sème les chagrins au milieu des plaisirs, fit passer par là un chasseur qui ne devait pas y passer.

Il allait à la recherche d'un autour dont il voulait faire cesser les ravages, lorsqu'il vit le comte Claros dans un doux tête-à-tête avec l'infante. Le comte l'apercevant, se mit à dire : « Viens çà, chasseur, Dieu te garde de mal. Ne veux-tu pas tenir le secret de tout ce que tu as vu? je te donnerai mille marcs d'or; même je ferai plus, si tu le desires; je te marierai avec une de mes cousines,

« Et te donnerai en dot la ville de Montauban. De son côté, l'infante peut te rendre fort riche. »

Le malencontreux chasseur ne voulut pas les écouter; il s'en alla droit au palais où se tenait le bon roi.

« Que Dieu te maintienne, ô Roi, toi et ta couronne royale! je t'apporte une nouvelle fâcheuse et chagrinante.

» Seigneur, il ne vous convient plus ni de porter le sceptre, ni de vous promener majestueusement à cheval; vous pouvez fort bien ôter la couronne de votre tête,

» Si vous souffrez un déshonneur pareil à celui que vient de jeter sur vous l'infante avec le comte Claros de Montauban.

» Je l'ai vu l'embrasser et la baiser dans votre jardin royal, et j'en ai eu tant de chagrin que j'aurais bien voulu ne rien voir de pareil. »

Le roi, accablé de tristesse, fit tuer le chasseur pour avoir osé lui apporter des nouvelles semblables.

Il fit appeler sur-le-champ des alguasils, et leur donna trois cents hommes d'escorte,

Pour qu'ils s'emparassent du comte et le missent à mort; en même temps il fit fermer les portes, les portes de la ville.

Ils le trouvèrent à l'entrée du palais, et s'emparèrent de lui avec beaucoup de rigueur.

On lui mit aux pieds des fers qui pesaient bien un quintal, et aux mains des menottes, que c'était douleur de les voir!

Puis un collier de fer au cou; et, dans cet attirail, on le fit monter sur un mulet, pour plus grand déshonneur.

On le jeta dans une tour très obscure; et le roi voulut garder lui-même les clefs de sa prison, pour être sûr que, sans sa permission, personne ne

communiquât avec lui. En sa faveur suppliaient tous les grands de la cour, Olivier, Don Roland, les douze pairs;

Et les religieuses de Sainte-Anne, et celles de la Trinité, vinrent avec le crucifix, pour apaiser le roi.

Avec elles marchaient un archevêque et un cardinal; mais le roi irrité ne voulut écouter personne.

Toujours plus en courroux, il appela ses grands, et leur dit: « Mes enfans, mes amis, voici pourquoi je vous ai convoqués. Vous savez avec quelle tendresse j'ai élevé le comte Claros, seigneur de Montauban, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'âge d'homme; je lui ai maintenu les terres de son père, Renaud de Montauban, qui eût bien dû ne pas mourir; enfin, et pour le rendre encore plus grand, je l'ai fait gouverneur général de mon royaume. Et, pour récompense de tant de bienfaits, il déshonore l'infante, ma fille.

» Que croyez-vous que mérite un tel homme? » Tous, d'une voix unanime, déclarèrent qu'il devoit être décapité.

La sentence ainsi rendue, fut confirmée par le bon roi (20). L'archevêque, entendant cela, demanda au bon roi la permission

D'aller trouver le comte pour lui annoncer sa sentence. « Volontiers, répondit le bon roi,

» Mais à condition que vous entrerez seul avec ce petit page, en qui j'ai pleine confiance. »

L'archevêque se retire et s'en va à la prison; les gardes, en le voyant, le laissèrent entrer.

Avec lui était le petit page chargé de l'accompagner. L'archevêque voyant le comte dans cet état,

Lui tint des discours attendrissans à écouter;

« Comte, la douleur de votre infortune, est la plus grande que je puisse sentir; fautes d'amour sont dignes de pardon (21).

« Dès que j'ai eu la nouvelle de votre triste aventure, la vie m'est devenue pénible.

» Je ne sais plus ce qui pourrait à présent me faire plaisir; oui, comte, mon chagrin est à son comble.

» Mais de braves guerriers tels que vous doivent être préparés au malheur comme à la prospérité.

» Vous êtes le premier que l'amour ait réduit à cet état de détresse; vous devez donc prendre courage dans vos angoisses affreuses; car vos erreurs sont excusables.

» J'ai supplié le roi pour vous; il n'a pas voulu m'écouter; la sentence est rendue; on vous condamne à perdre la tête.

» Depuis long-temps je vous disais bien, mon neveu, de cesser d'aimer les femmes. Voilà le guerdon que l'on en reçoit;

» La prison et la mort. » Le comte lui répondit d'un grand courage:

» Taisez-vous, pour Dieu, mon oncle, ne me tourmentez point; quiconque n'aime point les femmes, n'est pas digne d'être appelé un homme.

» Mais la vie que j'ai reçue d'elles, je suis tout prêt à la perdre pour elles. » Le petit page prit alors la parole :

« Comte, on peut vous nommer heureux de mourir d'une mort si honorable.

» Oui, comte, je le dis du fond du cœur, je vous porte envie et je voudrais être celui que le roi envoie à la mort.

» Qu'une mort si glorieuse pût être la mienne! En faire reproche à la fortune, c'est mal juger des choses.

» Vous devez, comte, courir en hâte à l'échafaud; et, si la sentence n'était pas rendue, vous devriez la provoquer. »

Le comte, entendant ce discours, s'écria : « Au nom de Dieu, page, je vous en prie par charité,

» Allez de ma part trouver la princesse et lui dire que je supplie son altesse de venir me voir.

» Que je puisse du moins la contempler à l'heure de ma mort; car si mes yeux la voient, le supplice me sera doux. »

Le page sortit, pleurant de ses deux yeux, pleurant sans s'arrêter.

Il arrive auprès de la princesse et vous l'entendriez lui dire : « Il est temps, Madame, de trouver quelque moyen de salut pour le comte votre bien-aimé; car ils vont lui couper la tête. »

L'infante, à ces paroles, tomba sur la terre sans connaissance. Dames ni demoiselles ne pouvaient la rappeler à la vie.

Enfin arriva sa nourrice. « Qu'est-ce que ceci, chère infante, qu'est-ce que ceci?»

— « Ah! malheureuse que je suis! si l'on fait périr le comte, je me tuerai de désespoir.

— « Courez, courez, ma fille, empêcher sa mort. »

L'infante sort précipitamment; elle arrive sur la place du marché où l'on devait conduire le comte; elle voit l'échafaud sur lequel on allait lui trancher la tête.

Elle voit les dames et demoiselles accourues à ce triste spectacle. Elle voit venir des gens d'armes qui conduisent son amant au supplice.

Des hérauts précédaient, publiant son crime; la foule était si grande qu'elle ne pouvait s'y faire jour.

« Écartez-vous tous; gens d'armes; faites-moi place; sinon je jure par la vie du roi, que je saurai bien vous faire périr. »

Les gens d'armes qui la connaissaient, lui firent place, et la laissèrent pénétrer jusqu'au comte.

« Du courage, comte, lui dit-elle, du courage! ne vous livrez pas au désespoir; je veux sauver votre vie, fut-ce aux dépens de la mienne. »

Le maréchal de la Cour, entendant cela, se mit en route vers le palais où était le bon roi.

— « Que votre altesse arrive, qu'elle arrive en grande hâte. L'infante est auprès du comte, et ne veut pas se séparer de lui.

» Elle veut faire tuer ou pendre tous les gardes; si vous n'arrivez tout à l'heure, il n'y a plus de remède. »

Le roi, à cette nouvelle, se rendit à la place du marché où était le comte.

« Qu'est-ceci, Infante, que prétendez-vous faire? Espérez-vous révoquer la sentence que j'ai rendue?

» Je jure par ma couronne et par mon sceptre royal, que si j'avais un héritier, je ferais brûler vifs le comte Claros et vous. » — « Tuez-moi, mon père, vous le pouvez; mais je supplie votre altesse de se souvenir des anciens services. Souvenez-vous que Renaud de Montauban mourut dans les combats pour sauver votre couronne; que le dévoûment du père soit récompensé dans son fils!

» Que les mauvais conseils de quelques traîtres ne vous portent pas à le faire mourir; car sa mort est mon déshonneur.

» Mais je supplie votre altesse d'y réfléchir plus mûrement; la colère ne doit pas entrer dans les châtimens des rois.

» Le comte est l'un des plus grands seigneurs de votre royaume; c'est un des douze pairs de France.

» Ses amis, ses parens vous voudraient du mal de sa mort; ils viendraient vous faire la guerre et ravager votre royaume. »

Le bon roi l'entendant parler, se mit à dire: « Conseillez-moi, mes amis; que dois-je faire? »

Tous se retirèrent à l'écart pour délibérer; leur avis unanime fut le pardon (22).

Ils pensèrent que, pour la tranquillité du royaume et pour l'honneur de la princesse, le pardon était nécessaire, et le bon roi le prononça.

Ils lui conseillèrent aussi de donner l'infante en mariage au comte.

Le roi, entendant cela, lui fit ôter les fers.

L'archevêque descendit de sa mule, prit leurs mains et les fiança.

Ainsi leurs peines se changèrent en plaisirs.

L'ONCLE DU COMTE A SON NEVEU.

« Les espérances de l'homme sont aussi mobiles que le vent; ses pensées ne sont pas un moment stables; elle sont sujettes à des changemens infinis.

» Ses désirs se changent en plaintes et en gémissemens ; il trouve des chagrins où il cherchait des joies; il n'y a point de fond à faire sur l'amour des femmes. »

RÉPONSE DU COMTE.

« Ah ! seigneur, nous tenons des dames notre honneur et notre réputation.

» Sans être infidèle aux armes, je veux aimer les femmes jusqu'à la mort, et mourir pour elles, s'il le faut. »

FIN DES ROMANCES DES DOUZE PAIRS DE FRANCE.

REMARQUES.

(1) On sait combien la caverne de Montésinos est célèbre dans le Don Quichotte. Cette romance-ci n'est relative qu'à l'enfance du jeune héros. Il n'y est point parlé de la caverne, et il est fort remarquable que, soit ici, soit dans aucune des autres romances, il ne soit question ni de fées ni d'enchanteurs.

(2) Charlemagne joue ici le rôle d'un imbécille despote d'Orient, ordonnant ou révoquant au hasard les supplices.

(3) Ce trait est fort remarquable, et change un peu les idées répandues généralement, du désintéressement des vieux chevaliers.

(4) Les romanciers ne se sont pas fait scrupule de conduire Charlemagne et ses armées jusqu'en Palestine. Ici il n'est question que d'un de ses lieutenans.

(5) Les veneurs du comte n'étaient pas ses serfs, puisqu'il les payait; c'étaient des francs-tenanciers, des hommes libres, qui lui prêtaient momentanément leur service, moyennant une rétribution.

(6) A cause de la grande jeunesse de Célinos.

(7) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit plus haut, que le nouveau mariage déplut beaucoup à Gayferos. Ces vieux poëmes populaires, dont plusieurs ont pu être composés de pièces rapportées, renferment quelquefois de semblables contradictions.

(8) Phrase proverbiale pour exprimer beaucoup de fatigue et de misère. Le proverbe actuel est : « Un pied chaussé et l'autre nu. »

(9) Voilà cette fameuse romance du marquis de Mantoue, que connoissent de réputation tous les lecteurs de Don Quichotte. Qui ne se souvient des plaintes douloureuses du triste chevalier renversé de cheval, et qui, se croyant Baudouin blessé à mort par son rival,

prend pour le marquis son oncle, un paysan de son village, et lui débite toutes les belles choses qu'on va lire ? Cette romance est une petite épopée par son étendue, et aussi par son intérêt. Elle attriste l'âme par les événemens tragiques, et la récrée par la douceur et l'élévation des sentimens.

(10) Il paraît par ce qui suit, que le marquis n'a entendu qu'imparfaitement les plaintes de Baudouin, car il ne le reconnaît pas encore.

(11) Don Quichotte, après son combat avec le Biscayen, jure de mener la vie que mena le marquis de Mantoue, attendant vengeance; et lorsqu'ensuite le pauvre chevalier éprouve diverses mésaventures, Sancho ne manque pas de les attribuer au peu d'exactitude qu'il a mis à garder son serment.

(12) Parce qu'il ignorait encore le sujet de leur message.

(13) On voit qu'à l'époque où cette romance a été composée, les petits plaids avaient déjà succédé aux grands. Ces hommes choisis qui *font serment*, sont de véritables jurés, auxquels il ne manquait que d'être élus par la société elle-même, qui, seule, a toujours intérêt d'être juste.

(14) Voilà l'instruction contre un coupable en crédit, autorisée par le conseil même du roi; on ne connaissait donc pas alors la maxime préconisée depuis : Que les puissans ne doivent jamais avoir tort publiquement.

(15) Ces trois états étaient l'administration civile, la guerre, la justice.

(16) Cette formule d'arrêt est fort curieuse; l'auteur l'a empruntée des anciens jugemens du pays.

(17) Je connais plusieurs jugemens du dix-neuvième siècle, où l'on n'aurait pas pu, sans imposture et sans scandale, insérer une formule pareille.

(18) On voit que l'usage de faire crier les jugemens des condamnés date de très loin.

(19) D'après la Chronique de Turpin, Olivier et Roland ont péri avec Renaud à la bataille de Roncevaux; ici on représente ce dernier comme mort long-temps avant eux.

(20) Il est assez étonnant que le bon roi, si prompt à confirmer la sentence de mort portée contre Claros, n'inflige aucun châtiment à sa fille.

(21) Remarquez bien les mœurs d'alors; les chevaliers étaient rigides, et les religieuses et archevêques, indulgens : c'est que les premiers croupissaient dans l'ignorance, tandis que l'instruction se réfugiait dans les cloîtres et dans les églises.

(22) Les mêmes qui, devant le roi irrité, avaient opiné unanimement à la mort, maintenant, devant le roi plus doux, opinent unanimement au pardon : la belle chose que des conseillers de prince!

FIN DES REMARQUES.

DONATION

DU VILLAGE DE TCHAVINARA,

FAITE PAR UN RAJA

A SON PRÊTRE DOMESTIQUE.

EXTRAIT DU SANSCRIT, D'APRÈS LA TRADUCTION LITTÉRALE IMPRIMÉE AU TOME Ier DES RECHERCHES ASIATIQUES.

1018.

NOTICE.

Une des découvertes les plus curieuses dues aux travaux des savans orientalistes de la société de Calcutta, est l'acte que voici, d'une pieuse donation royale, qui se rapporte au onzième siècle de l'ère chrétienne. Ce monument en langue sanscrite appartient à l'histoire par son objet, à la philosophie par son caractère, et à la littérature par sa rédaction; car les brames mêlaient des vers partout; ils avaient particulièrement soin de ranger la jurisprudence parmi les sciences canoniques et inspirées (*), de même que jadis les papes couvraient de tribunaux ecclésiastiques l'Europe asservie à leur joug sacré.

Pour s'assurer de la parfaite interprétation de cet acte, les savans anglais se sont fait aider des soins d'un docte

(*) Un passage remarquable du Véda, traduit par W. Jones, s'exprime ainsi : « Dieu ayant créé les quatre classes, n'avait pas encore complété son ouvrage; mais, en guise de supplément, de peur que la classe royale et militaire ne devînt insupportable par sa puissance et sa férocité, il produisit le corps suprême de la loi; car la loi est le premier souverain, beaucoup plus puissante et plus sévère que les rois; rien ne saurait être plus puissant que la loi, dont le secours, comme celui du suprême monarque, peut donner au faible l'avantage sur le fort. » Rien de plus vrai, assurément, que cette suprématie essentielle de la loi sur le prince; mais ce qui est encore plus vrai, c'est la suprématie nécessaire de la loi sur les prêtres. L'Égypte et l'Inde nous apprennent les affreux malheurs des contrées où ils se sont faits législateurs et souverains.

pandit, ou docteur indien, appelé Ramalostchan. C'est, pour ainsi dire, sous sa dictée, qu'ils ont écrit leur version, qui présente en quelque sorte la scrupuleuse exactitude d'un calque, tant ils ont été attentifs, autant que le permettait la différence des idiômes, à rendre le mot par le mot, soulignant ou enfermant entre deux parenthèses ce qu'il était rigoureusement nécessaire d'ajouter pour l'intelligence ou la construction de la phrase.

Il a été facile à nos orientalistes français de reproduire cette minutieuse fidélité, lorsqu'ils ont transporté la découverte de leurs doctes confrères, dans les deux volumes in-4° qu'ils ont publiés, il y a environ quinze ans, d'après les *Recherches asiatiques*. Malheureusement cette belle entreprise qui devait nous faire jouir de tous les trésors nouvellement fouillés dans l'Orient, n'a pas été continuée, moins sans doute à cause des énormes dépenses qu'elle entraînait, et auxquelles le gouvernement ne se refusait pas, qu'à défaut d'encouragemens suffisans dans les classes érudites de lecteurs; l'essai qui en a été offert est demeuré l'ornement presque stérile de quelques grandes bibliothèques, en attendant qu'un mouvement plus vif fût imprimé parmi nous à cette partie intéressante des connaissances humaines.

C'est dans le travail de nos compatriotes, que j'ai cru devoir puiser de préférence mon court extrait. Je saisis avec empressement cette occasion de dire que je dois aux secours obligeans de plusieurs d'entre eux, la communication de tout ce que j'ai emprunté des diverses langues orientales pour enrichir la *Bibliothèque étrangère*.

FIN DE LA NOTICE.

DONATION

DU VILLAGE DE TCHAVINARA,

FAITE PAR UN RAJA

A SON PRÊTRE DOMESTIQUE.

OM, VICTOIRE ET ÉLÉVATION (1).

Puisse celui qui, en toute affaire, demande la priorité d'adoration, puisse ce Ganesa, détournant le malheur, vous garantir du danger (2)!

Puisse vous préserver constamment ce Siva sur la tête de qui brille (Ganga) la fille de Djahnou, semblable au croissant pur qui s'élève du sommet du Soumerou!

Puisse ce Dieu, cause des succès, cause de la félicité, qui garde, placée sur son front, une section de la lune aux rayons frais, tracée sous la forme d'une ligne pareille à celle de la pointe infiniment brillante d'un ketaka fraîchement épanoui (qui est) orné d'un bouquet de boucles d'un rouge foncé liées avec le prince des serpens, vous être toujours favorable!

Après plusieurs autres stances mystiques, vient cette stance morale :

La richesse est inconstante; la jeunesse, détruite en un instant; et la vie, placée entre les dents de Kritanta (ou Yama). Néanmoins (on montre de la) négligence pour la félicité des ancêtres décédés. Oh! combien les efforts des hommes sont étonnans!...

La richesse et la vie sont deux choses plus mobiles qu'une goutte d'eau tremblante sur la feuille d'un lotus agité par le vent, et le monde ressemble au premier et tendre feuillage d'un plantain.

Ces réflexions mélancoliques conduisent le donateur à se rappeler quelques autres stances dont les trois dernières sont ainsi conçues :

Nos pères décédés battent des mains; *nos* grands pères triomphent, *disant*: Un donneur de terre est né dans notre famille; il nous rachetera.

Une donation de terre à des personnes vertueuses, pour de saints pélerinages et, dans les (cinq) jours solennels de la lune, est le moyen de traverser l'océan illimité du monde.

Des parasols blancs et des éléphans ivres d'orgueil (signes de la royauté) sont les fleurs du don d'un territoire; le fruit *est* Indra dans le ciel.

Enfin, commence le corps de l'acte.

Ainsi, confirmant les déclarations des anciens Mounis, savans dans la distinction entre le juste et

l'injuste, pour l'avantage de ma mère, de mon père et de moi-même; (*date*) la lune étant alors pleine et éclipsée; après m'être baigné dans la mer opposée, semblable aux ceintures qui entourent les flancs de la terre femelle, teinte d'une variété de rayons pareils à plusieurs rubis excessivement brillans, perles *et autres* joyaux, avec de l'eau dont la vase était devenue du musc par le bain fréquent qu'y avait pris le sein parfumé des belles déesses qui se soulevaient après s'y être plongées, et ayant offert au soleil, luminaire divin, pierrerie d'un cercle du ciel, œil des trois mondes, seigneur du lotus, un plat embelli de fleurs diverses (ce plat est rempli de la plante darbha, de riz dans sa gousse, de différentes fleurs, et de sandal), j'ai donné à celui qui a vu le précepteur des dieux et des démons (suivent dix lignes de louanges emphatiques), au prêtre domestique, au lecteur Sri Tikkapaiya, à l'effet de sacrifier, de faire que d'autres sacrifient; de lire, de faire que d'autres lisent; et de remplir le reste des six obligations sacerdotales; à l'effet aussi d'accomplir le (service journalier de) Vaisouadêva, avec des offrandes de riz, de lait, et les objets qui servent aux sacrifices, et de compléter avec la solennité requise le sacrifice du feu; de faire les actes qui doivent être faits continuellement et ceux qui doivent l'être de temps en temps, et de rendre les honneurs prescrits envers les hôtes et les étrangers, et de soutenir sa propre famille.

Le village de Tchavinara (désignation des limites). Cette terre ainsi inspectée aux quatre points cardinaux et limitée dans ses propres bornes, avec son herbage, ses bois et ses eaux, et avec puissance de châtiment pour les dix crimes, excepté la partie donnée ci-devant comme la portion de Devà (ou Brahma), lui est par moi cédée en vertu de cet acte, limité à la durée du soleil, de la lune et des montagnes, confirmé par la cérémonie de l'adoration, par une effusion abondante d'eau et par les plus grands actes du culte; et la *même terre* sera possédée par ses héritiers directs et collatéraux, ou la possession leur en sera procurée et ils n'y seront troublés par qui que ce soit.

Suivent encore de nombreuses citations de stances sacrées, dont quelques-unes disent que qui s'empare de la terre donnée par lui-même ou par un autre (souverain) pourrira parmi les vers, ver lui-même, au milieu de l'ordure; que ceux qui s'emparent des terres données, renaissent pour vivre avec de grandes frayeurs dans les cavités sèches des arbres, dans les forêts non arrosées des (monts) vinddhia; qu'un *roi* qui s'est emparé d'une vache, d'un vêtement, ou même de la largeur d'un ongle de terrain sacré, demeure en enfer jusqu'à l'entière destruction du monde; que le détenteur d'une terre (donnée) n'est pas absous de son crime par (le don de) mille jardins, par (celui de) cent étangs d'eau, par (celui de) cent laks (dix millions) de bœufs; enfin

qu'un donateur de terre demeure dans le ciel l'espace de soixante mille ans, et qu'un ravisseur de terre et celui qui refuse de rendre justice, passent autant (d'années) dans l'enfer.

L'acte est terminé par la signature du ministre, au nom du roi donateur; et il est dit que tout ce qui (sera) défectueux d'une syllabe ou aura une syllabe de trop, est (néanmoins) preuve complète (du don). Ainsi (finit le tout).

FIN DE LA DONATION DU VILLAGE DE TCHAVINARA.

REMARQUES.

(1) Ce mot, composé d'initiales indiquant Brama, Vichnou et Siva; est un emblême mystique qui ne doit être proféré que dans le silence. Il répond à l'inscription chrétienne : *Au nom de la sainte Trinité.* La particule *ôm*, suivant le Dictionnaire classique de la langue indienne, sert particulièrement à exprimer le consentement, la volonté, la similitude, et peut être rendue par « oui, je le veux; ainsi soit-il. »

(2) Il a été dit dans la Notice sur le roman de *Nella Raja*, que ce Ganesa, dans lequel W. Jones a cru trouver le Janus des Latins, avait le privilége d'être adoré au seuil des maisons, et invoqué en tête des actes. Pour tous les autres points de la mythologie indienne rappelés en cette transaction, je ne puis que renvoyer le lecteur à la même Notice et au petit glossaire qui la suit.

FIN DES REMARQUES.

LE MÉNESTREL,

OU

LE PROGRÈS DU GÉNIE,

POËME EN DEUX LIVRES,

PAR JAMES BEATTIE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1773.

NOTICE.

Les Anglais, par une louable disposition, aiment, en général, à chercher d'intimes rapports entre les ouvrages et le caractère de leurs écrivains. Il est vrai de dire aussi que ces derniers, moins distraits de la vie méditative qu'ils ne le seraient dans un pays plus gaiement pénétré par les communications sociales, moulent souvent sur les saillies propres de leurs personnes, les traits les plus marquans de leurs productions. Cette étroite relation du poëte avec les êtres animés par sa muse, relation qui, j'aime à le croire, n'est qu'une supposition injurieuse lorsqu'on l'applique au célèbre lord Byron, est, à l'égard de James Beattie, une honorable vérité. Son *Ménestrel* est lui-même; comme lui, fils d'un simple villageois; comme lui, devenu poëte par l'exaltation d'un génie enthousiaste et rêveur; comme lui, doué d'une sensibilité sauvage, et fondant sa philosophie sur les plus hautes et les plus touchantes idées de la morale et de la religion.

James Beattie, né en 1735 d'un berger écossais qui faisait des vers en conduisant ses troupeaux, est également célèbre comme métaphysicien et comme poëte. Le *Ménestrel*, à son apparition, produisit une sensation très vive parmi les Anglais, qui recherchent surtout dans les vers le charme vague et les beautés descriptives dont le poëme de Beattie est empreint. L'auteur est très habile à peindre cette nature belle et terrible qu'on admire dans

les paysages écossais ; et la figure de l'homme y est jetée avec art comme la pensée et l'âme du tableau : voilà toute sa composition. Je crains que le vide absolu de l'action, et l'entassement, quelquefois un peu confus, des réflexions et des images, n'aient pas à beaucoup près un succès égal parmi nous, surtout dépouillés du prestige des vers et du vêtement original de la langue dans laquelle les pensées ont été conçues ; mais l'exaltation religieuse dont ce poëme est rempli suffira pour lui concilier partout d'honorables suffrages, et d'ailleurs il est toujours d'un intérêt très philosophique de se faire quelque idée des ouvrages qui jouissent dans leur pays d'une haute réputation. Celui-ci offre une singularité qui doit contribuer à son succès ; l'auteur a rajeuni le rythme de Spenser, qui n'est autre que la stance italienne du Tasse et de l'Arioste : c'est aussi celle que lord Byron vient d'adopter dans *Childe Harold*, comme comportant une grande variété de tons.

Le docteur Beattie est décédé en 1803, professeur de philosophie morale et de logique à l'université d'Aberdeen, où il avait été boursier dans sa jeunesse. La perte de ses deux fils, dont l'aîné, mort à vingt-deux ans, donnait les plus hautes espérances, avait redoublé depuis quelques années ses dispositions à la mélancolie ; il ne voyait plus personne, et sa chaire était remplie par un suppléant.

FIN DE LA NOTICE.

LE MÉNESTREL,

OU

LE PROGRÈS DU GÉNIE.

LIVRE PREMIER.

I.

Ah! qui peut dire combien est rude à escalader, le haut précipice sur lequel la renommée a placé son temple? qui peut dire combien de sublimes esprits ont ressenti la maligne influence des étoiles et lutté sans terme contre la fortune? Comprimés par les dédains de l'orgueil, par les sarcasmes de l'envie et par la barrière insurmontable de la pauvreté, on les a vus languir seuls dans les vallées basses et désertes de la vie, puis s'abîmer au tombeau, sans être plaints ni connus.

II.

Toutefois le tourment de l'obscurité ne se fait pas également sentir à tous. Celui qui ne poursuit point la chimère des louanges, n'est pas effrayé du silence de l'oubli. Il en est qui, sourds aux

folles promesses de l'ambition, tressaillent de peur et reculent devant la trompette bruyante de la renommée; santé, suffisance (1) et repos, voilà leur suprême félicité. Celui qui va vous raconter sans art une simple histoire, ne se proposa jamais d'autre but.

III.

Je n'ai point à feuilleter le livre des faits célèbres; je ne veux point chanter ces doctes ménestrels des vieux temps, joyeux de cœur, grossiers d'habits, qui, les cheveux flottans, la barbe grise, et la harpe, seule compagne de leur route, attachée à leurs épaules recourbées, répondaient par leurs accords aux sifflemens des vents, et chantaient, en marchant, quelque gai refrain.

IV.

Mes accens sont inspirés par un pauvre villageois; fils brillant de l'orgueil, n'en sois point fâché; que le faste et la puissance habitent avec toi; les douces muses fréquentent les forêts, où, le soir, le pasteur rôdant, solitaire, admire avec ravissement les charmes de la nature. Elles haïssent la grossièreté des sens et méprisent la sotte vanité; jamais elles ne s'échauffent ni pour le vil parasite, ni pour celui dont l'âme sordide n'est agitée que par l'amour de l'or.

V.

Quoique les plumes du paon soient ornées des plus riches couleurs, il ne tire de son gosier dis-

cordant que des sons odieux. Levez-vous, enfans de l'harmonie, et saluez le matin, tandis que l'alouette gazouillante se balance sur ses ailes roussâtres; ou bien, le soir, enfoncez-vous dans les profondes solitudes des bois, où les linottes au plumage gris chantent du haut de la montagne. Ah! que jamais, par des notes étudiées, leur petit gosier ne s'exerce pour le plaisir d'un tyran; mais que ces libres oiseaux répètent ce que le ciel leur inspire, et se promènent où les porte leur fantaisie!

VI.

La douce main de la nature est libérale et non prodigue; et la perfection n'a pas été faite pour l'homme, habitant d'ici bas. Cependant tous les plans de cette sage mère sont tracés avec un art exquis; le mal est balancé par le bien, et la tristesse par la joie. Si les monts du Chili resplendissent d'or et de pierres précieuses, et si nos montagnes d'Écosse s'élèvent nues et glacées; là-bas se répandent la peste et les poisons, la luxure et la rapine; ici sont de paisibles vallées, un ciel pur; la liberté embrâse les âmes et étincelle dans les yeux.

VII.

Ne te plains donc pas, ô toi à qui les muses indulgentes ont départi une portion du feu divin, et ne blâme pas la rigoureuse destinée de te refuser les banquets somptueux et les riches ajustemens; Connais ton propre mérite, et rends honneur à

la lyre. Voudrais-tu déprécier ce cœur épuré par Dieu même? Non; dirige vers le ciel ton âme céleste, que réclament l'imagination, la liberté, l'harmonie; et laisse pour jamais derrière toi l'ambition et toutes ses misères.

VIII.

Eh! quoi, cette âme pure et éthérée dont toutes les perceptions sont d'une si exquise subtilité, pourrait-elle s'assoupir sur la couche grossière de la débauche, parmi les aiguillons de la maladie et les vapeurs du spleen, implorer à son aide les mensonges de la flatterie, se dérober péniblement à elle-même et quitter la joie et la sérénité pour la crainte, les soupçons, la malveillance, les impuissans désirs et l'orgueil humilié?

IX.

Oh! pourrais-tu renoncer à cette abondance de délices dont la nature enivre ses adorateurs, aux forêts résonnantes, aux rivages retentissans, à la pompe des bosquets, à la richesse des plaines; à ces côteaux dorés par les rayons du matin; à ces vallons dont les échos répètent les chansons du soir; à ces montagnes couvertes d'épais ombrages, et à toute la magnificence des cieux?

X.

Ces charmes entretiendront l'éternelle santé de ton âme, et te pénètreront d'amour, de bienveillance et d'allégresse. Et pourtant il faudra les

abandonner, si le démon de l'avarice s'empare de ton cœur corrompu; car ses poisons, hélas! percent comme le dard du scorpion. Ils soufflent les honteux désirs, les arrangemens personnels, les fatales résolutions qui résistent à la pitié, les jours d'angoisse, et les nuits agitées par des rêves sinistres. Mais tu t'égares, ô ma muse; reviens à ton sujet.

XI.

Dans les temps gothiques vivait, si l'on en croit les légendes, un berger de la plus obscure condition, dont les aïeux habitèrent peut-être au pays des fées, ou dans les bosquets de Sicile, ou dans les vallons d'Arcadie; mais lui, je pense, était d'une contrée septentrionale (2), d'un pays renommé pour la beauté de ses chansons et de ses femmes. Il était ardent, quoique modeste; innocent, quoique libre; patient dans les travaux, tranquille dans les alarmes, d'une fidélité éprouvée, et d'une vaillance invincible.

XII.

Ce berger conduisait son petit troupeau sur les montagnes d'Écosse; jamais il n'avait manié la faucille, la faulx, ni la charrue; un cœur honnête était presque toute sa richesse; l'eau jaillissant du rocher formait sa boisson; le laitage, sa nourriture; les toisons, son abri contre les souffles glacés de l'hiver; et, quoique souvent souillé de poussière et de sueur, il guidait et protégeait les pas de ses

troupeaux, en quelque lieu qu'il leur plût de se porter.

XIII.

La santé est fille du travail, et le contentement fils de la santé; c'est lui qui, dans notre âme, ouvre toutes les sources de l'allégresse. Notre berger, loin de porter envie aux rois, ne pensait pas même à eux. Il n'éprouvait aucun de ces désirs nuisibles que peut tromper la fortune ou émousser la satiété; il n'était pas au pouvoir du destin de trahir ses humbles et paisibles espérances; il n'avait à déplorer ni la perfidie d'un ami, ni la rigueur d'une maîtresse; l'innocente Phébé souriait à ses vœux; il n'aimait qu'elle, et l'aimait dès l'enfance.

XIV.

Jamais les nuages de la jalousie ne troublèrent la sérénité de leur amour; leur hymen ne connaissait point les tristes débats. Chaque saison amenait au tendre mari, à la fidèle épouse, de nouvelles délices. La vie obscure de berger était pour eux une humble vallée où se concentraient leurs pas et leurs vœux; ils s'étaient mis à couvert des tempêtes que l'ambition suscite sur ces régions élevées où le ver de l'orgueil, habile à ronger toutes les fleurs de la joie, corrompt la paix et l'amour.

XV.

Le héros de cette simple histoire était l'unique rejeton du modeste couple; aucun oracle, aucun

prophète n'avait prédit sa naissance; nul prodige n'était apparu sur la terre ou dans l'air pour annoncer ce merveilleux événement. Toutes les circonstances de la naissance d'Edwin peuvent aisément se supposer; les transports et les soins de ses parens; les vœux des commères pour sa santé, son esprit, son mérite; et tout un long jour d'été passé, à cette occasion, dans le repos et dans la joie.

XVI.

Cependant le pauvre Edwin n'était pas un garçon vulgaire. Souvent ses yeux enfantins paraissaient s'arrêter sur des pensées profondes. Il n'avait souci ni de friandises, ni de parures, ni de joujoux; un seul pipeau de la plus grossière structure avait le don de le captiver. Silencieux, quoique content; affectueux, quoique réservé, tantôt ses regards étaient d'une tristesse glacée, tantôt il riait aux éclats, sans que personne sût pourquoi. Les voisins s'étonnaient et soupiraient, tout en aimant ce garçon; ceux-ci l'admiraient comme un sage, ceux-là le plaignaient comme un fou.

XVII.

Quelle idée puis-je donner des actions de sa jeunesse? Il fuyait les assemblées, le fracas, les travaux rustiques; évitait de se mêler aux bruyantes querelles des jeunes tapageurs, mais s'enfonçait dans les bois, ou errait sur la cime d'une montagne solitaire; ou, quand les détours sinueux d'un ruisseau le conduisaient dans la profondeur

des bosquets infréquentés, ses pas s'y égaraient à l'aventure, jusqu'à ce que le soleil, tombant des monts de l'occident, reposât dans les mers son attelage fatigué.

XVIII.

Les exploits de la force, de l'adresse, de la légèreté, ne pouvaient lui causer ni orgueil, ni plaisir. Son cœur, étranger à tous les amusemens cruels, eût saigné de faire souffrir par les trappes, les filets, les flèches ou les frondes, quelque créature vivante que ce pût être ; il détestait ou dédaignait ces armes, ces engins; il voulait être le gardien, non le roi, encore moins le tyran ou l'ennemi de son troupeau; les joies de son gouvernement champêtre n'étaient jamais ensanglantées.

XIX.

Mais voyez-vous le jeune berger, ravi d'admiration, errer à travers ces précipices que couronnent des pins aux fronts pyramidaux? Le voyez-vous parcourir, sur ces hauteurs, les ombrages des bois circonvoisins, et contempler les torrens qui tombent et bouillonnent de rochers en rochers, tandis que les eaux, les forêts et les vents se réunissent en un seul concert, et que l'écho porte ce chœur jusqu'aux cieux? Edwin voudrait-il changer cette scène majestueuse pour tout le butin que procure l'art misérable du chasseur? Oh! non; il sait bien mieux apprécier les charmes puissans de la nature.

XX.

Quelquefois sa course exploratrice s'engageait parmi les monts au moment où les premiers feux de l'aurore s'allumaient dans les cieux, alors les nuages rougeâtres, la mer azurée, les montagnes grises contrastaient avec les eaux du lac, rayonnant parmi les fumées de la plaine; cependant la longue, longue vallée du Couchant repose toujours dans les ténèbres, et, pour quelque temps encore, peut servir d'asile aux amours. Mais l'œil d'Edwin commence à découvrir le chevreau bondissant, et le villageois marchant à ses diligens travaux. Enfin le soleil brille, et le ciel, la terre, l'océan lui sourient.

XXI.

Souvent le jeune pasteur aimait à gravir les roches escarpées, tandis qu'au-dessous un épais manteau de brouillards enveloppait toute la nature. Quelle volupté grave et imposante, que d'être assis là, comme le matelot naufragé sur une côte déserte, et de voir, de cette hauteur, l'amas énorme des vapeurs terrestres, s'étendre sur l'horizon en vagues onduleuses, ou se creuser en golfes, ou s'entasser en montagnes; et d'entendre sortir de ces blanches profondeurs les cris et les chansons de la joie, le fracas des cascades, et le bruit retentissant des troupeaux!

XXII.

Edwin était, en vérité, un être bizarre et fantas-

que ; toute scène gracieuse ou terrible le charmait. Les ténèbres et les tempêtes n'étaient pas moins pour lui des objets de délices, que l'aspect du jeune soleil déployant l'or de ses rayons sur la sérénité des flots. Même les tristes vicissitudes du sort donnaient de l'amusement à son âme ; et si quelquefois elles amenaient un soupir sur sa bouche ou une larme dans ses yeux, ce soupir, cette larme avaient tant de douceur, qu'il ne cherchait pas à les comprimer.

XXIII.

« O bocages solitaires (ainsi la Muse traduisait ses pensées mélancoliques), qu'avez-vous fait de votre éclat? Et vous, fleurs et verdure, vous, ombrages embaumés, si favorables contre les flèches embrasées du jour, pourquoi les oiseaux qui enchantaient vos retraites, les ont-ils abandonnées? Ah ! je vois dans votre ruine l'œuvre capricieuse du sort. J'entends maintenant hurler l'orage à travers l'aride fougère, et je vois le feuillage desséché tomber en informes flocons.

XXIV.

« Où est à présent ce ruisseau si frais, si pur, si mélodieux? Que sont devenues ces prairies couronnées de joie, de vie et de beauté? La vase immonde et les étangs marécageux ont envahi cette belle vallée ; toutes ses charmantes formes se sont évanouies ; tous ses accords harmonieux sont réduits au silence. Le sinistre cor-

beau croasse dans la clairière dépouillée; la rivière, crevant toutes ses digues, mugit débordée à travers le vallon, et, dans sa course destructive, déracine les arbres et roule les éclats des rochers.

XXV.

» Telle est la destinée commune à toutes les choses de la terre. Telle fleurit et se dessèche la plante majestueuse de l'homme. Le bouton de son printemps est brillant de beauté; l'haleine nourricière des vents le rafraîchit et le caresse. Cieux, abaissez sur lui des regards doux et sereins! Et toi, nielle pernicieuse, et vous, orageux tourbillons, épargnez sa jeunesse embaumée, ne dissipez pas le plus léger atome de sa vie! Portée sur les ailes rapides, quoique silencieuses, du temps, la vieillesse viendra trop tôt exercer ses cruels ravages.

XXVI.

» Eh bien, soit; que ceux-là déplorent le malheur de vieillir, dont les rampantes espérances sont toutes concentrées en ce nébuleux séjour. Mais les âmes élevées qui regardent au delà du tombeau, peuvent sourire à la destinée, et regarder en pitié des douleurs dégradantes. Le triste sommeil de la tombe ne doit-il donc point avoir de réveil? L'astre du jour meurt-il dans les ondes pour ne point renaître? Ah! bientôt l'orient va rayonner d'une splendeur nouvelle; bientôt le printemps, animé de toute sa vertu génératrice,

va rendre l'harmonie aux bosquets et la parure aux prairies.

XXVII.

» Et quand le destin permet qu'une simple fleur renaisse, moi, resterai-je abandonné dans la poussière? La nature, injuste pour l'homme seul, aurait-elle mis en lui tout à la fois l'espérance de vivre et la nécessité de mourir? est-ce pour se résoudre au néant que se répètent, contre les chagrins et la détresse, les nobles combats de la vertu? Non; l'immortel printemps du ciel doit sans terme se renouveler pour nous; et la majestueuse beauté de l'homme refleurir dans une éternelle année de lumière et d'amour. »

XXVIII.

Cette vérité sublime avait été enseignée à Edwin par son père rustique; c'était à peu près là tout ce que savait le bon berger; il négligeait les leçons subtiles et superflues, et ne souhaitait pas qu'elles fussent recherchées de son fils. « Que chaque homme, disait-il, borne ses regards à sa propre sphère; que son travail particulier soit son unique plaisir. » Mainte et mainte fois il lui apprit à fuir la fausseté, la tromperie, et à se rendre, malgré les séductions du vice ou les menaces de la puissance, l'inébranlable champion de la droiture et de la vérité.

XXIX.

« Jamais, mon fils, oh! jamais ne détourne ton

oreille des prières de l'indigence ou des plaintes du malheur! Égaré dans les tristes déserts de la vie, que deviendrait l'homme si le ciel refusait de l'écouter? Fais à autrui (ce précepte n'a rien de sévère) ce que tu voudrais qui te fût fait à toi-même. Pardonne à tes ennemis; aime ton pays et les tiens; non pas les tiens seulement; que ton âme s'identifie à tous les biens et à tous les maux de l'humanité! »

XXX.

Mais voyez l'enfant méditatif s'échapper de sa cabane après une ondée chaude et brillante de l'été! tout l'orage s'est dissipé dans les airs, et le ciel est prodigue d'exhalaisons fraîches et odorantes. A l'orient nébuleux, l'arc-en-ciel rivalise de splendeur avec le soleil couchant. Quelle folie à toi, jeune Edwin, de croire que la sérénité va reparaître! ta course imprudente est réprimée avant d'atteindre à moitié chemin de son but.

XXXI.

Tu recueilles du moins cette leçon, qu'il en arrive ainsi dans la jeunesse, quand l'âme échauffée des feux du plaisir, de la santé, de la puissance, voit tout à coup sa fougue calmée et ses aiguillons émoussés par le renversement de ses espérances chéries. Qu'ai-je dit? Pourquoi présager des chagrins à ce cœur palpitant de jeunesse? Périsse la leçon qui réprime l'ardeur des désirs! Poursuis, pauvre insensé, tes jouissances ima-

ginaires; accueille l'espoir joyeux; laisse-toi consumer aux doux feux de l'imagination; trop vite, hélas! mourront d'elles-mêmes l'imagination et l'espérance.

XXXII.

Quand, sur leurs ailes solitaires, les vents, avec des gémissemens plaintifs, apportaient de loin les sons prolongés du couvre-feu, le jeune Edwin, éclairé par l'étoile du soir, se promenait errant et écoutant le long de la vallée; alors il rêvait de sépulcres et de cadavres, et de larves qui se pressent dans les cimetières, spectres hideux traînant des chaînes retentissantes et poussant des sons lamentables, jusqu'à ce qu'ils se taisent effrayés par les cris horribles des hibous ou par les sauvages accords des harpes que les vents agitent par intervalles dans ces îles épouvantées.

XXXIII.

Ou quand la lune, à son coucher, s'éteignait dans la pourpre, alors, plongé sur de profonds et redoutables abîmes, il méditait, loin des pas de l'homme, aux bords incultes des eaux, où les fées du vieux temps célébraient leurs fêtes nocturnes; là il laissait courir librement son imagination, jusqu'à ce que le sommeil vînt l'entourer de ses légers fantômes. D'abord, c'est un faible murmure qui résonne à son oreille; ensuite de brillans flambeaux éclairent d'un rayon passager la voûte nocturne des cieux.

XXXIV.

Mais tout à coup le ceintre armorié d'un portique se découvre à la vue; au bruit éclatant des trompettes, les battans se sont ouverts, et l'on voit marcher une armée de petits guerriers portant des lances de diamant et des boucliers d'or. Leur regard est doux, leur démarche hardie; leurs casques sont verts, leurs habits de soie verte; çà et là des ménestrels vêtus d'une robe longue, et vénérables par leur âge, font résonner les cordes de la lyre; quelques-uns soufflent mollement dans les flûtes guerrières.

XXXV.

Cependant, au bruit joyeux des chansons et des tambourins, sort, du fond d'un bosquet de myrtes, un bataillon de jeunes beautés; les petits guerriers déposent boucliers et javelots, et les danses s'entrelacent, enflammées par de bruyans accords. Les groupes se rencontrent, s'évitent, se traversent; à gauche, à droite, est croisé le mobile labyrinthe; tantôt ils s'enlacent par des chaînes vigoureuses, tantôt ils s'effleurent avec rapidité; les forêts retentissantes brillent de la splendeur variée des flambeaux, des diamans et de l'or.

XXXVI.

Le songe a fui. Superbe avant-coureur du jour, qui, par tes chants aigus as dissipé la vision, coq fâcheux et maudit, à qui j'ai dû tant de fois la perte de mes biens imaginaires et le retour de mes

maux réels, oh! qu'à jamais l'harmonie ferme à tes cris discordans son oreille suave! que des rivaux jaloux détruisent ton orgueilleuse allégresse; qu'ils insultent à la fierté de ta crête, qu'ils brisent tes ailes éclatantes, et que, jusque dans tes songes, l'impitoyable renard te poursuive!

XXXVII.

Mais, ô ma Muse, quelles imprécations te sont échappées? laisse-les effacer par la bienveillance; révoques-en la barbarie; tels ne sont pas les sentimens de ton Edwin. Comment pourrait se plaindre d'un changement fâcheux celui dont l'âme naïve tire de tout changement un plaisir? Voyez, à son réveil, briller dans ses yeux le sourire du ravissement, tandis qu'il s'égare parmi les scènes enchantées du matin, parmi les fleurs nouvelles, resplendissantes de vie et de beauté, entre ces milliers de perles dont la rosée parsème la prairie, et ces nombreux concerts de joie que chaque souffle répand dans les airs.

XXXVIII.

Oh! qui peut raconter les mélodies du matin? le ruisseau déréglé qui tombe, en murmurant, du sommet de la montagne; les troupeaux mugissans; la cloche rustique de la bergerie; les pipeaux du pasteur diligent, parcourant la vallée solitaire; le cor bruyant, retentissant au loin sur les montagnes; le bruissement sourd de la mer; le bourdonnement des abeilles; les chansons

d'amour du passereau, et le chœur général des chantres de l'air, éveillant la vie dans tous les bosquets?

XXXIX.

Joignez-y les chiens de la ferme, aboyant à la barque matinale du voyageur; les chansons de la laitière couronnée de son chapeau de paille, et s'avançant d'un pas léger; cependant le laboureur arpente, en sifflant, ses sillons. Écoutez! le pesant charriot descend à grand bruit de la côte escarpée; le lièvre étonné tressaille aux sons éclatans du cor; la cloche du village tinte lentement l'heure paresseuse; la perdrix s'échappe, soutenue sur ses ailes bruyantes; la tourterelle roucoule tristement dans un bosquet isolé, et, de retour de son voyage aérien, l'alouette fait entendre un chant vif et perçant.

XL.

O nature, quelle est l'excellence de tes charmes! Que de jouissances toujours nouvelles tu ménages à tes adorateurs! Pour chanter en dignes accens ta magnificence et ta gloire, il faudrait la voix et la brulante ardeur des Séraphins. Béni soit le jour où, me dérobant à la foule querelleuse et turbulente, au labyrinthe de Pyrrhon et au bourbier d'Épicure, j'entrai en commerce avec l'élite peu nombreuse de ces mortels divins, dont le cœur, l'oreille et les yeux enivrés de délices, enseignent la beauté, la vertu, la vérité, l'amour et la mélodie.

XLI.

Loin d'ici, vous qui enveloppez l'âme de perfides réseaux, Sophistes, vous, le poison de toute vertu, de toute beauté, de toute allégresse! Oiseleurs avides et barbares, quoique aveugles et impuissans, qui tendez vos filets bourbeux dans le temple éclatant de la vérité, et qui déployez avec vigueur vos griffes empoisonnées, fuyez dans l'antre obscur de l'erreur dont l'impur limon vous donna la naissance! Fuyez! de peur que ma muse (quoiqu'elle regrettât de perdre ses chants sur un sujet aussi bas) ne poursuive de ses accens vengeurs vos attentats sacriléges.

XLII.

Mais salut, ô vous, puissans maîtres de la lyre, véritables enfans de la nature, amis de l'homme et de la vérité, dont les chansons, sublimes avec douceur, et gaies avec sérénité, amusèrent mon enfance et instruisirent ma jeunesse. Oh! que toujours votre esprit adoucisse mon âme, inspire mes rêveries, et guide mes pas errans à l'aventure! Votre voix sait aplanir toutes les aspérités de la vie; j'éprouve que partout où vous résidez, habitent l'harmonie, la paix et l'innocence.

XLIII.

Hélas! abandonné dans la plaine déserte, le pauvre Edwin n'a pas encore étudié vos doctes leçons, excepté quand la chaumière oppose aux pluies et aux neiges de l'hiver la tutélaire clôture

de sa porte. Alors, instruite dans la magie blanche, la sorcière déroule ses grimoires; on chante de vieilles ballades héroïques, et le jeune Edwin sent l'admiration et la joie pénétrer son cœur; le conte merveilleux l'enchante, mais l'art et l'harmonie bien plus encore.

XLIV.

Le conte n'était pas moins étrange que varié; il décrivait des salles de château, des chevaliers, de hauts faits d'armes; il parlait de joyeux bergers buvant la mousse d'une bière rembrunie; il racontait les réjouissances des fées dans la clairière, à l'heure magique de minuit. On y voyait des sorcières allaitant une couvée infernale, et scellant dans leurs cavernes des pactes que nul langage ne peut exprimer; (3) parmi des spectres et des furies, elles éteignaient la lune en des flots de sang, hurlaient dans les tempêtes nocturnes ou marchaient sur les vagues mugissantes.

XLV.

Mais quand l'étonnement s'élevait jusqu'à l'horreur, la magicienne passait à des chants plus agréables; c'était des contes rustiques, des récits d'infortunes, d'orphelins au berceau, placés sous la tutelle d'oncles impitoyables. Cruel! aucun sentiment de pitié n'amollira-t-il ce cœur pétrifié par l'amour du gain? Ah! si toute lueur de vertu n'est pas éteinte, certes, dans les temps les plus reculés, les âmes sensibles gémiront sur ces or-

phelins malheureux, victimes de détestables artifices.

XLVI.

Voyez-vous, nourris de fruits sauvages et déchirés par les ronces, ces enfans affamés se coucher misérablement sur la terre? (4) Abandonnés dans l'horreur des bois ténébreux, ils se serrent étroitement les uns contre les autres; nul ami, nul étranger n'entend leurs cris de détresse; car aucun habitant de la ville ne passe par ce lieu. Mais toi qui oses braver la juste vengeance du ciel, bientôt par des larmes tardives tu déploreras ton forfait, quand tu verras la mort se promener dans ta maison et les flammes consumer tes richesses.

XLVII.

Le sourire étouffé d'une joie morne et farouche vint briller un moment parmi les larmes d'Edwin. « Mais, dit-il, pourquoi l'homme faible et bon est-il frappé de la sorte? Par quel arrêt sévère l'innocence est-elle ainsi écrasée? » O Edwin, tandis que ton cœur est pur encore, repousse ces pensées de mécontentement et de défiance; sans doute notre sphère mortelle est obscure, même dans toute la splendeur du midi; mais laisse-nous espérer; le doute est rébellion; laisse-nous triompher dans l'espoir que tout finira bien.

XLVIII.

Ne réprime point pourtant ton indignation généreuse; n'essuie point les pleurs de pitié que tu

donnes à la misère; de ces deux sentimens, l'un te protégera contre la contagion du crime; l'autre adoucira et épurera ton âme pour les demeures du ciel. Mais elle est terrible la sentence de ceux que le doute conduit à accuser la Providence, et à renoncer aux espérances religieuses. Tels que des rameaux frappés par les éclats de la foudre, ils ne connaissent ni la perfection, ni la beauté, ni la vie; leurs regards chagrins ne s'arrêtent que sur les choses périssables, sur les monumens du deuil et de la misère.

XLIX.

L'insecte dont la naissance, l'âge mûr et la vieillesse remplissent à peine le cercle d'un jour d'été, s'écriera-t-il avec colère que la nature se précipite vers son déclin, parce qu'un nuage obscurcit les rayons du soleil, ou parce qu'une pluie passagère vient attrister le jour? L'homme de même, fragile créature, osera-t-il s'élever contre les redoutables décrets du ciel qui déploient l'immense tissu des choses à travers des mondes innombrables et des siècles sans limites?

L.

A peine un petit coin du songe obscur de la vie peut-il se révéler à nos regards, et cependant nous osons critiquer tout l'ensemble d'un plan vaste et merveilleux, parce que nous croyons trouver dans une faible partie quelque disconvenance. Et qui nous dit que cette partie même nous apporte du

dommage? Souvent c'est d'un malheur apparent que naît notre félicité. Mortel, renonce donc à cette présomption impie qui ose interroger les secrets des cieux; et, puisque tu n'es que poussière, sois humble pour être sage.

LI.

Ainsi le ciel agrandit l'âme d'Edwin dans les années de son âge mûr. Car la nature lui avait donné la force et la flamme pour s'envoler sur les ailes de l'Imagination au delà de cette vallée de pleurs, où de froids et obscurs sceptiques, les yeux fixés sur un microscope, professent leurs subtiles leçons d'idéologie, et, dans leur marche tâtonnante, poursuivent toujours la vérité, sans la saisir jamais. Faut-il s'en étonner? Déjà impuissans pour cette tâche, ils le deviennent bien plus par leurs savans et malheureux efforts. Ils appellent l'obscurité, de la lumière; et les bévues, de l'esprit.

LII.

La vieille sorcière, cependant, n'était pas ennemie de la gaîté. Ses joyeuses ballades, ses énigmes et plaisans devis récréaient souvent les bergers autour de leur aimable foyer, que jamais la frivolité ou le spleen n'excitèrent à provoquer le rire aux dépens de la décence. Et qu'on ne regarde point comme incroyable que la nature eût formé chez des paysans un goût si exquis. Vraiment, c'est au contraire s'ils eussent été

élevés à la cour ou à la ville, que cette délicatesse serait merveilleuse (5).

LIII.

Souvent, quand les tempêtes de l'hiver avaient cessé leurs ravages, Edwin errait le soir dans la campagne couverte de neiges, pour voir l'amas prodigieux de nuages entassés sur l'Atlantique remonter vers l'azur de l'horizon; scène de continuels changemens, parmi lesquels une imagination toujours neuve traçait des milliers de formes surprenantes, plus sauvages, plus gigantesques mille fois que le pinceau n'eût pu les dessiner, rochers, torrens, gouffres, géans d'une grandeur démesurée, montagnes élevées sur les montagnes, et remparts menaçans des cités.

LIV.

Alors errant au hasard sur les rivages résonnans, notre enthousiaste solitaire s'arrêtait souvent à écouter avec une agréable terreur les profonds rugissemens des flots. Au printemps, quand les nuages sulfureux roulent leurs masses noircies, il s'éloignait en hâte des habitations de l'homme pour s'enfoncer dans d'effrayantes solitudes, aussi long-temps que les éclairs croisaient leurs affreux sillons, et que la voûte tremblante du ciel retentissait des éclats du tonnerre.

LV.

Au lieu de prêter son oreille et ses pas aux danses animées qui réunissaient toute la jeunesse

du village, Edwin, épris des vrais charmes de la mélodie, et pour qui les grossières gambades n'avaient nul attrait, allait confier seul aux haleines des vents ses accords harmonieux. Ah! combien alors, à cette âme épurée au creuset de l'imagination, toutes les joyeusetés semblaient de la folie et du bruit! Qu'est-ce que la gaîté, sinon une profane turbulence, comparée aux charmes de la céleste mélancolie?

LVI.

S'il est un cœur que la musique ne sache pas adoucir, oh! combien il est rude et sauvage! S'il est un esprit qui n'ait jamais senti les mystérieux transports de la rêverie et de la solitude, qu'il s'abstienne d'invoquer la muse, elle ne lui répondrait que par des mépris. Que bien plutôt il s'occupe à filer pour le sophisme des toiles subtiles d'araignée; qu'il pâlisse sur les tristes et poudreux écrits des écoles; que, pour fouiller des richesses, il s'ensevelisse vivant dans les mines sépulcrales de Mammone; qu'il rampe avec le vil renard, ou grommelle avec le fangeux pourceau.

LVII.

Ah! pour Edwin sont tissues de plus nobles destinées. Chanter, était son but, sa pensée première et favorite. En ses mains aventureuses résonnait la harpe sauvage; la flûte sur son sein modulait de plaintifs accords. Sa muse enfantine était sans art, mais non muette. L'élégance ne réclamait pas

encore ses soins; c'est un fruit du temps et de la culture; et ce fruit si rare, Edwin, comme je le dirai, parviendra plus tard à le cueillir.

LVIII.

En attendant, tout ce qui, par hasard ou à dessein, sur la terre, sur les mers ou dans les cieux, s'offrait à lui de neuf ou de beau, de sublime ou de terrible, il l'examinait d'un œil curieux et exalté. Tout ce qui, dans les contes gothiques, dans les vieilles fables ou ballades, pouvait suppléer aux traditions perdues, éveillait sa pensée, toujours ardente à écouter, à chercher, à saisir. Enfin, malgré les obstacles de la solitude et du besoin, les grandes facultés de son âme commencèrent à se développer.

LIX.

Ainsi sur l'affreuse terre du Lapon frileux, perdu plusieurs mois sous les neiges amoncelées, quand le soleil, de son palais du Cancer, envoie la saison riante et douce, et lorsque, dans leurs cavernes septentrionales, les tempêtes sont enchaînées, tout à coup, des montagnes jusqu'alors silencieuses, sont lancés avec fracas les torrens; les verts sommets commencent à poindre; les arbres se couronnent de feuillages, et les rochers, de fleurs; les pures ondes des ruisseaux serpentent en gazouillant dans les vallées; et le cœur du villageois déborde d'admiration, d'amour et d'allégresse (6).

LX.

O ma lyre gothique, repose-toi quelques momens. Tu ne peux réclamer de ceux qui t'écoutent que les heures du loisir. Mais si ***** sourit à tes travaux, bientôt tu seras excitée à de nouveaux chants. Son suffrage est pour moi plus que la renommée; car son goût exquis est toujours d'accord avec la vérité. Que d'autres cherchent le gain ou le renom; moi, je ne demande qu'à plaire à ces excellens esprits qu'enflamment les beautés de la nature et l'amour de l'humanité.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LE MÉNESTREL.

LIVRE SECOND.

I.

Oh! que l'homme ne se plaigne point des accidens, des vicissitudes de sa condition; affranchi du changement, il ne cesserait jamais, jamais de pleurer. Car, depuis le palais des rois jusqu'aux rustiques chaumières élevées dans les vallons silencieux, tout ce qui existe est soumis aux assauts de l'inconstante fortune; les arts, les empires, la terre elle-même sont condamnés à changer; des tremblemens de terre ont élevé jusqu'aux cieux d'humbles vallées; des abîmes ont englouti de puissantes masses de montagnes; et jadis, aux mêmes lieux où l'Atlantique roule aujourd'hui ses ondes, florissaient d'immenses continens (7).

II.

Mais nous n'avons besoin ni de parcourir les lointains climats ni de rechercher les anciens

vestiges de notre race, pour apprendre les cruels effets des altérations et du temps; tous les jours, hélas! nous en trouvons des traces en nous-mêmes. Cependant je ne me plains ni de ma vue qui s'affaiblit, ni de mon visage qui se ride, ni de mes cheveux qui grisonnent; mais, ô temps, épargne en moi tout ce qui s'y trouve de vie intellectuelle, de candeur, d'amour, de divine sympathie; n'éteins en mon âme ni les feux de l'imagination, ni la flamme de l'amitié!

III.

A ce prix, soumis de bonne grâce aux ordres sévères de la vérité, je transposerai sans résistance le ton de mes accords, et toucherai d'une main plus rude les cordes gothiques de ma lyre, après avoir dépassé pour toujours ces routes fleuries de l'enfance, que je parcourus si joyeusement, sautant et chantant à toute heure sans aucun souci. Chaque figure alors était innocente et gaie, chaque vallon romantique, chaque langage harmonieux, doux, plein d'abandon et de naturel, comme les chansons enfantines d'Edwin.

IV.

Mais le héros de mes chants ne dira plus : « Périssent les leçons qui étouffent les jeunes désirs! » Edwin, quoique aimé du ciel, ne doit pas aspirer à un bonheur que les mortels ne connurent jamais. A quelque essor que s'élève sur ses ailes légères la riante imagination, elle ne parcourt pas toujours

les brillans royaumes de la joie; par ci, par là, elle s'égare dans les ombres soucieuses de la vie; plusieurs bruits et aspects sinistres viennent lui apporter du trouble; plusieurs cuisans chagrins viennent renverser ses naissantes espérances.

V.

La force naît du travail; et la patience, des revers. La faible fleur épanouie, l'été, dans les bosquets, peut jeter quelques lueurs d'une beauté passagère; mais les heures frileuses l'ont bientôt flétrie. Voyez ces chênes, au contraire! ils s'élèvent, bravant la puissance et la lutte de tous les vents du ciel; de la pointe orageuse du promontoire, ils balancent parmi les nuées leurs bras gigantesques, et chaque ouragan qui vient les assaillir ne fait que redoubler leur vigueur.

VI.

Maintenant les joues cotonneuses et la voix affermie d'Edwin ont donné à son printemps plus de force et de dignité; ses promenades sont tracées dans un circuit plus large; il descend des vallons plus incultes et gravit des montagnes plus hautes. Un soir, qu'il modulait négligemment quelques airs, le hasard conduisit très loin ses pas errans, et il grimpa sur une éminence solitaire où ses pieds jamais ne s'étaient imprimés; au-dessous, s'étendait un vallon, retraite profonde et isolée.

VII.

Il se hâta d'y descendre, épris de la beauté du paysage. Des rocs entassés les uns sur les autres comme par une puissance magique, et tantôt pénétrés d'un rayon de lumière, tantôt tapissés d'un lierre verdoyant, défendaient du côté du nord et de l'est cette sauvage profondeur. Au levant, s'étendait une montagne découpée en nombreux mamelons, et dont les immenses ombrages se balançaient avec de longs murmures. Enfin, aux regards mourans du soleil, s'épanchait un petit ruisseau, et, du même côté, l'œil à travers les roches, apercevait dans l'éloignement des montagnes azurées, des ondes scintillantes, et les cieux parés de leurs vêtemens d'or.

VIII.

Le long de cette étroite vallée, voyez-vous le chevreuil farouche s'ébattant dans la prairie ; et çà et là, un arbre solitaire, ou un bloc couvert de mousse, ou un rocher couronné de chèvre-feuille? Souvent les cavités des roches répétaient le bruit des grands blocs déracinés, tombant de la crête des montagnes; souvent on entendait, de ces sommets escarpés, les cris perçans de l'aigle, ou le frottement de ses ailes retentissantes, sillonnant obliquement les airs.

IX.

Là se trouvait un petit coin cultivé qui, aux rayons du midi, ouvrait ses fleurs parfumées ; là vous voyiez la rose lever son front pudique, et les

plantes nourricières de l'homme pulluler avec fécondité. Enchanté par les murmures attrayans des bocages et de l'onde, Edwin abandonna son âme au vague délicieux de ses rêveries; il ne s'aperçut pas que les derniers rayons du soleil tremblottaient dans les eaux, et n'entendit point sonner dans l'éloignement la cloche du couvre-feu; son oreille et son âme étaient captivées par ces accens qui pénétrèrent doucement jusqu'à lui :

X.

«Salut, scènes imposantes, qui portez le calme dans les cœurs troublés, et invitez à un profond repos les âmes fatiguées! Ici peuvent s'apaiser les passions dans leur plus affreux tumulte; ici des sons consolateurs peuvent murmurer aux oreilles de l'infortuné. L'innocence y peut errer sans craindre d'ennemis, et la contemplation y prendre son essor sur les ailes des séraphins. O solitude, l'homme qui te délaisse, aiguillonné par l'ambition ou séduit par la cupidité, ne connaîtra jamais la source d'où découle la véritable grandeur.

XI.

»Homme vain! la grandeur réside-t-elle dans une brillante parure? alors laisse le papillon humilier ton orgueil. Consiste-t-elle dans les amis, les serviteurs, les armées? ah! plutôt c'est ta faiblesse qui a besoin de leur secours. En des palais enrichis d'or et de pierres précieuses? les voleurs peuvent les piller, et la tempête les détruire. En

des troupes orgueilleuses, que le carnage mène aux conquêtes? regarde le vainqueur, à son tour vaincu par un insecte; contemple tous les ravages qu'une sauterelle peut exercer.

XII.

» La vraie dignité est le partage de celui dont l'âme paisible est élevée par la vertu au-dessus des choses d'ici-bas; qui, résignant dans les cieux toutes ses craintes et toutes ses espérances, voit sans tressaillir la fortune diriger sur lui ses traits les plus redoutables. » Tels étaient les solennels accens qui arrivèrent jusqu'à Edwin du milieu des rochers. Déjà brillait l'étoile du soir; déjà, dégageant doucement la barrière des nuages, Cynthie s'avançait sur son char argenté, et éclairait au loin d'une douce lumière le front blanchâtre des roches sourcilleuses.

XIII.

Bientôt à l'oreille d'Edwin ravi d'extase, la voix imposante se fit entendre de nouveau : « Adieu, ruses et fatigues de la tyrannie, méprisées du sage et haïes de l'homme de bien! vous ne pouvez enlacer dans vos réseaux que la race servile de la convoitise et de la frivolité; cette race que l'indépendance et la vérité font rougir, et qui a besoin que le faux éclat de ses chaînes lui dérobe la splendeur des cieux.

XIV.

» Et moi aussi, égaré dans les routes de l'ambi-

tion, je cherchais la gloire sur les pas de l'imposture. On me vit ramper et sourire pour dépouiller et trahir les autres; hélas! c'était surtout moi-même que je dépouillais et trahissais. J'étais le serpent qui voulait ronger la lime. Maintenant dans les angoisses du remords, je déplore ces années de misère et de bassesse. Mais pourquoi me repaître de ces souvenirs? Odieuses pensées, fuyez, fuyez pour jamais de ma vue!

XV.

» Le gouffre avide des désirs, les sombres nuages des soucis, les tempêtes affreuses des chagrins, toutes ces choses sont loin de moi. Aucune espérance terrestre ne viendra plus partager avec le ciel ce cœur où brillent enfin la paix et la sérénité. Si je n'amasse point pour moi des trésors, et si les âges futurs ne répètent point mon nom, je sauve des atteintes de la fortune les richesses les plus sûres, et je nourris plus à loisir cette pieuse flamme dont les ravissemens surpassent de beaucoup les plus belles espérances de la renommée.

XVI.

» La fin et la récompense du travail, c'est le repos. Que toutes mes prières soient pour la vertu et pour la paix! Quel est l'homme à qui la richesse ou le renom, le luxe ou la puissance aient allégé le poids de ses maux? que servent toutes les leçons de Rome et de la Grèce, et les chants inspirés du

ciel, et les cordes harmonieuses, et la pourpre de Tyr et les trésors de l'Orient; qu'importe tout ce que peut procurer l'adresse, l'audace ou le bonheur, si l'envie, le dégoût, le remords ou l'orgueil tourmentent misérablement notre âme?

XVII.

» Que sous l'obscur dongeon de quelque voûte gothique, demeure éternelle de la nuit et de la désolation, la vanité orne de trophées, de vers et d'écussons le marbre somptueux des tombeaux; je choisis pour mon dernier asile cette colline rafraîchie par les zéphyrs, qui borde et couronne la plaine. Là, tout ce que je désire, est un monticule de gazon parsemé de violettes; qu'il soit arrosé d'un ruisseau ou d'une fontaine murmurante, et que quelques rayons du soir luisent doucement sur ma tombe!

XVIII.

» Que le berger s'y rende; que la joyeuse villageoise, le cœur vide de soucis, y vienne rattacher avec des fleurs sa chevelure dérangée, et célébrer la matinée riante de Mai. Que, tout le long du jour, dans ce lieu, le pasteur enflant ses pipeaux rustiques, fasse retentir les bosquets de ses plaintives chansons d'amour; et, quand vient le soir doux et tranquille, paré de son manteau grisâtre, que la bande animée ne se presse pas de s'éloigner; ni spectre ni magiciens n'assiégeront ma dernière demeure.

XIX.

» Car, encore bien que je fuie pour échapper aux ardentes poursuites du sort, et que je porte les cicatrices de l'envie, de la colère et du dédain, je n'engage point une guerre cruelle avec mes semblables; mon cœur n'est pas dévoré des poisons impies de la haine; je pleure sur les ruines de l'honneur et de la vertu. Homme, chef-d'œuvre de la création, fils bien-aimé du ciel, paré des plus beaux dons de la nature et de la divinité, pourquoi la joie et la vérité sont-elles exilées de ta demeure? pourquoi tous tes repaires favoris sont-ils souillés de sang et de larmes?

XX.

» Quelle gloire éclate dans la splendeur des cieux! de quelle majesté est suivie la reine aimable de la nuit! Aux souffles du printemps nos vallées sourient avec grâce, nos montagnes découvrent leurs cimes, nos océans roulent à l'entour leurs vagues écumantes, et tout conspire à la magnificence de cette scène. Mais dans le monde intellectuel, quel affreux chaos! quelles formes diverses, celles-ci plaintives, celles-là furieuses, ces autres dégoûtantes! O! quand l'éternel matin apparaîtra-t-il pour chasser ces larves terribles, et pour éclaircir cette confusion?

XXI.

» O toi, ciel, dont le sourire créateur s'éleva de l'abîme dans toute la pompe de la beauté, de la

vie et de la lumière, quand le sombre chaos précipité dans les profondeurs de la nuit, s'enfuit jusqu'en des lieux séparés de tes perçans regards, ciel majestueux, fais tomber sur ces affreuses ténèbres un rayon consolateur! Que par toi les cœurs de fer apprennent à se fondre aux feux de l'amour et de la pitié! Réjouis l'âme égarée, et ramène-la dans les sentiers de la lumière!»

XXII.

Ici la voix se tut. Edwin se sentit baigné de larmes ; son cœur était oppressé par la tristesse. «Est-ce donc ainsi, s'écria-t-il, que dans cette vie de courtisans, l'homme est trahi par l'homme? Ose-t-il pervertir tout à la fois les présens du ciel, son instinct social, et ses vœux sublimes et épurés? Pauvreté, je te rends grâce, si les honneurs, la richesse, et l'art, si tout ce que les grands poursuivent et ce que les savans admirent, ne sert qu'à disperser et à éteindre les rayons célestes de l'âme?»

XXIII.

A ces mots, il s'éloigna, sans être entendu du sage solitaire, abîmé dans ses silencieuses méditations. Le jeune homme sentit se calmer sa peine, lorsque, dirigeant ses pas vers sa chaumière, il jouit des scènes enchanteresses du soir. Aucun nuage n'obscurcissait les brillans espaces des étoiles ; la lune répandait sur les hauteurs les flots d'une lumière argentée ; nul bruit alarmant ne

troublait l'âme; toute cette région solitaire était remplie du doux tressaillement des bosquets, du souffle mourant du zéphyr, et du bruit plaintif des ruisseaux.

XIV.

Mais, de jour en jour, il devenait plus soucieux; la voix semblait toujours résonner à son oreille. Il n'osait se flatter que les plaintes de l'ermite fussent mensongères; car elles partaient d'un homme qui semblait aimer et craindre le ciel; et d'ailleurs nul ne ment lorsqu'il n'est pas écouté. « Pourtant, se disait-il, comment le noble cœur de l'homme peut-il devenir si cruel? Ah! c'est trop me perdre en de vaines conjectures; découvrons la cellule de l'ermite; lui seul peut éclaircir mes doutes, et peut-être chasser mes soucis. »

XXV.

Au point du jour, le jeune homme se mit en marche; il traversa plusieurs montagnes et plusieurs vallées; et parvint enfin jusqu'à une solitude où, dans un riant réduit, il aperçut un vieillard assis sur une pierre tapissée de mousse. Sa harpe reposait auprès de lui. A sa voix, un cerf sortait du pâturage, et, pliant les genoux, léchait doucement la main désséchée qui jetait autour de son bois des branches entrelacées de chèvre-feuille, et suspendait à son large cou des guirlandes de fleurs.

XXVI.

A l'approche de l'étranger, le sage se leva. L'in-

nocence souriait sur les joues fleuries d'Edwin; mais un respect modeste et la crainte de commettre une faute tenait ses yeux baissés vers la terre. — « Qui es-tu, gracieux étranger? D'où viens-tu? Comment tes pas se sont-ils égarés dans ce vallon solitaire? » — « Je suis un berger, répondit le jeune homme. Mon habitation est éloignée. Écoute mon récit exempt d'artifice; ni la légèreté ni le mensonge ne viennent assaillir ton oreille.

XXVII.

» Tandis que j'errais au loin, contemplant les charmes de la nature, j'atteignis hier soir cette profonde solitude; et, appuyé sur les rameaux d'un chêne, j'écoutai tes vénérables accens qui retentissaient à travers ces âpres rochers. Vous déploriez, hélas! la ruine de l'homme et celle de la vertu; on eût dit que vous sentiez les aiguillons déchirans de quelque remords, et que sur vos souvenirs pesaient douloureusement d'anciens jours ou marqués par de grandes fautes, ou perdus dans les tourbillons orageux du monde.

XXVIII.

» Mais parlez; est-il vrai que dans cette vie des cours, au milieu des connaissances qui ouvrent et exaltent l'ame, la fausseté puisse être apprise? L'homme, comblé sans fatigue de tous les dons de la fortune, y peut-il bien étouffer par l'égoïsme le généreux élan de son cœur? Est-il vrai que les félonies, les trahisons, les trames infernales des fu-

ries y soient les moyens d'acquérir de la gloire? Les araignées tendent des piéges; les serpens dardent des poisons; les tigres cherchent et déchirent leur proie : le propre de l'homme est d'aimer, c'est là son attribut céleste. Ah! daignez apprendre à un simple enfant à sonder de terribles mystères.

XXIX.

» Sinon, désavouez vos lamentables accords, et rendez-moi ce calme, ce contentement d'esprit que j'éprouvais, lorsque, dans l'exaltation de ma joie, je ne voyais, en toute la nature, que bonté sans mélange, sagesse sans limites, grâce, grandeur et utilité savamment combinée. Rendez-moi ces jours tranquilles dans lesquels j'étais satisfait de tout, et particulièrement du genre humain; ces jours durant lesquels je laissais errer à loisir mon imagination parmi les ouvrages de la nature, sans être troublé par la froide défiance, et sans connaître même l'existence du mal. »

XXX.

« Si tu veux, répliqua le sage, retourner en paix aux songes joyeux de ta jeunesse crédule et romanesque, souffre que, dans ces profondes retraites, je cache à ton oreille innocente la redoutable vérité; car, sitôt que mes accens révélateurs auront fait tressaillir ton âme d'indignation et de pitié, sitôt que toute la folie humaine se déploiera devant tes yeux, quelles consolations pourront

adoucir tes angoisses? Il vaut mieux ignorer, quand c'est un malheur de connaître.

XXXI.

» Crois-moi, chasse des pensées désolantes, et n'en viens point à accuser les formidables décrets du sort. Apprends que l'Éternel, en créant l'homme candidat des cieux, lui a dit : « SOIS LIBRE, » et que cette divine prérogative t'ouvre à la fois la vertu, le bonheur et le ciel; car la vertu est fille de la liberté, et le bonheur fils de la vertu; et ceux-là ne sont pas libres de marcher dans le droit chemin, qui ne sont pas libres de s'égarer.

XXXII.

» Toutefois, mon enfant, ne me quitte pas. Je voudrais tempérer ce chagrin qui finirait peut-être par accabler ta jeune vertu; et, de mon côté, je trouverai de la consolation dans ton commerce, aux heures où les nuages de la mélancolie s'avancent pour m'envelopper. Car la solitude a quelquefois des heures terribles, même pour l'âme exempte de chagrins et de remords. Viens donc auprès de moi; peut-être, sous ces berceaux, l'étonnement, la connaissance, la sagesse, s'empareront-ils de toi. Ah! si je puis former une seule âme, ce n'est pas en vain que j'aurai vécu. »

XXXIII.

Dans leurs entretiens, la muse de l'histoire déroula ses pages aux regards surpris du jeune Ed-

win. Mais combien peu de scènes étalées par elle charmèrent son imagination, ou saisirent son cœur! Ici des chefs assouvissent dans le carnage leur soif du pouvoir, et soudain la flamme qui les brûlait devient dix fois plus dévorante; là, des cœurs patriotiques sont embrasés des ardeurs de la vertu; mais qu'ils sont réduits bientôt à déplorer leur abandon! Languir dans l'obscurité, mourir dans l'oubli, voilà leur destinée.

XXXIV.

« Que sert, dit Edwin, de décrire tous les cercles qu'a tracés, en tournant, la roue prodigieuse du pouvoir? Qu'ai-je à démêler avec ces rois conquérans, dont les mains sont souillées de sang, et les âmes trempées d'acier? Pour ceux que la nature instruisit à penser et à sentir, c'est peu de chose que les héros. Si l'histoire pouvait révéler les secrets du cœur humain, et apprendre aux esprits éclairés d'un rayon céleste ce qu'il leur importe de savoir, quel cœur ne fouillerait avidement ses annales?

XXXV.

» O sage de Chéronée (8), ce mérite est le tien. Et pourquoi n'appartient-il qu'à toi seul? Tous les autres se détournent des droits sentiers de la nature, et se laissent captiver par les prestiges qui séduisent la multitude; soit que les cabinets et les camps étalent les dépouilles, le carnage et toutes les pompes cruelles de l'orgueil; soit que d'insi-

pides généalogies nous apprennent combien de tyrans, dans des régions désolées, roulèrent sur des milliers de trônes leur détestables flots.

XXXVI.

» O! qui nous découvrira l'histoire de l'homme avant qu'elle fût gâtée par les victoires et les empires, dans cet âge élyséen, si mal nommé l'âge d'or, siècles d'amour, d'innocence et de joie, où tout était grand et libre; où le seul emploi de l'homme était de parer le sein de la Terre, sa mère, d'attirer sous ses bocages le cours des ruisseaux murmurans, d'aider à la naissance longtemps attendue de quelque fleur, de bercer de paix son lit, et de couronner sa table de gaîté?

XXXVII.

» Que vos ombrages étaient doux, bosquets des premiers temps, dont les rameaux lui apportaient sa nourriture et son abri! Pur alors dans ses plaisirs et heureux dans ses amours, l'homme avait le sourire aux yeux et la joie au cœur. Santé, divertissement et travail se tenaient par la main; tous les besoins que la nature inspire, elle se chargeait de les satisfaire. Nul n'allait à la poursuite de sa proie; nul ne cherchait à lui tendre des piéges. Un lot égal était le partage de tous; aucun vassal ne craignait son seigneur; aucun tyran ne redoutait son esclave.

XXXVIII.

» Mais hélas! jamais la muse de l'histoire n'osa

percer la profondeur de ces ombres sacrées. C'est là un de ces rayons que l'imagination détache sur les visions des Bardes enchantés, qui se plaisent à décrire des fables délicieuses. Salut, flamme sacrée de l'imagination! Salut, songe ravissant, qui enlèves à l'âme fatiguée l'aspect du crime et du malheur! Condamne mon choix qui voudra; je brûle de m'envoler où l'amour et la pensée veulent me conduire; j'aspire à méditer sur les choses du ciel; j'ai assez de celles de la terre.»

XXXIX.

— « Je ne puis blâmer ton choix, reprit le sage; car les chemins fleuris de l'imagination sont grâcieux et doux. Et pourtant celui qui les parcourt sans guide, peut y égarer ses pas aventureux! Les yeux trop long-temps éblouis par les feux éclatans de la fiction, ne trouvent plus à la Vérité modeste ni lumière, ni beauté. Et qui voudrait, mon fils, se confier à la splendeur d'un météore qui doit bientôt s'éteindre, et laisser le voyageur dans une obscurité plus profonde et plus dénuée de secours que s'il n'eût jamais brillé?

XL.

» L'imagination énerve le cœur en l'adoucissant; son éclat blesse la vue intellectuelle. Sans doute elle donne à la joie des nouvelles forces, mais en revanche elle épaissit les ténèbres et redouble l'horreur de l'infortune. Souvent, lorsqu'aucun mal réel ne nous tourmente, ses furies visionnaires,

avec leur cortége sans fin, viennent assaillir et quelquefois abattre l'âme, et dans le cœur palpitant, dans le cerveau troublé de vertiges, dans les nerfs ébranlés, répandre des angoisses plus grandes que toutes les peines de l'humanité.

XLI.

» Et cependant, hélas! c'est bien assez des véritables souffrances de la vie; elles réclament la pleine vigueur d'une âme préparée pour un long et laborieux combat, une âme qui ait pour guide l'expérience et pour gardienne la Vérité. Nous voyageons sur la terre, comme y voyagèrent nos aïeux. Furent-ils heureux? Conservons l'espérance. Le désespoir fut-il leur partage? Que du moins leur exemple nous apprenne comment ils portèrent le fardeau que nous-mêmes sommes condamnés à porter.

XLII.

» Combien la muse de l'histoire a de charmes, lorsque, fuyant les ravages, les meurtres et les tyrans, elle dirige son vol vers un prince patriote dont les pieux travaux consacrés à la science, à la liberté, au bon ordre et à la paix, brillent divinement à travers tous les âges, honneur et merveille du genre humain! Le soleil, de la splendeur de son midi, peut-il contempler un plus admirable objet que la vertu ainsi ornée de l'éclat du pouvoir, et les hommes se prêtant de mutuels secours?

XLIII.

» Sois bénie, politique sacrée, que la liberté dirige! et toi, liberté sainte, que tempèrent les lois! Sans vous, qu'est-ce que l'homme? un troupeau rampant, enchaîné dans les ténèbres, dans le malheur et dans le besoin. Grands par votre union, les Grecs et les Romains tinrent sans rivaux le sceptre des arts. O! dans ces derniers temps, puisse, en Albion, votre influence restée pure (9), élever à des œuvres divines les cœurs généreux, exciter les leçons du sage et enflammer les chants du poëte!

XLIV.

» Mais d'autres objets attirent mes regards. Pour calmer la furie effrénée de l'imagination, et contenir par des liens salutaires les cœurs heureusement nés, je vois la philosophie s'avancer avec une grâce modeste et pourtant majestueuse. Toute cette race vaporeuse, nourrie par l'indolence et les illusions, la crainte, le mécontentement, la sollicitude, se retire dès qu'elle a soufflé dans l'âme embrasée ses rayons vivifians, et fait place à l'espérance et au courage.

XLV.

» Alors elle réveille d'une longue léthargie toutes les semences du bonheur et toutes les puissances de la pensée; alors les passions grossières oublient leurs combats, enfans de l'ignorance et de la folie. Le plaisir dans les hommes sans frein est chère-

ment payé par la cruelle vengeance, par la convoitise que rien ne réprime, par la gloutonnerie et par la mort. L'esprit dénué de préceptes et de règles, est une solitude ténébreuse où hurlent les tempêtes et les furies; la science est à l'âme ce ce qu'est le soleil à l'univers.

XLVI.

» Cependant, par le secours des nombres, des temps et de l'espace, la raison lance les éclairs subtils de son œil sérieux; et, par les faits comparés, enseigne à tracer des lois dont le long enchaînement conduit à la Divinité même. La force humaine a-t-elle bien pu prétendre à s'élever si haut? l'œil de l'homme, si souvent obscurci par les pleurs, peut-il supporter tant de gloire? car c'en est fait, les ombres ont fui de la face de la nature; toute confusion disparaît; l'ordre charme les yeux; et l'harmonie, les oreilles.

XLVII.

» Dans les profonds détours des tombeaux n'habitent plus l'impure sorcière ni le hideux fantôme; dans la chute du ruisseau qui s'échappe des montagnes ou dans le mugissement des vents, on ne démêle plus les hurlemens de quelque esprit tourmenté; le magicien ne fait plus ses évocations redoutables, il ne tombe plus en convulsion dans ses spasmes prophétiques; il ne fait plus retentir le bruit des tambours ni des trompettes pour soulager dans ses tourmens imaginaires la lune en

travail, ou pour dissiper les ombres qui voilent le disque du soleil.

XLVIII.

» Depuis de longues et tristes années, dans une île solitaire, des naturels affamés, assourdis par l'éternelle turbulence des flots, levaient au ciel des mains tremblantes et des yeux obscurcis qui n'avaient jamais appris à sourire; transis de froid dans des cavernes, ou brûlés sur d'arides rochers, ils déploraient l'inclémence du sort; leur vie n'était qu'un cercle de tourmens : la science leur donne le mot; et soudain les voilà qui, dirigés par ses rayons, bravent les vagues et les tempêtes, et abordent gaîment sur une terre plus heureuse.

XLIX.

» Et même quand la nature surcharge la plaine féconde de toute la pompe des végétaux, sa profusion devient une source de mort si l'art ne sait la régler et la corriger. D'épaisses forêts, des plaines couvertes de poisons étendent de rivages en rivages leurs pernicieuses ténèbres, et l'imagination, même dans ses plus vifs élans, tremble à la seule pensée d'explorer ces incultes déserts; car, à chaque regard qu'on y porte, le sang glacé de terreur se fige dans les veines; on croit les voir peuplés de races monstrueuses et meurtrières; il semble que la mort se tienne en embuscade sous chaque ombrage, ou s'exhale de tous les amas d'eaux qui croupissent dans ces solitudes.

L.

» Ce fut la philosophie qui apprit à l'homme à régir le sol intempérant. Les retentissemens de la cognée et les détonations de la flamme chassèrent de son sein les poisons et les fléaux. Les eaux, attirées hors de leur lit bourbeux, portèrent dans les vallons la santé et l'harmonie; et, pour rafraîchir leurs charmes naissans, Cérès et Flore invitèrent les douces haleines des vents à souffler sur elles des rivages de la mer ou du sommet des monts.

LI.

» Quelles cruelles nécessités réclament partout notre art, notre vigueur, notre courage! quelles bandes nombreuses d'ennemis intérieurs conspirent contre cette faible palpitation de notre vie! Cependant la science peut tromper leur fatale colère et détourner les flèches acérées du trépas; elle peut adoucir les affreuses morsures et calmer les feux brûlans de la fièvre, rendre à nos nerfs toute leur force, à notre cœur toute sa joie, et nous filer encore quelques nuits tranquilles et quelques jours embaumés.

LII.

La science n'est pas moins puissante à régler les facultés morales de l'homme. Ton cœur est-il agité par la crainte, dévoré par la soif de la renommée, frappé des langueurs du spleen ou de l'indolence, est-il enfin la proie de l'avarice, furie

plus redoutable que tous les autres maux? Fuis sous l'ombrage des bosquets d'Academus, d'où les soucis ne peuvent approcher; bientôt le désordre de ton âme va se changer en harmonie, et tu éprouveras, animé de passions pures, combien sont douces les paroles de vérité découlées des lèvres de l'amour.

LIII.

Que ne peuvent l'art et l'industrie, quand la science dirige les progrès de leurs travaux? Ils sourient à l'indigence, à la maladie, à la tempête; devant leurs digues puissantes, recule l'Océan. Qu'une terre soit ravagée par des tyrans ou brouillée par des démagogues; ou que la rage effrénée de la populace change l'ordre en pillage et en anarchie, le philosophe profondément versé dans la connaissance de l'homme prépare des calmans pour adoucir leur frénésie.

LIV.

» C'est lui seul qui, dans l'immense étendue de son esprit embrassant les situations, les tempéramens, le sol, les climats, peut resserrer les différens pouvoirs d'une nation, et en réunir politiquement tous les ordres en un seul corps sublime. Ce corps, organisé de la sorte, lève sa tête avec orgueil et sécurité, parmi toutes les dévastations du temps, sans craindre les assauts des crimes étrangers ni des attentats domestiques; il est sous la garde sévère de la foi publique, de l'in-

dustrie, des lois, et d'un sincère amour de la patrie. »

LV.

Le jeune homme, ravi des leçons de l'ermite, se mit à parcourir avec lui les diverses routes de la science. Tantôt, aux rayons puissans de la Vérité, son âme se déploie avec une nouvelle énergie et des charmes inconnus; tantôt il dirige l'essor de l'imagination qui ne s'égare plus dans les cieux selon le caprice léger de ses ailes; mais qui, fixée vers un but et sûre de sa puissance, s'élève de station en station jusqu'aux causes premières, et apprend à classer dans son vol les trésors mêlés de la création.

LVI.

Et ce n'est pas le seul amour de la nouveauté qui l'excite à examiner les lois et les procédés de la science; préoccupé des secours que réclame la vie et des services que l'homme doit à l'homme, il médite de nouveaux arts sur le plan de la nature; soit pour échauffer en lui le sein langoureux et glacé de la paresse, et allumer les flammes de l'industrie et du génie, soit pour causer de nobles alarmes à la brûlante émulation, soit enfin pour charmer les longues heures du travail et de la solitude.

LVII.

Mais l'enchanteresse qui, dès l'enfance, enflamma son cœur, et qui fut de moitié dans tous

ses songes, dans toutes ses rêveries, la muse et son art céleste, réclame toujours du jeune enthousiaste ses premiers et ses plus tendres regards. Par les beautés de la nature, comparées et combinées diversement, il apprend à mouler ces formes d'une perfection éclatante, auxquelles le Barde, enflammé d'espérances sans terme et de projets sans limites, attache, dans un saint transport, une éternelle renommée.

LVIII.

Long-temps on vit Edwin, traînant avec lui l'attirail d'un pompeux embarras, gâter les attraits de ses vers par un soin excessif de les parer; mais quand l'expérience eut épuré son goût, la nature fit briller à ses yeux cette grâce modeste qui ne donne aux ornemens que la seconde place, et assigne la première à la substance et au dessin de la composition. Ainsi la simplicité calma sa fougue effervescente; il en reconnut les charmes divins, et s'empressa de réprimer le luxe de son style et d'en éclaircir les ombres.

LIX.

Je voudrais exprimer (et il me resterait à exprimer tant de choses!) quel suave délire se répandit dans son sein quand le grand pasteur des plaines de Mantoue déploya devant lui les tissus de sa douce et majestueuse mélodie. Je voudrais dire quels transports bouleversèrent son ame, et avec quelle impétuosité le sang bouillonna dans ses

veines, lorsque, semblable à son Achille, brûlant d'une audace effrénée, gracieux et terrible tout ensemble, et sublime dans sa force, Homère éleva jusqu'aux cieux les accords inspirés de sa lyre.

LX.

Je voudrais raconter aussi comment la muse d'Edwin, simple et inculte dans ses premiers essais, maintenant savante dans l'art de moduler des sons doux et plaintifs, ou de faire retentir des chants de triomphe, résonnant à volonté selon les inspirations du poëte, sut répéter enfin les plus harmonieux accents; mais, hélas! je fais un vain effort; les sanglots qui s'échappent de mon cœur brisé viennent étouffer ma voix. D'un pas tremblant, je me hâte de joindre le cortége éploré qui marche aux lieux où brillent des flambeaux funèbres, et où le glas de la mort se mêle à de profonds gémissemens.

XLI.

Adieu, chansons ornées des fleurs de l'imagination, doux amusemens d'une ame libre et désoccupée. Il est couché dans la poussière, et toutes les muses pleurent sur sa tombe, celui dans le sein duquel brillaient les vertus et les grâces; ami, précepteur, modèle, idole du genre humain : il est couché dans la poussière! Ah! comment pourrais-je continuer mes chants? Consumé du chagrin qui me dévore, je ne puis fixer mes yeux que

sur son tombeau fraîchement creusé ; sur son tombeau que baignent mes larmes amères. Chansons fleuries, adieu !

LXII.

O mon cher G***, m'as-tu quitté pour jamais? me laisses-tu en proie à des douleurs sans consolation? Quand les tempêtes de la fortune tourmentent ma tête fatiguée où les neiges de l'âge sont entassées prématurément par les soucis, quel est présentement le support qui me reste? Mes angoisses ne seront plus calmées par la douceur de ta voix; le calme angélique de tes yeux et de ton sourire, n'aura plus le pouvoir de fortifier mes espérances et de dissiper mes terreurs. Je n'ai plus désormais qu'à pleurer; ô mes pleurs, coulez, coulez de nouveau.

FIN DU MÉNESTREL.

REMARQUES.

(1) *Suffisance*, pris en cette acception dans le style soutenu, est, je le sais, un anglicisme; mais c'est le cas de le risquer ici; la langue française n'offre aucun mot qui en soit l'équivalent.

(2) Tous les Ménestrels d'Écosse sont représentés comme appartenant aux provinces du Nord. *Voyez* Percy, *Essai sur les Ménestrels anglais*.

(3) Allusion aux sorcières de Macbeth, qui se réunissent à minuit dans les bruyères pour sceller *a deeld without a name*, *un pacte sans nom*.

(4) Une vieille ballade intitulée : *les Enfans dans les bois*, a fourni le sujet de cette stance.

(5) Rien n'est plus vrai que cette pensée, exprimée aussi dans le *Comus* de Milton, et qui est propre à saisir toutes les âmes supérieures : la liberté, la simplicité ne préservent pas moins la pureté du goût et la vraie politesse des manières, qu'elles n'entretiennent les bonnes mœurs et les bonnes habitudes; au contraire, que de grossièreté réelle, que de dépravation d'esprit sont cachées souvent sous le luxe et la pompe des cours!

(6) Les printemps et les automnes sont inconnus en Laponie, où l'on passe subitement de toutes les âpretés de l'hiver à toute la parure de l'été.

(7) Allusion au *Timée* de Platon.

(8) Il est superflu d'observer qu'il s'agit ici de Plutarque; mais on trouvera sans doute un peu brusques les réflexions d'Edwin sur

l'histoire et sur les historiens, qu'il connaît à peine. La matière de cette partie du poëme ne semble pas convenablement distribuée.

(9) Le poëte à l'air d'annoncer ici la corruption des lois de son pays, et de voir l'équilibre constitutionnel se perdre dans le despotisme de la puissance et dans les envahissemens de l'aristocratie.

FIN DES REMARQUES.

HYMNE

A CÉRÈS,

ATTRIBUÉ A HOMÈRE.

TRADUIT DU GREC.

10e Siècle avant Jésus-Christ.

NOTICE.

Les hymnes d'Homère, soit qu'ils appartiennent au prince des poëtes, ou seulement à l'âge homérique, ou à une époque un peu moins éloignée, sont des monumens mythologiques fort remarquables, qui ne se rapportent point au genre de l'ode, comme le mot d'*hymne* pourrait le faire croire, mais à celui de l'épopée. Vainement y chercherait-on quelque trace du désordre et quelque étincelle du feu pindarique; c'est toujours la régularité calme et la douce chaleur d'un simple récit. L'école des Brames dans leurs Védas s'y fait particulièrement sentir; non-seulement par la gravité naïve des formes, mais par le fond même des choses. En effet, les événemens qu'on y rapporte tiennent à une cosmogonie en quelque sorte orientale. C'est la naissance des sociétés, c'est la découverte des premiers arts, c'est l'établissement des religions qui s'y trouvent racontés dans les aventures des dieux, et l'Apollon, le Bacchus, le Mercure des hymnes ont quelques traits de l'Apollon, du Bacchus et du Mercure indien. Cela me fait penser que les *hymnes*, quel que en soit l'auteur, doivent être reportés au premier âge de la mythologie des Grecs, lorsque leurs dieux venus de l'Orient n'avaient pas encore perdu leur physionomie et leur parure étrangère; et l'on pourrait, ce me semble, expliquer ainsi pourquoi les fables retracées dans ces vieilles compositions n'ont pas, en général, été répétées

par les poëtes des âges suivans, qui se plaisaient à célébrer des traditions plus récentes et mieux acclimatées.

On sait que l'*Hymne à Cérès*, long-temps perdu, fut retrouvé à Moscou, dans la bibliothèque du synode, par Mathœi, tout à la fin du dix huitième siècle, et publié par Runkenius, qui en a donné, en 1808, une seconde édition, où sont rétablis quelques vers. Il discute, dans sa préface, avec autant d'impartialité que de critique, la question de savoir si c'est décidément Homère qui doit être regardé comme l'auteur de cet ouvrage. D'un côté, Pausanias, écrivain d'une grande autorité, le lui attribue en quatre passages différens; de l'autre, le scoliaste de Nicandre et quelques vieux grammairiens croient trouver, dans le style et dans la composition du poëme, des motifs de ne point l'assigner à l'auteur de l'Iliade.

Une question ainsi controversée restera toujours indécise. Si les hymnes sont véritablement d'Homère, on voit, par un passage de l'hymne à Mercure et à Vesta, qu'il était jeune lorsqu'il célébrait ces divinités; ce n'était donc qu'un prélude, mais un prélude où semble se manifester le caractère et parfois la sublimité de ses autres chants.

Pour ne parler que de l'*Hymne à Cérès*, l'ensemble et les détails de cette composition révèlent déjà le grand poëte. L'action y est simple, entière, continue. Le sujet est l'hymen de Pluton et de Proserpine, c'est-à-dire, l'alliance des productions extérieures et des feux souterrains de la terre. C'est Jupiter, ordonnateur suprême du monde, qui a fait entrer cette alliance dans l'économie générale de l'univers. Mais Cérès en souffre et s'en irrite; la terre est momentanément privée de ses moissons et de ses fruits; Jupiter rétablit l'ordre et l'équilibre par une

transaction qui partage Proserpine entre la terre et les enfers, ou, en d'autres termes, qui met une digue salutaire à l'éruption des volcans. Tels sont les grands objets cachés sous le voile transparent d'une belle fable. La marche du poëme est régulière et facile, et l'étendue n'en est point disproportionnée avec le sujet. La scène ouvre par l'enlèvement de Proserpine, tableau vif et animé, mais convenablement réduit. Cérès, avertie par Hécate, qu'Hésiode nous peint comme la providence de la terre, et instruite par le Soleil, qui en est le flambeau, ne doute plus de son infortune. Accablée de douleur, elle se retire chez ses fidèles servans, Célée, Eumolpe, Triptolême, inventeurs du labourage, et premiers bienfaiteurs des humains. Son arrivée aux bords de la fontaine, et l'hospitalité qu'elle reçoit des filles de Célée, sont des descriptions pleines de charme, et qui font pressentir le peintre immortel d'Ulysse chez les Phéaciens; Callidice est évidemment la première esquisse de Nausicaa, de même que Métanire est celle d'Arété. Le poëte ne se montre pas moins dans l'opposition du déguisement modeste de Cérès à son arrivée chez le roi d'Éleusis, avec la spendeur terrible qu'elle fait éclater à sa sortie. En effet, Cérès, irritée contre ses hôtes, les quitte en frappant la terre de stérilité; l'espèce humaine est au moment de périr; alors la sollicitude de Jupiter se réveille, et, par le ministère de Rhée, il conclut avec Cérès un éternel traité.

Si l'on veut reconnaître combien cette simplicité majestueuse d'une production des âges primitifs est supérieure à l'ambitieuse enluminure des temps de dégénération littéraire, on peut la comparer au poëme de Claudien, qui étouffe à chaque pas son sujet sous la

bouffissure des mots, sous l'amas des déclamations et le luxe des épisodes, et qui, dans les trois chants que nous avons de son fatigant ouvrage, ne conduit pas encore Cérès à savoir ce que Proserpine est devenue.

La traduction en vers que je présente ici, de *l'Hymne à Cérès*, fait partie de celle des hymnes d'Homère que je me propose de publier prochainement avec l'Odyssée.

FIN DE LA NOTICE.

HYMNE A CÉRÈS

Je vais monter ma lyre en l'honneur de Cérès;
Je vais chanter sa fille, éclatante d'attraits,
Sa fille, que Pluton, d'une main téméraire,
Jadis osa ravir (1), lorsque, loin de sa mère,
En de rians vallons cueillant de tendres fleurs,
Des nymphes de Nérée elle guidait les chœurs.

Jupiter l'a permis, et la terre complice
Verse en buissons touffus la rose, le narcisse,
La douce violette et l'iris embaumé (2) :
Contre la vierge ainsi le complot fut tramé
Le narcisse surtout séduisit Proserpine.
Cent rejetons charmans partent de sa racine;
Il est l'étonnement des mortels et des dieux;
Son parfum fait sourire et la terre et les cieux (3).

A peine sur le sol la déesse penchée
S'emparait, en jouant, de la tige arrachée (4),
Qu'aux plaines de Nysa la terre ouvre ses flancs.
Soudain, pressant le vol de ses coursiers brûlans,
Le noir Pluton s'élance, et, d'une main puissante,
Emporte sur son char la vierge gémissante.

Vers Jupiter son père élevant ses clameurs,
Elle implorait les dieux, les mortels protecteurs;
Mais ses cris sont perdus; ni le ciel ni la terre
N'entendront ses sanglots et son deuil solitaire.
Hécate, dans sa grotte, où ses pieux desseins
Conspiraient sans relâche au bonheur des humains,
Et le soleil sacré, ce roi de la lumière,
Qui loin des immortels poursuivait sa carrière,
Recueillent seuls au loin quelques cris douloureux.

Cependant, emporté vers les champs ténébreux,
Pluton, que de son frère assistait la puissance,
De Proserpine en pleurs brave la résistance.
Si long-temps que la terre et les cieux étoilés,
Et du vaste Océan les grands flots refoulés
Par leur aspect heureux rassuraient la déesse,
La confiance encor tempérait sa tristesse.
Ou sa mère ou les dieux pourront l'apercevoir;
A travers ses tourmens perce un rayon d'espoir.
Et toutefois les mers, les vallons, les collines,
Retentissaient, frappés de ses clameurs divines.

Cérès enfin l'entend; dans son sein déchiré
Des cuisantes douleurs les dards ont pénétré.
La déesse, arrachant d'une main égarée
Les bandeaux éclatans dont elle est décorée,
D'un long manteau d'azur s'enveloppe (5), et soudain
Sur la terre et les mers, une torche à la main,
Plus prompte que l'oiseau, l'inconsolable mère
Court, appelant sa fille;... ah! nul dieu tutélaire,

Nul augure divin, nul mortel respecté
Ne fit luire à ses yeux l'affreuse vérité.
Onze jours la déesse, éperdue, incertaine,
Sur l'immense univers attristé de sa peine
Erra, sans appaiser les clameurs de la faim,
Ni plonger son beau corps dans la fraîcheur du bain.
Hécate, Hécate enfin, déesse bienfaisante,
A son œil éploré tout à coup se présente;
En ses mains un flambeau chassait l'ombre des nuits.

« Cérès, divinité des saisons et des fruits,
Quel est-il, ce mortel ou ce dieu sacrilége,
Dont le forfait te livre au tourment qui t'assiège?
Je n'ai point vu ses traits; les échos frémissans
N'ont porté jusqu'à moi que ses cruels accens. »

Cérès ne répond point; la rapide immortelle
Poursuit, sans s'arrêter, sa course maternelle.
Hécate suit ses pas. Cérès, en sa douleur,
Va chercher le soleil, ce grand révélateur.
— « O soleil, si jamais, dit la triste déesse,
Mes discours dans ton âme ont porté l'allégresse,
Si mes œuvres jamais ont réjoui tes sens (6),
Daigne me consoler en mes chagrins cuisans!
Dans le vague des airs, hélas! je viens d'entendre
La voix de mon enfant, fleur merveilleuse et tendre,
Rejeton délicat, dont mes flancs ont porté
La grâce florissante et la douce beauté.
Il semblait à ses cris que quelque violence
Menaçât d'outrager sa timide innocence;

Cependant son aspect n'a point frappé mes yeux;
O soleil qui vois tout, quelqu'un parmi les dieux
A-t-il porté sa main sur ma fille chérie ? »

Soudain d'Hypérion le fils divin s'écrie :
« Cérès, je te révère et je plains tes malheurs.
C'est le seul Jupiter qui fait couler tes pleurs.
Il permit à Pluton, roi des demeures sombres,
D'épouser Proserpine aux rivages des ombres;
Et ce dieu, l'enlevant dans ses bras forcenés,
L'emporta, gémissante, aux enfers étonnés.
A tes douleurs pourtant mets un terme, ô déesse!
Relève ton beau front courbé sous la tristesse;
Pluton qu'aux sombres bords l'univers voit régner,
N'est pas de Cérès même un gendre à dédaigner (7). »
Il excite, à ces mots, ses coursiers intrépides
Qui, plus impétueux que des aigles rapides,
A la voix de leur maître à grands pas s'élançant,
Emportent dans les cieux son char éblouissant.

Mais au cœur de Cérès la colère s'allume.
De ses cruels chagrins dévorant l'amertume,
Et désertant des cieux les palais élevés,
Elle habite les champs par le soc cultivés.
Sous le déguisement dont elle est revêtue,
A tout regard mortel Cérès marche inconnue.

Chez le vaillant Célée, aux plaines d'Éleusis,
Enfin elle a porté ses déchirans soucis.

Sur les publics chemins qui traversaient la plaine
Elle se tient assise aux bords d'une fontaine
Qui, d'un bel olivier humectant les rameaux,
Livrait aux habitans le trésor de ses eaux.
Cérès a pris les traits d'une matrone âgée,
Des présens de Vénus autrefois partagée,
Mais qui ne connaît plus ni ses douces faveurs (8)
Ni de l'enfantement les cruelles douleurs.
Telles sont des palais les sages intendantes,
Ou des enfans des rois les nourrices prudentes.

Prêtes à pénétrer sous cet ombrage frais,
Les filles du monarque aperçoivent Cérès.
Ces attrayantes sœurs, la vive Callidice,
Démo, Callithoé, la douce Clisidice,
Portant pour puiser l'eau, de beaux vases d'airain,
Brillaient du doux éclat de leur premier matin.
Cérès [tant les grands dieux savent tromper la vue (9) !]
Des vierges d'Éleusis ne fut point reconnue.
Callithoé l'aborde, et dit avec douceur :
« Respectable étrangère, apprends-nous ton malheur.
Quelle es-tu ? quel pays a vu naître ton père ?
Pourquoi rester ici, timide et solitaire ?
Viens dans nos murs heureux ; les femmes des guerriers
T'ouvriront à l'envi leurs toits hospitaliers. »

— « Quels que soient vos parens, fameux ou sans noblesse
O mes enfans, salut ! dit la triste déesse ;
Ma bouche va répondre avec sincérité ;
A qui nous interroge on doit la vérité.

Déo, voilà mon nom; la Crète est ma patrie.
Des pirates cruels dans nos champs m'ont ravie.
Un jour, quand ces brigands avides de trésors,
Pour le repas du soir, sur de sauvages bords,
Se furent arrêtés, débarquant leurs captives;
Je m'échappai dans l'ombre, et, de rives en rives,
Me voici près de vous, loin de ces scélérats
Qui des fruits du forfait ne s'enrichiront pas.
J'ignore en quel pays les destins m'ont jetée,
Et de quels citoyens la plage est habitée.
Pour vous, puissent les dieux, dans l'olympe honorés,
Vous donner pour époux des mortels révérés (10)!
Puissent de beaux enfans décorer votre couche!
Vierges, en ma faveur que la pitié vous touche!
Soyez douces pour moi; jusqu'au moment heureux
Où sous son toit propice un hôte généreux
Daignera m'accueillir aux murs de votre ville!
En de nombreux travaux je puis me rendre utile.
Je puis soigner, je puis reposer dans mes bras
D'un enfant nouveau né les membres délicats,
De tapis et de lin gonfler le lit du maître,
Placer les mets fumans sur les tables de hêtre;
Veiller sur la maison, et des femmes enfin
Dans les savans tissus suivre ou guider la main (11). »

Ainsi parla Cérès; et soudain Callidice:
« O ma mère, du sort quel que soit le caprice,
Courbons un front serein sous les dieux en courroux;
Les dieux sont plus puissans et plus sages que nous.

Je vais te désigner les chefs que leur prudence
A, dans nos vastes murs, revêtus d'opulence,
Et qui de leurs décrets font chérir l'équité.
Là, Triptolême habite, honneur de la cité;
Voici le toit d'Eumolpe; ici de Dioclée
Le beau palais s'élève; et mon père Célée,
Non loin de Polyxène et de Dolichius,
Là, sous ses justes lois fait fleurir nos tribus.
De ces vaillans héros les épouses pudiques
Sous les chastes regards de leurs dieux domestiques,
Filent le lin soyeux; toutes, à ton aspect,
Vont se lever, ô femme, avec joie et respect.
Mais veux-tu nous attendre en ce lieu solitaire?
Nous allons de tes vœux prévenir notre mère,
La sage Métanire; et si par sa bonté
Nos foyers sont ouverts à ton adversité,
Quel appui plus certain soutiendrait ta faiblesse?
Mes parens ont un fils, enfant de leur vieillesse,
Un fils qu'avec ardeur ils avaient désiré,
De l'arbre paternel rejeton préféré.
Si tes soins l'amenaient à son adolescence,
Tels seraient les tributs de leur reconnaissance,
Qu'il n'est point d'habitant de nos bords généreux
Qui ne devînt jaloux des tes destins heureux.

La déesse l'approuve en inclinant la tête.
Soudain l'onde est puisée, et le départ s'apprête.
Au palais fastueux les vierges de retour
Racontent à leur mère, objet d'un saint amour;

Leur rencontre imprévue aux bords de la fontaine.
Métanire s'écrie : « Ah ! courez, qu'on l'amène;
Ses soins seront payés par des dons éclatans. »

Comme sur la prairie, aux souffles du printemps,
Bondissent dans leurs jeux, parmi les pâturages,
Des génisses sans joug ou des biches sauvages,
Telles, dans les chemins par les chars sillonnés,
Contenant leurs habits du zéphyre entraînés (12),
Volaient, d'un prompt essor, les filles de Célée.
Leur blonde chevelure, en longs anneaux bouclée,
Ondulait sur leurs dos de neige éblouissans.
Les vierges d'Éleusis, près des flots jaillissans,
Retrouvèrent Cérès, et chez leur noble père
Conduisirent soudain la plaintive étrangère.
Cérès marchait, le cœur de chagrins consumé.
Descendant jusqu'à terre, un voile parfumé
Couvrait sa tête auguste, et du toit magnifique
Bientôt ses pas sacrés touchèrent le portique.
Auprès, la reine assise appuyait sur son sein
Son enfant, tendre fleur, beau d'un éclat divin.
Ses filles, en courant, s'élancèrent auprès d'elle.
Tout à coup sur le seuil la puissante immortelle
Retint ses pieds brillants, et son front glorieux
Atteignait du portail le faîte radieux.
Ce spectacle imposant, cette splendeur soudaine,
De respect, de surprise ont pénétré la reine.
Elle quitte son trône, et, d'un geste empressé,
L'offre à Cérès; mais, muette et le regard baissé,

La déesse des fruits le refuse en silence (13).
Iambé, sage esclave, en ce moment s'avance.
De la moëlleuse peau d'une blanche brebis
Couvrant un autre siége, à cet humble tapis
Elle attire Cérès, qui sur son front céleste
Fait descendre les plis de son voile modeste,
S'assied, et, renfermée en ses chagrins amers,
Refuse, sans parler, les alimens offerts.

Enfin, par des discours qu'animait l'allégresse,
Iambé fait sourire et distrait la déesse (14);
Son beau front s'éclaircit à ces propos joyeux;
Et Métanire alors d'un vin délicieux
Remplissant jusqu'aux bords une coupe fumante,
D'une main empressée à Cérès la présente.
Cérès, le cœur troublé, la refuse, et lui dit:
« Des raisins savoureux le suc m'est interdit;
Mais au froment broyé melez une onde claire;
C'est assez (15). » Métanire aux vœux de l'étrangère
S'empresse de céder, et lui parle en ces mots :

« Étrangère, salut! Sans doute des héros
Le lit resplendissant t'a donné la naissance.
Je vois dans tes regards, brillans de bienveillance,
Éclater et la grâce et la noble pudeur
Qui des rois généreux signalent la grandeur.
Avec courage, ainsi, dévorant nos tristesses,
Acceptons des grands dieux les amères largesses.
Tel est le joug fatal imposé sur nos fronts!
Mais puisque Jupiter te jette sur ces monts,

De mes prospérités je t'offre le partage.
Prends soin de cet enfant, qu'au déclin de mon âge,
Quand je perdais l'espoir de revivre en un fils,
M'ont accordé les Dieux de ma peine attendris.
S'il fleurit par tes soins jusqu'à l'adolescence,
Tant de dons précieux seront ta récompense,
Qu'il n'est point d'habitant des rivages voisins
Qui ne portât envie à tes heureux destins.»

La déesse répond : «Salut, auguste reine !
Que le ciel sur ton front souffle une douce haleine !
J'élèverai ton fils; j'espère que jamais
Ni charmes, ni poisons ne troubleront sa paix.
Ma voix sait conjurer les plus noirs artifices;
J'ai des secours certains contre les maléfices.»

Dans ses bras immortels et sur son sein brillant
La déesse, à ces mots, place le jeune enfant.
Démophon, caressé par son divin sourire,
Croissait, beau comme un dieu, sous l'œil de Métanire.
Le lait ni le froment ne furent point ses mets;
Il puisait l'ambrosie aux lèvres de Cérès.
Le jour, entre ses bras, sa céleste nourrice
Le portait échauffé d'une haleine propice;
La nuit, tel qu'un tison, dans l'ardeur du foyer,
Son prévoyant amour le cachait tout entier (16).
Ses parens le voyaient, tressaillans d'allégresse,
Égaler des grands dieux la force et la souplesse;
Et sans doute Cérès, qui veillait sur son sort,
Eût chassé de son front la vieillesse et la mort,

Si, de la profondeur de sa chambre odorante,
Une nuit Métanire (ô soudaine épouvante!)
N'eût aperçu l'enfant de feux enveloppé.
De son sein palpitant un cri s'est échappé.
« Cher Démophon, dit-elle, eh! quoi, cette étrangère
Dans les flammes te plonge!... ô malheureuse mère. »

Cérès entend ce cri; soudain du feu sacré
Le jeune Démophon par ses mains est sevré.
« Misérables humains, dit-elle avec colère,
Sur vos biens, sur vos maux nul jour ne vous éclaire (17),
Femme, ton imprudence a causé ton malheur.
Oui, par les eaux du Styx je jure avec douleur
Qu'éloignant de ton fils le Temps et l'onde noire,
Je l'aurais entouré d'une éternelle gloire.
Maintenant du trépas il doit subir la loi.
Du moins je lui promets tous les honneurs d'un roi;
Sur mes genoux divins sa tête fut placée;
Il dormit dans mes bras!... Pourtant (triste pensée!)
Quand de l'adolescence il atteindra les ans,
La Discorde en ces murs dardera ses serpens.
On verra, déchaînant tous les maux de la guerre,
Les enfans d'Éleusis ensanglanter la terre.
Bienfaitrice des dieux, nourrice des humains,
Je suis Cérès. Allez, que vos pieuses mains
M'élèvent un autel sur le mont Callichore;
Que de vos dons brillans mon temple se décore,
Ainsi vous me plairez, et mes rites choisis
Deviendront la richesse et l'honneur d'Éleusis. »

Transformant, à ces mots, sa taille et son visage,
Cérès se dépouillait des insultes de l'âge;
De grace et de splendeur ses membres animés
Répandaient la lumière en torrens enflammés;
Une suave odeur embaumait sa parure;
Sur son beau corps flottait sa blonde chevelure;
Et, couvrant le palais d'un océan de feux,
Comme un oiseau rapide elle a fui loin des yeux.

Tremblante de frayeur, la pâle Métanire
A chancelé; la voix sur ses lèvres expire,
Et son fils sur le sol frissonne délaissé
Sans que sa main l'enlève à ce berceau glacé.
Mais, aux cris de l'enfant, ses sœurs à demi-nues
De leurs lits parfumés soudain sont accourues.
Sur son sein virginal l'une l'a réchauffé;
L'autre allume les feux; d'un accent étouffé
La troisième avertit sa vénérable mère;
Puis toutes avec crainte environnant leur frère,
Ont lavé dans le bain ses membres défaillans,
Et prodigué pour lui les secours bienveillans.
Mais, Cérès manque, hélas! à ses douleurs cuisantes;
Au nourrisson des dieux que ces mains sont pesantes!

Toute la nuit, la reine et ses tristes enfans
Adressent à Cérès leurs vœux et leur encens;
Leur piété s'attache à fléchir sa vengeance;
Et sitôt que l'Aurore au sein des airs s'élance,
Elles portent leur trouble en présence du roi.
Le peuple est convoqué; glacé d'un saint effroi

Sous les décrets divins le monarque s'incline.
Par ses ordres puissans, au front de la colline
S'élève un temple auguste à Cérès consacré.
Là, vivant loin des dieux de l'olympe azuré,
L'immortelle, absorbée en sa douleur amère,
Nourrit son deuil sauvage et sa longue colère.

Bientôt son désespoir corrompit les saisons.
Les champs étaient sans fruits, les guérêts sans moissons (18).
En vain les bœufs traînaient la pesante charrue;
Des épis desséchés la richesse perdue
Allait livrer la terre aux besoins malfaisans,
Et priver les grands dieux d'honneurs et de présens,
Si Jupiter, touché de la détresse humaine,
Vers Cérès, des hauteurs du céleste domaine,
N'eût soudain fait descendre Iris aux ailes d'or.
Aux remparts d'Éleusis dirigeant son essor,
La céleste courrière aborde la déesse,
Qu'un voile noir couvrait, symbole de tristesse;
Et, par l'ordre sacré du monarque des cieux,
Sa douce voix l'appelle au conseil des grands dieux.
Mais Cérès implacable a de Jupiter même
Bravé par ses dédains la puissance suprême.
Des dieux, pour la fléchir tour-à-tour députés,
Les vœux sont méconnus, et les dons rebutés;
Cérès refusera, farouche et solitaire,
Sa présence à l'olympe et ses fruits à la terre,
Tant que sa fille, objet de regrets éternels,
Ne sera point rendue à ses pleurs maternels.

Jupiter respecta ses douleurs légitimes :
« Hermès, près de Pluton descends aux noirs abîmes,
Dit-il, obtiens de lui par tes sages discours
Que, revoyant l'objet de ses pieux amours,
Cérès désarme enfin sa fatale vengeance. »

Des monts du ciel, Mercure, à cet ordre, s'élance;
Et, pénétrant au sein de l'empire des morts,
Visite en son palais le dieu des sombres bords.
Assise à son côté, la triste Proserpine
Redemandait sa mère et la clarté divine;
Le prudent messager s'approche de Pluton.

« Monarque aux noirs cheveux, qu'adore l'Achéron,
Jupiter, qui des dieux gouverne la famille,
Veut consoler Cérès en lui rendant sa fille.
Cérès a médité de sinistres desseins.
Son courroux, desséchant la race des humains,
Aux gouffres de la terre enfouit la semence,
Et d'honneurs, de tributs prive notre puissance.
Le doux banquet des dieux par elle est déserté,
Obstinément assise en son temple écarté,
Le rocher d'Éleusis devient son seul asile. »

Le noir Pluton sourit, à ces ordres docile.
« Eh bien! va de ta mère appaiser le courroux,
Dit-il à Proserpine; et, par des vœux plus doux,
Toi-même enfin modère une douleur farouche,
Suis-je donc un époux indigne de ta couche?
Lorsqu'en mes noirs états tu viendras me revoir,
Sur tout ce qui respire étendant ton pouvoir,

Parmi les immortels que l'univers adore,
Tes honneurs, déjà grands, seront plus grands encore;
De cruels châtimens frapperaient l'insensé
Qui n'implorerait pas ton autel courroucé. »

Proserpine, à ces mots, tressaille d'allégresse,
Mais, à fuir des enfers tandis qu'elle s'empresse,
Pluton (de son retour ce gage est assuré)
La force à se nourrir du germe coloré
Que recèle en ses flancs la grenade sanglante;
C'en est fait, des Enfers la voilà dépendante.
Alors le roi du Styx à son char fastueux
Attelle ses coursiers aux bonds impétueux;
La jeune reine y monte, et Mercure auprès d'elle,
Tenant le fouet noueux en sa main immortelle,
Sort des vastes états par la nuit attristés;
Les noirs chevaux ont fui dans l'espace emportés.
Ni les fleuves grondans, ni les creuses vallées,
Ni des profondes mers les eaux amoncelées,
N'arrêtent leur essor dans l'immense univers;
Leurs chemins sont frayés aux campagnes des airs.
Au temple d'Éleusis enfin le char s'arrête.

Au bruit des prompts coursiers, Cérès levant la tête,
Voit sa fille, et soudain, comme sur les coteaux,
S'élance une Ménade agitant ses flambeaux,
Elle vole en ses bras (19). Proserpine éperdue,
Plus prompte que l'oiseau qui traverse la nue,
Descend du char rapide, et ses baisers divins
Pressent de l'immortelle et la tête et les mains.

Cérès, en caressant sa fille bien-aimée,
Sentit couler les pleurs sur sa joue enflammée.
Long-temps sa voix se brise en des sons impuissans.
Elle maîtrise enfin le trouble de ses sens.

«Proserpine, ma fille, il faut dire à ta mère
La simple vérité sans détour, sans mystère.
Si sur ta lèvre, au sein des lugubres palais,
Aucun suc nourricier ne reposa jamais,
Revoyant pour toujours le céleste empyrée,
Parmi les dieux sereins tu vivras honorée.
Mais, pour peu que des mêts ta bouche ait approché,
L'Achéron te réclame, à sa proie attaché.
De chaque année, hélas! en trois parts divisée,
Tu donneras un tiers au funèbre Élysée;
Le reste te verra, dans les banquets des cieux,
Partager l'allégresse et le bonheur des dieux.
Oui, du printemps jamais les puissantes haleines
Ne vêtiront les bois, n'émailleront les plaines,
Sans que ton arrivée aux parvis fortunés,
Charme la terre émue et les cieux étonnés.
Mais par quel art Pluton a-t-il pu te séduire?
De tes malheurs, ma fille, il est temps de m'instruire.»

Proserpine s'écrie : «Apprends la vérité.
Lorsqu'invoquant des dieux la sainte autorité,
Aux gouffres de l'Érèbe Hermès m'eût réclamée,
Je m'élançai vers lui de ma couche embaumée.
Mais, avant de me rendre à la splendeur des cieux,
Pluton me fit goûter un fruit délicieux.

Maintenant, ô ma mère, écoute par quel crime
Ce dieu, que secondait le monarque sublime,
Osa, me dérobant la lumière des airs,
Entraîner ma jeunesse au seuil noir des Enfers.

« Folâtrant dans les prés au penchant des montagnes,
J'allais cueillant des fleurs, et mes jeunes compagnes
Me suivaient en riant; Phéno, Calliroé,
La tendre Calypso, la vive Ocyroé,
Chryséis, Ianire et l'aimable Glaxaure,
Et Rhodope et Diane et vingt autres encore.
Nous unissions en touffe et la rose et l'iris,
Le safran parfumé, l'hyacinthe et le lis,
Et le narcisse enfin, jet brillant de la terre.
J'arrachais cette fleur sur un bord solitaire;
Soudain le sol s'entr'ouvre, un char monte, et Pluton,
Malgré mes cris affreux, m'emporte au Phlégéton!
Ma mère, j'ai tout dit. » Ainsi les deux déesses,
Prodiguant les discours et les tendres caresses,
Versaient un baume heureux en leurs cœurs agités.
Hécate alors survint près de ces déités,
Et, tombant dans les bras de la jeune immortelle,
Demeura pour jamais sa compagne fidèle.

Cependant Jupiter, consommant ses décrets,
Dans le conseil des dieux veut rappeler Cérès.
« Qu'aux remparts d'Éleusis la vénérable Rhée
Lui porte de son roi la parole sacrée :
Cérès va retrouver tous les honneurs divins;
Un tiers seul de l'année, aux parvis souterrains,

Sa fille doit subir un exil nécessaire;
Le reste de son temps appartient à sa mère. »

Le déesse obéit aux lois de Jupiter;
Et, se précipitant des sommets de l'éther,
Aux monts du Rharios, naguères si fertiles,
Elle descend; ses yeux de surprise immobiles
Ont vu des champs déserts, arides, désolés,
Que, d'un pied destructeur, Cérès avait foulés.
Le froment dans la terre égare ses largesses;
Mais, quand du doux printemps renaîtront les richesses,
Les épis entassés par l'amour de Cérès,
En lourds faisceaux encor couvriront ces guérets.

L'auguste messagère abordant l'immortelle :
« Ma fille, dans les cieux Jupiter te rappelle;
Nos célestes honneurs ne te sont point ravis (20);
Un tiers seul de l'année, aux ténébreux parvis,
Ta fille doit subir un exil nécessaire,
Le reste de son temps appartient à sa mère.
Viens; contre Jupiter modère tes chagrins;
Rends les fruits aux sillons et le souffle aux humains.
Viens, ma fille. » Elle a dit; la déesse appaisée
Rend la saveur des fruits à la terre épuisée.
La terre, recouvrant ses antiques honneurs,
Se revêt de feuillage et se pare de fleurs.
Eumolpe et Triptolême et le bon Dioclée,
Et des peuples puissans l'heureux pasteur Célée,
Ces oracles des lois, ces servans des autels,
Sont instruits par Cérès en des rits immortels

Que l'on doit pratiquer sans vouloir les comprendre,
Qu'aux profanes surtout je m'abstiendrai d'apprendre,
Tant la terreur sacrée enchaîne mes discours!
O! quels heureux destins sont promis pour toujours
Au mortel introduit dans ces pieux mystères!
Mais aux rites sacrés les âmes étrangères
Ne pourront pas connaître, au séjour de la mort,
Cette félicité que nous garde le sort (21).

Leurs desseins accomplis, Cérès et Proserpine
Remontèrent ensemble à la voûte divine,
Fières de conserver aux parvis glorieux,
Le respect de la terre et la faveur des cieux.
Heureux est ici-bas l'ami de ces déesses!
Plutus, selon leurs vœux, dispense les richesses.

O reine d'Eleusis, déesse des saisons,
Toi qui verses sur nous le trésor de tes dons,
Blonde Cérès, et toi, toi, sa fille chérie,
Bénissez votre chantre et protégez sa vie!
Jamais je n'oublîrai vos célestes présens.
Mais la muse m'invite à de nouveaux accens.

FIN DE L'HYMNE A CÉRÈS.

REMARQUES.

(1) Hésiode, dans sa Théogonie, vers 913 et suivans, s'exprime à peu près dans les mêmes termes sur Proserpine « arrachée à sa mère par Pluton, à qui Jupiter l'avait donnée. »

(2) L'enlèvement d'Europe, sujet d'une charmante idylle de Moschus, est décrit par ce poëte avec des détails à peu près semblables.

(3) L'expression grecque est : *Fait rire*. Catulle s'en est heureusement emparé dans ces vers remarquables, des *Noces de Thétis et de Pelée :*

Quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi fecunda Favoni,
Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis,
Queis permulsa domus *jucundo risit odore.*

(4) Dans l'original, la fleur est appelée un *jouet ;* c'est ainsi qu'Anacréon nomme la rose le *passe-temps de Vénus* (ode 53e); et que Catulle, déjà cité, parle de petits rameaux :

Quos Hamadryades deæ
Ludiorum sibi roscido
Nutriunt humore.

(5) De même, au vingt-quatrième livre de l'Iliade, Thétis en deuil se couvre d'un long manteau, noir comme la sombre nuit.

(6) Le Soleil vivifie les productions de la Terre, et, à leur tour, les productions de la Terre réjouissent les regards du Soleil, telle est la mutuelle influence que le poëte a voulu faire sentir ici. C'était une forme usitée dans les discours des anciens que de rappeler à ceux à qui l'on demandait des services, ceux que soi-même on leur

avait rendus; Thétis en use ainsi avec Jupiter au premier livre de l'Iliade. La sincérité des discours et la naïveté des sentimens permettaient alors d'exprimer sans préparation ce qu'à peine on pourrait faire entendre aujourd'hui, avec beaucoup d'adresse et de détour.

(7) Juppiter hanc lenit, factumque excusat amore:
Nec gener est nobis ille pudendus, ait.
OVIDE, *Fast.* IV, 597.

(8) Runkenius fait observer que ce passage dissipe le doute des commentateurs de Virgile sur l'interprétation de deux vers fameux du IVe livre de l'Énéide:

Sola ne perpetuâ mœrens carpère juventâ?
Nec dulces natos, *Veneris sine pœnitentia* noris.

Les uns entendaient, par les largesses de Vénus, les enfans, fruits du mariage; les autres, les jouissances mêmes de l'hymenée. Ce dernier sens, qui d'ailleurs se présentait naturellement, devient tout à fait fixé, par l'emprunt que le poëte latin a fait au poëte grec, de l'expression qui faisait le sujet du débat.

(9) Cette réflexion qui fait allusion aux formes diverses sous lesquelles se cache le mystère de la sagesse divine, se retrouve en plusieurs endroits de l'Iliade et de l'Odyssée.

(10) C'est le souhait d'Ulysse à Nausicaa, au VIIIe livre de l'Odyssée.

(11) Ulysse, déguisé, se présente de même aux prétendans, comme pouvant se livrer à tous les travaux manuels d'un bon serviteur. Dans les premiers temps, l'éducation des riches et des grands était aussi sévère, aussi vigoureuse, que celle des pauvres et des petits; les hommes d'alors, vivement frappés des vicissitudes de la fortune, se préparaient à les subir toutes sans abaissement et sans embarras; aussi les premiers mots de la réponse de Callidice, sont-ils un de ces encouragemens à la résignation, dont les poëtes grecs sont remplis.

(12) Cette peinture charmante est imitée par Catulle, dans le poëme des *Noces de Thétis et de Pélée* (v. 128), lorsqu'il peint

Ariane soulevant sa tunique, de peur de la mouiller sur les flots :

> Tùm tremuli salis adversas procurrere in undas,
> Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ.

Avant lui, Appollonius de Rhodes, au IIIe livre des Argonautiques, avait peint les femmes de Médée, suivant à pied le char de cette princesse, et relevant leurs robes jusqu'au genou.

(13) Télémaque, de même, au XVIe livre de l'Odyssée, refuse le siége offert par Ulysse, qu'il ne connaît pas.

(14) Le personnage de l'esclave Iambé est fort remarquable. Elle fait, en quelque sorte, l'office de bouffon pour amuser et consoler l'étrangère ; c'était un des soins de la servitude et un des empressemens de l'hospitalité : mais remarquez avec quel art cette figure est montrée seulement de profil dans une poésie grave, amie de la régularité de l'ordonnance, de la beauté des formes et du choix des attitudes : Shakspeare traitant le même sujet, n'aurait pas manqué de nous montrer de face cette esclave, et de mêler ses grossières plaisanteries à l'entretien des dieux et des héros.

(15) Cérès n'acceptant de Métanire qu'une boisson vulgaire au lieu du vin qui lui est offert, ressemble à Ulysse déguisé refusant de Pénélope un lit moëlleux, et se contentant d'une humble couche. Ainsi les étrangers indigens faisaient preuve de délicatesse en n'abusant point de la générosité de leurs hôtes.

(16) Ovide, au IVe livre des Fastes, v. 553, se charge d'expliquer pourquoi Cérès enveloppait ainsi de feux le jeune Démophon ; c'était pour le purger de toute la souillure humaine :

> Inque foco pueri corpus vivente favillâ
> Obruit, humanum purget ut ignis onus.

On voit, dans Apollonius de Rhodes (liv. IV, v. 869), Thétis plongeant de même Achille dans la flamme, et le frottant d'ambrosie, pour tâcher de le rendre immortel.

(17) Les fragmens d'Orphée présentent une exclamation toute semblable, sur l'aveugle prudence des hommes, et sur leur profonde ignorance de ce qui leur est bon ou mauvais.

(18) Ergò illic sævâ vertentia glebas
Fregit aratra manu : parilique irata colonis
Ruricolasque boves leto dedit; arvaque jussit
Fallere depositum ; vitiataque semina fecit.
OVIDE, *Métam.*, v. 477.

(19) Ici, depuis le vers 387 jusqu'au vers 411, le texte est mutilé de manière à laisser de nombreuses lacunes, dont quelques-unes ont été heureusement remplies par la sagacité de l'éditeur.

(20) Nouvelles lacunes, depuis le vers 462 jusqu'au vers 476 de l'original.

(21) Homère avait rapporté d'Égypte l'initiation aux grands mystères, et la nécessité d'en interdire la connaissance aux profanes.

FIN DES REMARQUES.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

De l'État corrompu de l'Église, par Mathieu-Nicolas de Clamenges, archidiacre de Bayeux. Traduit du latin..... 1

Notice..... 3

De l'État corrompu de l'Eglise..... 7

Chapitre Ier. — Occasion de cet ouvrage. — Cause de la corruption de l'Église chrétienne. — Quels doivent être les ministres de l'Église. — Quels ils sont, et ce qu'il faut en attendre..... 7

Chapitre II. — Que la cause des premières dotations et fondations des églises fut le mépris des richesses terrestres. — Quel fut le zèle du peuple à se choisir les ministres dont il avait besoin. — Comment ceux-ci usèrent des dons qui leur avaient été faits. — Quelles bénédictions du ciel ils attirèrent sur eux..... 9

Chapitre III. — L'affluence subite des choses temporelles enfante l'avarice des prêtres. — Que les séculiers imitent. — Le propre des richesses est d'amener l'oubli des devoirs sacerdotaux..... 13

Chapitre IV. — Des trois vices qui ont donné naissance à tous les autres maux dans l'Eglise : le luxe, l'orgueil, la cupidité..... 17

Chapitre V. — Des exorbitances introduites dans l'Eglise par les souverains pontifes. — Des élections abolies et des bénéfices réservés. — De la Chambre apostolique qui détruisit les élections pour nommer, non les plus dignes, mais les plus opulens..... 19

Chapitre VI. — Des expectatives. — Quels sont les candidats qui assiégent la cour de Rome. — D'où est né le mépris du sacerdoce..... 21

Pages.

Chapitre VII. — De la perception frauduleuse du revenu des bénéfices vacans. — Des dîmes et des corvées..... 23

Chapitre VIII. — De l'institution des collectes. — Des maux causés par les collecteurs..... 25

Chapitre IX. — Des procès de la cour de Rome. — Des règles et des constitutions de la chancellerie. — A quels signes on juge de la prospérité de la cour de Rome. — Qui est pleine de larrons..... 28

Chapitre X. — De l'état des cardinaux, qui ne sont plus maintenant que de vaines bouffissures enfantées par l'orgueil. — Quel était autrefois leur office, et, au contraire, quel est leur faste à présent..... 30

Chapitre IX. — De la multiplicité et de l'incompatibilité des bénéfices des cardinaux. — De la simonie. — Comment les cardinaux abusent des bénéfices..... 32

Chapitre XII. — Cardinaux auteurs de toute perversité. — Vices nombreux dans l'Église, passés sous silence..... 35

Chapitre XIII. — Comment le pape se sert des princes pour affermir sa domination. — Comment les prélatures s'obtiennent par la violence, et comment les hommes dignes en sont écartés..... 37

Chapitre XIV. — Que le soin d'amasser de l'argent est la principale occupation des prélats dont il vient d'être parlé. — Qu'ils se moquent des hommes pieux. — D'où vient dans les prélats cette soif de l'or..... 40

Chapitre XV. — Des promoteurs établis dans la juridiction des évêques, et de leurs abus. — Des exactions à souffrir au sujet des concubines. — De la collation simoniaque des ordres sacrés et des sacremens..... 43

Chapitre XVI. — Des prêtres indignes et indignement institués. — Combien est grande leur ignorance. — Quelle est l'impiété de leur vie..... 45

Chapitre XVII. — Du perpétuel défaut de résidence des évêques. — Des évêques de cour. — Des évêques prévaricateurs..... 47

Pages.

Chapitre XVIII. — Que de tels prélats méritent d'être appelés mercenaires. — Qu'ils ne recherchent la prélature que pour se livrer au repos 51

Chapitre XIX. — Que l'absence de tels prélats est plus utile à leurs églises que leur présence. — Parce que ce sont des loups dévorans 53

Chapitre XX. — Des chapelains et des chanoines. — De la paix et de la fraternité qui règnent entre eux. — Comment ils s'affranchissent de toute discipline 55

Chapitre XXI. — Que la vie et les mœurs des moines répugnent à leur profession. — Pourquoi maintenant ils manquent des choses dont ils étaient si riches autrefois 57

Chapitre XXII. — Des religieux mendians, de leur vaine gloire et de leur jactance. — Si la vie que mènent ces religieux est la perfection. — Que le fondement de la perfection est l'humilité. — La preuve que les religieux mendians ne sont autre chose que des loups voraces 60

Chapitre XXIII. — De la vie et des conversations impudiques des religieuses. — Qui changent les monastères en prostibules de Vénus, et les jeunes voilées en courtisanes publiques. 66

Chapitre XXIV. — Comparaison des mœurs actuelles avec celles de nos pères. — Invocation de l'auteur à l'Eternel. 68

Chapitre XXV. — L'auteur modifie son accusation sur les turpitudes générales des ecclésiastiques. — Pourquoi il se tait sur les hommes de bien 71

Chapitre XXVI. — Que l'Eglise souffre avec raison. — Preuves et exemples. — Apostrophe à la synagogue romaine 73

Chapitre XXVII. — Que l'orgueil du clergé le précipite vers sa ruine. — Désolation de la chrétienté entraînée par la chute de Rome. — Que Rome doit voir le présage de sa perte dans la retraite du pape à Avignon. — Appauvrissement de la France. — Sodomie 76

Chapitre XXVIII. — Qu'il convient plutôt d'humilier que d'élever l'Eglise. — Que Dieu seul peut la restaurer et lui rendre son unité. — Des deux verges de Dieu, avec lesquelles il mène son troupeau 81

Chapitre XXIX. — Quelles seront les suites de ce fléau 85

Pages.
Chapitre XXX. — Conclusion du livre. — A Jésus-Christ.. 87
Prière de l'auteur pour les fruits salutaires de la réforme à espérer..... 89
Remarques..... 91

LES RÉCRÉATIONS DE MESSIRE GIROLAMO PARABOSCO, traduites de l'italien. Extrait..... 95
Notice..... 97
Les Récréations de Parabosco. — Première Journée..... 101
Nouvelle Ire. Lodovica..... 104
— IIe. Les deux jeunes Siennois..... 110
— IIIe. Le Moine aux sandales de bois..... 115
— IVe. Le Coffre du Médecin..... 129
— Ve. Le Mari vengé..... 134
— VIe. L'Artisan de sa honte..... 139
— VIIe. La Présence d'esprit d'une Femme..... 143
— VIIIe. Le Fripon dupé..... 149
— IXe. Le Sorcier et le vieil Amoureux..... 154
Seconde Journée..... 161
Nouvelle Xe. Gaspard de Saluces et Briséis de Monferrat... 162
— XIe. Fausto et Artemisia, ou les Amans captifs..... 169
— XIIe. L'Amant ermite..... 175
— XIIIe. Manfredo..... 180
— XIVe. La Messe des Ouvriers..... 185
— XVe. Le Mari d'emprunt..... 188
— XVIe. Ruse d'amour..... 192
Troisième Journée..... 196
Nouvelle XVIIe. L'ingénue..... 197
Remarques..... 199

JEAN-BAPTISTE OU LA CALOMNIE, tragédie de Georges Buchanan, composée pour le collége de Bordeaux. Traduit du latin..... 202
Notice..... 204
Jean-Baptiste, ou la Calomnie..... 211
Remarques..... 269

ROMANCES TIRÉES DES ANCIENNES HISTOIRES DES DOUZE PAIRS DE FRANCE. Traduit de l'espagnol..... 273

Pages.
Notice..... 275
Romance du comte Grimoald et de Montésinos. — Première Partie..... 287
Seconde partie..... 299
Romance du comte d'Irlos..... 303
Romance du Pélerin..... 333
Romance du Marquis de Mantoue. — Première Partie. — Rencontre du Prince Baudouin..... 336
Seconde Partie. — Ambassade à l'Empereur..... 355
Troisième Partie. — Jugement du Prince Don Charlot... 367
Quatrième Partie. — Funérailles de Baudouin..... 372
Romance du Comte Claros de Montauban..... 374
Remarques..... 385

Donation du Village de Tchavinara, faite par un Raja a son Prêtre domestique. Extrait du sanscrit, d'après la traduction littérale imprimée au tome 1er des Recherches asiatiques..... 389
Notice..... 391
Donation du Village de Tchavinara..... 393
Remarques..... 399

Le Ménestrel, ou le Progrès du Génie, poëme en deux livres, par James Beattie. Traduit de l'anglais..... 401
Notice..... 403
Le Ménestrel. — Livre Premier..... 405
Livre Second..... 431
Remarques..... 459

Hymne a Cérès, attribué a Homère. Traduit du grec..... 461
Notice..... 363
Hymne à Cérès..... 467
Remarques..... 487

FIN DE LA TABLE ET DU TROISIÈME VOLUME.

4-

6-